



BLACK
ROSE

Kay Thomas
Au nom
de mon fils

Lena Diaz
Mission : garde
rapprochée

 HARLEQUIN



KAY THOMAS

Au nom de mon fils

BLACK ROSE



OceanofPDF.com

Prologue

Jackson, Mississippi

Fin novembre

Marcus étouffa un juron. Un filet de sueur lui coulait dans le dos et sur les flancs. Le chauffage était mal réglé, il régnait une chaleur étouffante dans la pièce.

Il avait bien essayé d'ouvrir la fenêtre, mais elle était collée par de la peinture. Il était en train de se liquéfier. Pour couronner le tout, l'adhésif qui fixait le micro sur sa peau tirait sur ses poils à chacun de ses mouvements.

Asa l'avait collé trop serré. Normalement, cela n'aurait pas dû être si gênant. L'opération devait durer vingt minutes. Donny Simmons effectuerait la livraison et Marcus lancerait à Asa la « formule magique » dans son micro.

Sauf que Donny Simmons avait plus d'une heure de retard !

Marcus pesta de nouveau. Il avait une de ces soifs.

Pour oublier l'effet de serre et l'épilation progressive de son torse, il détailla le salon miteux autour de lui : une moquette usée et puante sur laquelle il s'était assis parce que le seul fauteuil semblait encore plus dégoûtant, des murs sales, de vieux meubles et une énorme télévision qui devait avoir vingt ans d'âge.

Un frisson le parcourut soudain. Est-ce que quelque chose allait mal ou devenait-il seulement paranoïaque ? Depuis deux mois qu'il fréquentait Donny et ses amis, leur méfiance avait dû déteindre sur lui.

Il se rassura en songeant à ses hommes postés dehors. Mais eux aussi devaient s'impatienter. Il faisait zéro degré, et la météo annonçait pour la

nuit une tempête de verglas. La neige fondue rendait toute circulation infernale.

Rien d'étonnant à ce que Donny soit en retard, conclut Marcus.

En tout, dix hommes attendaient son signal : quatre dans une voiture banalisée, plus loin dans la rue, et six agents des forces spéciales dans une fourgonnette de plombier garée devant la maison d'à côté. La semaine précédente, il y avait passé plusieurs heures : on y tremblait de froid.

Il reporta son attention sur les camés qui fumaient dans le salon, avachis en attendant la livraison. Charles, le frère de Donny, Janice, sa petite amie, et un dealer de troisième catégorie nommé Billy.

Charles gisait sur un canapé défoncé et portait un T-shirt défraîchi. Sous le logo ailé d'une marque de moto était inscrit un message :

« Si tu peux lire ces mots, c'est que la poufiasse est tombée. »

Charmant, ce Charles.

Janice était affalée sur une chaise longue déglinguée près du canapé. Ses longs cheveux gras cachaient son visage, elle tenait une cigarette entre ses doigts crasseux.

Billy, lui, tournait en rond dans la cuisine et regardait par la fenêtre à carreaux toutes les trois minutes. Quelles substances avait-il prises et depuis combien de temps ? se demanda Marcus.

Il se repassa mentalement la réunion de préparation qui avait eu lieu la veille. Debout, dans la salle de réunion de la police, il s'était désigné :

— Je serai dans le salon, habillé comme aujourd'hui. Merci de ne pas me tirer dessus.

Tout le monde avait ri, puis on était passé aux choses sérieuses. A midi, le juge Watson avait signé le mandat de perquisition ainsi que les mandats d'arrêt pour Donny, Charles et Billy.

Le plan consistait à attendre que Donny soit là pour conclure l'affaire.

Marcus dirait : « C'est bon »

Et tout se déclencherait.

Les forces spéciales feraient irruption, arrêteraient les suspects et feraient s'allonger Marcus à terre. La patrouille sécuriserait le périmètre. L'opération devait pouvoir s'effectuer avec un minimum d'énervement, sans qu'un seul coup de feu ne soit tiré. Du moins, Marcus l'espérait. Sa véritable identité ne serait pas dévoilée.

Voilà ce qui *devait* se passer.

Donny était ordinairement ponctuel dans ses livraisons, chose peu courante chez les drogués. De même, tous les mardis à 16 heures, Billy était là pour prendre la livraison. C'était la première fois en deux mois qu'il y avait du retard dans la transaction.

Un bruit de voiture interrompt Marcus dans ses réflexions. Donny se garait dans l'allée. Le pot d'échappement devait traîner par terre pour faire un pareil raffut.

Marcus se levait quand Donny entra précipitamment par la porte arrière de la maison, portant un sac de voyage en Nylon. Il n'était pas seul, et Marcus se figea.

Tessa.

Bêtement, il avait cru la protéger en lui disant non. Mais elle était là, accrochée à Donny comme à un ticket gagnant, pour quelques grammes de produit. Marcus l'observa, tandis qu'elle le saluait froidement, sans laisser soupçonner qu'ils n'étaient pas que de simples connaissances de bar.

— Il était temps, maugréa Charles. Qu'est-ce que t'as foutu ?

— J'essayais de ne pas finir dans un arbre.

Donny parlait d'une voix perchée et éraillée.

— C'est une vraie patinoire dehors.

— Donny, faut toujours que t'exagères, railla Janice.

— Vas-y, mords-moi, chérie.

— Tu peux toujours rêver.

— Assez bavé, intervint Marcus. Mettons-nous au boulot. J'ai quelqu'un qui attend.

— Avec moi, ça fait deux, approuva Billy.

Il vint se planter près de Marcus.

— Déballons cette m...

Boum, boum, boum.

Le bélier transperça la porte.

Quelqu'un avait tout fait foirer, songea Marcus. Il se coucha. Les membres des forces spéciales firent irruption dans la pièce, armés de pistolets-mitrailleurs 9 mm.

— P... Qu'est-ce que... ? s'écria Charles.

Il tomba sur le canapé sans achever sa question.

Janice se mit à hurler. Donny se retrouva par terre avec Marcus. Billy sortit un Glock 9 mm.

— Police... Jette ton arme, tu es en état d'arrestation ! cria Tanker, le chef de l'unité.

Aussitôt, Billy saisit Tessa et lui posa l'arme sur la tempe.

— Jette la tienne ou je la bute.

— Tu ne pourras pas t'échapper, mec. La maison est encerclée. Lâche-la.

Tanker parlait d'une voix calme. Toute son équipe avait débarqué dans le salon, les fusils-mitrailleurs pointés sur Billy.

Etendu aux pieds de Tessa, Marcus avait l'œil rivé sur le Glock. Tessa tremblait de peur mais le regardait avec une entière confiance. Il n'était pas question qu'il sorte son arme dans une telle situation. C'était le meilleur moyen de les faire tuer tous les deux.

Billy avait certainement pris du speed, il était en pleine crise de schizophrénie. Dans dix secondes, il allait perdre les pédales et se mettre à tirer. En roulant avec force sur Tessa, Marcus devait pouvoir la déséquilibrer le temps que Tanker fasse son boulot.

Il croisa le regard du chef de l'unité et, après un imperceptible signe de tête, fonça dans les mollets de Tessa.

Elle tomba à la renverse en hurlant, échappant à l'arme qui la menaçait. Dans sa chute, elle entraîna vers le bas le bras de Billy, qui tira quelques coups au passage. Tessa se tut brutalement. Tanker s'élança et Billy se retrouva au sol avant même que l'écho des coups de feu ne se soit tu.

— Policier touché ! s'écria l'adjoint de Tanker. Policier touché !

Marcus se retourna : de quel policier s'agissait-il ? Une douleur à l'épaule le traversa alors sauvagement. Son bras était en feu, mais le reste de son corps semblait aussi glacé que la neige fondue qui tombait dehors.

Pas de bol. Sa vision de la pièce bondée s'assombrit en périphérie, alors que le volume sonore s'amplifiait. Près de lui, Tessa gisait les yeux ouverts, fixant d'un regard sans vie le plafond jauni.

NON !

Une balle l'avait touchée entre les yeux, un filet de sang s'échappait par le coin de sa bouche. Quelque chose mourut en lui.

— Appelez une ambulance ! hurla Asa.

Puis il se pencha au-dessus de Marcus.

— Elle... ? bafouilla Marcus.

Asa ne répondit pas immédiatement.

— On s'occupe d'elle. Accroche-toi, mon vieux. Les secours arrivent.

Marcus déglutit péniblement. Les propos d'Asa ne le rassuraient pas, au contraire. Les balles égarées de Billy avaient pu le toucher gravement et une mare de sang s'agrandissait sous lui.

Asa se dépouilla de son pull, le roula en boule et l'utilisa pour lui comprimer la poitrine sans cesser un instant de parler.

— Beau travail, mon vieux. Hodges va être aux anges. Il y a une tripotée de drogue ici. Il doit y avoir aussi du cash. Hé, tu restes avec moi, hein ?

— Evidemment, marmonna Marcus.

Mais Asa mentait. Hodges allait être furax en apprenant comment l'affaire avait tourné. C'était un échec sur toute la ligne, songea Marcus dans une demi-conscience. Tessa était morte et il ne pouvait pas dire à Asa ce que cela représentait pour lui. Il devait faire comme si elle n'était qu'une droguée de plus, victime d'une fusillade.

— Ça va aller, murmura-t-il.

Il y voyait de moins en moins.

— Tu sais, j'ai failli tomber dans les pommes à cause de la chaleur en vous attendant. Mais tu dis rien à Hodges, hein ? J'aimerais tellement respirer un peu d'air frais...

Il avait de plus en plus de mal à aligner les mots.

— J'ai senti que quelque chose n'allait pas... Tu connais cette sensation ?

Puis, ce fut le noir complet.

Murphy's Point, sud du Mississippi
Dernier samedi de mai, en début de soirée

— Bateau coule ! Bateau coule !

Harris frappait l'eau et celle-ci passait par-dessus le bord de la baignoire. Cally en avait les genoux trempés.

— C'est normal avec une vague pareille, ma puce.

— Veux pas qu'y coule.

— Alors arrête d'éclabousser, mon chéri. C'est bientôt l'heure de sortir du bain. Plus que deux minutes.

Cally poussa un soupir : le sol autour de la baignoire était inondé. Elle allait devoir passer la serpillière après. Mais peu importait. Elle adorait ce moment de complicité avec son fils.

A cette heure-ci, elle avait généralement terminé de s'occuper de la maison jusqu'au lendemain matin, pour le service des petits déjeuners. Elle était donc libre de se consacrer à Harris. Mais ce soir, ses clients étaient en retard. Elle avait donc avancé ses occupations habituelles afin d'avoir terminé quand ils se présenteraient à River Trace.

Elle afficherait complet une fois que seraient arrivés Gregor Williams et son groupe d'amis — des joueurs qui venaient s'amuser au casino — ainsi que son nouveau locataire, M. North. Elle n'avait jamais eu l'intention de prendre un locataire, mais le comté de McCay était le seul du Mississippi où les logements à louer manquaient. Deux ouragans successifs avaient récemment ravagé la côte, dévastant une région qui ne s'était pas encore remise de Katrina.

M. North, un des agents de sécurité du casino Paddlewheel, en avait assez des allers-retours quotidiens depuis Jackson, lui avait-il expliqué. Il préférait louer une chambre chez elle jusqu'à ce qu'il se trouve un logement plus proche de son travail. Elle ne l'avait pas encore rencontré. Ils s'étaient mis d'accord par mail. Restait à espérer que ce soit quelqu'un d'agréable mais, même s'il ne l'était pas, elle ne pouvait refuser cette rentrée d'argent.

Elle n'avait terminé la chambre de son locataire que quelques heures plus tôt avec l'aide de Bay, le jardinier. Toutes les chambres de River Trace étaient converties une à une en chambres d'hôtes car la demande augmentait. Bay et elle avaient eu un mal fou à transporter la grande armoire ancienne jusqu'à cette chambre sous les combles, mais ils avaient pu mener à bien cette tâche pendant que Harris faisait la sieste, grâce au baby-phone dernier cri qu'elle venait d'acheter.

Cally n'en revenait toujours pas d'avoir réalisé son rêve : tenir des chambres d'hôtes à Murphy's Point. Certes, elle l'avait payé au prix fort : à vingt-huit ans, elle se retrouvait veuve avec un petit garçon de trois ans.

Des larmes lui picotèrent les yeux. Ah non ! Elle détestait pleurer. Presque quatre ans après, le chagrin avait encore le pouvoir de la terrasser par surprise. Il arrivait parfois que la peine surgisse et s'empare d'elle sans crier gare. Mais elle n'avait pas le temps de s'apitoyer.

— Bateau coule ! Bateau coule !

Une nouvelle giclée d'eau passa par-dessus bord et aspergea son chemisier, l'arrachant à ses souvenirs intempestifs.

— Bien, matelot. Il est temps d'abandonner le navire et de se préparer pour la nuit.

— Je prends bateau ? fit Harris en riant.

— Oui, mon chéri. Quand je l'aurai séché.

— Ouais ! Harris va avec le bateau au lit... au lit.

— Allons mettre le pyjama et brosser les dents.

Bong, bong.

— La porte, maman.

— Oui, chéri, j'ai entendu.

Un des clients qu'elle attendait, sans doute. Elle devait faire au plus vite avec son fils agité et mouillé. Génial.

— On enfile vite le pyjama, Harris.

Après deux tentatives infructueuses, elle abandonna l'idée du pyjama. Elle ne pouvait le lui enfiler tant il collait au corps mal essuyé de son fils.

— On va juste mettre un slip pour que tu ne sois pas tout nu.

Elle glissa sur une nappe d'eau et tomba sur les genoux.

Bong, bong.

— J'arrive, j'arrive, marmonna-t-elle. Pas de panique.

— Pas panique, maman.

A ces mots, Cally ne put s'empêcher de sourire.

Mais en passant devant le miroir doré du couloir, elle eut un choc. Combien de litres d'eau Harris avait-il jetés sur elle ?

Ses épais cheveux, ondulés dans le meilleur des cas, s'échappaient de son chignon pour retomber en frisettes autour de son visage. Son maquillage n'était plus qu'un souvenir, hormis une coulure de mascara sous son œil gauche. Ses vêtements étaient... trempés. Avec une belle zone mouillée devant son chemisier qui le rendait pratiquement transparent. Super.

Bong.

Pas le temps de passer des vêtements secs.

Harris était calé sur sa hanche. Elle le décala de manière à cacher la zone mouillée et vérifia le résultat dans le miroir. Au moins, on ne pouvait plus voir à travers son chemisier.

Elle essuya le mascara qui coulait en laissant échapper un petit rire devant ses efforts désespérés.

Elle allait faire excellente impression.

* * *

Marcus sonnait pour la quatrième fois quand la lourde porte s'ouvrit. Une femme apparut derrière le panneau de chêne vitré. Elle tenait un bébé mouillé et semblait s'être baignée tout habillée.

Il allait lui serrer la main, mais elle ne pouvait lâcher l'enfant, comprit-il.

— Bonsoir. Marcus North. Je crois que vous m'attendiez un peu plus tôt ? annonça-t-il en souriant.

L'enfant s'agitait, mouillant encore plus le chemisier de sa mère. Celle-ci repoussa une boucle rousse qui lui retombait sur l'œil. Elle esquissa un sourire, mais ses yeux bleus trahissaient une sorte de panique.

— Bonsoir, monsieur North. Cally Burnett. Bienvenu à River Trace. Content de vous voir.

Elle parlait vite.

— Entrez donc. Nous allons nous occuper des formalités.

Elle parut hésiter, regardant ses vêtements trempés, visiblement mal à l'aise d'être surprise ainsi.

Marcus fit un effort pour la mettre à l'aise.

— Vous êtes tombée dedans ?

— Comment ? Ah, non... Enfin...

Elle bredouillait, examinant de nouveau ses vêtements mouillés, quand un sourire releva le coin de ses lèvres. Elle avait une jolie bouche soulignée par deux fossettes.

— On ne dirait pas comme ça, mais je ne faisais que barboter.

Marcus lui rendit son sourire.

— Il paraît qu'on peut se noyer dans quelques centimètres d'eau.

Cally fit une grimace puis sourit de nouveau. Mais ses fossettes avaient disparu.

— C'est à peu près la quantité qu'il doit y avoir sur le sol de la salle de bains.

— Si je comprends bien, ce jeune homme s'est fait un plaisir de l'arroser.

Il se tourna vers l'enfant, qui le fixait d'un air perplexe.

— Maman est pas tombée. Elle m'a fait le bain.

Les fossettes s'esquissèrent.

— Bien sûr, chéri. C'était une plaisanterie. Monsieur North, je vous présente mon fils, Harris.

— Salut, monsieur Nosse, gazouilla le garçon.

Marcus lui serra sa main mouillée.

— Salut, Harris. Ravi de faire ta connaissance.

— Venez vous installer. La route a dû vous fatiguer.

— Non, pas tant que ça.

Cally lui égreña les formules habituelles tout en le conduisant dans le salon à haut plafond jusqu'à un secrétaire ancien, afin d'y accomplir les formalités.

C'était une pièce magnifique. Automatiquement, son cerveau de flic en nota et mémorisa les détails. Depuis l'entrée, il avait accédé directement à un grand salon doté d'un petit piano à queue d'un côté et d'une cheminée de l'autre. Les murs d'un vert tendre rendaient cette pièce imposante beaucoup plus confortable qu'on aurait pu s'y attendre.

Des tapis orientaux aux riches couleurs recouvraient le parquet. Deux confidents anciens se tenaient près du feu. Sur la droite, après le salon, se devinait la salle à manger avec une longue table et un buffet. Un grand lustre à fleurs de cristal y était en veilleuse, au-dessus de la table, et celle-ci était déjà dressée pour le petit déjeuner, avec des gobelets en cristal et des pièces d'argenterie.

Un escalier monumental montait, parallèlement à la pièce, depuis le coin du piano. Un couloir partait tout droit ; il semblait conduire à l'arrière de la maison et chaque extrémité du salon donnait sur d'autres pièces.

— Vous avez une maison superbe, madame Burnett. Depuis combien de temps y habitez-vous ?

— Un peu plus de huit ans.

Elle leva les yeux de son registre.

— Cette maison appartenait à la famille de mon mari. Son arrière-grand-père l'a construite au début du siècle.

— Elle ne date donc pas de la guerre de Sécession ?

— Non — même si la chambre de commerce aimerait que ce soit le cas. Ils voulaient laisser entendre que William Faulkner y aurait peut-être passé une nuit. Mais la triste vérité, c'est qu'aucun événement historique important ne s'est jamais déroulé à River Trace.

— Hormis l'éducation des petits Burnett, naturellement.

Les fossettes réapparurent.

— Donc, votre mari et vous-même tenez ces chambres d'hôtes ?

Le sourire de la jeune femme s'évanouit brutalement.

— Non. Mon mari est mort il y a presque quatre ans. Je dirige River Trace moi-même, avec l'aide de Bay et Luella Wiggins.

Marcus fit la grimace.

— Excusez-moi. Je ne savais pas.

Elle se pencha de nouveau sur le registre en secouant la tête.

— Ne vous en faites pas. Cela... cela m'arrive souvent.

S'arrêtant d'écrire, elle le regarda droit dans les yeux.

— Je sais que vous ne savez pas quoi dire.

Marcus hocha la tête, reconnaissant. Il devenait vraiment un rustre. Mais qu'était-il arrivé au mari de la jeune femme ?

Comme s'il lisait dans ses pensées, Harris intervint de sa petite voix.

— Papa s'est noyé... mais pas dans la baignoire.

Cally laissa échapper un petit cri de surprise.

Marcus grommela. Pas étonnant que son commentaire sur la noyade ait provoqué, un peu plus tôt, une réaction aussi inhabituelle.

— C'est exact, chéri.

Elle se ressaisit et le serra contre lui en lui tapotant le dos.

— Il est au ciel avec les anges, ajouta Harris.

— Hmm..., fit Cally.

Elle scruta son fils.

— C'est Lulu qui l'a dit, poursuivit celui-ci. Et aussi Bay.

— C'est vrai, ma puce, c'est vrai.

Elle l'observa encore un moment, en le berçant, et prit une profonde inspiration. Le petit garçon posa la tête sur son épaule.

Marcus piétinait, gêné d'assister à cet échange. Habituellement, cela ne le dérangeait pas d'écouter aux portes mais, en l'occurrence, c'était extrêmement embarrassant.

Cally dut deviner son malaise.

— Je suis désolée. J'ignorais qu'il savait ce que cela signifiait. Nous en avons parlé, bien sûr, mais...

Elle s'interrompt, virant au rose pivoine, visiblement à court de mots.

— Ce n'est rien, la rassura Marcus. Je suis désolé d'avoir dit ça tout à l'heure.

— Pardon ?

— A propos de... la baignoire.

— Oh... Vous devez vous demander ce qui s'est passé.

Elle caressait nerveusement le dos de l'enfant mais sa voix était calme.

— Mon mari a été victime d'un accident de bateau. Il chassait le canard quand son bateau s'est retourné. Ses cuissardes se sont remplies d'eau et il s'est noyé.

— Je suis affreusement navré.

— Moi aussi, soupira Cally. Mais la vie continue.

Elle se tourna vers l'enfant et le serra plus fort.

— En voici la preuve.

Harris rit, à moitié endormi.

— Je vais vous montrer votre chambre. Elle est juste en haut de l'escalier.

Marcus la suivit jusqu'à l'escalier monumental. Leurs pas ne faisaient aucun bruit sur les marches recouvertes de moquette.

— Votre chambre est aménagée dans un ancien grenier. Cette pièce a même servi de chambre d'enfant à une époque. C'est assurément le coin le plus tranquille de River Trace.

Au sommet de la seconde volée d'escalier, Cally tourna à gauche, passant devant plusieurs portes pour l'entraîner vers l'arrière de la maison. Ses cheveux échappés de son chignon retombaient en anglaises dans son dos. Harris serrait et desserrait tour à tour l'une de ces anglaises.

Le dessin de son soutien-gorge était parfaitement visible à travers son corsage mouillé. Il était en dentelle rose et diablement distrayant. Elle tourna à droite et s'arrêta sur un autre palier.

— Comme vous êtes ici pour un moment, j'ai pensé que vous aimeriez être tranquille. Vous avez votre propre salle de bains et pouvez utiliser cet autre escalier, là-bas, si vous préférez. C'était celui des domestiques. Et après une journée fatigante...

Sans achever, elle désigna un ascenseur ancien conçu pour une personne.

— Il fonctionne toujours ? s'enquit Marcus.

Cally acquiesça puis ouvrit une porte donnant sur un escalier étroit qu'ils gravirent. L'endroit était en effet idéal pour une chambre d'enfant.

— Nous avons terminé la décoration aujourd'hui.

Marcus la suivit dans la chambre. Elle franchit un tapis d'Orient et déposa Harris sur une large banquette de fenêtre.

Comme elle se penchait pour fermer celle-ci, son postérieur se moula un peu plus dans son jean humide. Son chemisier mouillé en était partiellement sorti, et la peau laiteuse du bas de son dos apparut.

Marcus déglutit, incapable de détourner le regard et s'imaginant le même spectacle dans des circonstances différentes. Si elle se retournait vers lui sans reprendre préalablement son fils, son soutien-gorge côté face se dessinerait à travers son chemisier trempé. Il sursauta : il ne prêtait aucune attention à ce qu'elle disait.

— ... peint en début de semaine, mais je voulais être sûre qu'aucune odeur de peinture ne subsistait.

Marcus reprit sa respiration, tentant de chasser de son cerveau les images érotiques qui s'y étaient formées.

— Hum. Je trouve que ça sent plutôt... les fleurs ?

Cally sourit, visiblement sans soupçonner ses pensées.

— Oui, ce doit être le pot-pourri.

Elle désigna une coupe en argent posée sur le bureau de capitaine.

— La salle de bains est par ici...

Elle montra un petit couloir sur sa gauche. Juste avant se trouvait un lit extra-large, flanqué de petites tables anciennes.

— Nous avons installé l'armoire aujourd'hui.

Découvrant la pièce d'ébénisterie disposée en face de la fenêtre, il jaugea Cally une seconde fois.

— Vous l'avez transportée toute seule ? Jusqu'ici ?

Observant sa mince silhouette, il essaya de l'imaginer soulevant cette lourde armoire ancienne. Même avec l'aide d'un homme, c'était un exploit.

— J'étais aidée de Bay. Je n'y serais jamais parvenue toute seule. Je ne pourrais rien faire sans les Wiggins. Vous ferez leur connaissance demain. River Trace n'existerait pas sans eux. Ils sont formidables.

— Je veux bien le croire.

Marcus luttait intérieurement pour rester concentré.

— Bien, fit-elle. Je dois encore vous apporter des serviettes supplémentaires et un flacon de brandy.

— Pardon ?

— C'est un cadeau de bienvenue. Un brandy spécial. Une eau-de-vie de pêche, faite maison. Un délice.

Elle le regardait droit dans les yeux, franchement, sans arrière-pensée, il en était certain.

Elle n'avait pas repris son fils et Marcus s'efforçait de ne pas baisser les yeux plus bas que l'encolure de son chemisier transparent.

— Voyons, qu'est-ce que j'oublie ? Ah, oui : comme vous êtes au deuxième étage, les pompiers tiennent à ce que je vous montre comment sortir au cas où l'escalier serait inaccessible lors d'un incendie.

Elle se retourna vers la banquette de fenêtre, se pencha pour reprendre Harris et souleva le couvercle de la banquette. Son chemisier remonta de nouveau, découvrant un peu plus sa peau laiteuse. Un violent désir traversa Marcus.

— Il y a une échelle là-dedans..., commença-t-elle.

Comme elle se penchait vers l'attirail de métal et de cordes, il ne put s'empêcher de la détailler encore. Elle allait finir par s'en apercevoir. Il tendit le bras pour l'aider, touchant son épaule par mégarde.

— Excusez-moi, dit-il.

Elle sursauta et s'écarta pour le laisser faire.

— Vous la fixez à la fenêtre par ces poignées, puis vous pouvez descendre sur le toit.

— Et ensuite ?

Il s'efforçait de garder un ton aussi neutre que possible. Quelle mauvaise idée il avait eue de l'effleurer ! Une très mauvaise idée.

Cally se retourna, le visage sérieux mais l'œil pétillant.

— Ensuite ? Vous sautez.

Il éclata de rire.

— Non, en réalité, rectifia-t-elle, vous vous faufilez jusqu'à la verrière du premier étage et *ensuite* vous sautez.

— Toutes les chambres ont ce dispositif ?

— Non, la vôtre est particulière. C'est la seule à être située au deuxième. Le premier est desservi par deux escaliers et il y a une fenêtre dans chaque chambre. Les pompiers considèrent que dans le pire des cas, tous les autres occupants peuvent sortir.

Elle faisait visiblement des efforts pour rester sérieuse.

— Je vois, fit-il, en prenant sur lui.

— River Trace est la seule demeure du comté convertie en auberge. Le chef des pompiers n'a jamais eu ce problème avant. Je crois qu'il en fait un peu trop. C'est tout juste s'il n'a pas voulu nous imposer un système de détection avec aspersion automatique. Mais je suis certaine qu'il ne vous arrivera rien pendant votre séjour ici.

Les fossettes avaient réapparu.

— A mon avis, le pire qui puisse vous arriver, si vous sautez, c'est de vous casser une jambe.

— Hmm. Espérons que nous n'en arriverons pas là.

— Naturellement.

Elle avait un sourire à faire perdre la tête.

Tandis qu'il rangeait l'échelle dans la banquette, Harris bâilla à se décrocher la mâchoire.

— Je connais quelqu'un qui a sommeil.

Le garçon se pelotonna contre Cally et serra l'une de ses anglaises.

— Oui, je vais le mettre au lit. Je me ferai une joie de vous apporter quelque chose quand je l'aurai couché.

Son regard bleu était incroyable, songea Marcus. Incroyable et terriblement attirant. Mais elle ne semblait pas s'en rendre compte.

— Que désirez-vous ? reprit-elle. En-cas ? Sandwich ? Je peux vous faire ce que vous voulez.

Mais qu'est-ce qu'elle disait ? s'étrangla Marcus. Et que lui arrivait-il ? Voilà qu'un double sens l'excitait au plus haut point.

— J'aimerais un sandwich, si cela ne vous dérange pas. Mais rien ne presse. Je vois bien que vous êtes occupée pour un petit moment.

— Ce n'est rien. Je couche Harris et je vous apporte un sandwich. Ainsi que les serviettes et le brandy.

Elle allait sortir quand elle se retourna une dernière fois.

— Rosbif pain complet, ça vous va ?

— Parfait.

— J'en ai pour un quart d'heure.

Le tintement grave de la sonnette du rez-de-chaussée retentit dans la maison.

— Ce doit être mes autres clients. Comptez plutôt une demi-heure pour le sandwich.

— Pas de problème.

Carry hocha la tête et disparut dans l'escalier.

Dès qu'elle eut refermé la porte, Marcus cessa de sourire et examina le décor qui l'entourait, les murs d'un rouge flamboyant et le lit à colonnes.

Ce n'était pas exactement le cadre auquel il s'attendait. Très beau, certes. Mais pas l'endroit adéquat pour accomplir sa mission. Que diable allait-il faire de cette veuve et du petit ?

2

Gregor s'engagea dans l'allée de River Trace au volant de son Chevrolet Suburban. La semaine écoulée lui pesait lourdement sur les épaules. A en croire ses avocats, il devait s'attendre à être convoqué pour une audition et des mises en accusation. Mais il chassa ces sombres prédictions pour considérer le cadre qui s'offrait à lui.

Cette maison d'hôtes était belle, bien qu'elle ne corresponde pas à ses goûts. Au milieu des champs de coton déserts, elle semblait sortie tout droit d'*Autant en emporte le vent* : deux étages, brique rouge, colonnes blanches, volets noirs et balcons en fer forgé. Mais ce qui l'intéressait vraiment, c'était sa situation, adossée à un lac. Le soleil couchant embrasait l'allée bordée de magnolias, aussi hauts que la maison, et de chênes de Virginie, plus hauts encore.

Cette demeure de planteur, isolée, était parfaite pour son « projet ».

— Allons-y ! J'ai hâte que cette fichue journée se termine !

Il se retourna vers ses hommes assis à l'arrière. Peter Sams, son second, proche de la cinquantaine, était grand, décharné, complètement chauve mais avec un bouc. Adeptes du body-building et dotés d'une force herculéenne, Peter travaillait avec lui depuis vingt ans. Après l'armée, ils avaient fondé ensemble leur agence de sécurité. Gregor le connaissait presque aussi bien que lui-même.

Moins imposant mais tout aussi dangereux, Rob Johnson, le Black assis à côté de Sams, avait rejoint leur équipe en Irak, juste avant cette mission ratée qui leur valait ces temps-ci des ennuis avec la justice. Sams avait fait ses preuves dans ce combat armé. Gregor avait entièrement confiance en lui.

Enfin, il y avait Frank Boggs. C'était un vieux copain de Sams : ils s'étaient rencontrés à l'armée. Boggs allait leur fournir tout ce dont ils auraient besoin pendant le week-end.

Gregor s'agita sur son siège, un peu mal à l'aise. Johnson et Sams lui avaient dit qu'ils doutaient des capacités de Boggs, mais c'était sans doute infondé : Boggs semblait capable de faire ce qu'on lui demanderait. Ce n'était pas un boulot très compliqué. Et la rémunération était irrésistible, se rassura Gregor.

En ouvrant sa portière, il surprit son propre reflet dans le rétroviseur. Il était impressionnant, et le savait, avec ses cheveux gris et son regard bleu glacial. Il cultivait cette apparence depuis des années. Grâce à sa silhouette élancée, il faisait moins que ses cinquante-deux ans.

C'était pour ainsi dire sa dernière mission. Ensuite, il allait prendre sa retraite dans un paradis tropical hors des Etats-Unis, un endroit où les filles se promenaient en string et étaient toujours prêtes à satisfaire ses... goûts particuliers. Il avait déjà la saveur de la *piña colada* sur la langue.

Il s'engagea sur l'allée gravillonnée en appelant ses hommes par-dessus son épaule.

— En avant, c'est parti.

Sans répondre, les trois hommes, habitués à obéir aux ordres, ouvrirent leur portière avec une précision toute militaire. Quelques instants plus tard, ils le rejoignirent sous l'immense porche de la maison d'hôtes.

— Souriez, bon sang, râla Gregor. On dirait que vous allez affronter un peloton d'exécution. On est censés s'amuser.

Mais lui aussi était soudain tendu et avait dans la bouche un tout autre goût que celui des tropiques. Il se concentra sur le grand paillason en jonc tout en sonnant à la porte.

Une femme de couleur, bien en chair, en uniforme de domestique, ouvrit la lourde porte en souriant.

— Bonsoir, monsieur Williams. Quel plaisir de vous revoir. Entrez tous. Bienvenue à River Trace.

Gregor chassa ses doutes et passa en mode charmeur.

— Bonsoir, Luella. Quel plaisir de revenir ici ! Je rêve depuis un mois de votre chou collard et de vos petits feuilletés au babeurre !

— Vous me faites marcher, monsieur Gregor.

Elle les entraîna à l'intérieur comme une mère poule poussant sa progéniture.

— Je vais vous enregistrer, messieurs. Vous arrivez au moment idéal. Je viens juste de terminer de dîner. Avez-vous fait bonne route ?

Gregor répondit pour tous.

— Oui, excellente. J'ai hâte de montrer le casino à mes amis. Nous espérons que le week-end sera fructueux.

Luella s'empressa vers le secrétaire et remplit les papiers, puis les conduisit à leurs chambres au premier étage. Gregor avait celle des maîtres de maison, dotée d'une cheminée et d'un bel espace salon.

Luella allait redescendre quand il lui demanda :

— Mme Burnett est-elle là ce soir ?

— Oui, Cally est là. Je crois qu'elle s'occupe d'un autre arrivant. Elle vous a préparé quelque chose de froid au cas où ces messieurs et vous souhaiteriez dîner rapidement. Descendez donc quand vous serez installés. Je m'occuperai de vous.

— Il n'y a pas de beignets de gombo ? s'étonna Gregor. J'espérais tellement en manger !

— Non, monsieur. On n'en a pas cueilli cette semaine. Mais, si vous voulez, je demanderai à Bay d'en cueillir demain matin et je vous préparerai du chou collard et quelques beignets de gombo pour demain soir.

Gregor acquiesça et rit de bon cœur. Une partie de sa tension s'était envolée.

— Ah, que c'est bon d'être de retour à River Trace ! Je sens que je vais me régaler ici.

A sa grande surprise, il était parfaitement sincère.

* * *

Marcus entra dans la douche fumante et laissa l'eau chaude fouetter son visage. Il voulait effacer la puanteur du bistrot où il s'était rendu avant de venir à River Trace. Son contact lui avait fait faux bond mais il avait pu rencontrer les gens qu'il était venu voir.

Cependant, il empestait l'alcool bon marché, la cigarette et la sueur. Mme Burnett ne semblait pas l'avoir remarqué : elle était trop occupée par son fils.

Cette femme était une divine surprise, songea-t-il sous le jet d'eau. Son abondante chevelure auburn et ses grands yeux bleus le captivaient, sans

compter ses lèvres, évocatrices de pratiques liées à la crème glacée ou aux films pornos.

Marcus secoua la tête. Du haut de son mètre soixante, Cally était un petit lot particulièrement bien roulé.

Lorsqu'elle lui avait ouvert, il s'était presque senti gêné de sa propre réaction. Elle ressemblait plus à la gagnante d'un concours de T-shirts mouillés qu'à une mère de famille ou à une veuve.

En tout cas, il n'était pas question de coucher avec elle. Non pas qu'elle ne soit pas son genre. Mais depuis la mort de Tessa, il s'appliquait une règle stricte : ne pas nouer de relations avec des femmes rencontrées quand il était en mission. C'était trop compliqué et trop dangereux.

Quant à faire la connaissance de femmes en dehors du travail, il n'en avait pas le temps. Le résultat était que sa vie sentimentale et sexuelle se réduisait à rien. Dans un mouvement inversement proportionnel, sa libido flirtait avec les sommets.

Aussi, il s'obligea à ne plus penser à la ravissante Cally Burnett et à se concentrer sur son projet.

Domage que Gregor n'ait pas choisi un autre hébergement, songea-t-il. Ils n'allaient pas pouvoir mener l'affaire aussi proprement que prévu et cela présentait des risques pour lui-même autant que pour cette veuve.

Gregor Williams était un homme dangereux. Marcus l'avait remarqué dès le début, soupçonnant chez lui une certaine instabilité mentale. Boggs avait confirmé ses soupçons la semaine précédente en lui racontant comment Gregor avait « malmené » une pute à La Nouvelle-Orléans. En faisant des recherches, Asa avait découvert que la fille avait dû être hospitalisée. Cela aurait dû faire des remous mais, pour de mystérieuses raisons, elle n'avait pas porté plainte. Vu le poste important qu'occupait Gregor en Irak, où il dirigeait une entreprise de sécurité privée, il avait probablement obtenu que cet incident soit passé sous silence moyennant une somme d'argent conséquente.

Marcus avait rencontré Gregor et ses mercenaires pour la première fois un mois auparavant. Ensuite, tout était allé assez vite à partir du moment où ils avaient découvert l'emploi qu'il occupait au casino.

Avant de se rendre à River Place, il les avait retrouvés au Tonk et Gregor y avait exposé son plan.

Situé sur une petite route entre deux champs de coton, ce bar n'était qu'une baraque misérable la journée. Le soir, avec sa porte encadrée de

guirlandes lumineuses à moitié grillées, le Tonk ressemblait à une vieille putain de Bourbon Street cherchant à vendre ses appas fanés et à prouver au monde qu'elle valait encore le coup.

La musique beuglait quand Marcus se gara sur le parking de terre battue creusé de nids-de-poule. Trois motos et une demi-douzaine de pick-up y étaient garés n'importe comment. Il n'y avait pas foule pour un samedi soir, mais il était encore tôt. La fête ne commençait vraiment qu'après minuit.

Une odeur de bière renversée, de sueur rance et de cigarette l'avait agressé dès son entrée. Les motards étaient installés au bar avec deux filles que Marcus avait déjà croisées lors de précédentes visites. Les prostituées qui travaillaient là le week-end étaient tristes à mourir. Le Tonk était l'échelon le plus bas dans la carrière. Marcus ne s'imaginait pas être un jour en manque au point de coucher avec une de ces « dames ». Les MST — voire pire — étaient au menu avec ces filles, mais, apparemment, leurs affaires étaient florissantes, surtout les week-ends fériés.

Manny, le propriétaire — un black mastoc et imposant arborant deux incisives en or — était au bar. Marcus lui adressa un signe de tête.

Manny n'avait pas besoin de videurs. Il gardait un fusil à canon scié derrière le comptoir et un revolver à canon court dans la ceinture. Il y avait parfois des bagarres mais, quand Manny demandait à quelqu'un de sortir, il sortait. On n'appelait jamais les flics.

Le juke-box installé au fond de la pièce hurlait du heavy metal. En face du bar, quelques tables entouraient un billard où une partie venait de commencer. Marcus fit signe à l'un des joueurs tout en se dirigeant vers le fond de la salle.

Là, dans un angle, quatre hommes étaient assis autour d'une table éraflée. Leur coupe rase et leur maintien se remarquaient malgré la rareté de l'éclairage. Impossible de dissimuler leur métier dans un endroit comme celui-ci.

— Salut, Gregor, lança Marcus. Salut, Boggs.

Il s'assit sans en avoir été prié.

Le plus âgé de la bande riposta en grondant.

— Putain, North, t'en as mis du temps.

— Je suis là, comme prévu.

— Tu t'es déjà installé ?

— Non. Je vais à l'auberge après ça.

Manny arriva avec une bière et la tendit à Marcus.

— Merci, Manny. Où est Earleen ce soir ?

— Elle est partie, elle a attrapé la crève. Elle a dit qu'elle reviendrait peut-être tout à l'heure. Mais je l'ai jamais vue aussi mal.

Manny se tut un instant, ses dents en or disparurent, puis brillèrent de nouveau dans la lumière ténue.

— Sûr qu'elle aime pas rater les clients du week-end.

Marcus rit de bon cœur.

— Tu parles, tu ne la laisserais pas faire. J'espère qu'elle va se rétablir.

— Je lui dirai que vous avez dit ça.

Gregor attendit que le patron ait regagné tranquillement le bar.

— Qui est Earleen ?

— La fille de Manny, répondit Marcus.

— Il fait le maquereau pour sa fille ?

Apparemment, cette conversation avait offensé les rares penchants puritains de Gregor. Il l'avait mal interprétée et Marcus ne fit rien pour le détromper. De nombreuses passes avaient lieu au Tonk, mais Earleen n'en était pas. Manny ignorait probablement qu'elle l'avait envisagé un jour et il tuerait tout homme qui poserait un doigt ou quoi que ce soit d'autre sur sa fille.

— Ouais, Manny est un prince. Il la traite comme une reine.

— C'est une petite amie à toi ?

Marcus sourit, malgré sa nausée. Il avait fait la connaissance d'Earleen quelques années plus tôt, alors qu'elle avait fugué et envisageait de faire sa première passe dans Farish Street, à Jackson. Il travaillait dans les Mœurs à l'époque et avait failli l'arrêter. Mais après avoir écouté son histoire, il s'était contenté de la mettre dans le bus pour qu'elle regagne le sud du Mississippi.

Son auditoire n'étant certainement pas intéressé par la seule belle histoire qu'il ait connue du temps où il travaillait sur les trottoirs de Jackson, Marcus préféra esquiver.

— J'étales pas ma vie privée, Gregor. Et toi ?

Boggs émit un petit chuintement. Les deux autres hommes sourirent d'un air gêné.

— T'as de belles fréquentations, ironisa Gregor sans répondre à sa question.

Marcus se ressaisit : il faisait un peu trop le malin. Aussi, il glissa une enveloppe brune sur la table.

— Voici le plan que tu voulais.

— T'as eu des problèmes ?

Gregor sortit un petit agenda et coinça l'enveloppe à l'intérieur.

— Aucun problème. Le personnel de sécurité a accès à tous les schémas de câblage en cas de problème avec les générateurs et le système de sécurité. En tant que garde du corps, j'y ai accès aussi.

— Je veux comparer les emplacements des caméras à ceux que je connais déjà.

— Pas de problème. D'autres questions ?

— A quelle heure est-ce que tu termines ton service demain ?

— Vers 17 h 30 ou 18 heures.

— Bien. Nous ferons les derniers préparatifs à ce moment-là.

Marcus acquiesça et ignora volontairement la bière posée devant lui.

— Pourquoi cette chambre d'hôte ? Un hôtel n'aurait pas été aussi bien ?

— Oh ! Tu vas te plaire à River Trace : excellente situation, joli cadre, le bruit apaisant de l'eau...

Gregor se mit à rire. Un rire désagréable. Ses comparses s'absorbèrent dans la contemplation de leur verre.

Marcus n'était pas satisfait de cette réponse, mais il ne tirerait rien d'autre de son interlocuteur, il le savait. Il repoussa sa bière.

— O.K. A plus tard.

Marcus frissonna. L'eau devenait froide. Sortant de la douche, il attrapa l'épaisse serviette blanche posée sur le plan de travail d'un geste qui lui arracha une grimace.

Il contempla l'horrible cicatrice rouge qui soulignait sa clavicule. Trois mois qu'il avait terminé la rééducation et malgré cela des douleurs aiguës le surprenaient encore par moments. Il avait intérêt à se bourrer d'Ibuprofène avant d'aller se coucher s'il ne voulait pas souffrir le lendemain.

Il essuya le miroir couvert de buée et rencontra son regard couleur chocolat. Des cernes sombres accentuaient les rides sous ses yeux. Ses cheveux avaient besoin d'une coupe. Il ne se rappelait pas avoir autant de gris parmi ses cheveux noirs.

Son nez penchait légèrement à gauche, conséquence d'une bagarre dans un bar à vingt ans. Cela faisait un bon bout de temps ! Là, il accusait ses

trente-neuf ans ou, comme disait Manny, n'avait pas l'air de première jeunesse.

Il fouilla sa trousse de toilette en quête d'anti-inflammatoires tout en songeant au propriétaire du Tonk et à sa fille. Apparemment, Manny n'avait jamais trop cherché à savoir ce qu'avait fait sa fille quand elle était « sortie du droit chemin ». Il était trop content qu'elle soit revenue.

Elle avait reconnu Marcus dès qu'il était entré dans le bar, quelques semaines auparavant. Elle prétendait n'avoir jamais raconté à Manny comment elle était revenue de Jackson, ni que Marcus était en réalité un flic.

Marcus n'en était pas certain, mais elle était sa meilleure indic depuis son arrivée dans le comté de McCay et Manny ne l'avait pas encore jeté à la porte du bar, ce qui était plutôt bon signe.

Manny ne dealait pas personnellement, mais on vendait régulièrement de la drogue dans son établissement. Le Tonk était une plaque tournante du vice dans le sud du Mississippi. Tous les individus peu recommandables, les racailles et les petits escrocs à cinq cents kilomètres à la ronde passaient un jour par ce bar.

Earleen lui avait présenté beaucoup de clients, notamment Frank Boggs. Frank sortait avec Carlotta, une amie d'Earleen. C'était ainsi qu'avait démarré l'enquête en cours, par une conversation instructive au cours de laquelle Marcus avait fait son job sans le dire : écouter, se fondre dans le décor, prendre la parole quand il le fallait.

En apprenant que Marcus était garde du corps au Paddlewheel, Boggs avait absolument tenu à parler de ce casino, le seul du comté, et du travail là-bas. Marcus, lui, n'était venu au Tonk ce soir-là que pour passer un moment avant d'aller travailler...

Il était venu vérifier par lui-même qu'Earleen était heureuse. De temps en temps, quand le travail d'infiltré lui pesait, il aimait constater qu'il avait fait quelque chose de bien, sans révéler sa couverture. Donc, au sens strict, il n'était pas vraiment en service le soir de ce premier contact avec Boggs.

Cela en disait long sur les endroits où il choisissait de passer son temps libre depuis quelque temps. Même s'il était en mission d'infiltration, il devait bien reconnaître qu'il avait choisi un endroit louche. Mais cela lui avait permis de rencontrer Boggs et cette chance renforçait son penchant à l'autodestruction.

La chance était vraiment aveugle.

Boggs, penché au-dessus du billard, ajusta son coup.

— Alors, ça te plaît le boulot au casino ?

— Ouais. Dommage que ça ne soit pas mieux payé.

— C'est ce qu'on se dit tous. Y a un paquet d'argent au Paddlewheel.

Boggs envoya une boule dans un trou d'angle.

— Au Paddlewheel ?

Carlotta vint se percher sur le guéridon situé juste en face de Frank, apparemment trop soûle pour se soucier qu'on puisse voir son épilation brésilienne sous sa jupe ultra-mini.

Marcus acquiesça.

— La plupart des casinos font de dix à douze pour cent. Le Paddlewheel fait environ trente pour cent.

— Ben mon vieux, ça doit en faire un paquet de fric.

Boggs se redressa, oubliant du même coup sa queue de billard et l'exhibition de Carlotta.

— C'est quelque chose, confirma Marcus. Bien sûr, il y a une salle spéciale pour le comptage. Quelquefois, il est arrivé qu'il y ait tellement d'argent qu'ils n'ont pas pu le compter dans les temps.

— Alors comment ils ont fait ?

— Ils ont mis l'argent dans des sacs-poubelle jusqu'à ce qu'ils puissent le compter.

— Tu me fais marcher. Des sacs-poubelle pleins d'argent ?

— Oui, acquiesça Marcus. Même qu'un fourgon blindé s'est enfoncé une fois jusqu'aux essieux.

— Je ne pige pas, fit Boggs.

— A cause du poids. Il n'y avait pas de boue. Il s'est enfoncé dans le gravier à cause du poids des pièces. Il a fallu faire venir une grue pour le sortir de là.

Boggs écoutait, l'air fasciné.

— Les deux agents de sécurité du fourgon en avaient des sueurs froides, poursuivit Marcus.

— Pourquoi ? Ils sont armés, non ?

— Oui, mais la plupart des agents du casino ne le sont pas.

Earleen lui apporta sa boisson copieusement rallongée d'eau — c'était leur petit secret — et l'interrogea du regard quand il offrit une tournée. Elle tendit une bière à Carlotta en lui glissant quelque chose à l'oreille, mais Carlotta ne répondit pas.

— Tout ce fric et pas de flingues, fit Boggs, rêveur. A croire qu'ils cherchent les ennuis.

— Le casino a trop peur de la mauvaise publicité genre, en cas d'incident, un client blessé par balle. L'argent est assuré contre le vol à partir du moment où il part dans les fourgons blindés.

— N'empêche que ça paraît dingue...

— Oui, mais il faut bien comprendre que ce casino n'est pas tenu par les gens de Biloxi, Tunica ou Las Vegas. C'est un coup d'essai qui a bénéficié d'un incroyable concours de circonstances. Des vieux de la vieille font un investissement, l'ouragan Katrina se pointe du jour au lendemain, le Paddlewheel devient le seul casino encore debout et voilà que leur petit pari devient incroyablement rentable. Ils ne se seraient jamais doutés qu'ils concurrenceraient un jour les casinos de la côte ou de Tunica — ils n'avaient même pas l'intention d'essayer.

Tandis que Marcus expliquait, appuyé sur sa queue de billard, Bogg était suspendu à ses lèvres.

— Katrina a emporté ces gros casinos alors que le Paddlewheel venait de se lancer et que les gens n'avaient pas d'autre endroit où aller jouer. Le Paddlewheel s'est taillé une belle petite réputation au passage. Genre casino de charme. Certains types n'aiment pas le clinquant des gros casinos de la côte et viennent ici. Surtout certains gros joueurs qui apprécient l'intimité.

— Ça fait beaucoup d'argent pour si peu de sécurité.

Boggs s'assit bien en face de Carlotta et lui prit sa bière. Marcus préféra s'asseoir derrière elle, pour éviter d'avoir vue sur ses « attributs ».

— Oh ! Il y a de la sécurité quand même. Des détecteurs de métal à l'entrée et des agents d'élite...

Marcus se désigna en souriant.

— Seulement il n'y a pas toutes les sirènes des gros systèmes de sécurité.

Il n'avait rien révélé que tout le monde ne sache. Même l'histoire des sacs-poubelle faisait déjà partie de la légende.

Dans le coin, ça se savait que les agents de sécurité n'étaient pas armés. C'était la raison pour laquelle le casino employait des gardes du corps, surtout les week-ends d'affluence. Les employés sans arme, telle était la faille du casino.

— On dirait que tu prépares un braquage ! remarqua Marcus.

Boggs haussa les épaules en riant.

— Qui sait, ça pourrait me donner des idées.

Ils s'étaient rencontrés plusieurs fois depuis et Marcus avait fait la connaissance de Gregor. Asa était avec lui à ce moment-là, mais il avait ensuite été rappelé à Jackson. L'affaire Simmons n'était pas finie pour eux. Marcus le sentait chaque fois qu'il pensait à Tessa.

Asa s'était retrouvé sur la sellette pour une somme d'argent qui aurait disparu de la scène de crime. Marcus n'était pas directement impliqué — il était trop grièvement blessé ce jour-là pour escamoter des pièces à conviction, mais tout portait à croire qu'il allait être accusé de complicité.

Il n'avait pas l'intention de témoigner contre son coéquipier, quelques menaces que pourraient lui faire ses supérieurs. Asa lui avait sauvé la mise un nombre incalculable de fois. Mais il faudrait qu'ils aient une petite conversation d'homme à homme une fois cette affaire terminée.

Marcus poussa un long soupir. Il était vidé, physiquement et mentalement. Ces dernières semaines avaient été très éprouvantes. Il n'avait plus qu'à s'allonger et dormir. Peut-être verrait-il les choses d'un autre œil le lendemain.

— Autant croire au Père Noël, murmura-t-il.

Son épaule lui faisait un mal de chien. Les comprimés n'avaient pas encore agi. Il aurait voulu prendre un scotch mais il ne s'arrêterait pas après le premier, cela ne faisait aucun doute.

Cally avait oublié l'eau-de-vie maison qu'elle lui avait promise en lui apportant son sandwich. Tant mieux. Il n'aurait pas été en état de résister à la tentation.

Après s'être brossé les dents, il éteignit la lumière de la salle de bains et se débarrassa de sa serviette, puis se glissa entre les draps, frais et doux comme un rêve. Il contempla le ventilateur fixé au plafond. Un rayon de lune qui se glissait par un interstice entre les rideaux projetait des ombres bizarres sur le mur opposé. Le pot-pourri parfumait l'air où subsistait une discrète odeur de peinture fraîche.

Il n'y en avait plus pour très longtemps. L'exécution du plan de Gregor avait déjà commencé. Sa stratégie était d'une simplicité ahurissante qui touchait au génie. Dans trois jours, le Paddlewheel, le casino le plus récent du Mississippi, serait braqué. Et Marcus ne pourrait rien faire pour empêcher le vol, à moins d'y participer.

OceanofPDF.com

3

Nooon... Non ! Au secours !

Marcus se redressa comme un ressort sur son lit.

— Les ours, va-t'en, va-t'en, les ours !

L'enfant criait d'une voix perçante.

Marcus écarquilla les yeux. D'où venait cette voix ? C'était comme si l'enfant lui criait directement dans les oreilles. En tâtonnant pour trouver l'interrupteur de sa lampe de chevet, il repéra, s'élevant et diminuant selon les cris, les témoins lumineux de ce qui devait être un baby-phone.

— Maman, au secours ! Maman, au secours !

Marcus alluma la lampe et s'ébroua. Que faisait cet appareil dans sa chambre ? Cally l'aurait-elle oublié en venant faire le lit quelques heures plus tôt ?

Il consulta l'heure. Cela faisait moins de trente minutes qu'il dormait.

— Maman, s'il te... plaît, viens.

La petite voix sanglotait doucement, d'une manière poignante.

Que faire ? Marcus pouvait toujours éteindre ce truc et se rendormir. Il était vanné. Mais, dépourvue de cet appareil, Cally n'était certainement pas au courant du cauchemar de son fils.

— Les ours, va-t'en, va-t'en, s'il te plaît !

L'enfant implorait d'une toute petite voix.

Jetant ses jambes hors du lit, Marcus saisit son jean et soupira lourdement. Il ne pouvait pas éteindre l'appareil et replonger dans le sommeil : cette voix allait hanter ses rêves.

* * *

Cally mit au réfrigérateur le gratin préparé pour le petit déjeuner du lendemain puis se retourna pour évaluer l'état de la cuisine. Ce n'était pas trop mal. Quelques récipients à laver et elle allait pouvoir se coucher.

Avec son dallage de pierre, ses tapis traditionnels aux couleurs vives et ses murs peints en jaune, cette vaste cuisine était son coin préféré de la maison. Des carreaux de faïence bleu chambray assortis à un confident et à un fauteuil à bascule capitonné occupaient le devant de la cheminée.

C'était là qu'elle passait le plus clair de son temps, occupée soit à cuisiner pour ses hôtes ou des livraisons à domicile, soit à jouer avec Harris. Elle préférait préparer le petit déjeuner à l'avance. Cela lui permettait de le prendre avec son fils avant de servir ses hôtes.

En sortant de la douche, elle s'était rappelé n'avoir pas préparé le gratin au jambon et au fromage pour le lendemain matin. Ses boucles folles avaient séché à l'air libre pendant qu'elle cuisinait. Une chanson de Maroon 5 dans ses écouteurs, elle fit la vaisselle en dansant et en se dandinant sur place.

La sonnerie en provenance d'une chambre se déclencha avec insistance, doublée d'un signal lumineux. La porte séparant la cuisine du reste de la maison étant fermée à clé la nuit, une sonnerie retentissait dans la pièce et dans sa chambre lorsque des hôtes avaient besoin de quelque chose à une heure tardive. Elle éteignit son iPod, resserra la ceinture de son peignoir et alla ouvrir.

Marcus North était là, du haut de son mètre quatre-vingt-dix, nu-pieds, le jean à moitié boutonné. Sa chemise en jeans était ouverte, laissant apparaître un duvet foncé et des abdos en béton. S'arrachant à ce spectacle avec regret, Cally haussa le sourcil d'un air sévère.

Par le passé, elle avait malheureusement eu affaire à des clients mâles qui pensaient qu'une jeune veuve ferait une proie facile — une sorte de prestation supplémentaire au menu de leur séjour. Pourvu que celui-ci ne nourrisse pas les mêmes illusions.

— Oui, monsieur North ?

— Je... j'ai entendu le petit pleurer dans le baby-phone de ma chambre et je me demandais si...

— Mon Dieu ! Je l'ai oublié chez vous en faisant votre chambre cet après-midi. Je suis désolée. J'espère qu'il ne vous a pas...

Elle avisa ses cheveux ébouriffés, puis son regard s'égara entre les pans de sa chemise ouverte et elle n'acheva pas sa question.

— Si, il vous a réveillé. Je vais aller voir ce qu'il a. Certainement des cauchemars. Cela lui arrive souvent.

Elle s'élança vers le couloir qui conduisait à ses appartements privés.

— Je reviens tout de suite !

Marcus la suivit jusqu'à l'entrée du couloir et s'arrêta. Que devait-il faire ? Il se retourna vers la grande baie vitrée qui ornait le fond de la cuisine. Le clair de lune éclairait un ponton.

River Trace était situé au bord d'un des nombreux lacs en croissant que le Mississippi avait laissé en changeant de cours. Ce lac avait ceci de particulier qu'il était relié au fleuve lorsque le niveau de l'eau montait. A la saison des crues, comme en cette fin mai, les bateaux pouvaient circuler librement du fleuve au lac et vice versa.

Alors que Marcus contemplait les eaux, un bruit de porte le fit se retourner.

La voix de Harris résonnait dans le couloir.

— Maman, maman... les ours.

— Je sais, mon chéri, je sais. Les ours sont partis maintenant. Maman les a chassés.

— Maman, ils... ils... sont gros, les ours.

— Ils sont partis maintenant, ma puce. Chut...

— J'ai appelé et appelé mais t'es pas venue.

L'enfant s'exprimait en pleurant et en hoquetant. Le cœur de Marcus se serra. Il avait bien fait de descendre.

— Je suis désolée, mon bébé. Je ne t'ai pas entendu. Je suis là maintenant. On va aller chercher quelque chose à boire.

— Veux du... jus... du jus... de pomme.

— On va aller en chercher.

Marcus se ressaisit : il n'allait pas rester planté là, à rien faire. Il se dirigea vers le réfrigérateur et en sortait le jus de pomme quand Cally arriva avec Harris dans les bras.

Elle s'arrêta, l'interrogeant du regard.

— Comme vous avez les mains prises..., se justifia-t-il. Où sont les verres ?

Du menton, elle désigna l'égouttoir à vaisselle.

— Il préfère celui à l'imprimé léopard violet.

— Très bien.

Marcus remplit le gobelet, sous l'œil étonné de Cally, il le sentait. Puis il tendit le verre à Harris.

— Mer... merci.

— Je t'en prie. Ça va mieux, mon grand ?

Harris acquiesça, renifla et but son jus de pomme en fixant Marcus du regard. Cally le berçait comme le font depuis des temps immémoriaux toutes les femmes portant un bébé dans leurs bras. Son grand peignoir en éponge descendait jusqu'à ses chevilles et ses cheveux formaient une masse bouclée sur ses épaules. Même dans cette tenue, elle était attirante, songea Marcus. Dans le passé, il avait toujours eu un faible pour les filles plus aguicheuses. Pourtant, il n'arrivait pas à détacher les yeux de cette mère de famille dans sa cuisine.

— Je ne sais que dire pour excuser cet incident, reprit Cally. D'habitude, nous réservons à nos hôtes un accueil plus soigné.

— Ne vous en faites pas. Trop heureux d'avoir sauvé Harris des ours.

Il sourit à l'enfant, soulagé de détourner les yeux de sa mère.

— Vous êtes beau joueur. Harris et moi-même vous en remercions.

Comme elle prononçait son nom, l'enfant releva la tête.

— Bercer Harris.

— Très bien, ma puce, allons bercer.

Elle s'installa avec l'enfant dans le fauteuil à bascule installé près de la cheminée.

— Voulez-vous un café ? Je viens juste de faire du déca.

Marcus allait refuser mais s'arrêta malgré lui : Cally berçait tendrement Harris, ils semblaient tous deux si propres et si... normaux.

Depuis combien de temps n'avait-il pas fréquenté des gens propres et normaux ? se demanda Marcus. Même les clients auxquels il servait de garde du corps au casino avaient besoin de ses services parce qu'ils n'étaient pas très nets. Ils avaient généralement une bonne raison de penser qu'on puisse s'en prendre à eux.

Ses missions d'infiltration le mettaient en contact avec la lie de la société et cela ne pouvait qu'influer sur son caractère. Il en avait de plus en plus conscience. Il faisait ce boulot d'infiltré depuis trop longtemps et perdait de vue les choses essentielles.

— Un déca ? Pourquoi pas.

Il ne voulait pas quitter déjà Cally, son fils et cette tranche de normalité. Avoir une excuse pour ne pas le faire lui procurait un plaisir délicieux.

— Les tasses sont dans le placard à côté de la cuisinière, précisa Cally. Et il y a des sablés dans la boîte bleue.

— Vous prenez aussi un déca ?

— Je veux bien, si ça ne vous ennuie pas. Ma tasse est à côté de l'évier.

Tandis que Cally se balançait et fredonnait bouche fermée, il prit les sablés et en disposa quelques-uns sur une assiette. Cally avait une voix apaisante et, comme le petit garçon blotti contre elle, il s'en laissa envelopper.

Il leur servit du déca, puis posa près de Cally la tasse qu'elle lui avait désignée. Le parfum de ses cheveux le cerna aussitôt, une odeur excitante et épicée qui accentua plus encore son désir.

Cally semblait beaucoup trop angélique pour avoir un parfum aussi érotique. Il ne s'en serait pas douté devant son comportement si maternel.

Harris était presque endormi.

Marcus s'assit sur le confident. Il était soudain comme un adolescent timide devant la pom-pom girl en chef.

— Je suis vraiment désolée, répéta Cally.

— Je vous en prie, ne vous excusez pas encore une fois. Il n'y a aucun problème.

— Il fait des cauchemars depuis plus d'un mois, expliqua Cally. Je ne comprends pas d'où cela vient. *Boucle d'or et les trois ours* est ce qu'il connaît de plus effrayant comme histoire d'ours.

— Leur imagination fonctionne d'une manière étonnante.

— Vous avez des enfants ?

— Non. Je n'ai jamais été marié.

— Je peux vous dire que c'est toute une aventure. Comme vous pouvez le déduire de cette soirée.

Ses délicieuses fossettes apparurent de nouveau.

— Cela ne doit pas être facile de l'élever toute seule.

Elle ne répondit pas immédiatement.

— Oui... c'est difficile... et merveilleux en même temps.

— Quel âge avait Harris quand son père est mort ?

Marcus regretta aussitôt sa question. Il ne voulait pas aborder ce sujet. Cette conversation allait lui rendre la tâche plus difficile.

— Il n'était pas né. Nous ne savions même pas que j'attendais un enfant.

Cally se tut un instant, sans doute plongée dans ses souvenirs.

— Le plus dur a été de penser à toutes les choses que son père ne verrait jamais. Les premiers pas de Harris, sa première coupe de cheveux, son premier match de base-ball, le lycée...

Elle parlait d'une voix triste mais sans s'apitoyer sur son sort. Une étrange nostalgie s'éveilla en Marcus, s'ajoutant à son désir pour elle. Une nostalgie difficile à définir... celle du bien-être, peut-être. C'était étrange.

— On essayait d'avoir un enfant depuis un an, poursuivit Cally. Je crois que c'est ce qui me contrarie le plus... qu'il ne l'ait jamais su.

Sa voix tremblait et elle inspira profondément.

— Nous avons beaucoup de rêves, Jamie et moi. Le plus important s'est réalisé avec la naissance de Harris. Parfois, je n'en reviens pas que la vie puisse encore avoir du charme après tout ce qui s'est passé.

Elle berçait son enfant en silence.

Marcus suivait les grincements du fauteuil et la respiration somnolente de Harris. Étonnamment, il s'identifiait à Jamie Burnett. Comme lui, il avait raté ses rêves.

Peut-être même avait-il raté sa vie. Comme s'il était déjà mort à l'intérieur.

Serait-ce encore possible de changer ? Ou était-ce trop tard ?

Cally interrompit ses pensées.

— Excusez-moi, monsieur North, je ne sais pas pourquoi je vous ai dit tout ça. C'est beaucoup plus que n'en appelaient vos questions. Vous êtes quelqu'un à qui l'on parle volontiers.

Marcus se fendit d'un sourire triste. *Ecouter*. C'était un don chez lui.

— Eh bien... et vous ? Avez-vous toujours été garde du corps ?

Il hésita. La comédie allait devoir commencer.

— Non, pas toujours.

Il n'avait pas envie de lui mentir.

— J'ai touché un peu à tout. Mais travailler dans la sécurité, c'est ce que je préfère.

Elle hocha la tête.

— Alors vous aimez votre travail au casino ?

— Oui, j'adore. Les gens sont intéressants. Ça paye bien. Les horaires me conviennent.

— A quelle heure partez-vous le matin ?

— Ça dépend. Selon l'heure à laquelle arrivent les baleines, les gros clients. Cette semaine, je suis du soir, donc je ne dois être là-bas que dans

l'après-midi. Dans les moments où je n'aurai pas à assurer de garde personnelle, je serai au poste de sécurité.

— Demain, le petit déjeuner sera servi dans la salle à manger à 9 heures. Si vous préférez le prendre dans votre chambre, je demanderai à Luella de vous monter un plateau.

— Non, je descendrai. Le gratin que j'ai aperçu dans le frigo est très appétissant.

Elle sourit.

— Une spécialité maison.

Marcus resta un moment assis en sa compagnie, même s'il était temps de remonter. Il voulait une chose qu'il n'avait pas le droit de demander. Peut-être que s'ils s'étaient rencontrés ailleurs, dans des circonstances... normales...

Ce n'était jamais le bon moment, regretta-t-il.

Si Cally apprenait ce qu'il faisait réellement à River Trace, elle le ficherait dehors et appellerait la police.

— Bon, je ferais mieux d'aller mettre ce jeune homme au lit, annonça-t-elle. Merci encore de votre aide. J'espère que vous appréciez d'avoir une chambre aussi tranquille !

— Rien de tel que la tranquillité, répliqua-t-il en riant de cette plaisanterie. Bonne nuit, madame Burnett.

— Je vous en prie, vous pouvez m'appeler Cally après ce qui vient de se passer.

— Parfait, Cally. Mon prénom est Marcus.

Il lui tendit la main et serra la sienne. A son contact, un frisson lui remonta le long du bras et jusque dans la poitrine. Il faillit reculer d'un pas et eut toutes les peines du monde à la regarder en face.

Quand il y parvint enfin, Cally avait les yeux baissés vers son fils. Marcus inspira profondément. La parenthèse de normalité était close. Il était grand temps qu'il parte.

Harris ouvrit ses yeux lourds de sommeil.

— Maman, berce encore.

— D'accord, bonhomme, mais dans ta chambre.

Elle traversa la cuisine et se retourna une dernière fois dans l'encadrement de la porte.

— A demain, Marcus. Et encore merci.

Son cœur se serra, et une douloureuse sensation de manque le gagna.

— Bonne nuit, Cally.

En arrivant dans sa chambre, un grincement de rocking-chair lui parvint par le baby-phone oublié. Il resta un moment devant l'appareil. Devait-il le rapporter au rez-de-chaussée ?

Cally chantait une chanson à Harris.

— Chut, petit bébé, pas un mot. Maman t'achètera un oiseau moqueur...

Il se remémora comme elle avait bercé son fils dans la cuisine, cette tendresse, leur complicité.

Pas question de redescendre. Il devait rester à distance de Cally Burnett s'il ne voulait pas faire quelque chose qu'il regretterait ensuite. Il allait accomplir sa mission, quoi qu'il arrive.

Je pense à ma carrière.

Il était trop énervé pour dormir, mais devait au moins essayer. Aussi, il se glissa dans son lit et éteignit la lumière.

Il allait couper l'Interphone quand la voix de Cally l'en empêcha.

— Et si l'oiseau moqueur ne chante pas, Maman t'achètera un anneau de diamant.

Marcus soupira dans son lit. Cally ne lui inspirait que du désir physique. Rien de plus, se répéta-t-il, mais un peu trop pour s'en convaincre vraiment. N'était-ce vraiment que sexuel ?

Et puis zut ! Il était trop crevé pour y voir clair dans tout ça.

La voix de Cally l'enveloppait comme une vague océane. Il laissa l'Interphone allumé et glissa les mains sous sa tête. Il éteindrait quand la chanson serait terminée.

Il ferma les yeux et sombra dans le sommeil, la tête pleine de cette berceuse.

Dimanche matin

— Et par-dessus le marché, j'ai oublié le baby-phone dans la chambre sous les combles et Harris a encore fait un cauchemar ! s'esclaffa Cally.

— Seigneur, Cally, comment as-tu fait ton compte ?

Luella riait avec elle.

— Je l'ai oublié là en faisant la chambre avec Bay, hier. Les pleurs de Harris ont réveillé Marcus et il est descendu m'avertir.

— Marcus ? Tiens...

Cally leva les yeux au ciel. Aussitôt qu'elle avait prononcé le prénom de son hôte, Luella avait souri.

— Ne va pas t'imaginer...

— Oh ! Apparemment, je suis la seule ici à m'imaginer des choses et c'est bien triste.

Cally préféra ignorer cette allusion. Luella en faisait souvent depuis quelque temps.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Je suis allée chercher Harris et je l'ai bercé dans la cuisine.

— Où se trouvait, hum, Marcus ?

— Il est resté boire une tasse de café et on a bavardé.

— Hmm-mmm, commenta Luella en faisant claquer son chewing-gum.

— Je ne pouvais pas le chasser alors qu'il s'était levé exprès pour m'avertir que Harris pleurait.

— Hmm-mmm...

Luella fit claquer son chewing-gum de plus belle.

— Alors nous avons pris un café le temps que Harris se calme.

— Hmm-mmm.

— Luella, arrête tes « hmm-mm »

— Hmm, hmm, hmm.

Cally éclata de rire.

— Tu es impossible ! Il ne s'est rien passé.

— C'est d'autant plus navrant. Tu as besoin d'un homme, ma chérie.

— Luella, on a seulement bavardé. En fait, c'est moi qui ai parlé. Et puis, j'ai peut-être besoin d'un homme mais je ne crois pas que je devrais choisir parmi mes clients. En tout cas, j'en ai dit à M. North beaucoup plus qu'il ne demandait.

— On se demande bien pourquoi. De quoi avez-vous parlé exactement ?

— Surtout de Jamie et de Harris.

Luella s'arrêta de découper les fraises et regarda fixement Cally.

— Je sais..., concéda celle-ci. C'était bizarre. Je ne crois pas m'être confiée ainsi à quelqu'un depuis la mort de Jamie.

Cally inspecta le gratin et poursuivit en tournant le dos à Luella. Elle ne voulait pas croiser son regard.

— Je dois être un peu surmenée.

Luella soupira et se remit à découper les fruits.

Cally aurait voulu retirer ce qu'elle avait dit. Elles avaient déjà parlé de tout cela. Elle supportait très bien son veuvage. Elle avait vendu la ferme. Elle tenait ses chambres d'hôte. Elle élevait son fils. Tout allait bien.

Elle ne voulait plus jamais se retrouver désemparée comme après la mort de Jamie. Elle n'avait pas besoin d'un homme pour compliquer sa vie. Quoi qu'en dise Luella.

Quand son médecin lui avait appris sa grossesse, elle avait pris la décision d'élever seule son enfant et de construire autour de son cœur une forteresse où elle vivrait retranchée. Jamie était mort six semaines plus tôt. C'était ça ou s'écrouler.

A la naissance de Harris, ce rempart était devenu un moyen d'éloigner les personnes bien intentionnées qui se mêlaient de ses affaires.

Renoncer à cette protection serait comme abandonner une part d'elle-même. Elle n'y laissait entrer que Bay et Luella, qui étaient comme sa famille, une partie d'elle-même.

Il y avait aussi Kevin, son meilleur ami. Kevin était gay, c'était un type merveilleux et il faisait aussi partie de la famille.

Mais elle avait gardé ses distances avec tout le reste du monde depuis la mort de Jamie — surtout avec les célibataires séduisants et hétérosexuels. Elle vivait retranchée derrière ses remparts. Elle y était en sécurité et, dans le Sud, cette attitude ne choquait pas.

Il lui suffisait de dire « Je vais très bien ». Personne ne posait trop de questions dès lors qu'on plantait ce panneau « Accès interdit » à l'entrée de son jardin secret. On évitait ainsi toute émotion trop dangereuse.

Mais la nuit précédente, pour la première fois depuis les jours sombres qui avaient suivi la mort de Jamie, elle avait jeté un œil au-delà de sa forteresse.

Quelle bêtise ! Tout cela était tellement hors de question. Ridicule même ! Il fallait qu'elle se ressaisisse... ou qu'elle s'achète un vibromasseur.

Marcus North avait fait preuve de gentillesse, mais à l'évidence elle s'était trop ouverte à lui.

— Il doit me prendre pour une excentrique de Sudiste, poursuivit-elle à voix haute. Veuve, avec un enfant en bas âge. Je n'ai plus qu'à devenir une mémère à chat et le tableau sera complet.

Luella l'observa en grognant.

— Pas dans cette tenue.

Cally passa en revue son pantacourt blanc et son cache-cœur sans manches. Il n'y avait là rien de sexy ou de suggestif.

— Lu, tu plaisantes ou quoi ?

— Non, ma chérie. C'est toi qui es aveugle quand ça t'arrange.

Cally dévisagea longuement son amie. Luella était parfois totalement déconcertante.

— C'est fou ce que Harris s'amuse avec Bay, reprit-elle. Regarde ces fleurs qu'ils sont en train de planter.

Elle désigna la fenêtre.

— Tu changes de sujet ? contra Luella.

— Parfaitement... Bay est tellement gentil avec lui... Je n'aurais jamais pu y arriver sans vous deux.

— Allons, Cally, tu aurais trouvé une solution.

— Peut-être, mais Harris et moi ne serions pas aussi heureux.

Elle s'arrêta de couper les fruits pour se tourner vers Luella, dont les yeux brillaient.

— Si, Cally, tout irait bien. Mais je ne peux pas imaginer la vie sans ce petit garçon.

Cally sourit.

— Inutile d'essayer. Au fait, tu ne m'as pas dit que M. Williams voulait des beignets de gombo et du chou collard ? Tu pourrais préparer le dîner et c'est moi qui ferais les chambres pour une fois.

Luella acquiesça.

— Il faut que je pense à remplir les carafes d'eau-de-vie. J'ai oublié d'en monter une dans la chambre de M. North hier.

Et il me distrair tellement que j'ai également oublié de lui en apporter une hier soir en même temps que son sandwich.

Elle soupira intérieurement.

Donc, Marcus North ne la laissait pas indifférente. Ce n'était pas vraiment son type d'homme, mais il savait écouter. Une qualité rare et finalement assez sexy.

Cela expliquait peut-être pourquoi elle s'était autant confiée à lui, la veille. Il était clair qu'elle avait besoin d'un confident. Elle devrait peut-être s'acheter un chien.

Peu de temps après, elle rejoignit avec Luella la salle à manger. Gregor Williams et ses trois amis y étaient déjà attablés.

— Bonjour, monsieur Williams. Avez-vous bien dormi ?

Elle posa le gratin sur la table et commença le service du café et du jus d'agrumes.

Luella se chargea de servir la salade de fruits.

— Oui, nous avons bien dormi, répondit Gregor. Comme des bébés.

— Tant mieux.

— Nous pensions faire du ski nautique ou aller pêcher aujourd'hui.

— L'eau du lac a monté, c'est idéal pour le ski nautique. Mais elle risque d'être un peu froide.

Elle termina de servir le café et passa au gratin.

Peter Sams s'esclaffa.

— Oh ! nous avons le sang chaud, madame Burnett.

Les autres hommes ricanaient dans leur coin, mais Cally ne perdit pas contenance.

— Oh ! Je n'en doute pas, rétorqua-t-elle. Mais le niveau de l'eau est exceptionnellement élevé en raison du dégel en amont. C'est incroyable tout ce qui descend la rivière. On se demande comment certains objets se

sont retrouvés dans l'eau. En allant jusqu'à la digue avec Harris, l'autre jour, j'ai vu un poteau téléphonique charrié par les flots. Il m'a paru inoffensif jusqu'à ce que je me rende compte de la vitesse à laquelle le courant l'emportait.

Gregor rejeta ces inquiétudes d'un geste de la main.

— Ne vous inquiétez pas. Nous n'irons que sur le lac, c'est sans danger.

Il sourit d'un air paternel qui la mit mal à l'aise.

— Nous partirons juste après le petit déjeuner, ajouta-t-il.

— Je ferai vos chambres en votre absence.

Cally termina le service et déposa le gratin sur la desserte à côté de la salade de fruits.

— Hier, reprit-elle, vous avez parlé à Luella de beignets de gombo et de chou collard. Si vous voulez, je peux lui demander de vous en préparer pour le dîner, ainsi que du pain de maïs, au lieu du menu dont nous sommes convenus quand vous avez réservé.

— C'est une excellente idée. Sams ici présent n'a jamais mangé de vraie cuisine traditionnelle du Sud.

— Dans ce cas, nous allons y remédier. Vous dînez à 18 heures ?

— Nous serons là.

Marcus remonta en courant l'allée gravillonnée. Ses mollets le faisaient souffrir et il avait du mal à respirer. Il n'était pas assez régulier dans ses footings, se reprocha-t-il, et cela ne s'arrangerait pas dans les jours à venir. Le temps lui manquait. L'affaire allait atteindre un stade critique, sans parler des ennuis qui se préparaient à Jackson.

Hodges et le capitaine n'en revenaient pas de ce qu'Asa et lui avaient découvert dans la petite bourgade de Murphy's Point, autour de River Trace. Jamais le lieutenant ne les aurait envoyés dans le comté de McCay s'il avait soupçonné que l'endroit allait devenir un tel foyer d'activité.

Ce poste au casino dans les forces spéciales du gouverneur était supposé être une punition. Une manière de ne pas le renvoyer tout en lui assignant une tâche insipide, dénuée d'action.

Au fur et à mesure que les comtés en lisière du Mississippi votaient des lois en faveur du jeu, le risque de délinquance et de criminalité augmentait. Vingt ans auparavant et quatre cents kilomètres plus au nord, sur l'autoroute 61, le comté de Tunica en avait fourni un parfait exemple. A l'époque où la loi sur le jeu y avait été votée, ce comté n'employait que

cinq shérifs adjoints et ne possédait aucune infrastructure pour gérer l'énorme afflux de liquidités provoqué par ce changement.

Depuis, Tunica était devenu un petit Las Vegas. Cela ne s'était pas fait sans douleur. Le vol, la fraude et l'évasion fiscale étaient de gros problèmes potentiels.

La meilleure manière de les juguler consistait à placer des agents infiltrés à des postes de responsabilité dans les casinos. C'était un travail efficace mais d'une extraordinaire lenteur.

Parce qu'ils étaient sur la liste noire de la police des polices, Asa et Marcus s'étaient vu confier le comté le plus ingrat du Mississippi.

Mais le pire restait peut-être à venir : la police des polices semblait sur le point de prouver la faute professionnelle dans l'affaire Donny Simmons, suffisamment pour interdire Asa de service actif. Cette enquête pouvait lui coûter sa carrière. Marcus n'était pas à l'abri non plus : tout serait passé au peigne fin, notamment ses relations avec Tessa. Le week-end précédent, il était retourné à Jackson, pour prendre un peu de bon temps et décompresser avant que sa mission ne passe à la vitesse supérieure. Il n'avait même pas prévu de passer au bureau.

Cette bonne blague.

Hodges ayant appris qu'il était en ville, il avait passé la majeure partie du vendredi et du samedi en interrogatoire devant la police des polices et son patron. Des heures durant, le lieutenant avait râlé et pesté avec au coin de la bouche un de ses éternels cigares bon marché éteints, son crâne chauve luisant de transpiration.

— Je comprends votre réticence à témoigner contre votre coéquipier, North. Mais écoutez-moi bien. Vous êtes sur la sellette. Au moindre pet de travers, la police des polices ne vous lâchera plus. Accomplissez-moi cette mission à la perfection ou vous ne trouverez plus jamais de travail. Pigé ?

Oui, il avait parfaitement pigé. Mais que faire ? La police des polices le guettait au tournant.

Il avait essayé de leur dire qu'il n'avait aucun témoignage à apporter. Il avait été blessé pendant l'intervention et évacué en ambulance. Comment aurait-il su ce qui s'était passé après son départ ? D'ailleurs, il n'était pas question qu'il témoigne contre son coéquipier. Plutôt démissionner que de descendre Asa. Et puis, il avait déjà ses propres démons à gérer dans cette affaire.

Après cet après-midi de rêve en compagnie de son lieutenant, il était rentré chez lui et avait contemplé un verre de scotch pendant dix minutes puis l'avait vidé dans l'évier. Jamais il n'avait eu autant envie d'oublier, mais il s'était promis de ne plus jamais boire.

A ce souvenir, il courut de plus belle et contourna River Trace. Mais il faillit heurter Harris et un homme de couleur qui jardinaient dans une plate-bande près de l'allée.

— Dis-moi, Harris, ces ours ne sont pas revenus de la nuit, j'espère ?

Pour avoir laissé l'Interphone allumé toute la nuit, Marcus connaissait la réponse. A son réveil, il s'était trouvé bête d'avoir dormi au son d'une berceuse pour enfant.

L'homme se releva. Il était très grand, mais semblait assez frêle.

— Bonjour, Marcus North.

Après avoir serré la main du vieil homme, Marcus révisa son jugement quant à la fragilité de celui-ci.

— Bay Wiggins. Je travaille pour Cally.

— Ravi de faire votre connaissance, Bay. Harris et vous faites des merveilles avec ces fleurs.

— Des vers, fit Harris.

— Pardon ?

— Nous cherchons des vers pour aller pêcher sur le ponton, expliqua Bay.

Harris tendit un seau. Marcus se pencha au-dessus : des vers y grouillaient.

— Ils sont drôlement gros, Harris.

Puis, s'adressant à Bay :

— Vous pêchez quel poisson ?

— Surtout des perches, peut-être du crapet. Je ne sais pas si l'eau est déjà assez chaude. On va voir.

— Monsieur Nosse, tu viens aussi ?

Harris semblait plein d'espoir. Bay hocha la tête.

— Vous êtes le bienvenu si vous voulez vous joindre à nous. Nous serons au bout du ponton.

— C'est une charmante invitation et je vous remercie tous les deux. Je dois malheureusement partir travailler.

Le dos de Harris s'affaissa et il baissa les yeux vers ses baskets décorés de dinosaures.

Marcus hésita. Les mots sortirent malgré lui de sa bouche.

— Si je venais vous regarder quelques instants ? Je dois bien pouvoir trouver quelques minutes pour une partie de pêche.

Harris lui adressa un immense sourire, et ils descendirent tous les trois vers le ponton. Arrivé dessus, Harris lui prit la main. Marcus faillit trébucher.

— Cally lui interdit d'aller sur le ponton s'il ne tient pas un adulte par la main ou s'il ne porte pas de gilet de sauvetage, expliqua Bay.

Marcus acquiesça et ils avancèrent jusqu'au bout du ponton. Harris lui tira la manche pour lui indiquer qu'il devait s'asseoir près de lui, ce qui ne lui était pas familier, mais pas désagréable non plus.

Bay appâta tandis que Harris sautait, battait des mains et riait, faisant fuir tous les poissons à des centaines de mètres à la ronde. Mais Bay ne dit pas un mot. Il s'assit simplement et aida Harris à tenir la canne à pêche.

— Ça mord vraiment depuis ce ponton ? demanda Marcus.

— Parfois. De bon matin, avant que les bateaux ne sortent sur le lac.

Bay sourit au petit garçon. L'enfant se cramponnait joyeusement à la canne et la balançait au-dessus de l'eau comme un chef d'orchestre dirigeant une symphonie.

— Quand tout est calme, acheva Bay.

Marcus se laissa aller, assis dans ce silence sympathique en compagnie du vieil homme et du petit garçon. C'était un nouveau moment de normalité, songea-t-il. Mais peut-être allait-il un peu vite en besogne.

Un flic infiltré pêchant avec un vieil homme de couleur et un petit garçon blanc, ce n'était pas exactement normal. Mais c'était un moment de paix. Le genre de moment auquel il pourrait prendre goût.

Allons, de qui se moquait-il ? Une fois sa mission terminée, il ne remettrait plus jamais les pieds à River Trace. Il ne ferait peut-être même plus partie de la police.

Il contempla la surface du lac, peinant à se concentrer. Il avait du mal à réconcilier l'existence qu'il avait menée avec ce qu'il vivait sur ce ponton : un calme innocent et apaisant.

Harris appuya sa tête contre son épaule, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

Après quelques instants, Marcus abandonna son introspection pour profiter simplement de ce moment, tant qu'il durerait.

OceanofPDF.com

5

Cally se tenait derrière la fenêtre de la cuisine et observait : Harris et Marcus sur le ponton, Harris prenant la main de Marcus. Un frisson la parcourut, à la fois de tristesse et de plaisir. Elle s'obligea à retourner à la vaisselle.

Après la mort de Jamie, elle avait évité le lac pendant des mois. Aujourd'hui encore, elle refusait de monter à bord d'un bateau, mais elle pouvait marcher sur le ponton sans paniquer. Heureusement, Harris ne montrait aucun signe d'une phobie de l'eau comme la sienne. Il allait souvent à la pêche avec Bay.

Elle attrapait une marmite pour le chou collard quand un brouhaha arriva de l'extérieur. La porte de service claqua, s'ouvrit et claqua une seconde fois.

— Maman, attrapé le poisson ! J'ai pris le poisson !

La voix de Harris résonnait dans la maison, suivie de celle de Marcus.

— Attends, Harris, tu as de la boue à tes chaussures et le poisson dégouline... Je vais chercher ta mère. Attends une seconde — et mer... credi. Mes chaussures aussi sont boueuses. Attends.

Ces derniers mots étaient teintés de rire et quelque chose s'éveilla en Cally. Marcus North avait une voix particulièrement sexy.

Elle se précipita dans l'entrée secondaire : Harris était derrière la moustiquaire, tenant un poisson mouillé, frétilant et particulièrement petit. Il piétinait au milieu des éclaboussures, laissant des empreintes boueuses avec ses minuscules baskets. Marcus, lui, arborait un short de sport éclaboussé d'eau et un T-shirt dont les manches avaient été arrachées.

Une large tache de sueur ornait son torse et ses belles chaussures de running étaient maculées de boue. D'une main, il maintenait la

moustiquaire fermée pour empêcher Harris et la saleté d'entrer. De l'autre, il essayait de retirer ses chaussures.

Harris brandit le poisson.

— Maman, on a attrapé du poisson !

— C'est ce que je vois, mon chéri. Quelle merveille ! Laisse-moi voir.

Elle sortit pour examiner la perche frétilante.

— C'est un très beau poisson. Comment as-tu fait pour l'attraper ?

— Il crache sur les vers !

— Ne dévoile pas tous mes secrets, glissa Marcus en aparté.

Harris se mit à rire et Marcus poursuivit :

— Cette prouesse doit tout à l'art du pêcheur. Bien entendu, nous avons aussi eu la chance que ce poisson soit sourd comme un pot.

— Sans aucun doute, acquiesça Cally. En tout cas, vous devez tous deux avoir une faim de loup après avoir combattu un tel adversaire. Voulez-vous manger ?

— Pas faim, fit Harris. Veux montrer le poisson à Lulu.

— Oh ! Je suis sûre qu'elle sera ravie, mon chéri.

Bay apparut alors près de l'abri à voiture.

— Tu devrais demander à Bay de t'aider. Il fera en sorte que Luella voit ton poisson.

— Je m'en occupe, dit Bay. Fiston, viens m'aider à ranger les cannes.

Cally lui adressa un remerciement silencieux par-dessus la tête de Harris.

— D'ac'. R'voir, monsieur Nosse. Merci.

Harris hocha joyeusement la tête puis s'éloigna dans l'allée avec Bay.

Cally se tourna vers Marcus.

— Vous lui avez vraiment fait plaisir. Voulez-vous prendre votre petit déjeuner ? Je peux demander à Luella de vous monter un plateau ou vous pouvez le prendre dans la salle à manger.

— Ça ne vous ennuie pas si je le prends dans la cuisine ? Je suis trop sale pour votre salle à manger.

— Euh... bien sûr. Pas de problème. Entrez. Vous pouvez vous installer au comptoir.

— Parfait. Je voudrais seulement me laver.

— Vous pouvez utiliser l'évier.

Elle lui remit une serviette propre.

— Alors comme ça... vous êtes champion de pêche ?

— Absolument. Mon frère, ma sœur et moi passions nos vacances sur la côte, chez nos grands-parents. Nous dormions pratiquement avec nos cannes à pêche.

— Voilà qui paraît... intéressant. A quel endroit sur la côte ?

— Galveston. J'ai un cousin là-bas. En juin, on nous envoyait tous passer deux semaines au Texas... Harlan s'est marié il y a quelques mois.

— Vous êtes allé à son mariage ?

— Oui. C'était la première fois qu'on se revoyait depuis... une éternité. Il se retrouve avec une famille recomposée sur les bras et je ne crois pas l'avoir déjà vu aussi heureux.

— C'est chouette.

Marcus acquiesça en se servant une tasse de café.

— Oui, je pense.

— J'étais fille unique. J'ai toujours eu envie d'avoir un frère, une sœur, ou les deux. Mes amies qui avaient un petit frère me disaient que j'étais folle, mais je ne les croyais pas.

Elle déposa des couverts et une serviette près de l'assiette de Marcus.

— Vous voyez souvent vos frère et sœur ?

— Non, plus très souvent maintenant. Mais nous étions très proches quand nous étions jeunes...

Il s'interrompt, comme pour ne pas confier quelque chose.

— Et vous, reprit-il, changeant de sujet. Où avez-vous grandi ?

— Dans le Kentucky, principalement. Le pays du bluegrass. Mais également en Floride, en Californie, un peu partout. Mon père était entraîneur hippique. Il bougeait beaucoup.

— Comment êtes-vous arrivée ici ?

— J'ai rencontré Jamie quand j'étudiais à l'université de Memphis. Je travaillais comme serveuse pour payer mes études. Il est venu quatre soirs de suite avant que j'accepte de lui donner mon numéro de téléphone.

— Vous étiez du genre prudent ?

Elle sourit.

— Jusqu'à notre première sortie ensemble. Il m'a pour ainsi dire fait perdre la tête.

— Comme un tourbillon ?

Marcus enfourna une bouchée de gratin et mastiqua, l'air songeur.

— Et vous ne voulez plus que ça vous arrive ?

— Pardon ?

— Ça vous arrive encore de vous laisser séduire, dans la chaleur du moment ?

Elle le dévisagea, complètement abasourdie.

— Je... non, non ça ne m'arrive pas.

Elle se détourna un instant, nerveuse, puis s'obligea à affronter le regard chocolat de Marcus. Elle était totalement hors de sa zone de confort.

Et après ? Il n'y a pas de mal à flirter un peu ?

— Non, cela ne m'arrive pas. Cela ne m'arrive plus. Pas depuis...

Elle n'acheva pas. Elle commençait vraiment à perdre son sang-froid.

— Mais dernièrement, j'ai décidé qu'il fallait y remédier.

Il sourit. Une fois de plus s'éveilla en elle une douce et chaude sensation.

Il reposa sa fourchette, s'accouda au comptoir et se pencha vers elle.

— Vraiment ? Que changeriez-vous, au juste ?

Elle prit une profonde inspiration et plongea droit dans son regard.

— Je me suis dit que je devais être plus ouverte aux possibilités que...

— Maman, maman ! Regarde ce que Luella m'a fait !

Harris fit irruption, tenant entre ses mains des biscuits en forme de dinosaures.

Cally s'arracha au regard fascinant de Marcus avec un regret mêlé de soulagement.

— Oh ! Mais ils sont magnifiques, mon chéri.

Après un dernier coup d'œil en direction de Marcus, elle reporta toute son attention sur son fils.

— Où est passé ton poisson ?

— Bay s'en occupe.

— Je vois.

Marcus termina son gratin et consulta sa montre.

— Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était aussi tard. C'était délicieux, mais il faut que je me dépêche.

Il débarrassa son couvert, le déposa dans l'évier et se précipita vers la sortie.

— A plus tard. Merci pour le petit déjeuner.

Cally hocha la tête machinalement tandis que la porte se refermait derrière lui. Déjà, il courait dans l'escalier.

La Sudiste excentrique avait encore frappé, soupira-t-elle : elle venait de lui confier une autre tranche de sa vie.

Il fallait vraiment qu'elle songe à prendre un chien.

* * *

Marcus grimpa l'escalier à toute vitesse et en se maudissant intérieurement. Qu'est-ce qu'il fabriquait avec Cally Burnett et son fils ? Il perdait la tête. Qu'était devenue sa « froideur professionnelle » ?

La réponse n'était pas difficile à trouver. Cally était une femme intelligente et drôle qui avait surmonté une terrible tragédie et n'avait absolument pas besoin de lui.

Si le petit ne les avait pas interrompus, il l'aurait peut-être embrassée, en plein milieu de la cuisine, où Gregor, Sams ou n'importe qui aurait pu les surprendre. Plus personne ne serait en sécurité s'il s'attachait à quelqu'un. Cela ne rendrait son travail que plus ardu.

Mais il n'avait pas su résister à cette femme ni à son fils. Ils étaient tous deux si ouverts, si sympathiques. Ils ne cachaient pas leur jeu, eux.

Il se morigéna de nouveau. Le travail d'infiltration n'était guère compatible avec la vie sociale. Il aurait dû le savoir depuis le temps. Ne l'avait-il pas appris à ses dépens ?

Quand il avait commencé dans le métier, il s'était juré qu'il ne se laisserait pas transformer par son travail. Il préférerait encore démissionner. Mais c'était de la naïveté. Le travail de policier infiltré l'avait évidemment changé.

Au point que, certains jours, il ne se reconnaissait plus.

Puis, il avait commis cette erreur stupide qui avait fait boule de neige pour aboutir à un désastre. Cela aurait pu lui coûter sa carrière. Cela la lui coûterait peut-être...

En tant que flic infiltré, il connaissait les dangers d'une liaison avec une droguée. Tout avait commencé innocemment et lui était retombé dessus dans un moment d'inattention.

Tessa était différente, sensible, fragile. Mais elle était toujours prête à tout pour de la came.

Des mois durant, il avait gardé ses distances avec elle. A plusieurs reprises, il avait même essayé de l'arracher aux individus sur lesquels il enquêtait, lui parlant de la vie qu'elle gâchait. Mais c'était sans espoir. Il ne pouvait pas lui donner ce qu'il ne possédait pas.

Sa couverture impliquait de boire beaucoup et, à partir d'une certaine quantité d'alcool, sa vraie vie se confondait avec la fausse. Un soir, il avait attaqué une bouteille de whisky, l'avait terminée malgré l'arrivée de Tessa et s'était retrouvé au lit avec elle. Le lendemain matin, il avait eu tellement honte qu'il n'avait pu la regarder en face.

Elle l'avait supplié de lui donner une dose. Il avait refusé : cela valait mieux pour elle. Mais vingt-quatre heures plus tard, elle avait déboulé dans l'opération Simmons et y avait laissé la vie.

Personne ne savait qu'ils avaient passé la nuit ensemble, pas même Asa. La mort de Tessa avait sauvé sa carrière tout en l'anéantissant intérieurement quand la police des polices avait commencé à enquêter sur son coéquipier et la disparition partielle de l'argent de la drogue.

Pendant sa rééducation après la fusillade, on l'avait désintoxiqué de l'alcool et il s'était juré de ne plus jamais perdre le contrôle ou être vulnérable. En matière de travail, il était désormais une vraie machine.

Ce matin avait été une grande première. Comment Cally avait-elle réussi à le faire parler de Harlan et du mariage auquel il avait assisté quelques semaines plus tôt ? Comment l'avait-elle amené à se confier ?

Il s'était pratiquement enfui de la cuisine tellement elle le touchait, tellement il se souciait de ce qu'elle pensait de lui. Elle l'aimait bien, pour l'instant, mais elle le prendrait pour le diable en personne quand cette affaire serait terminée.

Cally et Harris menaient une vie à des années-lumière de la sienne. Il avait intérêt à ne pas l'oublier s'il ne voulait pas qu'ils paient le prix fort. Comme Tessa.

Dimanche après-midi

Après avoir tendu le lit king size, Cally prit un instant pour contempler son ancienne chambre. Les murs étaient plus jolis à l'époque où ils étaient verts. Elle haussa les épaules tristement.

Après la noyade de Jamie, elle avait essayé de repeindre leur chambre et d'arranger différemment les meubles, comme le conseillent les ouvrages sur la gestion du deuil. Mais cette nouvelle décoration n'avait absolument rien changé à sa solitude. Elle se sentait irrémédiablement perdue et terriblement marquée. Elle s'était donc installée au rez-de-chaussée, dans les anciens appartements des domestiques.

Harris étant né six mois plus tard, elle n'avait guère eu le temps de penser à sa solitude. Aujourd'hui, ses fantômes avaient disparu et elle était plus à son aise dans cette chambre qu'après la mort de Jamie.

Elle ramassa le seau contenant les produits de nettoyage et gagna la salle de bains attenante. Elle s'arrêta au passage pour remplir la carafe d'eau-de-vie. Gregor Williams semblait apprécier l'alcool maison. En reposant la carafe en cristal sur le bureau, elle bouscula le pichet qui lui avait servi à la remplir. Elle le rattrapa à deux mains mais renversa la carafe.

Avec une bordée de jurons fort peu élégants, elle saisit une serviette et entreprit d'éponger le liquide qui collait.

Oh ! là, là ! Quel désastre !

Triple idiotie !

L'alcool coula sur les flancs du bureau, sur le buvard et jusque dans un tiroir partiellement ouvert. La serviette était saturée. Cally alla chercher de l'eau dans la salle de bains en pestant.

Après avoir nettoyé les flancs du bureau, elle passa au tiroir. Il était beaucoup plus arrosé qu'elle ne l'avait cru.

Elle en sortit du papier à lettres à l'en-tête de River Trace et, dessous, un dossier également trempé. Ce dossier appartenant à un client, elle hésita à le sortir.

Mais le tiroir sentait fort la pêche et le dossier flottait pratiquement sur une nappe de liqueur. Certaines pages semblaient trempées.

Je vais juste l'ouvrir et l'étaler sur la serviette. Sinon, ces documents seront inutilisables.

Elle ne voulait pas espionner Gregor Williams, mais il préférerait sûrement qu'elle sauve ses papiers au lieu de les laisser s'imbiber de liquide jusqu'à son retour du lac. Avec un peu de chance, ces pages ne comportaient rien d'important ou d'irremplaçable.

Elle ouvrit le dossier. Il contenait un plan d'architecte détrempe. En essayant de l'éponger, elle lut malgré elle le titre écrit en haut :

« Caméras de sécurité du PADDLEWHEEL »

— Qu'est-ce que... ?

Les plans du Paddlewheel ?

Elle tourna la page : cela semblait bien être un plan du casino.

Elle se mit à éponger le papier machinalement. Mais au fur et à mesure qu'elle tournait et essuyait les pages, sa décision de ne pas espionner s'envola.

Elle n'en croyait pas ses yeux. Elle avait entre les mains les plans complets du Paddlewheel ainsi que ceux du générateur et du système de sécurité.

Elle arriva à la dernière page : c'était un nouvel exemplaire du plan du rez-de-chaussée, marqué d'indications en rouge. Les accès et portillons de sécurité étaient surlignés. Une pièce était entourée en rouge.

Quelques mots étaient écrits au stylo :

« Salle de comptage

Place du détonateur »

Qu'étaient venus faire réellement ses hôtes ?

Elle inspira profondément en se traitant d'idiote. Elle avait dû mal interpréter. Peut-être Gregor et ses hommes travaillaient-ils pour une

entreprise chargée d'évaluer la sécurité dans des établissements comme le casino.

Mais elle soupira aussitôt : elle se raccrochait à une chimère. Ces hommes étaient des militaires, pas des civils.

Elle consulta sa montre. Déjà 17 heures. Elle avait commencé à faire les chambres un peu tard.

Ils allaient revenir pour 18 heures. Si elle voulait fouiller leur chambre, elle devait se dépêcher.

Elle épongea le dossier du mieux qu'elle put et le remit dans le tiroir. Sans plus se soucier de discrétion, elle fouilla rapidement le placard, mais ne trouva rien. Elle inspecta ensuite les tiroirs de la commode.

Toujours rien.

Cependant, comme elle relevait le cache-sommier du lit à colonne, une grande mallette rectangulaire apparut. C'était une mallette pour armes. Elle en avait déjà vu : Jamie en possédait plusieurs.

Elle prit le temps de retrouver une respiration calme puis tira la mallette à elle. Les loquets s'ouvrirent sans difficulté. Il y avait quatre armes dedans.

Deux ressemblaient à des petites mitrailleuses, une troisième était une carabine équipée d'une lunette spéciale. Il y avait aussi un .38 spécial semblable à celui qu'elle cachait en haut de son armoire.

La présence de ces armes l'ébranla comme si elle avait reçu un coup. Elle réfléchissait à toute allure tout en restant inerte, assise par terre devant la mallette.

Des bribes de conversations qu'elle avait eues avec Gregor lors de ses précédentes visites lui revinrent à l'esprit. Ses questions sur les environs et la police locale... En fait, il lui soutirait des informations.

Ces hommes n'étaient pas venus pour fêter la retraite de Gregor mais pour cambrioler le casino. Personne n'utilisait ce genre d'armes pour la chasse. *Il faut que j'aille chercher Harris et que je sorte d'ici !*

Elle referma la mallette et la repoussa sous le lit. Peu importait que Gregor s'aperçoive qu'elle avait fouillé sa chambre. Elle serait le plus loin possible quand il rentrerait.

D'un bond, elle se leva et descendit en courant jusque dans la cuisine. La pièce était vide. Luella devait être rentrée chez elle se reposer avant le dîner.

Des choux collards mitonnaient sur la cuisinière, parfumant la pièce de leur senteur corsée. Luella avait aussi découpé des gombos : elle avait laissé

son couteau sur la planche à découper, près de l'égouttoir à vaisselle. Tout semblait normal.

Cally se précipita dans le couloir, vers la chambre de Harris. Il devait être en train de dormir. Elle s'arrêta avant de l'arracher à son lit.

Réfléchis, Cally, réfléchis. De quoi d'autre as-tu besoin ?

Des clés. Il lui fallait ses clés de voiture.

Elle fouilla son sac à main. En vain. Harris déplaçait sans cesse ses clés mais il y avait un double dans le placard. Elle l'ouvrit brusquement et le fouilla.

Où sont-elles ?

Elle était si bouleversée qu'elle n'arrivait pas à se concentrer. Dans une corbeille pleine d'écharpes, elle tomba sur un porte-clés Mickey.

Zut, pas les bonnes.

C'étaient les clés de leur ancien chalet de chasse en bord de rivière à Palmers. Ils avaient résilié leur adhésion et vendu le chalet après la mort de Jamie.

Elle vida le panier par terre et fouilla parmi les écharpes. Le trousseau de rechange n'y était pas. Soudain, elle se rappela.

C'était le trousseau qu'elle utilisait actuellement. Harris lui avait chipé l'original la semaine précédente et elle ne l'avait pas encore retrouvé. Peut-être le trousseau de rechange se trouvait-il sur la table près de la porte de service.

Au moment de quitter le placard, elle se rappela son arme à feu. Juchée sur la première étagère, elle s'étira au maximum pour l'atteindre. Ses doigts rencontrèrent la crosse, mais elle glissa et se tordit la cheville.

Serrant les dents à cause de la douleur qui irradiait dans son mollet, elle glissa l'arme dans son sac et se traîna jusqu'à la chambre de Harris. Elle tenta de le réveiller doucement mais il dormait à poings fermés. Si elle le secouait, il allait se mettre à hurler et il serait d'autant plus difficile de quitter la maison.

— Harris, mon chéri, réveille-toi, s'il te plaît. Harris, ma puce, réveille-toi.

Elle consulta sa montre et le souleva doucement. Elle avait gaspillé trop de temps. Gregor et ses hommes allaient rentrer d'une minute à l'autre.

Munie du doudou, elle sortit. Harris dormait toujours à poings fermés et pesait de tout son poids. Elle allait devoir l'installer dans la voiture et retourner chercher les clés. Elle trouverait certainement le trousseau sur la

commode près de la porte de service. C'était là qu'elle l'avait laissé en revenant des courses, la veille.

Dehors, le vent cinglait, la température avait chuté et le ciel était d'un vert menaçant. Elle fit le tour de l'auvent en courant et boucla Harris dans son siège-auto.

Par miracle, il dormait encore. Ignorant sa cheville douloureuse, elle regagna, mi-courant, mi-claudiquant, la porte de service. Dire que le matin même elle avait plaisanté, devant cette porte, avec Marcus et Harris à propos de leur prise !

Ce n'était pas le moment d'y penser. *Yes !* Les clés étaient bien là, sur la commode en acajou.

Au moment où elle s'en emparait, la porte principale s'ouvrit et des voix masculines résonnèrent au rez-de-chaussée. Cally se figea, cessant pratiquement de respirer. Les hommes se dirigeaient vers la cuisine. Elle empocha ses clés au moment où Gregor entra dans le foyer arrière.

— Bonsoir, madame Burnett. Est-ce une odeur de chou collard que je sens ?

Elle hocha la tête en souriant, incapable de parler.

— Ça sent rudement bon, fit Sams, derrière Gregor.

Il fallait qu'elle dise quelque chose.

— Oh ! c'est la recette de Luella. Je suis sûre que vous allez vous régaler. Je vais voir si je peux l'aider. Voulez-vous prendre un verre dans la bibliothèque, messieurs ?

— En voilà une riche idée, commenta Gregor.

Il la scrutait avec une expression bizarre.

— Le dîner devrait être prêt d'ici... d'ici quelques minutes.

Cally s'en retourna dans la cuisine aussi vite que possible. Après avoir refermé la porte derrière elle, elle traversa la pièce, le couloir et ressortit par l'entrée de service. Elle était presque à sa voiture quand elle releva la tête.

Oh ! Luella remontait l'allée en direction de la cuisine ! Cally hésita. Elle ne pouvait pas la laisser pénétrer dans la maison, mais elle n'avait pas non plus le temps de lui expliquer la situation. Or, Luella allait exiger une explication.

Cally se tourna vers la voiture. Un magnolia lui bloquait la vue. Est-ce que Harris dormait toujours ? Mince, elle ne pouvait abandonner Luella, laquelle ne regardait pas dans sa direction.

Elle commença à l'appeler mais, de crainte que Gregor et ses hommes ne l'entendent, s'élança dans l'allée.

Luella sursauta.

— Oh ! Tu m'as fait peur, Cally. Que se passe...

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer. Il faut que tu montes dans la voiture immédiatement.

Luella voulut parler, mais resta sans voix, sans doute sentait-elle que ce n'était pas le moment, songea Cally. Hochant la tête, elle la suivit à travers la pelouse jusqu'à la voiture.

Cally la prit par le bras pour la presser.

— Où est Bay ?

— Je l'ai envoyé chercher un peu plus de lait. J'ai tout utilisé pour la pâte à beignets. Il n'est pas encore revenu.

— Ce n'est pas grave. Nous le récupérerons plus tard. Pour le moment, il faut partir d'ici. Immédiatement.

Lorsqu'elles arrivèrent à la voiture, Cally traînait pratiquement Luella derrière elle.

Cally ouvrit la portière, se pencha à l'intérieur et se figea : Harris avait disparu.

Le vent se leva. Au même moment, le tonnerre gronda au loin. Cally s'écarta de la voiture, affolée. Elle tourna sur elle-même.

— Harris ? Harris, où es-tu ?

Le siège-auto avait disparu mais le doudou était resté là. Elle scruta le jardin, la voiture, les alentours.

— Harris ! Harris, mon chéri, réponds-moi !

Les nuages s'approchaient à vive allure et des éclairs zébraient le ciel.

— Auriez-vous perdu quelque chose, madame Burnett ?

C'était la voix de Gregor. Cally pivota sur elle-même et resta momentanément sans voix, près de la voiture. Elle avait la bouche sèche et la peur y mettait comme un goût métallique.

— Où est-il ? Qu'avez-vous fait de lui, enfant de salaud ?

— Oh ! Madame Burnett, ce n'est pas ainsi que doit s'exprimer une lady du Sud. Je vous pardonne étant donné les circonstances. Le stress révèle parfois nos plus mauvais côtés. Mais il révèle aussi parfois le meilleur chez certains. C'est du moins ce que j'ai appris.

— Je me fiche éperdument de ce que vous avez appris. Où est mon fils ?

— Parfaitement en sécurité, je vous assure. Frank va l'emmener faire une petite promenade. Vous le récupérerez quand nous en aurons terminé ici.

— Que voulez-vous dire ?

— Quand nous aurons terminé notre travail ici, vous retrouverez Harris sain et sauf. Frank va juste le garder afin de nous garantir que vous ne serez pas tentée de révéler à qui que ce soit ce que vous avez découvert dans ma chambre.

La panique étranglait Cally. C'était un cauchemar.

Au claquement d'une portière, elle se dirigea vers l'endroit d'où venait le bruit.

Gregor s'interposa devant elle, en pointant une arme.

— Je ne ferais pas cela à votre place, madame Burnett... Au fait, vous m'avez surpris.

Il avait adopté le ton d'un père qui gronde son enfant.

— Fouiller la chambre d'un hôte... je n'aurais jamais cru cela de vous. Votre respect des bonnes manières et de l'intimité est une des raisons pour lesquelles j'avais choisi River Trace.

Le tonnerre grondait de plus en plus. L'orage approchait.

— C'était... par accident.

La peur la faisait bégayer.

— J'ai renversé la liqueur... Je n'avais pas l'intention de regarder dans le tiroir. J'essayais juste d'éponger... je...

— Pas d'excuses, madame Burnett. Cela ne vous va vraiment pas. Jamais d'excuses. C'est ma philosophie personnelle.

— Je vous en prie. Je ne dirai à personne ce que vous avez prévu. Mais ne faites pas de mal à Harris, je vous en prie.

Elle était sur le point de perdre tout contrôle.

C'est un cauchemar. C'est juste un cauchemar.

Un crissement de pneus sur le gravier lui déchira le cœur. Ils lui enlevaient son enfant. Elle ébaucha un pas en boitillant vers l'allée. Gregor agita son arme en secouant la tête. Luella la retint par le bras.

— Madame Burnett, nous ne lui ferons pas de mal. Tant que vous vous taisez, il ne risquera rien. On vous le rendra sain et sauf pas plus tard que mardi soir. En revanche, si vous tentez d'appeler la police ou d'intervenir de quelque façon que ce soit...

Sa voix se perdit dans une bourrasque de vent.

Non, je n'y arriverai pas.

Cally perdit tout à fait son sang-froid.

— Non, je vous en prie, non. Ne faites pas ça.

Elle s'agrippa au bras de Gregor.

— Je ferai n'importe quoi. Je vous en prie, je n'en parlerai à personne. Par pitié, rendez-le-moi.

Gregor secoua la tête.

— Harris restera avec nous jusqu'à ce que tout soit terminé. Quand nous aurons pu partir en toute sécurité, nous vous ferons savoir où vous pouvez le trouver.

— Mais pourquoi ?

Cally pleurait, son nez coulait. Elle n'avait jamais su pleurer avec grâce, c'était le cas une fois de plus mais elle s'en moquait.

— Pourquoi faites-vous cela ?

Gregor ricana affreusement.

— Pour l'argent, bien sûr. Vous avez une idée de ce qu'enrange le casino lors d'un week-end comme celui-ci ?

Cally secoua la tête, incrédule.

— Environ douze millions. De dollars. Et ils ne les déposeront à la banque que mardi matin. Les banques sont fermées pour le week-end du Memorial Day.

— Mais votre carrière... la société pour laquelle vous travaillez ?

— Ma société !

Gregor éclata d'un rire profond, horrible et rauque. L'estomac de Cally se noua.

Puis le rire s'estompa, un nouveau crissement de pneus lui succéda. Étaient-ils de retour ? Peut-être avaient-ils renoncé à enlever Harris. Une lueur d'espoir la réchauffa. Gregor semblait ne s'être aperçu de rien.

— Ma société est sur le point de capoter et plusieurs personnes pensent que je devrais aller en prison.

Gregor s'exprimait avec amertume. Il ne parlait plus pour elle mais déclamait.

— Vous savez ce que nous faisons, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Nous sommes une société militaire privée dont on a loué les services en Irak. Storm's Edge.

— Mon Dieu...

Storm's Edge avait fait la une de l'actualité la semaine précédente.

— Oui, ce Storm's Edge-là, confirma Gregor. La société qui subit actuellement une enquête judiciaire.

Il secoua la tête d'un air de dédain.

— Avec mes hommes en Irak, j'ai violé trop de lois administratives ineptes. Mais j'ai fait en sorte que le boulot soit fait quand personne n'y arrivait ou ne le voulait. J'ai enquiné messieurs les bureaucrates au

passage. C'est toujours la même chose : vous les aidez à gagner une guerre et les gratte-papier vous bottent le cul. Oh ! Ils ont tout un tas de termes techniques pour ça, mais en fin de compte ça se résume à ça : après tout le sale boulot que j'ai fait, ils veulent me traîner devant les tribunaux. Voilà pourquoi j'ai besoin d'argent, de beaucoup d'argent pour commencer une nouvelle vie ailleurs. Cambrioler le Paddlewheel, c'est un moyen plutôt indolore de m'en procurer.

Cally écoutait, abasourdie. Était-ce un horrible cauchemar ou la sinistre réalité ?

Le sable soulevé par le vent lui fouettait le visage et les bras. Elle fit la grimace. Gregor avait-il bien dit *indolore* ?

— Pourquoi êtes-vous poursuivi en justice à titre personnel ?

Il ne répondit pas tout de suite. Il semblait regarder droit devant lui, à travers elle.

— A cause d'autre chose. Appelons ça... un problème féminin.

Il rit encore, cruel et rauque.

Elle frissonna, reprit la parole pour cacher sa réaction.

— Mais vous avez l'intention de blesser des gens. D'utiliser des explosifs, des armes à feu.

— Etant donné que les agents de sécurité n'en ont pas au Paddlewheel, c'était un choix évident. Ne vous inquiétez pas. Si tout se déroule comme prévu, personne ne devrait être blessé. Juste quelques explosions pour faire diversion.

— Vous croyez vraiment pouvoir vous en sortir ?

Elle baissa les yeux vers les pissenlits couchés par le vent à ses pieds, elle avait deviné la réponse avant même d'avoir achevé la question.

Les cinq shérifs adjoints du comté de McCay ne feraient pas le poids face à ces hommes super-entraînés.

Plusieurs articles parus dans la presse avaient appelé à augmenter les effectifs de la police afin de traiter tous les nouveaux problèmes engendrés par la présence des casinos. Mais étant donné les restrictions budgétaires et le reste... rien n'avait été fait. Les hommes de Gregor, qui travaillaient pour Storm's Edge, étaient parfaitement capables de tenir la dragée haute à la police locale.

Gregor ne répondit pas. C'était inutile.

Un éclair zébra le ciel.

Il est dangereux de rester dehors sous l'orage.

Cette pensée idiote lui traversa l'esprit tandis que le tonnerre grondait autour d'eux.

Un rire nerveux monta en Cally et elle le refoula, ne laissant échapper qu'un petit bruit qui ressemblait à un cri étouffé.

Lorsqu'elle releva les yeux, Marcus traversait la pelouse dans leur direction. Un instant, elle craignit qu'ils ne lui fassent du mal. Son inquiétude se mua en confusion quand Gregor lui répondit enfin.

— On a tout ce qu'il faut pour que ça marche.

Marcus prit la parole, sans la quitter des yeux.

— Qu'est-ce qui se passe, Gregor ?

— Oh ! J'expliquais juste la situation à Mme Burnett.

Stupéfaite, Cally crut s'étouffer.

— Mon Dieu, vous êtes avec eux...

Marcus serra les dents et s'adressa à voix basse à Gregor en la regardant droit dans les yeux. Elle ne pouvait comprendre ce qu'il disait à cause du bruit de l'orage.

Elle baissa de nouveau le regard : le vent avait finalement arraché les fleurs de pissenlits. Elle allait perdre la tête.

Bien sûr que Marcus était avec eux. Un agent de sécurité, mieux, un garde du corps était le complice idéal pour qui projetait de braquer un casino. Il devait connaître tous les moyens imaginables pour entrer et sortir de l'établissement. C'est probablement lui qui leur avait fourni les plans qu'elle avait découverts dans le bureau.

— Oui, madame Burnett, notre plan prévoit toutes les éventualités. Voyez-vous, il nous fallait l'aide d'un homme de l'intérieur et Marcus s'est fait une joie de nous l'apporter. Il a lui-même quelques problèmes financiers. Et maintenant, nous pouvons aussi compter sur votre aide.

Elle observait les deux hommes avec une horreur grandissante.

— Vous voulez que je vous *aide* ?

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire. Mais nous savons que vous ferez tout ce qu'il faut pour que cette opération réussisse. N'oubliez pas : il faut que nous réussissions. Car dans le cas contraire, vous ne reverrez jamais votre fils vivant.

Elle voulut protester mais ne put que hocher la tête, vaincue. Elle était prête à tout ce qu'ils demanderaient si cela pouvait sauver Harris.

Une nouvelle fois, le tonnerre ébranla le ciel zébré d'un éclair — beaucoup plus proche. De grosses gouttes de pluie se mirent à tomber dans

l'allée.

— Rentrons. Nous finirons ça après le dîner.

Gregor avait repris sa voix de parent mécontent.

Cally le fixa, hébétée.

— Le dîner ?

— Bien sûr ! Nous allons dîner comme prévu. C'est bien du chou collard que j'ai senti, non ? Tout peut-il être prêt dans une demi-heure ?

Il n'attendit pas sa réponse et marcha sur les pissenlits sans tête.

Elle retint un sanglot. Sa vie venait d'être saccagée comme ces fleurs.

Il pleuvait pour de bon et Luella la tira par le bras. Elle avait assisté à la scène sans dire un mot.

— Allons, ma chérie. Rentrons.

Sans répondre, Cally laissa Luella la ramener vers la maison en boitant sous la pluie battante.

* * *

— Mais qu'est-ce qui t'a pris, Gregor ? Il n'a jamais été question de kidnapping !

Depuis une demi-heure, Marcus discutait de ce nouvel accroc au programme dans la chambre de Gregor en compagnie de Johnson et de Sams. Il ne réagissait peut-être pas de manière adéquate, mais jouer les associés indignés lui semblait de bon ton.

— Parle moins fort, grogna Gregor.

Etendu dans un fauteuil de relaxation, il réchauffait son verre de liqueur, mais son regard contredisait son apparence décontractée.

Marcus, lui, n'avait pas touché à son verre.

— Il n'y a aucune raison de s'inquiéter pour cet enfant, poursuivit Gregor. Cela n'aura aucune incidence sur notre plan. Tout se déroulera comme convenu.

Il avala une gorgée d'alcool.

— Comment ça, aucune incidence sur notre plan ? tonna Marcus. Ça change tout, au contraire.

Il n'avait pas besoin de se forcer pour jouer les outragés.

Ce changement détruisait sa stratégie consistant à faire intervenir les forces spéciales avant le braquage. Désormais, il n'était plus possible d'agir en toute sécurité.

Il ne voulait prendre aucun risque avec la vie de Harris.

Des images de la fusillade six mois plus tôt lui revinrent à la mémoire.

— Avec un kidnapping, les fédéraux seront sur le coup, Gregor. Ce n'est pas ce dont nous étions convenus. Tu prends un risque qui...

— Tu as foutrement raison : *je* prends un risque.

Gregor se redressa dans son fauteuil.

— Tu n'as rien à voir avec cette partie de l'opération. Tu ne cours aucun danger tant que nous ne franchissons pas les portes du Paddlewheel.

Marcus se pencha vers Gregor jusqu'à se trouver pratiquement nez à nez avec lui.

— Mais vous n'en sortirez pas sans moi, donc tu me sers des foutaises et tu le sais parfaitement. Ce kidnapping n'est pas un ajout dans le plan — c'est le grain de sable qui fait tout foirer.

Marcus se leva et rejoignit la grande fenêtre au bout de la pièce pour s'éviter de frapper Gregor. Sa colère n'était pas feinte. Il n'avait aucun mal à jouer celui qui essaie de refréner ses émotions. L'idée qu'on puisse faire du mal à Harris lui serrait le cœur. Il faudrait qu'il analyse pourquoi, plus tard.

Gregor se cala dans son fauteuil et but une nouvelle gorgée de liqueur de pêche.

— Marcus, je ne reconnais plus l'homme que j'ai embauché pour ce travail. Ces problèmes ne devraient pas te concerner à moins... que tu ne te sois trouvé une petite amie.

Marcus fit mentalement la grimace. Gregor attendait sa réaction.

— Bien sûr que non. Mais toute la beauté de ce plan tenait à sa simplicité. Si tu continues à ajouter des complications, on va finir par se faire coincer.

— J'ai été très précis quant à ce qu'on te demanderait. A l'époque, tu m'as dit que tu étais prêt à le faire y compris, je cite, « tout ce qui s'avérerait nécessaire ». Eh bien, voilà ce qui s'avère nécessaire. Il va falloir te faire à cette idée.

— Même s'il en coûte la vie à ces gens. C'est bien ça, Gregor ?

— Cela reste à déterminer.

Gregor se pencha pour se resservir de liqueur.

— S'ils deviennent une menace, il faudra les éliminer.

C'était ce que Marcus soupçonnait depuis que Cally lui avait ouvert la porte, la veille au soir. Gregor n'hésiterait pas à tuer les Burnett — et les

Wiggins — s'ils le gênaient. Il devait trouver le moyen de les protéger et de retrouver Harris avant de contacter ses supérieurs à Jackson.

Gregor poursuivit :

— Je comprends ta colère. Nous avons pris une décision sans toi. Nous y étions obligés. La question est la suivante : es-tu prêt à continuer ?

Gregor glissa un regard à Sams et Johnson. Marcus connaissait ce regard et savait ce qu'il devait répondre. S'il hésitait, il constituerait lui aussi une menace pour le plan de Gregor. Il opta donc pour la seule réponse qu'il pouvait choisir étant donné les circonstances.

— Evidemment que je suis prêt. Mais ne me tenez plus à l'écart, à l'avenir. Ça me fout en rogne.

OceanofPDF.com

8

Marcus s'approcha de la porte entrouverte et y jeta un œil. La chambre de Harris était plongée dans le noir, seule une veilleuse posée sur la commode l'éclairait faiblement. Cally s'y était réfugiée, assise dans le fauteuil à bascule, crispée sur une petite couverture qu'elle tenait contre son cœur.

Marcus déglutit. Que venait-il faire là ? Elle n'avait sûrement pas envie de le voir. Elle était sûrement furieuse contre lui.

Mais comme elle avait pleuré dans ce fichu baby-phone, il n'avait pu s'empêcher de la rejoindre. Il tenait l'appareil à la main. Il en avait marre de l'espionner à distance. La veille, sa berceuse ; là, ses pleurs.

Il aurait voulu la rassurer : tout allait s'arranger, il allait retrouver Harris. Mais il ne pouvait rien dire.

Alors qu'était-il venu faire là ? Il n'en avait pas la moindre idée.

— Cally ?

Surprise, elle leva les yeux. La veilleuse révéla ses larmes.

— Qu'est-ce que vous voulez ? murmura-t-elle.

— Je ne sais pas... Je vous ai entendue dans l'Interphone et je ne pouvais pas... Je voulais voir comment vous alliez.

Plusieurs émotions se succédèrent sur son visage : choc, incrédulité, colère. Elle garda le silence un moment, se contentant de se balancer tandis que la pluie cinglait les carreaux.

— Vous êtes mêlé à ça.

Elle parlait d'une voix glaciale et se leva pour venir se planter devant lui, une colère froide au fond des yeux.

— Et vous voulez savoir... comment je vais ?

Elle s'était exprimée avec retenue mais sa voix était montée d'un ton sur la fin.

Marcus acquiesça, elle le gifla. Il avait vu venir le coup mais ne fit rien pour l'en empêcher. Le bruit de la gifle résonna dans la pièce.

— Espèce de salaud. Quand je pense que vous avez pêché avec lui ce matin.

Elle se mit à lui frapper le torse à coups de poing.

— Salaud ! Comment est-ce que vous avez pu ? Comment ?

Elle criait et des larmes inondaient son visage.

Ne pouvant rien faire pour lui venir en aide, il la laissa frapper et s'emporter. Quand elle se mit à le griffer, il lui prit les poignets.

— S'il est tout seul avec eux, c'est parce que... je l'ai laissé dans la voiture. Il... il a peur du noir et fait des cauchemars. Il n'a pas son doudou et ne peut pas... pas dormir sans. Vous... vous croyez qu'ils le savent ?

Elle avait les yeux pleins de larmes. Son nez coulait. Ses longs cheveux roux s'échappaient de sa tresse. Elle respirait par hoquets.

Elle l'observa un moment puis se blottit contre lui.

Il fut surpris qu'elle ne lui assène pas un coup de genou dans l'entrejambe. Il embrassa ses cheveux et la serra contre lui tandis qu'elle pleurait. Elle devait avoir besoin du réconfort d'une présence. Il aurait éprouvé la même chose à sa place. Que pouvait-il faire de plus pour elle ? Lui dire la vérité ?

Mais s'il le faisait, elle risquait de s'en servir pour conclure un marché avec Gregor, s'imaginant sauver Harris. Or, si elle lui disait la vérité, son fils et elle ne courraient que plus de dangers.

Il ne pouvait prendre ce risque. Il allait retrouver Harris avant le braquage et ne dirait rien à Cally avant que l'enfant ne soit en sécurité.

Elle s' imagine que je suis un monstre.

Il s'y attendait, mais cela lui faisait quand même un mal de chien.

Il se dégagea, lui remit le baby-phone et tourna les talons. Il était presque arrivé à la porte quand elle l'interpella d'une voix apaisée.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Quoi ?

— Pourquoi vous êtes-vous montré amical envers nous ? La pêche ce matin, le café hier soir ? Et là, que faites-vous ?

Il se redressa et plongeait ses yeux dans les siens. La réponse à sa question était trop effrayante et Cally n'était pas en état d'accepter ce pour

quoi il était venu la voir. Ce qu'il avait envie de faire depuis qu'elle lui avait ouvert la porte dans son chemisier mouillé.

Il finit par baisser les yeux, de peur qu'elle n'y lise la vérité.

— Si vous saviez ce qui allait se passer dès le début, pourquoi vous êtes-vous conduit comme si vous aviez de la sympathie pour nous ?

— Je ne faisais pas semblant.

Il releva les yeux et affronta son regard étonné. Lui aussi était surpris de s'être ainsi confié.

Qu'est-ce que je fous ?

Sors d'ici, North, avant de te ridiculiser complètement.

Cally le contemplait, l'air stupéfait, l'Interphone à la main. Puis quelque chose changea dans son regard.

Il aurait dû se méfier, prendre le temps de l'interpréter. Mais elle s'approcha de lui, l'enlaça et se mit à l'embrasser fougueusement, se hissant pratiquement sur lui.

Le baby-phone tomba par terre avec fracas tandis qu'elle plaquait son bassin contre le sien et ses seins contre son torse. Sous cet assaut sensuel, il oublia tout.

Se serrant plus fort contre lui, Cally aspira sa lèvre inférieure et passa les bras autour de son cou, l'attirant vers elle. Quand elle glissa la langue entre ses lèvres, il capitula.

Il lui passa les mains autour de la taille et la souleva, pour qu'elle soit à la même hauteur que lui. Puis, il la plaqua contre le mur et la maintint à sa hauteur tandis qu'elle tirait sur la fermeture de son jean. Il déboutonna son chemisier.

Elle avait glissé une main dans son boxer et il lui tenait la tête en arrière, l'autre main glissée dans son soutien-gorge, quand il prit le temps d'observer son visage.

Elle avait un regard glacial, dur et fixé sur le lit d'enfant placé derrière lui.

Elle était ailleurs et une larme coulait le long de sa joue.

Marcus se figea et, lorsqu'elle posa les yeux sur lui, faillit la lâcher.

— Qu'y a-t-il, Marcus ?

Une nuance d'affolement pointait dans sa voix tandis qu'elle resserrait ses jambes autour de lui.

— Je vous ferai tout ce que vous voudrez. Je coucherai avec tous les hommes de Gregor si vous me rendez mon fils. C'est ça que vous voulez ?

Il secoua la tête, luttant pour la tenir malgré le choc. Il n'avait pas été aussi excité depuis une éternité et ce n'était vraiment pas la chose à faire. Elle le savait aussi bien que lui.

— Mais non. Enfin, Cally, il n'est pas question de ça.

Mais si elle avait cru qu'il en était question, c'était qu'il jouait particulièrement bien son rôle.

— Pourquoi, vous croyez que je n'en serais pas capable ? Je suis prête à faire n'importe quoi si... si vous me le rendez. Je vous en prie.

Sa voix se brisa et elle craqua complètement, dans ses bras, la tête sur son épaule. Ils étaient toujours appuyés contre le mur de la chambre.

Marcus la reposa par terre, reboutonna doucement son chemisier et ferma son jean. Il la ramena au rocking-chair, la fit asseoir et prit la petite couverture posée sur le confident pour l'en entourer. On aurait dit une poupée de porcelaine brisée.

Il avait de la peine pour elle. Pour ce à quoi il l'avait exposée, par sa bêtise. La pluie tambourinait sur le toit. Il était temps qu'il s'en aille, avant de tout lui dire — qui il était vraiment, ce qu'il faisait vraiment là.

Parce qu'elle le dirait à Gregor. Elle venait de lui prouver qu'elle était vraiment prête à tout pour récupérer son fils.

Il fit un détour par la bibliothèque avant de regagner sa chambre sous les combles. Il avait besoin d'un verre et d'une douche froide. Il prit un verre en cristal et se servit une ration.

Il ne s'arrêta pas à la première, en but une deuxième. Le visage de Cally, sa voix désespérée le hantaient. Il secoua la tête pour chasser ces visions puis, capitulant entièrement, prit la bouteille sous le bras et s'engagea dans l'escalier.

Il pensait à Cally et à Harris, sans regarder où il allait. Il était parvenu au premier palier quand il trébucha — à cause de l'alcool ou par simple maladresse — et s'étala de tout son long sur le ventre. Par miracle, la bouteille ne se brisa pas.

Il resta étendu là un moment, étonné et affolé, puis carrément furieux. Qu'est-ce qui lui avait pris ?

Je m'étais juré de ne plus jamais y toucher.

Il se releva brusquement et gagna la cuisine à grands pas. Là, il vida d'une main tremblante le scotch de dix ans d'âge dans l'évier.

Il en rachèterait une bouteille à Cally plus tard.

Il avait eu trop de mal à surmonter l'alcool après la mort de Tessa. Il s'était juré de ne plus jamais se laisser aller ainsi. D'ailleurs, Hodges piquerait une crise s'il l'apprenait.

Salut, je m'appelle Marcus. Je suis un policier alcoolique infiltré.

Cela vaudrait presque le coup de lui dire, pour voir la tête du lieutenant.

* * *

Sous une pluie battante qui bombardait le pare-brise, Sams se gara le long de la route, près d'un champ de coton abandonné. Il était avec Rob Johnson. Une usine de matelas du nom de Mattress World Corporation, fermée pour le week-end, se trouvait à quelques centaines de mètres d'eux. Ils la rejoignirent au pas de course.

Les explosifs qu'ils transportaient dans leurs sacs à dos n'étaient pas lourds. Les torches au magnésium pesaient moins de soixante-dix grammes pièce. Des réveils mécaniques légers allaient servir de détonateurs.

Ils installèrent quatre torches chacun en divers points de l'usine. Mattress World Corporation disposait d'un système de détection de fumée et d'arrosage, mais ce dispositif vétuste ne détecterait pas huit torches allumant quelques centaines de mètres d'ouate de coton.

Un gardien de nuit dormait dans son véhicule à l'extérieur du bâtiment. Il ne s'aperçut même pas de leur présence.

Au total, il ne leur fallut qu'un quart d'heure pour pénétrer dans l'usine, installer le dispositif et ressortir.

Quarante minutes plus tard, ils atteignirent le pont de River Road.

Si la pluie avait cessé, le vent avait beaucoup forcé. Sams se gara sur le bas-côté et avec Johnson, il sortit le matériel du coffre. La nuit les préservait des regards indiscrets.

Plastique, détonateurs, câble, transmet...

Sams vérifiait qu'il n'avait rien oublié quand un froissement dans l'herbe lui donna des sueurs froides. Il perdit le fil. Il redoutait de se retrouver nez à nez avec un serpent dans ce maquis. Il détestait les serpents. Venimeux ou pas.

Il secoua la tête pour se ressaisir. Il n'aimait pas envisager les problèmes potentiels. Il était à vingt-quatre heures de la fortune.

Il descendit dans le fossé et pataugea dans l'eau croupie pour installer les minuteurs et les explosifs sur la gaine qui courait sous le pont. Cette

petite gaine métallique renfermait toutes les lignes téléphoniques entre le casino et le relais téléphonique, huit cents mètres plus loin.

Ce pont de seulement quinze mètres de long n'était pas un grand ouvrage d'art mais, une fois qu'il serait neutralisé, le Paddlewheel serait coupé du reste du monde et l'on ne pourrait plus y accéder que par le Mississippi.

OceanofPDF.com

Lundi matin

Marcus gravit en courant les marches conduisant au porche de la vieille boutique. Il était venu en jogging de River Trace, exprès pour passer un coup de fil. Il n'était pas question de faire ça depuis sa chambre sur son portable : celui-ci fonctionnait en mode analogique dans cette cambrousse et Boggs avait une floppée de scanners. Tout était trop facile à surveiller.

La seule solution était donc de travailler à l'ancienne. Sans être sûr à cent pour cent, c'était plus prudent que d'utiliser le portable. Il aurait néanmoins préféré que la cabine téléphonique se trouve à l'intérieur de la boutique. Sous le porche, il était exposé.

Un homme âgé lui vendit une bouteille de Gatorade dont il vida la moitié en rejoignant la cabine.

Pourvu qu'Asa soit chez lui, songea-t-il. Sinon, qui appeler ?

Il dut attendre plusieurs sonneries avant que quelqu'un ne décroche.

Il y eut un bruit de chute suivi d'un juron étouffé. Ouf, c'était Asa.

— Ouais, je suis là. J'espère que c'est pour une bonne nouvelle.

Asa possédait une voix grave de fumeur qui sonnait comme une porte métallique pivotant sur des gonds rouillés.

— Tu es vraiment gracieux le matin au saut du lit.

— Dieu du ciel, Marcus, quelle heure est-il ?

— Un peu plus de 6 heures. Debout, mon grand.

— Va au diable.

— C'est déjà fait. Merci quand même. Comment va Trey ?

Asa baissa la voix.

— Pratiquement pareil. Les médecins disent que ça va prendre encore du temps.

Et coûter encore de l'argent. Cela, Marcus le garda pour lui.

Le fils d'Asa, âgé de seize ans, était placé dans un centre de rééducation près de Jackson à la suite d'un grave accident de voiture survenu l'été précédent. Il en coûtait une fortune de réapprendre à marcher. L'assurance payait, mais pas tous les frais.

— A part ça, qu'est-ce qui se passe ? reprit Asa.

— Eh bien... j'ai besoin d'un coup de main, vieux.

— Attention, ne le dis pas trop haut ou Hodges pourrait nous faire une crise d'apoplexie. Tu sais bien le danger que je représente pour ta carrière. Je crois qu'on appelle ça la lèpre professionnelle.

— Oui, bon, envoie-le se faire voir.

Le rire grave et sonore d'Asa crépita dans l'appareil.

— En vérité, je ne suis pas comme ça, Marcus. Mais je suis prêt à faire tout le reste pour t'aider. La police des polices m'a dans le collimateur et Hodges attend que tu l'appelles. Quand se termine cette mission ?

— Ce soir.

— Ce soir ? Tu l'as dit à Hodges ?

— Non, pas exactement.

Marcus était soudain comme un gamin pris la main dans le bocal à biscuits.

— Il y a une complication, et je ne sais pas comment la gérer.

— Quel genre de complication ?

Asa avait retrouvé tout son sérieux.

Marcus lui expliqua ce qui était arrivé à Harris puis attendit qu'Asa rompe le silence.

— Tu crois que le gamin est toujours en vie ? demanda enfin celui-ci.

— Oui, je le crois, pour l'instant. Mais je ne sais pas pour combien de temps. Si les choses se gâtent, je crains que Gregor ne perde son calme. Je dois retrouver Harris avant d'appeler Hodges.

— Tu penses que c'est la solution la plus sage ?

Pourquoi cette question ?

— Non, évidemment. Je suis même très inquiet. La dernière fois que j'ai participé à une opération sous couverture, je te rappelle que je me suis fait tirer dessus.

— Je sais, souffla Asa.

Marcus se gifla mentalement. Ils n'avaient toujours pas reparlé de ce qui s'était passé ce jour-là. Mais Asa s'en voulait certainement des conséquences professionnelles que cela avait eues pour eux deux.

Aussi, Marcus revint au sujet du jour.

— J'ai peur des fuites.

— Comment ça ? Quelles fuites ?

— Dès que j'aurai contacté les autorités, plusieurs groupes vont entrer en action. Ce sont leurs échanges radios qui m'inquiètent. L'un des hommes de Gregor, un génie de l'informatique, peut pirater tous les scanners de la police et ce genre de trucs. Avec tous les hommes engagés et toute la communication que suppose une opération comme celle-ci, ça va être un festival sur les ondes.

— Hmm. Sans compter que, sous ton commandement efficace, l'opération pourrait mal tourner.

Marcus rit tout bas en massant son épaule blessée.

— Ce sont des choses qui arrivent. Et dans ce cas, je pense que Harris et sa mère le paieront. Ce que je crains, c'est que Gregor ne passe entre les mailles du filet, dans toute cette confusion, et je ne veux pas que...

— Qu'attends-tu de moi ? l'interrompit Asa.

— Viens m'aider. Officieusement, bien sûr.

— Oh ! bien sûr.

Marcus demandait un gros service, il en était conscient. La police des polices gardait l'œil ouvert et aurait la peau d'Asa si elle apprenait qu'il se mêlait de l'opération du Paddlewheel. Mais leur amitié était au-dessus de ces considérations matérielles. Asa était prêt à tout pour Marcus, sans poser de questions. Marcus le savait pour avoir lui-même vécu l'enfer depuis l'opération ratée de novembre.

— Tu es sûr de le vouloir, Marcus — je veux dire, les foudres de la police mises à part ? Si tu te contentes de faire ce qui était prévu, ça peut faire beaucoup pour laver ta carrière après les ennuis que tu sais... Gregor et ses hommes seraient arrêtés et tu deviendrais un héros. Sans compter que Hodges passerait pour l'imbécile que nous savons pour avoir essayé de t'écarter des détachements spéciaux en même temps que moi.

Marcus réfléchit quelques instants à tous les non-dits et à sa situation précaire depuis qu'Asa avait été suspendu. Mais cela ne pesait pas lourd face à la vie d'un enfant.

— Oui, vieux, je suis sûr de le vouloir. Si ça tourne mal à cause de la bureaucratie de Jackson et qu'il arrive quelque chose à ce gamin, je m'en sentirai responsable toute ma vie.

— Tu te sens responsable de ce gosse seulement ou de quelque chose d'autre ?

A vrai dire, il s'agissait de *quelqu'un* d'autre.

— Je ne sais pas, mentit-il.

Asa n'était certainement pas dupe, mais ne fit aucun commentaire. Marcus l'en remercia intérieurement. Oui, il se sentait responsable de Harris *et* de Cally.

Depuis quand ? A quel moment s'était-il laissé avoir ?

Ce n'était pas bien compliqué à deviner. Quand il avait tenu Cally contre le mur de la chambre d'enfant, ses mains posées sur ses fesses et sa langue sur la sienne.

Peu importait si elle n'éprouvait pas tout à fait la même chose que lui. Tout cela était bien trop effrayant, émotionnellement parlant, pour s'y attarder. En outre, ce n'était pas du tout le moment.

— O.K., Marcus. Dis-moi ce que je dois faire.

Lorsqu'il raccrocha après quelques minutes de conversation, Marcus tenait un plan. Pas complètement clair, mais c'était un début.

Il dévala le perron en courant. Les derniers mots d'Asa résonnaient encore à ses oreilles.

Sois prudent et, si tu changes d'avis et décides de mettre Hodges dans le coup, n'oublie pas : c'est un imbécile mais un imbécile compétent. Si quelqu'un peut maîtriser cette affaire, c'est bien lui.

Marcus poussa un soupir. Il n'avait peut-être pas pris la bonne décision. Mais les bonnes solutions au problème n'étaient pas légion.

Il s'étira et consulta sa montre. Le temps pressait et il lui restait vingt minutes de jogging pour rentrer.

* * *

Le parfum du café s'infiltrait dans la chambre d'enfant et Cally ouvrit lentement un œil. Elle s'étira, cherchant une position plus confortable, chose difficile à cause de la grosse bosse qu'elle avait sous l'épaule gauche.

Les yeux à demi fermés, elle savoura la sensation d'être en lisière du sommeil.

Hmm. Luella doit être en train de préparer le petit déjeuner. Dans une minute, j'irai réveiller Harris et lui donner un coup de main.

Elle s'étira encore une fois puis se redressa brusquement dans le confident. Les événements de la veille lui revenaient à la mémoire avec une acuité atroce. Elle était dans la chambre d'enfant mais Harris n'était pas là.

Je l'ai laissé dans la voiture et ils l'ont enlevé.

Le choc et le manque lui coupèrent instantanément l'appétit. Elle avait mal à la tête, ses yeux la démangeaient. Combien de temps avait-elle dormi ? Deux heures peut-être.

Tout paraissait lourd, comme si elle évoluait sous l'eau.

Elle se baissa pour ramasser l'éléphant en peluche sur lequel elle avait somnolé et le prit sur ses genoux, l'enlaça. Aussitôt des larmes piquantes et brûlantes coulèrent sur ses joues. Elle poussa un profond soupir : elle croyait avoir déjà pleuré toutes les larmes de son corps la veille.

Mon Dieu... Harris était quelque part tout seul. Avait-il peur ? Était-il encore en vie ?

Oui, cela ne faisait aucun doute. Il n'était même pas question qu'elle envisage le contraire. Mais comme il devait avoir peur ! Il devait se demander ce qu'était devenu son petit univers et où était sa maman.

Des larmes brûlantes inondaient son visage.

Il faut que j'arrête. Je ne pourrai pas être utile à Harris si je perds les pédales.

Elle se rappela les propos de Gregor, après le dîner de la veille :

— Vous vous conduisez normalement ou votre gosse est mort. Nous prendrons le petit déjeuner à 9 heures, le déjeuner à 12 h 30 et le dîner à 21 heures. Les Wiggins et vous ne devez pas utiliser de téléphone portable ni quitter la maison. Si vous recevez de la visite, débarrassez-vous de votre visiteur le plus vite possible. Si on vous demande où est Harris, dites qu'il dort. Si vous suivez ces instructions, vous récupérerez votre fils mardi après-midi.

Il n'avait pas reparlé de la faire participer au braquage.

Comment aurait-elle pu les aider, d'ailleurs ?

De nouveau, elle souffla. Elle aurait parfaitement pu les aider si cela permettait de sauver Harris.

Elle était prête à faire tout ce qu'on lui demanderait pour retrouver Harris sain et sauf — même à tuer. C'en était stupéfiant. Elle ne s'était jamais considérée comme une personne violente mais, pour son fils, elle

accepterait tout. Sans doute la plupart des gens réagissaient-ils de la même manière dès que leur progéniture était concernée mais elle n'avait jamais été mise à l'épreuve.

Je t'en prie, Harris, mon bébé, tiens bon jusqu'à mardi.

Ses larmes coulaient de plus belle. Il fallait qu'elle cesse de pleurer.

Il s'était passé la même chose à la mort de Jamie. Elle n'arrivait pas à contrôler son chagrin. Elle s'était même fait peur : elle pouvait passer de la peine à la fureur en quelques secondes seulement.

L'image de Marcus s'imposa brusquement à elle. La veille, elle avait été prête à jouer la comédie jusqu'au bout. A un moment donné, elle avait bien cru qu'elle allait coucher avec lui. Elle l'aurait fait pour récupérer Harris. Sans hésiter. Mais Marcus l'en avait empêchée. Pourquoi ?

Il jouait certainement un rôle depuis son arrivé à River Trace. Avant de quitter la chambre d'enfant, elle aurait pourtant juré qu'un peu de regret était passé dans ses yeux chocolat, mêlé d'une autre chose qu'elle avait préféré ne pas identifier. Son regard l'avait émue. Ce n'était malheureusement que de la comédie. Il ne pouvait en être autrement. Sinon, comment expliquer ce qui s'était passé ?

Ils l'avaient bien eue, tous autant qu'ils étaient. Dire qu'elle avait même pris Gregor pour un chic type lors de son dernier séjour. Son jugement sur autrui et surtout sur les hommes était sérieusement défaillant.

Elle essuya rageusement les larmes salées qui coulaient sur ses joues et se leva.

Dans la cuisine déserte, elle se versa une tasse de café, y ajouta de la crème et du sucre et s'assit mollement, la tasse à la main, sans en boire une goutte, le regard vaguement tourné vers le lac.

Elle mourait d'envie d'appeler la police, mais Gregor l'avait menacée de représailles sur Harris. Pouvait-elle prendre ce risque ? Et de toute façon, où étaient les malfaiteurs ?

Sams et Johnson pouvaient se trouver n'importe où. En fouillant leur chambre, elle trouverait peut-être leur portable ou autre chose.

L'indécision la pétrifiait : tout ce qu'elle ferait pouvait mettre son fils en danger.

Le brouillard flottait au-dessus de l'eau comme un suaire fantomatique. Des canards nageaient au bout du ponton, cherchant leur nourriture. L'atmosphère était calme et tranquille, en apparence.

Tandis qu'elle observait les canards, Marcus s'avança sur le ponton.

Son premier mouvement fut de s'en aller. C'était le moment ou jamais de fouiller sa chambre en quête d'un téléphone. Mais la curiosité la cloua sur place.

Marcus s'assit à l'endroit où il avait pêché la veille avec Harris.

Cally se mit de nouveau à pleurer. C'était de la torture, mais elle ne pouvait détacher ses yeux de lui. Il regardait au loin, sur le lac, et son dos s'affaissa.

Que faisait-il là ?

Elle s'approcha de la fenêtre. Ses larmes cessèrent et, soudain, la colère fut là. Entière et sans avertissement. En un instant, elle fut dans le couloir puis dehors, sa tasse de café à la main.

OceanofPDF.com

10

Marcus contemplait le lac voilé de brouillard. La veille, il y avait pêché avec Harris et Bay, et ce souvenir le troublait. Normalement, il aurait dû être à l'intérieur avec Gregor. Mais il voulait repousser ce moment.

La paix qu'il avait ressentie la veille s'était évanouie. La situation était devenue totalement inextricable.

La meilleure solution aurait été de contacter Hodges, d'appeler à l'aide la cavalerie. Ainsi il rentrerait dans les bonnes grâces de sa hiérarchie et l'on retrouverait Harris... ou provoquerait sa mort.

C'était l'obstacle majeur à son plan. Il ne pouvait être totalement sûr que les bureaucrates de Jackson puissent résoudre l'affaire sans bavure.

Hodges faisait bien son boulot. Marcus ne l'aimait pas, mais il lui faisait confiance. C'étaient les autres qui l'inquiétaient.

Et puis il y avait Cally. Comment la protéger de Gregor ? Ce type la tuerait si cela s'avérait nécessaire à la réalisation de son plan.

Marcus soupira.

Quarante-huit heures auparavant, il ne la connaissait même pas. Et voilà qu'il était prêt à risquer ce qui restait de sa carrière et peut-être même sa vie pour les sauver, son fils et elle.

A quel moment s'était-il laissé envoûter ?

A peu près au moment où elle lui avait ouvert la porte, samedi soir.

Elle n'y était pour rien, elle lui plaisait trop. Ses résolutions de rester strictement professionnel avaient été mises d'emblée à rude épreuve.

La veille, assis avec elle dans la cuisine, bavardant pendant qu'elle berçait son fils... Il s'était mis à penser à des choses, à désirer des choses qui ne l'avaient pas effleuré depuis... toujours.

Cette envie de paix qui le tracassait était devenue très nette lorsqu'il s'était assis pour boire son déca au clair de lune — l'envie d'une vie propre et bonne. Jusqu'à ce qu'il rencontre Cally, cette idée ne l'avait jamais effleuré. Mais désormais, ce qu'elle pensait de lui avait de l'importance.

Et puis, il y avait Harris. Quand le gamin l'avait pris par la main sur le ponton, c'était comme s'il l'avait pris par le cœur. Il devait le retrouver.

Un bruit de pas le fit se détourner du lac et de ses tristes pensées. Cally fonçait vers lui sur le ponton, une tasse de café à la main.

Il resta un moment interdit, comme si elle s'était matérialisée par le pouvoir de sa pensée.

Elle s'arrêta devant lui, les yeux étincelants de colère.

— Bonjour, dit Marcus, recouvrant l'usage de la parole. J'imagine que ce café n'est pas pour moi ?

Sa tentative de plaisanterie tomba à plat. Elle ne répondit pas à son salut, se mordit la lèvre inférieure — un geste plutôt excitant, même si ce n'était certainement pas le but.

— Quel petit jeu jouez-vous ? Pourquoi avez-vous fait cela ?

Le changement de ton était surprenant, songea Marcus. La veille au soir, elle était hystérique et brisée. Là, elle avait l'œil sec et bouillonnait de colère.

— Vous n'êtes pas qui vous prétendiez être. Que vouliez-vous dire en disant que vous ne faisiez pas semblant ?

Il mourait d'envie de lui avouer la vérité, pour qu'elle cesse de le regarder comme une chose répugnante.

Son dilemme était cruel.

Dis-le-lui.

Impossible, c'est trop dangereux.

Il s'agit de son fils. Elle pourrait t'aider.

Il commençait à faiblir et se réfugia dans la colère pour ne pas céder.

— Qui je suis ? Un monstre qui a participé à l'enlèvement de votre fils après l'avoir entendu faire des cauchemars et être allé pêcher avec lui. Voilà. Qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas, mais vous n'êtes pas comme les autres. Vous êtes différent. Je le sais.

— Ah bon ? Qu'est-ce que vous en savez ? Qu'est-ce qui vous fait penser que je suis différent de Gregor et de sa clique ? Je pourrais vous avoir menti. Comment le sauriez-vous ?

— Parce que je le sais, c'est tout. Je le sens. Harris aussi l'a senti. Vous vous êtes occupé de lui quand il a fait ce cauchemar. Hier soir, quand vous êtes venu me voir...

Elle rougit mais poursuivit avec obstination.

— ... vous avez dit que vous ne faisiez pas semblant avec nous. C'était vrai ?

Elle s'était rapprochée, sans doute pour mieux le scruter. Ses cheveux avaient ce même parfum frais que la veille. Il recula, autant devant ce souvenir que devant sa question.

Mais elle insista.

— J'ai vu à votre regard que vous étiez sincère. Vous n'êtes pas celui que Gregor pense. Je me trompe ?

Il était pris au piège et momentanément muet. Il allait finir par lui dire qui il était vraiment et cela les mettrait tous les deux en danger.

Elle s'était encore rapprochée, comme dans une dispute.

Il jeta un œil par-dessus son épaule : Gregor traversait la pelouse à grands pas dans leur direction.

Il n'avait pas encore atteint le ponton et ne pouvait pas avoir entendu leur conversation. Mais ce tête-à-tête entre le garde du corps vénal qu'il avait acheté et leur hôtesse malgré elle l'intriguait, devina Marcus.

Il devait empêcher Cally de clamer qu'il était différent s'il voulait leur épargner des ennuis. Il fit donc la première chose qui lui vint à l'esprit. Celle qu'il avait envie de faire depuis qu'il l'avait vue dans ses vêtements mouillés. Ce qu'il s'était promis de ne plus tenter depuis le fiasco de la chambre d'enfant.

Il la prit par la taille, l'attira contre lui et l'embrassa. Ce baiser devait sembler agressif à Gregor, pour sa propre sécurité et celle de Cally. Il l'embrassa donc violemment. Puis il se radoucit, lui entrouvrit les lèvres. En fait, il ne pouvait plus s'arrêter.

Elle le repoussa d'une main, tenant de l'autre la tasse de café coincée entre leurs corps. Elle essayait en vain de lui écraser les pieds mais il s'en moquait. Il approfondit le baiser en la contraignant à se pencher légèrement en arrière, sur son bras. Elle cessa de lui écraser les orteils.

Il remonta une main le long de son dos pour caresser le côté d'un sein. Elle murmura des propos inintelligibles et effleura timidement sa langue de la sienne. Il abaissa son autre main. Elle se serra contre lui, passa une main

derrière son cou et il l'attira plus près encore. Elle répondit à son baiser et ouvrit les yeux.

C'était beaucoup mieux que la veille. Cette fois-ci, elle n'était pas hors d'elle-même. Elle réagissait avec sincérité, semblait-il. Et il se laissait porter...

A cette idée, il se ressaisit brusquement et se dégagea. Elle releva les yeux, manifestement choquée et surprise.

Que venait-il de se passer ? Marcus cligna les yeux : Gregor s'était arrêté à l'entrée du ponton. Il observait leur petite scène. Cally ne l'avait pas encore vu, il fallait faire quelque chose. Elle allait parler quand Marcus l'interrompit d'une voix sonore qui se réverbéra sur l'eau.

— Voilà ce que je suis, Cally. Je prends ce que je veux. Je peux être charmant parfois, mais le plus souvent non. Il reste un peu de temps avant notre départ. Qu'en dites-vous ? Ça vous dirait de monter dans ma chambre ?

Elle le regardait d'un air stupéfait, puis la vulnérabilité qu'exprimaient ses yeux se mua en froid glacial. Elle lui envoya son café au visage.

Le liquide lui dégouлина dessus.

A quelques mètres d'eux, Gregor éclatait de rire.

— Tu sais vraiment parler aux femmes, Marcus !

Cally laissa échapper un petit cri et se retourna. Marcus se pencha vers elle :

— J'imagine que votre réponse est non. Mais vous feriez mieux de partir tout de suite, parce qu'*il* ne comprend pas quand on lui dit non.

Elle baissa la tête et s'éloigna précipitamment sans même saluer Gregor au passage.

— Bonjour également, madame Burnett.

Marcus rassembla ses esprits en attendant que Gregor le rejoigne. Il devait garder la tête froide pour mener à bien sa mission. Ne pas se laisser distraire. Cally dans ses bras, chaude, douce, répondant à son baiser...

— A quelle heure est-ce que tu commences aujourd'hui ? demanda Gregor.

— Je dois y aller dans une heure à peu près. Il faut que j'aille me laver.

— Evidemment : tu ne peux pas aller travailler avec du café dans les cheveux. Je vais relouer un bateau pour aller voir la piste d'atterrissage aujourd'hui. Je veux vérifier qu'elle est toujours hors d'eau.

— Alors on est fin prêts pour ce soir ?

— On dirait.

— Je vais me doucher. Je reprends contact avant de partir.

Gregor hocha la tête. Ils se dirigèrent vers la maison, mais une tension flottait dans l'air.

Il soupçonne quelque chose.

La meilleure défense étant l'attaque, Marcus s'arrêta et se tourna vers Gregor.

— Tu as quelque chose à me demander ?

Il y eut un long silence.

— Hmm. Je n'en vois pas vraiment la nécessité. Comme tu l'as déjà dit, il ne faut pas étaler sa vie privée.

* * *

Cally regagna la maison pratiquement en courant, malgré les protestations de sa cheville douloureuse. Sa réaction au baiser de Marcus l'avait effrayée. Une part d'elle-même avait aimé — aimé embrasser l'homme qui avait participé à l'enlèvement de Harris. Que lui arrivait-il ? Elle avait encore son goût sur les lèvres.

Tremblante de rage, écœurée par sa propre conduite, elle rejoignit à grands pas l'entrée de la cuisine. Inutile de se mentir à elle-même. Si la veille elle essayait seulement de récupérer Harris, là, elle avait bel et bien embrassé Marcus. Est-elle en train de devenir folle ?

Elle claqua derrière elle la porte de l'entrée de service. Au même moment, on sonna à la porte principale, ce qui excita un peu plus ses nerfs déjà à vif.

Qui peut bien... ?

Elle se remémora l'avertissement de Gregor. Elle devait se débarrasser le plus rapidement possible de cette personne, quelle qu'elle soit.

Elle traversa le couloir en passant près du grand escalier. Au sommet de celui-ci, Sams la surveillait. Elle le gratifia d'un regard noir.

Allait-elle trouver la force de faire ce qu'il fallait ? Inspirant profondément, elle plaqua un maigre sourire sur ses lèvres et ouvrit.

— Surprise !

C'était Kevin, son meilleur ami. Aussitôt, il la serra dans ses bras, et elle se laissa faire, perdue. Il allait être difficile de se débarrasser de son ami.

— Kevin ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Dieu du ciel, Cally. Qu'est-ce que c'est que cet accueil ? Je ne t'ai pas vue depuis deux semaines.

Il la gratifia de son sourire éblouissant.

— Oh ! Désolée, Kevin. Je suis tellement surprise de te voir.

— Oui, je sais. Je fais un saut en passant. Je vais à Monroe. Tu te souviens de mon frère ? Sa femme et lui viennent d'avoir un bébé. Woo-ooh ! Je suis tonton et je vais découvrir ma nièce.

— Félicitations. Quand est-elle née ?

Cally posait ces questions machinalement. La situation lui échappait de plus en plus.

— La nuit dernière, répondit Kevin. Elle pèse trois kilos huit.

— C'est merveilleux.

— Je suis dans tous mes états. Je suppose que ça fait de Roger sa tante.

Cally répondit d'un léger sourire. Roger était l'âme sœur de Kevin. Elle avait été serveuse avec eux durant ses études à l'université de Memphis.

— Comment va Roger ? Il joue toujours au Peabody le week-end ?

— Oui. Maintenant qu'ils sont bien rodés, son groupe de jazz et lui jouent au The Roof tous les vendredis et samedis. Il faut que tu viennes un de ces week-ends, tu dormiras à la maison. Et tu amèneras Harris. On va s'amuser comme des fous.

Cally hocha la tête sans un mot.

— A propos de Harris, où est ce petit charmeur ?

— Il fait la sieste.

— Ah bon ?

Cally déglutit avec difficulté. Comment se débarrasser de Kevin ? Il les connaissait trop bien, Harris et elle. Suffisamment bien pour savoir que Harris ne faisait pas la sieste à 9 heures du matin. Elle ne savait plus quoi dire.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? Il n'est pas malade, j'espère ?

Elle saisit la perche au vol.

— En fait, il a une petite gastro. Ça s'est déclenché tout à coup...

Cally improvisait de mieux en mieux.

— ... nous n'avons pas fermé l'œil avant 4 heures du matin.

Ce n'était pas entièrement faux.

— Ma pauvre petite. Tu dois être épuisée. Est-ce que je peux faire quoi que ce soit ?

Kevin se dirigea vers l'escalier.

— Non, non. Ça va aller. Luella et Bay m'aident énormément.

Elle se planta sur la première marche, lui barrant le passage.

— D'ailleurs, il ne faudrait pas que tu sois contaminé, surtout si tu vas voir un nouveau-né.

— Seigneur, si je ne te connaissais pas aussi bien, j'aurais l'impression que tu essaies de me flanquer dehors.

Cally lâcha un rire embarrassé.

— Mais, non, je n'essaie pas de te flanquer dehors. Je ne veux simplement pas que tu attrapes cette gastro.

Kevin l'observa d'un air perplexe puis leva les yeux vers Peter Sams qui descendait l'escalier.

— Bonjour.

Sams répondit d'un signe de tête au salut de Kevin.

— Bonjour, madame Burnett.

Il se dirigea vers la salle à manger.

— Bonjour, monsieur Sams, marmonna Cally.

Il entra dans la salle à manger puis referma la porte derrière lui. Kevin la scrutait toujours, visiblement de plus en plus intrigué.

— Les affaires vont bien ?

— Hmm ? Oh ! oui ! Les affaires vont bien.

— Je ne vais pas rester, mais je prendrais volontiers une tasse de café avant de repartir.

— Bien sûr.

Cally sourit franchement pour la première fois depuis l'arrivée de Kevin, soulagée qu'il cesse de l'interroger sur Harris et qu'il s'en aille bientôt.

— Allons dans la cuisine.

— Comment vont les Wiggins ?

— Très bien. Ils se débrouillent à merveille. Je ne sais pas ce que je ferais sans eux.

— Hmm-hmm.

Gregor et Marcus étaient encore sur le ponton. Sams traversait la pelouse dans leur direction. Avait-elle le temps d'appeler la police avant qu'ils ne rentrent tous les trois ?

Mais où étaient Boggs et Johnson ? Pouvait-elle prendre le risque ? Pouvait-elle appeler et se débarrasser de Kevin avant qu'ils ne soient tous

de retour ?

— Kevin, tu pourrais me prêter ton portable ? Ceux d'ici sont en panne ce matin et je voudrais appeler la pharmacie pour voir s'ils ont un médicament pour Harris.

Elle tremblait un peu. N'était-elle pas en train de mettre Kevin en danger ?

Il sortit son iPhone.

— Bien sûr. Je peux passer en ville prendre ce médicament si tu veux.

— Non ! Je veux dire... ce n'est pas nécessaire. Bay peut aller me le chercher. Luella lui a préparé une liste de commissions. Donc, il va devoir aller en ville de toute manière. D'ailleurs, tu dois aller voir ta nièce.

Elle avait le téléphone en main, mais qui appeler ? Et que dire en présence de Kevin ?

— D'accord. Euh, Cally ? Tu crois que Luella acceptera de me donner sa recette de gumbo de poisson cette fois ?

Cally n'écoutait qu'à moitié. Elle fixait l'écran de l'appareil tout en essayant de surveiller ce qui se passait dehors. Gregor et Marcus étaient toujours là. Sams les avait rejoints. Elle pouvait y arriver.

— Cally ?

— Oui, bien sûr. Tu n'as qu'à lui demander.

Elle alla au comptoir, y remplit deux tasses de café puis composa le 911. Ça sonnait à l'autre bout de la ligne, mais elle devait quitter la pièce pour parler.

— Dans ce cas, je la lui demanderai, poursuivit Kevin.

— Je peux te donner une tasse jetable si tu veux.

Pour que tu puisses partir avec...

— Tu veux de la crème au praliné ?

— Non.

Kevin la rejoignit.

Elle se concentrait sur le téléphone. Pourquoi le 911 ne répondait-il pas ?

— Tu m'excuses un instant ? Je vais aller téléphoner dans l'autre pièce.

— Non. Cally, que se passe-t-il au juste ? Tu sais que Luella ne me donnera jamais cette recette. Je la lui ai demandée une dizaine de fois en deux ans. Elle dit que c'est un secret de famille. C'est devenu une blague entre nous, chaque fois que je viens te voir.

Cally quitta l'appareil des yeux et se tourna vers Kevin, l'estomac de plus en plus noué.

— Que se passe-t-il, ma chérie ? Quelque chose ne va pas, je le sais. Tu n'arrêtes pas de mordiller tes jolies lèvres et tu appelles le 911.

Elle laissa échapper un cri étouffé.

— Les iPhones ont un grand écran, ma chérie. Allons, laisse-moi t'aider.

Elle ne pouvait pas. Elle devait le flanquer dehors. Immédiatement.

— Bon sang, Kevin. Ne pose plus de questions. Si tu veux m'aider, sors d'ici. Monte dans ta voiture et va-t'en. Je ne peux pas t'expliquer pourquoi mais je t'en supplie.

Cally se retourna vers le jardin. Gregor et Marcus avaient disparu.

— C'est la dernière chose que je ferai, répliqua son ami.

— Kevin, écoute-moi. Je t'en prie, va-t'en. Tout de suite. Avant qu'il ne soit trop tard.

— Trop tard pour quoi ?

Elle s'y était mal prise.

— Ils arrivent. Va-t'en. Sors d'ici.

Elle l'entraîna vers la porte de la cuisine mais empocha le téléphone.

— Je ne peux rien te dire pour l'instant et il faut que tu partes. Tu ne peux pas rester ici. Je ne veux pas que tu restes.

— Madame Burnett, c'est ainsi que vous parlez à vos amis ?

C'était la voix de Gregor. Cally se figea.

— Vous ne voudriez pas éveiller ses soupçons, tout de même ?

Gregor était dans le couloir conduisant à sa chambre. Marcus et Sams se tenaient derrière lui.

— Qui êtes-vous ? demanda Kevin.

— Personne qui doive vous inquiéter. Vous auriez dû écouter Mme Burnett quand elle vous a demandé de partir.

Gregor s'avança tranquillement dans la cuisine.

— Car voyez-vous, je crains que vous ne puissiez plus maintenant aller où que ce soit.

— Que se passe-t-il ? Cally ?

Gregor sortit son arme.

— Non ! hurla Cally. Je vous en prie, ne lui faites pas de mal. C'est ma faute. Il ne dira rien à personne. Je vous en prie.

Elle s'interposa entre Gregor et Kevin.

— Je vous ai avertie qu'il y aurait des conséquences si vous désobéissiez à mes ordres, tonna Gregor. Poussez-vous, madame Burnett.

Il leva son arme.

— Non ! Je vous en prie, non !

Elle s'avança pour tirer sur le bras de Gregor.

— Gregor, c'est inutile, intervint Marcus. Il peut rester ici avec les...

Un coup de feu l'interrompit et Kevin tomba à la renverse, le visage en sang.

— Kevin ! Mon Dieu, Kevin !

Cally se précipita vers lui et posa sa tête ensanglantée sur ses genoux. Il avait la tempe gauche déchirée. Elle appuya dessus de ses mains tremblantes pour tenter d'arrêter le sang qui coulait, chaud et collant.

Marcus prit des serviettes sur le comptoir et s'agenouilla pour l'aider. Kevin avait perdu connaissance mais respirait encore.

— Non d'un chien, Gregor, c'était vraiment indispensable ? gronda Marcus.

— C'était un avertissement. La prochaine fois que vous essayez de me dicter ma conduite, je tue pour de bon. J'ai peut-être besoin de toi pour pénétrer dans le casino, mais certaines personnes sont moins nécessaires.

Il regarda Cally avec insistance. Puis, il enjamba Kevin et quitta la cuisine, suivi de Sams.

Marcus faisait pression sur la blessure avec les serviettes.

L'odeur métallique du sang se mêlait à celle de la poudre. Cally se mit à respirer par la bouche pour ne pas en avoir la nausée.

— C'est grave ? s'enquit-elle tout bas.

— Je ne sais pas. On dirait que la balle n'est pas rentrée.

— Il va s'en sortir ?

Ses mains étaient ensanglantées et Marcus les observa un instant.

— Je ne sais pas. Les blessures à la tête sont mauvaises. Elles pissent le sang. Enlevons-le de là pour voir si on peut arrêter le saignement.

Cally se leva pour l'aider à porter Kevin.

— Je n'y arrive pas, il est trop lourd.

— Allez chercher Bay. Il pourra le soulever.

— Oui. Il a été infirmier militaire en Corée. Il saura quoi faire. Je reviens tout de suite.

Elle n'eut pas à le chercher bien loin. Bay et Luella accouraient vers la maison quand elle sortit. Ils avaient certainement entendu le coup de feu.

— Que t'est-il arrivé ? cria Bay.

Elle était couverte de sang, se rendit-elle compte.

— Ce n'est pas le mien. Je n'ai rien mais on a besoin d'aide. Gregor a tiré sur Kevin.

— Quand Kevin est-il... Peu importe. Où est-il ? demanda Luella.

— Dans la cuisine. Marcus s'occupe de lui.

Luella et Bay s'arrêtèrent un instant de courir et interrogèrent Cally du regard.

— J'ignore ce qui se passe, mentit-elle. Marcus essaie d'aider Kevin. C'est tout ce qui compte pour l'instant.

Sans ajouter un mot, ils la suivirent à l'intérieur.

— Où voulez-vous le mettre ? demanda Marcus.

— Dans ma chambre.

Marcus prit la tête de Kevin et Bay porta les jambes. Ils le transportèrent dans le couloir et le déposèrent sur le beau lit à colonnes qui avait appartenu à la grand-mère de Jamie.

Un frisson parcourut Cally : le cauchemar empirait d'heure en heure.

Elle alla chercher des serviettes et de l'eau oxygénée dans la salle de bains.

Bay avait de l'expérience, tout le monde suivit ses instructions. Il demanda à Luella d'aller chercher une paire de ciseaux et de la désinfecter. Marcus l'aida à nettoyer la plaie. Cally se rendit dans la chambre d'enfant.

Là, elle sortit doucement de sa poche le téléphone de Kevin. Il était couvert de sang. Après l'avoir nettoyé à l'aide de lingettes pour bébé, elle prit une profonde inspiration et contempla l'écran.

C'était peut-être sa dernière chance. Elle composa le 911 et appuya sur la touche appel.

Rien.

L'appel ne passait pas. Elle réessaya.

Zut. Le réseau était parfois mauvais mais jamais à ce point.

On frappa à la porte. Elle faillit laisser échapper l'appareil.

— Cally ? Ça va ? J'ai besoin de savoir où je peux trouver de l'alcool dénaturé.

Marcus ouvrit la porte sans hésiter et fixa le téléphone qu'elle tenait à la main.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— J'essaie de trouver de l'aide.

Il avisa le 911 sur l'écran.

— Vous avez parlé à quelqu'un ?

L'appel était enfin passé et une sonnerie retentit.

— 911. Veuillez annoncer votre urgence.

— Raccrochez.

— Mais Kevin...

— Raccrochez immédiatement, Cally. Gregor a des scanners qui peuvent intercepter l'appel. Il saura exactement qui vous avez appelé et ce que vous avez dit. La police ne pourra pas arriver ici à temps pour sauver qui que ce soit s'il sait que vous avez contacté les autorités.

— Veuillez annoncer votre urgence.

Le regard de Cally se posa sur l'appareil puis sur Marcus. Il avait toutes les raisons de lui mentir mais semblait surtout inquiet qu'il lui arrive quelque chose à elle. Il pouvait lui arracher le téléphone des mains. Pourquoi n'en faisait-il rien ?

— Veuillez annoncer votre urgence.

— Pourquoi est-ce que je devrais vous croire ?

— Je ne trouve aucune raison valable.

Elle mit fin à l'appel.

— Mais qui êtes-vous ?

— Le monstre qui a participé à l'enlèvement de votre fils et qui essaie de sauver votre ami. Souvenez-vous-en. Maintenant, il faut m'aider à m'occuper de lui. Vous venez ?

Elle déglutit, refoulant son désespoir, et hocha la tête. Avait-elle tort de croire Marcus ou venait-elle de sauver sa peau en n'appelant pas les secours ?

— Donnez-moi ce téléphone.

Il tendit la main. Elle y jeta l'appareil et le suivit dans le couloir.

Bay nettoyait la blessure. Elle était de forme ovale et les bords n'étaient pas nets mais elle ne semblait pas profonde. Un lambeau de peau gros comme une pièce de vingt-cinq cents pendait à la lisière des cheveux.

Cally se lava les mains et tendit à Bay tout ce qu'il lui demandait.

Combien de sang Kevin avait-il perdu ? Il était pâle comme la mort.

Luella arriva avec la paire de ciseaux stérilisée et repartit chercher des linges pour faire le pansement.

Bay s'inquiétait de ses mains.

— J'ai quatre-vingt-trois ans et elles tremblent trop pour faire ça. Mais je peux vous dire ce qu'il faut faire.

Marcus acquiesça.

Cally tint la tête de Kevin pendant que Marcus taillait les cheveux autour de la plaie.

— Il a besoin de voir un médecin, dit-elle.

— Gregor n'acceptera pas, rappela Marcus.

— Je sais, mais il faudrait le recoudre.

— Il faudra nous en charger nous-mêmes. Bay nous dira quoi faire.

Cally essuyait le sang sur les joues de Kevin tout en fusillant Marcus du regard.

— Je peux vous aider si vous me le permettez, Cally.

— Bien sûr que je vous le permets. J'accepterais l'aide du diable en personne, au point où j'en suis.

Il hocha la tête.

— Je vois que vous vous êtes fixé des objectifs réalistes.

— Je me moque de savoir qui vous êtes ou ce que vous préparez du moment que vous pouvez aider Kevin.

Luella revint à temps pour l'empêcher de devenir grossière. Elle apportait une pile de serviettes ainsi que du fil et une aiguille trempée dans de l'alcool.

Marcus se nettoya les mains. Sur la demande de Bay, il prit le fil et l'aiguille.

— Que la fête commence.

11

Trente minutes plus tard, Marcus put quitter la position accroupie et assouplir ses doigts engourdis. Par chance, il avait patrouillé avec les auxiliaires médicaux au début de sa carrière.

Sur la tête de Kevin, un pansement recouvrait huit points de suture irréguliers qui avaient arrêté le saignement.

Mais si Kevin pouvait se réveiller, ce serait encore mieux, songea Marcus.

— Ça m’ennuie qu’il soit toujours dans les vapes, murmura Bay. Il a peut-être une commotion.

— Qu’est-ce qu’on va faire si c’est le cas ? demanda Cally.

— On ne peut rien faire ici. Juste attendre.

Super, pesta Marcus intérieurement. Un autre danger à ajouter à la liste de ceux qui les menaçaient déjà. Hormis la blessure elle-même, le risque d’infection était une source d’inquiétude. Ils avaient tout stérilisé le mieux possible, mais peut-être cela n’avait-il pas suffi.

Marcus calcula le nombre d’heures que Kevin allait devoir attendre avant de voir un médecin. Même si tout se déroulait comme prévu, Gregor ne les libérerait pas avant 6 heures du matin. Les choses pouvaient se gâter d’ici là.

Qui était Kevin pour Cally ? se demanda-t-il soudain. Son petit ami peut-être. Elle s’était jetée avec fougue entre lui et l’arme de Gregor.

Peut-être même avaient-ils fait l’amour dans ce grand lit à colonnes.

Cette idée l’agaçait terriblement.

En même temps, il faillit éclater de rire. Quoi ? Il était jaloux alors que tout s’écroulait autour d’eux ? Décidément, ses sentiments pour Cally étaient très forts.

Il s'éloigna du lit tandis que Cally et Luella ramassaient les serviettes et les bandages improvisés, tous maculés de sang.

— Le plus important maintenant, c'est de surveiller les signes d'infection, intervint Marcus. Y a-t-il des antibiotiques ici ?

— Oui, répondit Cally. Du Keflex que je n'ai pas terminé quand j'ai eu la bronchite en janvier.

Elle était glaciale, mais Marcus passa outre.

— Vous savez s'il est allergique à la pénicilline ?

— Il ne l'est pas. Je l'ai déjà vu en prendre.

Une nouvelle pointe de jalousie traversa Marcus.

— Bien. Essayez de lui faire avaler un ou deux comprimés. Il faudra peut-être le diluer et le lui faire prendre à la petite cuiller. Je dois y aller, maintenant. Je viendrai le voir avant de partir.

Sans attendre de réponse, il s'éloigna dans le couloir conduisant dans la cuisine.

Mais un bruit de pas résonna derrière lui. Il se retourna : c'était Cally.

Ses yeux bleus étincelaient, elle parlait d'une voix coupante.

— Pourquoi faites-vous cela ? Je ne vous comprends pas.

Franchement, moi non plus.

— N'essayez pas de me comprendre, Cally. Vous n'en avez pas besoin.

Mais elle n'abandonna pas la partie. Cela semblait contraire à sa nature.

— Qui êtes-vous vraiment ? Parce que je ne peux pas croire un instant que vous êtes comme Gregor. Je crois que vous faites semblant.

Marcus lui rendit son regard glacial et elle ouvrit de grands yeux.

— Mon Dieu, c'est ça ? Vous n'êtes pas qui vous prétendez être ?

Jurant entre ses dents, il la prit par le bras et l'entraîna dans la chambre d'enfant. Ils semblaient voués à s'y retrouver chaque fois. Il ferma la porte et tourna le verrou.

La main sur la targette, tournant le dos à Cally, il passa en revue les possibilités qui s'offraient à lui. Il pouvait notamment reprendre là où ils s'étaient arrêtés sur le ponton...

Il jeta un coup d'œil à Cally. Hum... Ça ne risquait pas vraiment d'arriver.

Qu'était-il censé faire ? S'il lui disait la vérité et même si elle la gardait pour elle, elle changerait d'attitude envers lui et cela risquerait d'alerter Gregor.

Mais s'il ne lui disait rien, elle allait lui poser encore des questions dans des endroits comme le couloir ou le ponton, comme ce matin — des endroits où l'on pouvait les entendre.

Elle pouvait aussi tenter de passer un nouveau coup de téléphone qui leur vaudrait d'être tous éliminés. Gregor était suffisamment cinglé pour ça.

Il n'avait plus le choix. Il se retourna vers elle avec un gros soupir.

Elle l'observait d'un air à la fois intrigué et méprisant.

— Non, je ne suis pas ce que je prétends. Je suis un inspecteur de police de Jackson en mission d'infiltration. Je travaille avec des forces spéciales sur la bande de Gregor depuis près de six semaines.

Elle le fixa le temps de comprendre puis son regard s'égara dans le vide.

Lorsqu'elle reprit la parole, ce fut d'une voix énergique mais étouffée.

— Si vous êtes flic et savez depuis le début que tout cela allait arriver, pourquoi vous ne les avez pas empêchés ? Pourquoi vous ne les avez pas arrêtés ? Qu'est-ce que vous attendez, bon sang ?

— Il y a des complications.

— Qu'entendez-vous par *complications* ?

Elle avait haussé le ton et le rabaissa pour continuer.

— Ils ont pris mon fils. Ils ont failli tuer Kevin. Qu'est-ce qu'il vous faut de plus pour les arrêter ?

— Nous avons... J'avais prévu d'appeler le bureau du gouverneur aujourd'hui, ce matin, pour organiser l'arrestation. Nous avons prévu de les prendre en flagrant délit. Mais maintenant qu'ils ont Harris... Cally, ce genre d'opération peut mal tourner. Lors de l'arrestation, Gregor et ses hommes peuvent être tués. En temps normal, cela ne serait pas un obstacle mais, en temps normal, il n'y a pas de kidnapping dans l'affaire.

— Où voulez-vous en venir exactement ?

— Au fait que si j'appelle les renforts et que les choses tournent mal, nous risquons de tuer les seules personnes capables de vous rendre Harris.

Il s'était gardé de préciser *en vie*.

Cally pâlit à ces explications mais reprit d'une voix assurée.

— Alors qu'allons-nous faire ?

— Je dois retrouver Harris avant le braquage. Ensuite nous appellerons les renforts.

Cela ne ressemblait-il pas trop à une réponse toute prête ?

— Mais comment allez-vous faire pour le retrouver ?

— Je m'en occupe. Quelqu'un m'aide.

— Mais qu’allez-vous faire si vous ne le retrouvez pas avant le braquage ?

— Je serai obligé de faire le travail pour lequel Gregor m’a embauché.

— Vous avez le droit ? Vous êtes flic, on vous laissera faire ça ?

Marcus réfléchit soigneusement avant de répondre. Au sens strict, il n’avait pas le droit. Il ne pouvait pas aider Gregor à braquer le casino. Mais il était prêt à le faire pour sauver Harris.

— Eh bien, ce n’est pas l’idéal, mais cela pourrait s’avérer nécessaire.

— Vous voulez dire que vous le feriez sans en avertir les renforts ?

— Oui.

— Pourquoi feriez-vous cela ? Pourquoi prendre un tel risque ?

Marcus se contenta de la fixer intensément, sans répondre.

Cally secoua la tête en mordant cette lèvre inférieure qui le faisait tant fantasmer.

— Mais vous ne me connaissez pas. Vous ne savez rien de moi. Vous...

Un cri retentit dans la cuisine. Ils se retournèrent vers la porte. Marcus ouvrit le verrou et se laissa guider par les jurons qui résonnaient dans le couloir. Plus il s’approchait de la cuisine, plus les cris étaient virulents. Il s’arrêta dans l’ombre du couloir.

Peter Sams était allongé sur le dos près du réfrigérateur. Rob Johnson et Frank Boggs l’entouraient.

Marcus n’avait pas revu Boggs depuis la veille. Apparemment, il venait de revenir de l’endroit où il avait emmené Harris.

Marcus hésita à se montrer. Il voulait savoir où Boggs avait conduit l’enfant.

— Qu’est-ce que tu fous là, Sams ? demanda Johnson.

— Mon dos, triple idiot, mon dos m’a lâché !

Sams crachait ses mots en se tordant sur le sol.

— Qu’est-ce que t’as foutu ? demanda Boggs.

— J’en sais foutrement rien. Je me suis juste baissé.

— Comme le mois dernier ?

— Oui, bon sang, comme le mois dernier.

— Tu veux que j’aille chercher Gregor ? proposa Johnson, en s’élançant déjà vers la porte.

— Surtout pas ! Tu peux m’arranger ça, mais fais-le vite. Je souffre comme un damné.

— Bon sang, Sams, j’ai horreur de faire ça.

— T'inquiète. Ça va aller si tu le fais tout de suite.

— O.K. Je compte jusqu'à trois.

Johnson se pencha près de Sams. Marcus observait, fasciné malgré lui. Après avoir allongé les jambes de Sams, Johnson se redressa près de lui, à hauteur de son bassin. Il compta jusqu'à trois, puis se laissa tomber à genoux sur son abdomen.

Il y eut un terrible craquement, suivi d'une bordée d'invectives particulièrement énergiques de la part de Sams.

Cally laissa échapper un cri étouffé.

Marcus se retourna brusquement : il ne s'était pas rendu compte de sa présence.

Il posa un doigt sur ses lèvres.

Dans la cuisine, Johnson se releva et tendit la main à Sams pour l'aider.

— Ça marche à tous les coups, commenta Sams en se massant les reins.

Tandis que Cally battait en retraite, Marcus entra dans la cuisine.

— Bon sang, Sams, comment tu peux supporter ça ?

Sams, Boggs et Johnson se retournèrent vers lui, l'air surpris.

— Que disent les médecins ? poursuivit Marcus.

— Rien que je ne sache déjà.

— Ils sont d'accord pour que tu continues à faire ça ? demanda Boggs.

— Bien sûr que non. Ils disent qu'un jour quelqu'un me fera la manœuvre et je ne pourrai plus me relever. Mais qu'est-ce qu'ils en savent ? Ça marche pour l'instant, c'est tout ce qui compte. Je me ferai soigner sérieusement quand tout ça sera fini.

— T'es vraiment givré, fit Johnson.

— Les médecins me l'ont dit aussi.

Johnson ouvrit le réfrigérateur et lança des bières à Sams, Boggs et Marcus. En sortant de la cuisine, ils durent contourner la tache de sang noirci qui ornait le carrelage à l'endroit où Kevin était tombé.

Sams et Boggs suivirent Johnson dans l'entrée.

— Tu viens, Marcus ? demanda Boggs.

— Non. Je vais manger un morceau et me rafraîchir.

— Pas un mot de tout ça à Gregor, hein ? fit Sams. Je ne veux pas qu'il s' imagine que ça risque de m'arriver ce soir. Il est déjà suffisamment à cran.

Marcus acquiesça.

— Pas de problème, renchérit Johnson. Comme tu voudras, Sams.

Boggs hocha la tête à son tour et les trois hommes s'éloignèrent en direction de l'escalier en sirotant leurs bières.

— A plus, Marcus, lança Boggs.

Marcus retourna dans la cuisine et attendit qu'ils soient suffisamment loin pour en ressortir et rejoindre Cally.

Elle était dans la chambre d'enfant.

— Qu'est-ce que vous comptez faire maintenant ? s'enquit-elle.

Il posa sa bière intacte sur la commode.

— Il faut que j'aille au casino rencontrer mon contact. Je veux que vous restiez ici et évitiez Gregor au maximum.

— Comment saurai-je si vous avez retrouvé Harris ?

— Je vous enverrai un texto sur votre portable si Gregor et ses hommes sont encore ici. Leur matériel ne leur permet pas d'intercepter les textos. Sinon, j'enverrai quelqu'un vous avertir. Donnez-moi votre numéro.

— Gregor m'a pris mon téléphone hier, ainsi que ceux de Luella et de Bay.

Marcus sortit de sa poche le téléphone de Kevin et le lui rendit.

— Quel est son numéro ?

Cally le lui épela. Il le mémorisa sur son appareil.

— Bon, voilà qui est réglé. Ne montrez pas ce téléphone et n'appellez pas la police avec. Pensez aux scanners. Compris ?

— J'ai compris. Quand allez-vous appeler les renforts ?

— Dès que je saurai Harris sain et sauf.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous faites tout ça... mais je vous remercie de... de faire passer la sécurité de mon fils avant votre travail.

Incapable de croiser son regard, Marcus hocha la tête.

— Il faut que j'y aille. Ils partiront d'ici vers minuit. N'oubliez pas : évitez Gregor. Si vous ne pouvez l'éviter, faites tout ce qu'il vous demande sans discuter. Ne vous opposez pas à lui.

— J'aimerais lui fourrer la tête dans le four...

Marcus sourit.

— Je sais. Mais tant que la situation n'est pas sous contrôle, vous devez coopérer avec lui. D'accord ?

Elle répondit d'un bruit évasif.

— Je dois aller me doucher, annonça-t-il. Je vous verrai avant de partir.

Il se tut un instant et la fixa. Il devait être franc avec elle.

— Si les choses tournent mal, fuyez.

Elle parut vouloir protester mais il continua :

— S'il le faut, réfugiez-vous dans le champ de coton de l'autre côté de la route mais ne restez pas ici. Vous avez vu ce dont Gregor est capable. Il est dangereux, surtout avec les femmes.

— Que voulez-vous dire ?

— Il aime leur faire mal.

Marcus lui laissa le temps de digérer l'information.

— S'il le faut, abandonnez Kevin et fuyez. Compris ?

Elle hocha lentement la tête, les yeux baissés. Elle ne le ferait probablement pas, mais il devait l'avertir.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question : pourquoi faites-vous tout cela ?

Il la contempla sans dire un mot.

Je ne sais pas.

Parce que j'éprouve quelque chose pour vous et votre fils. Avec vous, je retrouve des sentiments dont je me croyais incapable.

Il secoua la tête et la laissa toute seule dans la chambre d'enfant. Comme la veille...

Cally se relaya avec Luella au chevet de Kevin. En fin d'après-midi, la fièvre atteignit 40 °C, mais elles purent la faire baisser en le lavant à l'alcool et à l'eau froide à l'aide d'une éponge.

Cependant, Cally était inquiète : son ami ne se réveillait toujours pas. Bay l'avait avertie que plusieurs heures pouvaient s'écouler avant qu'il ne reprenne conscience.

Le seul côté positif de la situation, c'était qu'elle avait moins le temps de penser à Harris. Mais à intervalles réguliers, son angoisse resurgissait. Et Marcus qui ne donnait pas de nouvelles...

Plus les heures passaient, moins elle tenait en place.

A 21 heures, elle servit le dîner à ces messieurs — ou plutôt Bay s'en chargea. Il préférait la savoir en cuisine.

Elle faisait la vaisselle quand Peter Sams débarqua dans la pièce :

— Gregor veut vous voir.

Le cœur battant, elle longea le piano à queue et pénétra dans la bibliothèque plongée dans la pénombre. Seule la lampe de bureau brillait dans l'obscurité, jetant des ombres étranges sur le mur lambrissé et cachant le regard de Gregor. Cally se mit à suer à grosses gouttes.

— Madame Burnett, nous allons bientôt quitter River Trace. Je tiens à vous remercier pour votre hospitalité.

Il rit de ce rire rauque qu'elle avait appris à détester au cours des dernières vingt-quatre heures.

— Je me réjouis que vous ayez trouvé votre séjour agréable.

Elle se rappela aussitôt la recommandation de Marcus de ne pas provoquer l'hostilité de Gregor. Mais celui-ci reprit comme s'il n'avait pas remarqué ses sarcasmes.

— Ce fut un séjour particulièrement divertissant. Bien que moins excitant que je ne l'espérais.

Cally fronça les sourcils et releva la tête. Grâce aux avertissements de Marcus, elle comprit l'allusion nauséabonde de Gregor.

— Ne soyez pas inquiète, madame Burnett. Ce n'est pas l'envie qui me manque, mais le temps.

Sans changer d'attitude, elle se détendit légèrement. Gregor sourit. Ses yeux étaient toujours cachés mais sa voix trahissait toute sa cruauté.

— Quoi qu'il en soit, j'espère trouver le temps, une autre fois...

Oppressée, elle redressa les épaules. Il jouait avec elle au chat et à la souris, tout bonnement. Mais elle avait beau le savoir, cela n'arrêtait pas les sueurs froides qui coulaient dans son dos.

Je ne lui laisserai pas voir que j'ai peur de lui.

De toute évidence, il se plaisait à utiliser un langage élégant et soutenu comme arme d'intimidation.

Elle fixa insolemment son visage enténébré.

Elle était prête à tout pour sauver Harris. Elle l'avait prouvé dans la chambre d'enfant, avec Marcus. Mais cela n'avait rien à voir avec cet échange sordide entre Gregor et elle.

— Vous n'êtes pas plus curieuse ? reprit-il. Cela ne vous ressemble guère. Mais j'imagine que je ne vous connais pas encore suffisamment. Marcus, en revanche, semble vous connaître beaucoup mieux... ou du moins le souhaiter.

Elle cilla mais ne répondit rien. Avec un peu de patience, Gregor se laisserait de son petit jeu et lui expliquerait pourquoi il l'avait fait venir.

— Je dois reconnaître qu'il a très bon goût. Mais je pense que sa technique n'est pas assez raffinée pour vous.

Il y eut un nouveau silence. Il semblait prendre beaucoup de plaisir à la mettre mal à l'aise.

— Hmm. Trêve de balivernes. J'ai des détails à régler avant de partir.

— Monsieur Williams, j'ai tenu mes engagements. Je n'ai pas contacté la police ni parlé à personne de vos projets. Quand vais-je retrouver mon fils ?

— Chaque chose en son temps, madame Burnett, chaque chose en son temps. Il se trouve que nous avons besoin d'un coup de main. Vous allez nous accompagner ce soir.

Elle ne put retenir un cri.

— Quoi ? Pourquoi ?

Il pencha la tête de côté, comme s'il s'adressait à un petit enfant.

— Je vous avais dit que cela pourrait s'avérer nécessaire. Vous n'avez pas oublié ?

Elle hocha la tête, hébétée.

— Eh bien, cela s'avère nécessaire.

— Mais... pourquoi avez-vous besoin de m'emmener ?

— Vous nous servirez de garantie vis-à-vis de Marcus. En outre, vous pourriez être tentée d'appeler la police ou un médecin pour votre ami après notre départ. Nous supprimons cette tentation. Je ne pense pas que les Wiggins risqueraient votre vie et celle de Harris, qu'en dites-vous ?

Il l'observa, comme dans l'attente d'une réponse.

Elle secoua la tête, pétrifiée.

— Non. Ils ne risqueraient pas nos deux vies, j'en suis certaine.

La tête lui tournait. Elle avait certes envisagé d'appeler au moins un médecin après le départ de Gregor. Elle aurait peut-être même osé appeler la police, malgré les avertissements de Marcus.

— Mais que puis-je faire ? Je ne vais pas vous gêner ? tenta-t-elle.

— Oh ! J'ai prévu quelque chose pour vous. Ce ne sera pas trop compliqué. Et je préfère de loin vous emmener plutôt que de me demander ce que vous allez faire après notre départ. Je vous expliquerai cela en route.

— Ensuite, je retrouverai Harris ?

— Mais naturellement, madame Burnett, naturellement.

Elle n'en croyait pas un mot mais protester davantage ne servirait certainement à rien.

— A quelle heure partons-nous ?

— Ah, j'aime cet état d'esprit. Vous serez prête à 23 h 30. Vous passerez des vêtements propres. Vous allez nous accompagner au casino et il ne

faudrait pas attirer l'attention. Franchement, vous êtes dans un état épouvantable.

Cally baissa les yeux sur son chemisier et son jean tachés. Elle portait encore la tenue qu'elle avait mise la veille pour faire le ménage dans les chambres. Cela ne faisait que vingt-quatre heures, mais remontait à une éternité vu les événements.

Elle ne s'était ni lavée ni coiffée depuis lors. Elle s'en moquait éperdument, mais le constat de Gregor était malheureusement exact.

Elle s'enfuit de la pièce, ne ralentissant le pas que lorsqu'elle atteignit le couloir conduisant à sa chambre.

Je vais être obligée de les aider.

Elle n'avait pas cru que cela arriverait vraiment, mais elle en était capable. Pour Harris.

Elle gagna la salle de bains et fit couler la douche, se déshabilla machinalement et se lava les cheveux en faisant le vide dans son esprit.

Une fois rincée, elle s'habilla rapidement et natta ses cheveux mouillés. En enfilant ses sandales, elle était étrangement calme malgré ce qu'elle se préparait à accomplir.

C'était surréaliste, comme si elle lisait un article de journal parlant d'une autre femme.

Une mère de famille braque le casino pour sauver son enfant de trois ans.

Jamais dans ses pires cauchemars elle ne se serait imaginée faire une chose pareille.

Mais ce n'était pas un rêve. C'était une réalité terrifiante à laquelle elle ne pouvait se soustraire.

Mardi, 1 heure du matin

L'air chaud sentait la pluie et collait aux bras de Cally quand elle descendit de la Chevrolet Suburban. Des nuages filaient dans le ciel éclairé, laissant par moments entrevoir la pleine lune. L'ampleur des bruits nocturnes étonna Cally : chant des crickets, hululements épars, vrombissement omniprésent des moustiques. Ils étaient au bord d'un lac, comprit-elle.

Les hommes débâchèrent le canot qu'ils avaient remorqué et y transférèrent les malles d'armes et un sac polochon. Il y avait là certaines des armes qu'elle avait découvertes dans la chambre de Gregor.

Ils travaillaient avec une précision militaire et aucun ne prononça un mot en vaquant à sa tâche. Visiblement, tout avait été organisé en détail depuis longtemps, songea Cally.

Gregor se planta à côté d'elle tandis que ses hommes mettaient le bateau à l'eau en le faisant glisser sur la rampe.

Il mesurait environ six mètres de long et un mètre cinquante de large. A première vue, on aurait dit une grande barque de pêche mais les flancs étaient plus relevés et le fond, plus plat, comportait une cabine.

Cally avait des haut-le-cœur si près de la rivière.

— C'est un bateau de pêche légèrement modifié, précisa Gregor. Il possède deux moteurs Mercury 225 et une coque renforcée.

On aurait dit un gamin vantant son nouveau vélo.

— C'est un bateau sûr ? s'enquit Cally, tentant de dissimuler sa phobie de l'eau.

— Evidemment.

Sams et Boggs détachèrent le bateau de la remorque. Johnson surgit derrière elle, vêtu d'une combinaison de plongée. Il portait aussi un micro-casque et un fourreau de toile sur le dos, d'où sortait une grande poignée qui reposait entre ses omoplates.

Gregor l'intercepta avant qu'il ne se dirige vers l'eau.

— Le spectacle a commencé à Mattress World ?

Johnson consulta sa montre et opina du chef.

— Que se passe-t-il ? demanda Cally.

Gregor répondit avec une fierté non dissimulée.

— Une petite diversion pour ne pas avoir la police locale dans les pattes. Un spectacle nocturne chez Mattress World, pour ainsi dire. Dans une heure, tous les personnels et véhicules d'urgence du comté seront sur le site de cette fabrique. Elle a l'avantage d'être à soixante kilomètres du Paddlewheel.

Cally ne put qu'arrondir la bouche de surprise.

— Johnson, on t'appelle par radio dès qu'on est en position. Sois au quai de chargement à 2 h 30 au plus tard.

— J'y serai.

Après un bref salut, Johnson entra dans l'eau et grimpa à bord du bateau. Il disparut dans la cabine et, quelques instants plus tard, le moteur démarra.

Sams décrocha la remorque et la poussa sur la rampe tandis que le bateau disparaissait. La remorque s'enfonça dans l'eau juste sous la surface. Tout le monde remonta à bord de la Chevrolet.

Quelques instants plus tard, tandis qu'ils filaient sur le chemin caillouteux, Cally se retourna. Rien n'indiquait à l'observateur peu attentif leur passage sur le quai.

* * *

Johnson échoua le bateau quarante mètres en aval du Paddlewheel, juste en face du chemin de service qui conduisait au générateur du casino. Il devait y installer des dispositifs avant d'aller au quai de chargement. Il se mit à compter mentalement pour passer le temps.

Quinze minutes plus tard, il ouvrit sa mallette d'armement. Après y avoir fixé le silencieux, il épaula sa carabine Colt M4 et tira sur les lampes

à mercure disposées le long du casino côté rivière. Une série d'impacts étouffés accompagna le tintement du verre brisé et l'arrière du bâtiment se retrouva dans le noir.

Il visa ensuite la caméra de sécurité du quai de chargement. Un nouveau bruit étouffé et la caméra vola en éclats. Johnson consulta sa montre. 2 h 15. Pile à l'heure.

Il composa le numéro de Sams sur son portable.

— Vous êtes à l'intérieur du périmètre ?

— On n'attendait plus que ton appel. Tu peux y aller.

La voix de Sams était d'une netteté cristalline.

— Voilà des mots que j'aime entendre. J'y vais maintenant.

— Je reste en ligne jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de réseau, prévint Sams.

— Bien reçu.

Johnson sortit le détonateur télécommandé du sac et actionna la manette. A huit cents mètres de là, le pont constituant l'unique accès au Paddlewheel implosa. Plus de réseau sur son portable. L'explosion avait détruit les lignes terrestres et le conduit relié à l'antenne relais qui passaient en dessous.

Johnson avait placé les pains de plastic directement sur les conduits renfermant le réseau de fibres optiques. Le Paddlewheel était désormais entièrement isolé et ne pouvait plus communiquer avec l'extérieur.

Johnson alluma les petites ondes sur son casque radio.

— Comment ça s'est passé ?

— Pont détruit, répondit Gregor. Je répète : pont détruit.

* * *

Marcus signa les papiers et les remit à Suzette Foster qui devait les contresigner.

— Bon, fit-elle, c'est le dernier chariot pour ce chargement. Randy a terminé ?

Il acquiesça.

— Bien. On va prendre notre pause avant de recompter. J'ai besoin d'une cigarette, un truc de dingue.

L'employée corpulente passa une main non moins imposante sur son visage.

— Bonne idée, Suzette. Vous avez travaillé comme des dingues depuis 21 h 30.

— Toi aussi. C'est sympa d'être venu nous donner un coup de main ce soir. Tu ne devais pas t'occuper d'un gros poisson ?

— Annulé à la dernière minute. Il a dû partir pour l'Allemagne pour affaire. Il revient le week-end prochain.

Suzette hocha la tête et vérifia les papiers.

Tout devait être vérifié, contre-vérifié et encore vérifié au « compte léger », où l'on comptait les billets. Dans la pièce voisine se déroulait le « compte lourd », le décompte des pièces de monnaie.

Le vestiaire des employés se trouvait en face dans le couloir. L'argent était empilé sur toutes les tables, avec ou sans bandeau. Le long d'un mur était installé un comptoir supportant des compteuses à billets. Le tout était assez impressionnant, mais Marcus y était devenu presque insensible.

Pour le moment, il songeait surtout à garder le contact avec Cally. Elle devait être complètement angoissée à l'heure qu'il était. Gregor et ses hommes étant en route pour le casino, il pouvait l'appeler sans craindre qu'on la surprenne.

Il allait lui demander d'appeler Hodges et de tout lui raconter. Il était trop tard pour arrêter le braquage, mais la police devait pouvoir prendre de l'avance dans les recherches concernant Harris si les choses tournaient mal au casino. Et si Marcus appelait lui-même, il connaissait déjà la réponse de Hodges.

« Ne pas bouger en attendant les renforts, ne pas effectuer le braquage et ne pas rejoindre Gregor. »

Marcus n'aimait pas son chef, mais il ne voulait pas non plus le mettre en position de lui donner des ordres qu'il n'avait pas l'intention de suivre.

Effectuer le braquage était le seul moyen de retrouver Harris. Marcus connaissait suffisamment Gregor pour en être certain : l'épilogue du braquage serait sanglant. Ces hommes pouvaient s'exciter mutuellement comme ils pouvaient tous disparaître.

Mais ils n'avaient pas l'intention de rendre l'enfant, cela ne faisait aucun doute. Le seul moyen de savoir où était retenu le fils de Cally, c'était de les suivre.

Il contempla la montagne de billets empilés sur la table, devant lui. Les grosses coupures étaient comptées à la main. Le long d'un autre mur, les chariots du ramassage de 2 heures venaient d'être amenés et attendaient

d'être ouverts et comptés. Il y avait eu tant de monde en début de soirée que le compte était en retard.

Des caméras de sécurité fixées aux quatre angles de la pièce et au plafond enregistraient tout ce qui se passait. Nullement dissimulées, elles étaient parfaitement visibles — pas d'illusion d'intimité et donc pas de tentation.

Sept femmes et cinq hommes comptaient les coupures. L'effectif était doublé en raison du week-end férié et tous les douze portaient des combinaisons à manches courtes et des tongs. Ils n'avaient pas le droit de porter autre chose.

Chacun d'entre eux était fouillé à l'entrée et à la sortie de la pièce, mais les vols étaient rarissimes. Il y avait eu un ou deux cas portant sur de petites sommes — trois cents dollars maximum. Chaque fois, l'employé avait été renvoyé sur-le-champ.

Suzette vérifia les comptes une dernière fois tandis que Marcus appelait le poste de sécurité dans la radio fixé à son épaule.

— Il nous faut un agent au compte lourd. Ils vont faire une pause.

— On envoie quelqu'un tout de suite. Hé, Marcus, tu pourrais aller voir le quai de chargement après ça ? Les caméras débloquent encore.

— Combien sont hors-service, Ed ?

— Une seule à ma connaissance. L'image est devenue de plus en plus sombre et puis plus rien.

— Pas de problème, je vais voir. Ouvre-moi.

Il frappa à la porte métallique, un déclic retentit et un agent de sécurité aux cheveux blond-roux lui ouvrit. Les agents de sécurité se trouvaient toujours hors des salles de comptage.

— Phil, le comptage prend une pause, annonça Marcus. Tu t'occupes de la fouille. Un agent féminin va venir t'aider. Je dois aller vérifier quelque chose.

— Pas de problème.

* * *

Cally se retourna vers le pont détruit tandis que la voiture filait vers le casino. L'explosion, d'une rapidité sidérante, n'avait fait que très peu de bruit.

— Pile à l'heure, dit Sams en raccrochant le téléphone.

— Johnson aime son travail, approuva Gregor.

Tandis qu'ils roulaient, les deux hommes sortirent des équipements des sacs posés près d'eux. Gregor posa sur sa tête un micro-casque qui semblait sorti tout droit d'un film d'espionnage.

— Pont détruit. Je répète : pont détruit, fit-il à voix basse dans le micro.

Puis il se tut. Sans doute Johnson lui répondait-il, songea Cally.

— Tout est en place ?

Cally essayait de se concentrer sur le paysage pour ne pas penser à Harris. L'éclairage du casino devenait de plus en plus vif à mesure qu'ils s'en approchaient.

Où es-tu, mon bébé ?

Et où était Marcus ? Lui était-il arrivé quelque chose ? Avait-il découvert quelque chose ?

Dressé dans la pénombre, le casino ressemblait à l'un de ces bateaux à vapeur qui naviguaient sur le Mississippi un siècle auparavant. Une grande roue à aubes d'opérette en ornait la poupe ainsi que les décorations conventionnelles. Sans tous ces ornements, le bâtiment aurait ressemblé à une gigantesque boîte à chaussure flottante.

Les lois sur le jeu à bord des bateaux dans le Mississippi obligeaient les salles de jeu à se situer « sur l'eau, du côté rivière de la digue ». Les bâtiments n'avaient pas besoin de se trouver obligatoirement sur le Mississippi, la digue se trouvant par endroit à plusieurs kilomètres du casino lui-même. Selon les amendements apportés à la loi, le plan d'eau sur lequel était installé le casino pouvait se trouver jusqu'à huit cents mètres du fleuve.

Le Paddlewheel flottait sur un lac artificiel, dans cinquante centimètres d'eau, à trente mètres du fleuve. On en avait beaucoup parlé dans la presse écrite lors de sa construction, juste avant Katrina. Cally y avait lu des détails fascinants.

Un petit canal pouvant accueillir deux barges avait été creusé jusqu'au Mississippi. Ce canal avait été ensuite bouché, devenant un plan d'eau sur lequel on avait laissé les barges, reliées entre elles.

Elles avaient été remplies de béton, afin de stabiliser la structure, et recouvertes de poutres métalliques sur lesquelles le Paddlewheel avait été construit.

On pompait en permanence de l'eau du fleuve pour éviter que le plan d'eau ne s'assèche. Plusieurs caravanes et dépendances étaient installées

derrière le bâtiment, ainsi qu'une route conduisant au Mississippi.

Boggs se gara dans un coin sombre du parking. Sams sortit de son sac un gros pistolet équipé de ce qui devait être un silencieux. Hodges et lui coiffèrent aussi des micro-casques légers. Gregor remit à Sams une casquette aux couleurs des Atlanta Braves et en enfila une de l'équipe universitaire de Mississippi State.

— Entendu, dit-il dans son micro.

Il se tourna ensuite vers ses hommes.

— Tout est en place. Testons les casques et synchronisons nos montres.

Les hommes réglèrent leurs montres et leurs casques pendant que Gregor comptait à rebours.

— Johnson, Boggs te retrouvera au quai de chargement à 2 h 30. Des questions ? J'ai terminé.

Gregor tapota le dos de Boggs et ils n'échangèrent plus un mot. La voiture quitta le parking et rejoignit l'entrée brillamment éclairée.

Gregor se retourna vers Cally en ouvrant sa portière. Ses yeux brillaient étrangement. Adrénaline ou démence ? Quelle que soit la réponse, elle l'effrayait.

— Allons, messieurs, c'est parti.

* * *

Marcus sortit de la salle de comptage pour aller au quai de chargement. En traversant le casino, il passa devant de nombreuses caméras de sécurité et devant le local téléphonique qui regroupait tous les câbles de télécommunications et de sécurité.

Une double porte donnait accès au quai. Marcus poussa la barre anti-panique et sortit tout en prenant soin de ne pas laisser la porte se refermer complètement derrière lui. Une caméra était placée au-dessus, à l'intérieur. Hors du champ de celle-ci, il colla de l'adhésif sur le pêne de la serrure.

Juste au moment où il terminait, Boggs arriva, seul à bord de la Chevrolet.

— Tout va bien ?

— Exactement comme prévu, répondit Marcus. Et vous autres ?

— Impeccable. Jusqu'à présent. Où est Johnson ? Il est en retard.

— C'est toi qui es en avance. Il va arriver.

Avant de rentrer de nouveau et de revenir dans le champ de la caméra, Marcus sortit de sa veste une petite bombe de peinture. Par-dessous, pour ne pas être filmé, il projeta la peinture noire sur la caméra.

Puis il referma la porte derrière lui et attendit. Le déclic de la serrure ne se produisit pas.

— Ed, fit-il dans la radio fixée à son épaule. Je suis sur le quai de chargement et je ne vois aucun problème au niveau de la caméra extérieure.

— P... La caméra intérieure du quai ne fonctionne plus non plus. L'écran est complètement noir et on a des problèmes avec les lignes téléphoniques. Qu'est-ce que ça peut être à ton avis ?

— Aucune idée. Je fais une ronde et j'arrive dans quelques minutes. C'est peut-être le tableau de sécurité dans le local téléphonique.

Marcus ressortit sur le quai pour ouvrir le grand rideau métallique. Il le relevait quand Johnson arriva en courant, son sac sur l'épaule.

Boggs sortait des sacs vides de la voiture sans lui prêter attention.

— Où sont les chariots ? demanda-t-il.

Marcus désigna le bout du quai.

— On aura besoin des deux.

— Nom de Dieu, c'est ça que j'aime entendre, dit Johnson en grim pant sur le quai.

— Et la panier e à linge ? reprit Boggs.

— Dans le vestiaire du personnel, en face du comptage léger. On y ira dans un instant, quand on se sera occupés des autres caméras. Tout est O.K. ?

— Impeccable, répondit Johnson. Tout est en place.

Il avait enfilé une tenue de ville et sortait une veste de son sac.

Marcus vissa un silencieux sur son pistolet automatique.

— Je vais m'occuper des caméras du couloir et de la téléphonie interne. Ensuite, vous pourrez entrer.

Johnson acquiesça.

Prenant garde aux caméras encore en état de marche, Marcus rejoignit le local téléphonique, laissant les deux hommes sur le quai où ils devaient préparer le matériel. Les clés du local étaient rangées dans une armoire forte, dans le bureau du trésorier. Tournant le dos à la caméra, Marcus tira à bout portant sur la serrure, qui se désintégra.

Il sortait son téléphone pour appeler le numéro de Kevin quand il se rappela un léger problème : le pont avait été détruit et toutes les lignes avec

lui.

Il ne pouvait pas joindre Cally depuis le casino.

Jurant dans sa barbe, il alla droit à l'ordinateur portable relié aux caméras de surveillance. Il pouvait neutraliser tout le système à partir de cet appareil. Il ne lui fallut que cinq minutes pour y parvenir.

Les lignes téléphoniques internes lui demandèrent un peu plus de temps. Les voyants clignotaient déjà pour indiquer une panne de ligne externe. Le plus long fut de dévisser les parois. Une fois l'armoire ouverte, il lui suffit d'arracher quelques câbles.

Il fallait donner l'impression que le système tombait progressivement en panne pour que le personnel de sécurité y croie. Quand ils comprendraient qu'ils avaient été braqués, il serait trop tard.

De retour sur le quai, il appela l'équipe de surveillance sur sa radio.

— Eh, les gars, comment ça va chez vous ?

— Sacré nom d'un chien, Marcus, heureusement que tu appelles. Tout ce fichu système est en train de foirer. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas exactement. C'est peut-être un problème de plomberie. Je viens de découvrir quinze centimètres d'eau dans le corridor ouest. Il y a dû y avoir un court-circuit ou un truc dans le genre.

— Me dis pas qu'on a une fuite sur les bras. Il nous manquait plus que ça.

Marcus imaginait très bien le visage décomposé d'Ed. Ce dernier carburait au pansement gastrique et avait probablement déjà la main sur la bouteille.

— Hé, Ed, tu vas pas te noyer, même s'il y a une fuite grosse comme le bras. Je te rappelle qu'il n'y a que cinquante centimètres de fond. D'ailleurs, je ne crois pas que ce soit une fuite. Je pense plutôt à un tuyau déboîté. Je vais vérifier un truc. Ne panique pas si tu vois des voyants s'allumer et s'éteindre, O.K. ?

— D'accord, Marcus. Tiens-nous au courant. P... vieux, v'là que les lignes téléphoniques fonctionnent plus non plus.

— T'emballe pas. Je te rappelle.

Marcus raccrocha la radio sur son épaule et se dirigea vers le quai de chargement. Il était 2 h 36.

* * *

Asa sortit en trombe du bureau de Marcus et descendit à l'étage des salles de jeu. D'après le plan, Marcus devait déjà avoir laissé entrer Boggs et Johnson par le quai de chargement. Il n'était plus possible de revenir en arrière.

Marcus aurait dû appeler Hodges. Mais Asa comprenait qu'il ne l'ait pas fait. Si la police intervenait et si les choses tournaient mal, beaucoup d'innocents risquaient d'être blessés, y compris l'enfant.

En passant près des tables de craps, Asa croisa Manny Bledsoe. Il avait rencontré le père d'Earleen à plusieurs reprises lorsqu'il travaillait en infiltré avec Marcus au Tonk. Ils avaient même fait quelques parties de billard et bu quelques bières ensemble un soir, en s'apitoyant sur le dur métier de parent. Manny avait sur l'éducation des enfants des idées très différentes de celles d'Asa, mais c'était une aussi bonne source d'information que sa fille.

— Hé, comment tu vas, Manny ?

Le gros bonhomme leva les yeux, l'air surpris.

— Hé, comment va, Asa ? Moi ça va, je crois.

— Qu'est-ce que tu fais ici à une heure pareille ? Le Tonk a brûlé ou quoi ?

— Non, répondit Manny en riant. Je viens juste de fermer. Normalement, je devrais être au lit à cette heure. Mais Earleen... j'te jure, cette gamine...

Il secoua la tête en signe d'exaspération. Asa tendit l'oreille un peu plus.

— Elle a été malade plusieurs jours, expliqua Manny. Une fichue grippe. J'ai bien cru qu'elle allait me la refiler... Et voilà qu'aujourd'hui, elle fait du baby-sitting chez Carlotta et Frank.

Asa faillit sursauter et dut lutter pour se contrôler tandis que Manny poursuivait son histoire.

— Ça, c'est vraiment le pompon. Elle a refusé de venir travailler au bar de son père ce week-end alors que j'avais vraiment besoin d'un coup de main, mais elle accepte de garder gratuitement le gamin des autres. Le pire, c'est qu'elle ne les aime pas, Carlotta et son abruti de copain. Ah, les gosses... Je ne comprends pas pourquoi elle fait ça. Mais tu sais ce que c'est. On en a déjà parlé, toi et moi.

Asa acquiesça machinalement.

— Elle dit qu’après ça ils auront une dette envers elle. Mais pourquoi elle veut qu’ils aient une dette envers elle, c’est ce que je me demande.

Asa tâchait de paraître aussi calme que possible.

— Elle le garde où, ce même ?

— Elle devait le garder chez Carlotta mais elle en a vite eu marre et l’a amené à la maison un moment. Il paraît que ce gosse est malade. Il a pleuré après sa mère toute la soirée et je crois qu’il a de la fièvre. Je rentre pas à la maison dans ces conditions. J’ai déjà donné avec la grippe d’Earleen cette semaine. Il paraît que Frank et Carlotta vont venir le chercher très tôt demain matin. Alors je me suis dit que j’allais jouer jusqu’à l’aube et ensuite rentrer à la maison.

Le tintement des pièces de monnaie et la sonnerie des machines à sous recouvrit la voix de Manny.

Le salaud, songea Asa.

Le même avait passé tout l’après-midi chez Earleen.

— Alors, qu’est-ce que t’en dit ?

Manny le regardait fixement. Il attendait une réponse, comprit Asa. Mais à quelle question ?

— Excuse-moi, qu’est-ce que tu disais ?

— Les tables de craps sont bonnes ce soir ?

Asa n’en avait aucune idée mais fit semblant d’étudier la question. En tout cas, la chance lui souriait pour la première fois depuis une éternité.

— Oui, je dirais que oui. Vas-y, fonce !

Il s’éloigna en courant, sans attendre de réponse.

Il devait trouver Marcus immédiatement.

En traversant la salle, il consulta sa montre tout en sortant son portable par automatisme. D’après ses calculs, Gregor et ses hommes allaient se retrouver dans la salle de comptage dans les dix minutes à venir.

Il devait trouver Marcus et lui dire ce qui se passait, sans tomber en plein braquage.

Il devait aussi appeler Earleen et vérifier l’identité de l’enfant.

Était-ce bien Harris Burnett ?

Il en aurait mis la main au feu. Dès qu’il en serait complètement sûr, il déclencherait tout.

13

Cally était sur la passerelle conduisant au Paddlewheel, encadrée par Sams et Gregor. Elle se tourna vers ce dernier et lui demanda une dernière fois :

— Je vous en prie, ne m'obligez pas à faire ça.

Gregor secoua la tête et répondit d'un air à la fois agacé et condescendant :

— Vous allez nous aider à braquer le casino, madame Burnett. Je croyais que vous l'aviez compris. Nous en avons déjà parlé. Ce ne sera pas difficile.

— Bien entendu...

Il était fou, soupira-t-elle intérieurement, de plus en plus paniquée. La porte s'ouvrit, Sams lui prit le bras, et ils pénétrèrent dans le casino rempli de bruit et de lumière.

L'affluence était plus importante qu'elle ne l'aurait imaginé à 2 h 30 du matin. Sams l'entraîna dans la salle de jeu jusqu'à une rangée de machines à sous près de la caisse.

Gregor tira un tabouret et lui tendit un rouleau de pièces de vingt-cinq cents. Les deux hommes l'encadraient et observaient les portes battantes situées près de la caisse. Plusieurs hommes et femmes en combinaison bleue en sortirent, suivis d'un agent de sécurité féminin. Puis ils disparurent dans la foule.

— Il nous reste quelques minutes avant le début des réjouissances, murmura Gregor. Pourquoi ne pas tenter votre chance aux machines à sous ?

C'était un ordre, comprit Cally. D'une main tremblante, elle ouvrit le rouleau de pièces et les inséra dans la machine. Tout le monde jouait autour

d'elle, uniquement attentif à son propre jeu. Devant ses yeux défilaient les fruits et les chiffres. C'était un cauchemar.

Tout était ralenti. Tout sauf son cœur. Elle transpirait à grosses gouttes, avait la bouche sèche comme du coton. Ses mains lourdes et moites peinaient à manipuler la monnaie.

A la cinquième pièce, une ligne de sept s'afficha. La machine se mit à sonner, ce qui tira les joueurs voisins de leur léthargie. Des gens se retournèrent pour regarder les pièces s'échapper de la machine.

Incapable de respirer, Cally resta figée sur son tabouret, murée dans le silence, tandis que la sueur coulait entre ses omoplates.

Gregor l'enlaça et lui parla à l'oreille.

— Souriez, madame Burnett. Vous venez de gagner le jackpot.

Il lui saisit violemment l'épaule et l'embrassa sur la joue, comme s'il la félicitait. La douleur se propagea jusqu'à son poignet. Elle s'obligea à grimacer un sourire.

Sams lui tendit des récipients en plastique posés sur la machine afin qu'elle puisse récolter ses gains. Les autres joueurs retournèrent à leur machine tandis qu'elle recueillait les pièces. Une serveuse vint leur demander ce qu'ils désiraient boire.

— Allons changer tout ça en billets, déclara Sams.

A la caisse, une machine munie d'un grand entonnoir compta les pièces. Elle avait gagné sept cent cinquante dollars. Un employé compta soigneusement la somme en billets puis les lui passa sous une barre en cuivre.

Elle quitta la caisse, tandis que Gregor lui prenait le bras pour l'emmener, en lui pinçant le coude.

— C'est l'heure, dit-il.

Il l'entraîna à travers la salle de jeu jusqu'à des portes battantes portant l'inscription « réservé au personnel ». Dès qu'ils eurent franchi celles-ci, le bruit leur parvint étouffé. Ils avancèrent dans un long couloir où un agent de sécurité était assis aux trois quarts de la distance.

Comme il lisait, il ne les remarqua pas immédiatement. Mais il se leva à leur approche, dans un grand tintement de la clé qu'il portait attachée par une chaîne.

— Que puis-je pour vous ?

Il portait un badge indiquant son prénom, Phil.

— Je crois que nous sommes perdus, répondit Sams. Nous cherchions les toilettes.

— Pas de souci.

L'agent s'avança vers eux en désignant la direction d'où ils venaient.

— Vous repassez ces portes battantes et...

Johnson était arrivé derrière le dénommé Phil et lui asséna un coup de crosse. Cally se mordit la lèvre pour ne pas hurler.

L'agent de sécurité s'effondra instantanément. Boggs le retint et le traîna avec l'aide de Johnson jusqu'à une pièce qui semblait servir de vestiaire. Sams les suivit et tint la porte ouverte pendant que Boggs et Johnson ligotaient Phil.

Au même instant, Marcus entra par la porte double située à l'autre extrémité du couloir. Il s'arrêta net en la voyant. Son regard s'enflamma puis devint glacial, dissimulant ses pensées. Il s'avança vers eux en poussant deux diables.

— Qu'est-ce qu'elle fout ici ?

— Petit changement de dernière minute, gronda Gregor. Faut t'y faire.

Cally scruta Marcus : il semblait lutter pour rester maître de lui-même. Surtout, une question la hantait : avait-il ou non retrouvé Harris ?

— On a déjà parlé de tes changements de dernière minute hier soir, pesta Marcus. Tu vas finir par tout faire foirer.

Il rangea les diables près d'une porte portant l'indication « Compte léger » puis disparut dans le vestiaire. Il en revint quelques secondes plus tard, muni d'un grand panier à linge sur roulettes.

De son côté, Sams sortit de sa veste un pistolet automatique muni d'un silencieux et visa la serrure de la salle de compte. En transperçant celle-ci, la cartouche fit un bruit violent et Cally sursauta.

Puis elle leva les yeux. Marcus l'observait, un avertissement silencieux dans le regard. Il secoua la tête d'un mouvement imperceptible. Pas de nouvelles de Harris. Cally dut faire un violent effort pour ne pas réagir.

La porte s'ouvrit dans un crissement affreux dû au frottement de la serrure détruite contre la surface métallique. Ils poussèrent à l'intérieur les diables et le panier à linge. Tous, Marcus excepté, se figèrent de surprise.

— P..., fit Johnson. Ça en fait un paquet de fric.

Des sacs de toile fermés par de petits cadenas étaient empilés au fond de la pièce. Sous les sacs, quelques piles de billets, liés en liasses et filmés.

Plusieurs sacs-poubelle pleins étaient entassés par terre d'où dépassaient des billets. Des billets en vrac recouvraient une table.

Il faisait frais dans la pièce, comme si la climatisation avait fonctionné trop longtemps.

Cally déglutit. Marcus était si près que sa chaleur irradiait jusqu'à elle. Elle aurait aimé qu'il soit plus près encore. Le charme se rompit quand il referma la porte dans un nouveau crissement métallique.

Elle se retourna vers lui un instant, il répondit par un sourire grave.

— Que la fête commence !

Les hommes se mirent aussitôt à rassembler les sacs de billets. Boggs leur jeta des sacs polochons vides pour y mettre les billets en vrac et Marcus lançait les sacs fermés d'un cadenas dans le bac à linge.

— Je n'aurais pas cru qu'il y en avait autant, observa Gregor.

— Moi non plus, dit Sams. On n'aura peut-être pas besoin de vider la caisse.

— Bien sûr que si. Pourquoi on s'en passerait ? Notre diversion est en place et il doit bien y avoir deux millions à la caisse, peut-être davantage. Pas question de laisser ça.

Gregor brandit un sac vide.

— Madame Burnett, nous avons besoin de votre aide.

— Comment ?

— Vous voulez revoir votre fils, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

Cally prit le sac sans regarder Gregor et saisit une pile de billets. La quantité d'argent accumulée dans la pièce était monstrueuse.

Marcus s'affairait en face d'elle. Il ne parlait pas. C'était inutile. Il détestait ce qu'on la forçait à faire. Cela se voyait à sa manière de serrer les dents.

Ce n'était pas grave, aurait-elle voulu lui dire, elle était prête à tout pour retrouver Harris. Mais il le savait déjà.

Elle le fixa du regard par-dessus le tas de billets afin qu'il comprenne sa détermination. Qu'il comprenne ce qu'elle était prête à faire avec chacun de ces hommes. Il en avait eu un échantillon la veille.

Lorsqu'on doit protéger quelqu'un qu'on aime, la fierté, les valeurs deviennent un luxe qu'on ne peut plus se permettre. Lorsqu'on doit retrouver son fils, il n'y a même plus de fierté et de valeurs.

Elle releva la tête. La pièce se vidait étonnamment vite. Boggs fourra les sacs-poubelle dans le bac à linge. Marcus déposa les blocs de billets filmés sur les diables.

— On va pouvoir tout faire en un seul voyage ? demanda Johnson.

— Il va bien falloir, dit Marcus. J'aimerais ne passer qu'une seule fois dans ce couloir.

— Et ceux-là ? s'enquit Johnson.

Il désigna les quatre caissons à roulettes alignés contre le mur. Ils étaient deux fois plus larges qu'un caddie de supermarché et mesuraient un mètre cinquante de haut.

— Essaie de tirer sur la serrure, ordonna Gregor. Si ça ne marche pas, il faudra les laisser.

Son regard trahissait un profond regret.

— Je préférerais pas, dit Johnson.

Gregor acquiesça.

— Johnson et Marcus, vous m'accompagnez à la caisse. Marcus, prends les armes que Boggs a apportées. Sams, tu finis ici avec Boggs et Mme Burnett. On se retrouve à la voiture.

Sams acquiesça et s'occupa de fracturer les caissons à roulettes. Cally continua de remplir son sac de billets.

Un quart d'heure plus tard, les caissons étaient vides et leur contenu chargé sur les diables et dans le bac à linge. Tous trois franchirent la porte grinçante et s'engagèrent dans le couloir.

Sams fit signe à Cally de passer devant.

— Le premier diable sera plus facile à manœuvrer pour vous. Il est moins lourd que l'autre. Allons-y.

Elle saisit les froides poignées d'acier.

Elle avait franchi la double porte et n'était plus qu'à trois mètres du quai quand Sams poussa un cri derrière elle. Elle se retourna : il était à terre, se tordant sur le dos près du bac à linge plein de billets.

Marcus marchait devant. Il était fâché de laisser Cally derrière. Il était fâché qu'elle soit là tout court. Comment la séparer de Gregor et la tirer de là sans révéler qu'il était flic ni risquer leurs vies ? Il se le demandait quand Gregor franchit à son tour les portes battantes pour rejoindre la caisse.

Marcus décrocha la radio accrochée à son épaule et appela l'agent de surveillance.

— Hé, Ed, tu peux m'ouvrir le local caisse ? Je dois prendre une clé. Je crois que j'ai identifié le problème.

— Oui, je t'ouvre. Alors t'as trouvé ?

— Oui. Je serai fixé dans quelques minutes. J'ai encore un truc à vérifier. Le responsable d'étage doit me rejoindre pour ouvrir l'armoire à clés.

— Tant mieux. Ces embrouilles réveillent mon ulcère.

Une sonnerie signala l'ouverture de la porte et Marcus, Johnson et Gregor pénétrèrent dans un petit sas. La porte se referma derrière eux. A travers la cloison en Plexiglas, Marcie Adams, la caissière en chef, lui fit signe de la main tout en déclenchant l'ouverture de la porte séparant le sas du bureau.

— Hé, Marcus, tu fais visiter ou qu...

Gregor et Johnson sortirent leurs armes et Marcie se tut aussitôt. Les autres caissiers se retournèrent simultanément.

— N'essaie pas de nous en empêcher, Marcie, tonna Marcus. Donne-nous seulement l'argent et nous partirons sans faire de mal à personne.

Marcie lui lança un regard trahi qui faisait mal et qu'il préféra ignorer.

— Marcus, je... ne comprends pas comment tu as pu...

— La ferme, Marcie, et dos au mur, intervint Gregor.

— Faites tout ce qu'il dit et personne ne sera blessé, répéta Marcus.

Du canon de son arme, il désigna le mur. Les autres employés rejoignirent Marcie.

Gregor ouvrit les tiroirs des caisses et se mit à remplir un sac. Marcus surveillait les caissiers tandis que Johnson s'occupait du petit coffre-fort situé au centre de la pièce. Les deux clients qui faisaient la queue à l'extrémité du guichet ne pouvaient pas voir ce qui se passait.

Johnson installa un cordon détonnant, le couvrit d'un gilet pare-balles et recula. Gregor finissait de vider les tiroirs au fond du bureau quand les clients comprirent ce qui se passait.

— Baisse-toi, dit-il à Johnson.

Celui-ci fit signe à Gregor, Marcus et les caissiers.

— Fermez les yeux, la bouche et couvrez-vous les oreilles.

Il y eut une petite explosion comme une pétarade. Johnson aspergea immédiatement le contenu du coffre à l'aide d'un extincteur.

— Aux voleurs ! hurla Marcie.

Gregor la frappa au visage d'un coup de crosse et pointa son arme sur les autres caissiers. Marcus lui saisit le bras.

— On n'a pas le temps pour ça, Gregor.

Johnson vida le coffre, Gregor tira quelques coups de mitraillette dans le plafond puis pointa de nouveau son arme sur les caissiers avec un regard fou.

— Allez, Gregor, laisse tomber, insista Marcus. Johnson a terminé.

Gregor hocha la tête et fonça vers la porte. Marcus et Johnson s'élancèrent derrière lui, traversèrent le sas et poussèrent la double porte tandis que la panique envahissait le casino.

La double porte s'ouvrit sur Boggs qui se laissait tomber à genoux sur Sams. Il y eut un douloureux craquement de vertèbres, mais aucune injure. A côté d'eux, Cally était pâle à mourir, nota Marcus.

— Merde..., murmura Johnson.

— P... Sams. Qu'est-ce qui se passe ? s'emporta Gregor.

Repoussant Boggs, il s'agenouilla près de la tête de Sams.

— Je ne... sais pas. Ça c'est... remis en place ce matin. Mais cette fois... je... n'arrive toujours pas...

Sams essaya en vain de se lever et retomba sur le sol bétonné.

— J'ai du mal à... reprendre mon souffle.

— C'est déjà arrivé ce matin et personne ne m'a rien dit ?

Personne ne répondit.

— Imbécile. Je devrais te laisser ici.

Ses doigts se crispaient sur la poignée de la mitrailleuse.

Marcus s'interposa devant Cally.

— Et merde, éructa Gregor. Si tu ne peux pas te lever, on va devoir te porter. Le bac à linge est trop rempli pour qu'on t'y mette.

Gregor et Johnson remirent leurs sacs à Marcus et relevèrent Sams qui poussa des cris perçants.

— Ah, mon Dieu, ça... ne m'a... jamais... fait aussi... mal.

— Je ne veux pas le savoir, râla Gregor.

Sams pâlit encore d'un cran et ils le transportèrent jusqu'au quai de chargement. Boggs poussait le chariot à linge plein de billets tandis que Marcus et Cally fermaient la marche avec les caissons à roulettes.

— Que va-t-il se passer maintenant ? chuchota-t-elle.

— Aucune idée. Restez près de moi.

— Pas de problème.

On étendit Sams sur la banquette centrale de la Suburban. Il avait les yeux fermés. Il semblait avoir perdu connaissance, songea Marcus.

— C'est tout ce qu'on peut faire pour lui, pour l'instant, déclara Gregor. Chargez-moi ce putain de fric.

Les hommes déchargèrent le chariot et les caissons.

— Ça va être un peu juste, remarqua Boggs en jetant les liasses filmées sur la plate-forme arrière.

— Il n'y aura peut-être pas assez de place pour nous tous, renchérit Johnson en extirpant les sacs du chariot.

— On tiendra largement sur deux banquettes, rétorqua Gregor.

Marcus chargea les derniers blocs filmés, Johnson et Boggs les deux derniers sacs.

— Terminé.

— Allez au bateau, ordonna Gregor.

Il faisait visiblement des efforts pour se ressaisir.

— Madame Burnett, asseyez-vous devant avec Boggs et moi-même. Marcus, à l'arrière avec Johnson.

Marcus se retint de protester contre ces dispositions et tous grimpèrent à bord du SUV. Boggs fit rugir le moteur et s'éloigna du quai, en direction de la rivière. Sams gémit lorsqu'il vira brusquement à gauche pour approcher le plus possible la voiture du bateau.

Le véhicule ne s'était pas encore immobilisé que Gregor en descendit. Johnson et Boggs le suivirent. Marcus prit la main de Cally pour l'aider à descendre du marchepied.

— Restez à côté de moi, lui glissa-t-il.

Elle acquiesça. La lumière des phares éclairait son regard apeuré. Elle aida néanmoins à décharger et à empiler tous les sacs en toile sur le tribord du bateau.

Les sacs-poubelle et les blocs filmés furent déposés à la poupe. Johnson et Boggs portèrent Sams à bord et l'allongèrent sur le pont. Il semblait avoir repris légèrement ses esprits mais ne pouvait toujours pas remuer les jambes.

Des phares les éclairèrent soudain. Une voiture arrivait à vive allure sur la route de service. Gregor souleva Cally et la jeta sur le bateau. Elle tomba à quatre pattes, s'écorchant les mains au passage. Marcus étouffa un juron.

Tout le monde monta à bord tandis que Johnson poussait l'embarcation. Boggs et lui se placèrent à l'avant. Marcus se faufila jusqu'à Cally derrière

la cabine et l'entoura de son bras. Gregor démarra et recula en faisant une embardée. Un petit sac passa par-dessus bord.

— Faites gaffe ! hurla Gregor par la fenêtre de la cabine. Rattrapez ce sac !

Johnson se pencha par-dessus bord pour tenter de le saisir, mais il avait déjà coulé.

— Fais gaffe à ce que tu fais ! répéta Gregor.

— A condition que tu fasses pareil.

Tandis que Gregor s'engageait dans le courant rapide, Johnson consulta sa montre et se glissa à l'arrière du bateau. Là, il fouilla dans le matériel et en sortit une petite boîte noire.

Marcus se retourna vers le Paddlewheel.

La voiture qui les avait suivis était garée au bord de la rivière, à côté de la Chevrolet abandonnée. Un homme se tenait dans la lumière des phares.

— Qui est-ce ? demanda Boggs.

Tout le monde se retourna, sauf Johnson.

— Sûrement un agent de sé...

Une explosion retentit dans la nuit, coupant la réponse de Marcus. Une déflagration du local générateur illumina la nuit et une boule de feu s'éleva à vingt mètres dans le ciel. Les ondes de choc étaient sensibles même sur la rivière.

Les lumières du casino s'éteignirent instantanément.

La voiture de l'inconnu fut projetée en arrière par l'explosion de la Chevrolet. L'homme qu'ils observaient un instant auparavant avait disparu.

Des débris projetés en l'air retombèrent sur l'eau.

Cally poussa un cri tandis que plusieurs explosions secondaires se produisaient dans le générateur.

Autour d'eux, les flammes et la fumée se reflétaient sur l'eau.

Cally, horrifiée, fixait le rivage tandis que le bruit des explosions s'évanouissait peu à peu. La tête appuyée contre l'un des sacs comme sur un oreiller, elle n'arrivait pas à respirer. Un poids lui écrasait la poitrine.

Marcus s'était jeté sur elle au moment où les débris enflammés s'étaient mis à pleuvoir. Il lui couvrait en partie le visage de ses bras.

— Vous vous sentez bien ?

Il s'agenouilla et lui prit la main, qu'il serra entre ses doigts. Le ciel était lumineux, comme si l'aube allait se lever à 3 heures du matin.

— Non. Je devrais ?

Il secoua la tête et se pencha pour lui parler. Ses paroles déplaçaient de l'air près de son visage. Il chuchotait malgré les rugissements du moteur.

— Vous ne devriez même pas être là.

— Je n'ai pas eu le choix.

— Je sais.

— Avez-vous une idée de l'endroit où se trouve Harris ?

— Je n'ai rien pu découvrir. C'est pour cela que je ne vous ai pas contactée.

— Et c'est pour cela que vous avez dû accomplir le braquage jusqu'au bout ?

Il ne répondit pas mais garda sa main dans la sienne en l'effleurant si doucement que sa caresse était presque érotique. Il éveillait en elle des sentiments totalement déplacés.

Les lueurs de l'incendie s'estompaient tandis que le bateau filait le long de la rivière.

— Pourquoi faites-vous cela ?

Il mit longtemps à répondre et prit une profonde inspiration avant de se lancer.

— Je vous l’ai dit hier soir : pendant les moments que j’ai passés avec Harris, avec vous, je ne faisais pas semblant.

Cally tenta de l’observer malgré l’obscurité, regrettant soudain les flammes disparues, qui lui auraient permis de lire dans les yeux de Marcus.

Quelque chose se détendit en elle. Un morceau du rempart qu’elle avait érigé autour de son cœur à la mort de Jamie se défaisait. Ce rempart qu’elle avait maintenu intact depuis la naissance de son fils.

Ce n’était vraiment pas le moment de craquer, mais elle avait envie de pleurer, sur son sort, sur celui de Marcus, mais surtout pour Harris. Plus rien n’aurait d’importance si elle ne retrouvait pas son fils.

Toute cette histoire était surréaliste et ressemblait à un film d’action. A cette différence qu’elle lui arrivait à elle.

Elle n’avait plus vraiment la notion du temps. Néanmoins, l’air sembla fraîchir quand Gregor conduisit le bateau vers le milieu de la rivière.

Les feux de navigation baissés éclairaient faiblement l’eau devant le bateau. De temps à autre, une branche ou quelque autre débris flottant heurtaient le flanc du bateau. Au printemps, le Mississippi charriait toute sorte d’objets inattendus.

A bord, Sams gémissait de temps en temps. La tête posée sur l’un des sacs, il semblait perdre conscience par moments, nota Cally.

Marcus lui tenait toujours les mains. La chaleur des siennes était plus que réconfortante.

D’un côté, elle lui était reconnaissante de la distraire de cette horrible situation. D’un autre, elle avait honte. Elle n’aurait pas dû être attirée par lui. Pas dans de telles circonstances.

Fermant les yeux, elle essaya de s’imaginer ailleurs.

Harris.

Je suis dans sa chambre, je le berce pour qu’il s’endorme.

Le parfum de son bébé l’envahissait, la rassurait.

Un choc violent lui fit rouvrir les yeux.

— Rattrapez ces sacs ! cria Gregor à Boggs et Johnson.

Un énorme tronc d’arbre, muni de ses branches et de ses racines, percutait le bateau. Le choc à bâbord éjecta Marcus de son siège.

Un grincement métallique semblable au bruit d’une tronçonneuse résonna tandis que le bateau se soulevait. Sacs et blocs de billets glissèrent

dans l'eau tandis que le bateau continuait de chavirer dangereusement.

— Attrapez l'argent ! hurla Gregor.

Boggs et Johnson plongèrent dans la direction de Cally pour saisir les sacs. Elle se leva, essayant à la fois de s'accrocher au rebord du bateau et de s'éloigner d'eux.

— Cally, asseyez-vous ! s'écria Marcus.

Le bateau bascula à bâbord et retomba dans un grand bruit.

— Marcus !

Cally fut projetée en l'air, retombant sur le dos, raccrochée à rien.

Une fraction de seconde plus tard, l'eau glacée la recouvrit, emplissant sa bouche et son nez. Paralysée par la peur, elle ne fit aucun mouvement quand le courant l'attira vers le fond.

Elle se noyait.

A la seconde secousse, Marcus tomba sur son épaule convalescente. Il avait toujours plus ou moins mal au bras mais cette douleur-là fut horrible. Et il crut défaillir quand Cally passa par-dessus bord.

Gregor fit un écart à tribord pour éviter une nouvelle collision, mais la manœuvre eut pour effet d'attirer les racines entre les deux moteurs.

La poupe se retrouva coincée sur l'arbre et le bateau se mit à osciller alternativement à tribord et à bâbord. Il tournait simultanément en rond, comme dans un carrousel effréné. Johnson et Boggs se démenaient pour empêcher l'argent de passer par-dessus bord.

— Retiens ces sacs, bordel ! fit Johnson.

— C'est ce que j'essaie de faire, imbécile.

Sams se retourna sur le ventre avec des cris qu'étouffèrent les planches du pont.

— Un de vous trois pour m'aider à barrer ! cria Gregor.

Marcus scrutait l'eau.

— Cally ! Cally ! Où êtes-vous ?

Elle était introuvable et le bateau se balançait toujours d'un côté à l'autre. Ce balancement ample et violent menaçait de les faire chavirer d'une seconde à l'autre.

Sams était baladé à chaque mouvement. Lors d'un balancement particulièrement brutal, il fut projeté dans l'eau.

— A l'aide !

Johnson se précipita pour le rattraper mais Sams, incapable de remuer les jambes, coulait inexorablement.

— Je suis coincé dans les branches. Je ne peux pas bouger ! Je vais me noyer ! A l'aide !

Boggs se tourna vers Marcus.

— Il faut que tu l'aides. Moi, je ne peux pas laisser les sacs.

L'arbre s'encastra plus étroitement entre les moteurs, se glissant davantage sous la coque. Les branches entraînaient Sams vers le fond. Il ne pouvait nager à cause de ses jambes paralysées. Johnson le tirait, mais le combat était perdu d'avance.

Et où donc était passé Gregor ? se demanda Marcus.

De son bras indemne, il saisit un gilet de sauvetage sous le siège et le lança à Johnson.

Puis, muni de deux autres gilets, il grimpa sur la poupe.

— Cally ? Cally, répondez !

A quelle distance était-elle derrière eux ?

Il n'en avait pas la moindre idée et n'avait d'autre choix que d'aller à sa recherche. Restait à espérer qu'elle ne soit pas prise dans les branches comme Sams.

Méprisant la douleur qui torturait son épaule, il s'adossa à la paroi et enfila le gilet. Il devait plonger au bon moment pour éviter les hélices et l'arbre. Il attendit que le bateau bascule à tribord, inspira profondément et sauta.

Cally s'enfonçait dans l'eau, terrorisée. Dans quel sens devait-elle nager pour regagner la surface ?

Alors qu'elle essayait de s'orienter, quelque chose lui heurta la tête et le dos. C'était un sac de billets, comprit-elle après un instant. La surface était donc de ce côté.

Crachotant, à bout de souffle, elle sortit la tête à l'air libre et se mit à brasser l'eau. Le bateau, à vingt mètres, oscillait dangereusement autour d'un tronc d'arbre.

Toussant encore à cause de l'eau inhalée, elle voulut appeler à l'aide mais ne put émettre qu'un croassement.

Le limon avait un goût amer. Les voix des hommes portaient sur l'eau. Ils criaient de redresser le bateau et de retenir les sacs. Parmi les hurlements et les jurons, Marcus la cherchait.

— Cally ! Cally ! Où êtes-vous ?

Le bateau s'éloignait, la panique la gagnait de plus en plus. Son cauchemar se réalisait — se noyer dans la rivière comme Jamie. Elle allait être recouverte par l'eau, aspirée vers le fond, toujours plus loin. Déjà, l'eau lui comprimait la poitrine tandis qu'elle cherchait à respirer.

— Marcus ! Marcus ! A l'aide !

Sa voix était inaudible.

Les feux du bateau disparurent et une obscurité profonde l'enveloppa comme une épaisse couverture. Bonne nageuse, elle devait pouvoir se maintenir à flot pendant des heures mais, quand les voix s'évanouirent dans la nuit, sa peur de l'eau devint la plus forte.

Il ne s'agissait pas simplement de nager jusqu'à la berge. Elle allait devoir lutter contre les tourbillons, les contre-courants, les courants et les

serpents sur les huit cents mètres qui la séparaient de la terre ferme.

Tu ne vas pas te noyer. Débarrasse-toi de tes chaussures et nage, nom d'un chien.

Elle allait retirer ses sandales quand des clapotis énergiques résonnèrent à quelques mètres d'elle.

— Cally ? Où êtes-vous ?

C'était la voix de Marcus, claire et ferme. Un immense soulagement l'envahit et elle renonça à retirer ses chaussures.

— Marcus ! Marcus, je suis là !

Marcus était au bord du délire quand il rejoignit Cally. Il voulait la serrer dans ses bras. Il avait tellement craint le pire. Heureusement, l'obscurité cachait l'angoisse qui l'avait envahi quand Cally était passée par-dessus bord.

Il lui passa le gilet de sauvetage.

— Cally... Vous n'avez rien ?

Il luttait pour garder une voix calme, serrant les dents tandis qu'il nouait les liens du gilet autour de Cally.

Son épaule lui faisait un mal de chien, mais cela n'avait plus d'importance.

— Vous êtes venu me chercher...

Elle semblait incrédule.

— Vous n'avez rien ? insista-t-il, essoufflé.

C'était contraire à ses règles de conduite, mais c'était plus fort que lui. Il effleura sa joue puis s'immobilisa un moment pour lui lever le menton et scruter son visage. Elle semblait concentrée.

— Je... je crois que non... Vous avez plongé pour me retrouver. Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

Elle bredouillait, visiblement stupéfaite des risques qu'il avait pris pour la retrouver.

Il détailla encore un instant son visage. Une terrible envie de l'embrasser le tenaillait. Mais ce n'était ni le moment ni l'endroit.

Pourtant, il était hypnotisé par sa bouche. Elle devait l'avoir deviné car elle ne disait plus rien.

Il éprouvait réellement quelque chose pour elle.

Elle posa une main sur la sienne. Leurs gilets de sauvetage les maintenaient à flot qu'ils nagent ou pas. La bouche de Cally s'arrondit dans un étonnement silencieux. Elle avait compris.

— Croyez-moi, Cally, je n'ai fait preuve d'aucun héroïsme en plongeant. Un arbre s'est glissé sous la poupe et a penché le bateau. Ils auront de la chance s'il ne chavire pas.

— Non ! S'ils se noient, comment on retrouvera Harris ?

— Ne pensez pas à cela pour l'instant. C'est notre propre noyade que nous devons essayer d'éviter... Ça ne va pas être simple.

— Où sommes-nous ?

— Bonne question. Je n'en sais rien. Le courant va nous entraîner en aval pendant la traversée. Nous tâcherons de nous repérer une fois sur la berge.

— Vous êtes bon nageur ?

— Plutôt, oui.

— Moi aussi.

— Parfait, alors. Que la fête commence.

Malmenés par le courant glacial et constamment bombardés de débris divers, ils mirent le cap sur la berge orientale. Ils nageaient par à-coups, sans parler, concentrés sur leur tâche.

Cally était parfaitement capable d'atteindre la berge mais, quand une chose visqueuse glissa le long de son bras, elle prit peur. Si elle commençait à penser aux serpents, elle allait perdre les pédales. Elle préféra ignorer cette éventualité et continuer d'avancer. Les gilets de sauvetage ne facilitaient pas la progression, mais la sécurité qu'ils offraient compensait largement cet inconvénient.

Ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, et la berge apparaissait au loin. Heureusement, car elle était à bout de forces.

Chaque fois qu'ils faisaient une pause, Marcus la touchait, lui parlait, la calmait.

— Comment ça va ? s'enquit-il.

— Je m'accroche. Mais je préférerais avoir un banquet de mariage sur les bras.

— J'ignorais que vous faisiez aussi traiteur pour des mariages.

— Pas souvent. Cela m'oblige à embaucher du personnel.

— Quel genre de personnel ?

— Pourquoi ? Vous cherchez du travail ?

Il rit.

— Je ne suis pas sûr d'en avoir encore un quand tout cela sera fini.

Cette conversation avait quelque chose d'irréel, songea Cally. Comme s'ils papotaient dans un parc, assis sur un banc, alors qu'ils essayaient de ne pas finir noyés dans le Mississippi.

Ils firent encore trois pauses. A chacune, Marcus parlait, le plus naturellement du monde. Il cherchait certainement à la distraire pour qu'elle ne pense pas à toutes les choses épouvantables qui peuplaient la rivière.

Lorsqu'ils s'approchèrent enfin de la berge, Cally avait les bras douloureux et les yeux piquants. A cause de la crue, les arbres les plus proches de l'eau en temps normal se trouvaient sous l'eau et le faîte des branches affleurait à peine. Ils durent laisser flotter leurs jambes derrière eux pour ne pas s'y empêtrer.

— Attention aux serpents, avertit Marcus.

— Je vous interdis de prononcer ce mot.

Et voilà, elle ne pensait plus qu'aux serpents.

Ce genre de berge broussailleuse était l'habitat privilégié du mocassin d'eau, un serpent agressif et venimeux reconnaissable à son port de cygne sur l'eau. Rien ne pouvait être pire que d'en rencontrer un.

— Il y a une brèche entre ces arbres.

Marcus lui prit la main, l'arrachant à ces pensées peu rassurantes.

Sur la berge boueuse, il la tira hors de l'eau. Elle retomba sur lui. Ses vêtements mouillés collaient à sa peau comme une enveloppe de glace mais elle y prêta à peine attention. Heureuse de s'être tirée de la rivière sans avoir rencontré de serpent, elle était ivre de soulagement.

Des petits cailloux crissaient sous le poids de leurs corps chaque fois qu'elle bougeait. Marcus posa une main sur sa taille.

— Vous avez une idée de l'endroit où nous sommes ?

Son souffle était chaud sur sa joue glacée.

Elle se tourna face à lui, grisée par l'issue heureuse de cette traversée.

— Nous sommes hors de la rivière !

— Bravo.

Elle sourit et voulu rouler sur le côté mais Marcus l'arrêta encore, cette fois en touchant son visage comme il l'avait fait dans l'eau. Elle déglutit, à la fois embarrassée et troublée.

— Vous saignez, dit-il en essuyant sa joue.

— Nous devons avoir tous les deux des égratignures avec toutes les cochonneries qu'il y a dans le fleuve. Nous sommes bons pour une piqûre antitétanique.

Il glissa son autre main, plus fermement, autour de sa taille et l'air lui manqua. Une chaleur envahit son bas-ventre — une sensation qu'elle avait presque oubliée.

Le vent emporta les nuages qui masquaient la lune et le visage de Marcus apparut pleinement. Ses prunelles chocolat ne riaient plus, elles étaient pleines de désir et son corps était dur contre le sien.

Il scrutait son visage mais ne semblait plus y chercher les bosses ou les égratignures. Lorsqu'il se rapprocha du sien, elle ne chercha pas à l'éviter.

— Si vous ne voulez pas que je vous embrasse, dites-le tout de suite.

Elle le contempla, incapable de répondre, fouillant son regard.

— C'est ce que vous voulez ? demanda-t-il doucement.

Une fièvre montait en elle, une excitation comme elle n'en avait pas connu depuis une éternité. Toujours incapable de prononcer un mot, elle choisit une autre forme de réponse.

Elle prit la main que Marcus avait posée sur sa taille et l'attira plus bas. Il eut un petit rire étranglé et elle se pencha pour l'embrasser, retrouvant l'usage de sa voix.

— Vous parlez trop, Marcus.

Il posa les deux mains sur ses fesses, la serra contre son sexe gonflé et glissa sa langue dans sa bouche. Elle avait un goût de rivière et de menthe.

— D'accord, je la ferme maintenant. C'est juste que... j'ai été un peu choqué.

Il sourit et déposa une série de baisers sur sa joue et dans son cou.

De petits frissons la parcouraient.

— Hmm... Eh bien, tu sais ce qu'on dit des gens qu'un rien choque ?

Elle glissa une main entre eux pour déboutonner le jean de Marcus.

— Il faut les choquer plus souvent.

— Je ne me plaignais pas. C'était juste une remarque.

Comme il riait de nouveau, elle abaissa la fermeture de son jean. Il la fit rouler sur le dos à un endroit où le sol était plus mou. Une odeur forte émanait de l'humus. Quand il glissa une main entre ses cuisses et la caressa intimement à travers son pantacourt mouillé, Cally oublia tout le reste.

Renonçant aux plaisanteries, ils se déshabillèrent mutuellement. Elle enfouit les mains dans ses cheveux tandis qu'il glissait les siennes le long de ses seins et déboutonnait son chemisier. Elle poussa un soupir, s'abandonnant aux sensations.

Mais soudain, alors qu'il lui retirait son chemisier, le bruit de l'eau la rattrapa.

La rivière. Jamie. Harris.

Que lui prenait-il ? La froide réalité lui revenait en pleine figure. Elle repoussa désespérément Marcus.

— Non. Je ne peux pas... ici... faire ça.

Elle tenta de s'asseoir, entraînant Marcus dans son mouvement.

Il cessa instantanément ses caresses.

— Qu'y a-t-il ?

— Je suis désolée. C'est Harris, la rivière... Je... je ne peux pas, c'est tout.

Se dégageant maladroitement, elle croisa les bras.

Marcus lui tendit le chemisier qu'il venait de lui retirer. Elle l'enfila, honteuse de ce qu'elle avait failli faire.

— Cally, ce n'est pas grave. Je comprends parfaitement. Nous devons avancer. Nous devons trouver un téléphone.

Cally fit un effort pour ne pas partir d'un rire hystérique. Il comprenait parfaitement ? Comment pouvait-il alors qu'elle n'y comprenait rien elle-même ?

Elle se frictionna les bras. Mon Dieu, comment avait-elle pu oublier son fils, ne serait-ce qu'un instant ?

— Je suis désolée.

— Pourquoi ? Parce que vous avez failli faire l'amour avec moi ? Il n'y a pas de quoi être désolée.

— Non. C'est juste que... C'était une er...

— Non. Un réflexe de rescapé. On peut être heureux de s'en être sorti vivant au point d'éprouver le besoin de baiser sur-le-champ avec n'importe qui. Ce n'était rien d'autre. Vous ne devez pas vous sentir coupable.

Ah bon ? Elle ne voyait pas les choses comme ça.

— Je ne peux pas oublier ça comme ça.

— Il va bien falloir, le temps que nous nous sortions de là. Je suis sûr que vous pouvez.

Il s'exprimait d'une voix plus dure.

Apparemment sans gêne aucune, il se releva et referma son jean. Elle s'efforça de ne pas regarder. Ce qui s'était passé avait-il donc si peu d'importance pour lui ? Cela en avait eu pour elle... c'était bien ce qui l'effrayait. Cela avait pris trop d'importance.

— Vous avez une idée de l'endroit où nous sommes ?

Marcus se comportait comme s'ils venaient juste de prendre le thé.

Cally fit un effort pour répondre. Tout allait trop vite.

— Je crois que nous sommes près de Stewart Landing. Si c'est le cas, il doit y avoir une route juste derrière qui conduit à la digue. Nous devons être tout près de l'entrée du club de chasseurs. Mon mari en était membre.

— Palmers ? dit Marcus sans la regarder.

— Oui. Comment le connaissez-vous ?

— C'est l'endroit où Gregor doit rejoindre l'avion dans lequel il s'échappera.

— Sur la piste d'atterrissage ?

— En principe.

— Alors il est vraiment cinglé. Depuis les inondations du printemps, la piste n'est plus en état de supporter le poids d'un avion.

— Que voulez-vous dire ?

Marcus la regarda enfin. Ses prunelles brunes la transperçaient.

— C'est l'une des doléances des membres qui viennent de loin, répondit-elle. Ils ne peuvent pas arriver en avion lorsque le niveau du fleuve monte, même si la piste n'est pas inondée.

— Je ne comprends pas.

— Quand le Mississippi passe par-dessus la digue, les terres environnantes sont complètement saturées d'eau. Vous et moi pouvons marcher sur la piste, elle paraîtra parfaitement stable. Mais qu'un véhicule ou quelque chose de lourd s'y aventure et il s'enfonce jusqu'aux essieux.

Marcus sourit dans la demi-obscurité.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui. La piste est construite sur une parcelle voisine de la rivière. Elle peut paraître sèche et sûre mais en fait, il n'en est rien.

— Gregor ne pourra s'enfuir en avion, même s'il atteint la piste ?

— Non, pas après les inondations de ces derniers mois.

— Il sera donc coincé au camp des chasseurs ou obligé de retourner sur l'eau.

Marcus essora ses chaussettes et se rechaussa.

— Il faut que je trouve un téléphone. A quelle distance sommes-nous de la ville ?

— A environ seize kilomètres de Murphy's Point.

— Et de Palmers ? Pouvons-nous rejoindre le camp des chasseurs ?

— Si la rivière n'était pas si haute, il suffirait d'y aller à pied. Mais avec la crue, on ne peut y accéder qu'en bateau. Même le gardien doit s'y rendre en bateau en ce moment.

— Comment font les membres pour rejoindre leur chalet dans ce cas ?

— Ils viennent en bateau également.

— Où s'amarrent-ils ?

— Ici même. Ils gagnent du temps en les laissant ici. Ça leur évite de les remorquer jusqu'au camp chaque fois. Regardez, en voilà un.

Elle désigna une bosse informe quelques mètres plus loin.

— Combien de temps faut-il pour rejoindre le camp d'ici ?

— Un quart d'heure, plus ou moins. Mais attend...

— Génial.

— Je n'aime pas cette idée, Marcus. C'est terriblement dangereux de prendre la rivière à bord d'un de ces canots, même quand on s'y connaît.

— Après ce que nous venons de faire, je crois que je m'en sortirai.

— Nous avons eu beaucoup de chance. Je refuse de retourner sur la rivière.

— Vous peut-être, moi non.

— Marcus, vous n'y arriverez pas tout seul, la nuit, sans connaître le secteur. Vous pourriez être happé par des branches ou chavirer.

— Tout ira bien.

Il se leva et se dirigea vers l'embarcation.

— Vous ne savez même pas où il faut aller.

Elle le suivit tant bien que mal, posant les pieds avec précaution car elle était déchaussée et sa cheville lui faisait toujours mal.

Marcus tourna le canot à l'endroit et le poussa vers l'eau.

— Mon mari s'est noyé dans cette rivière en chavirant avec un canot comme celui-ci. N'y allez pas, je vous en prie.

Marcus était en train de raccorder le moteur à l'alimentation. Il s'arrêta et la regarda.

— Ça va bien se passer. Faites-moi confiance.

Puis il baissa la tête et reprit son travail.

— Allez au diable ! C'est exactement ce que m'a dit Jamie le matin où il s'est noyé !

Elle s'interrompit, étonnée de son emportement. Le stress de ce qu'elle avait failli faire avec Marcus, le souci qu'elle se faisait pour Harris, pour

Marcus, pour tout, étaient à leur comble. Les mots s'échappaient de ses lèvres malgré elle.

— Je l'ai supplié de ne pas aller pêcher. Le niveau de l'eau était trop élevé. C'était dangereux mais il y est allé quand même et il est mort. Et je me suis retrouvée... je me suis retrouvée toute seule pour ramasser les morceaux.

Elle faisait de grands gestes avec les bras, elle perdait la tête.

— Pourquoi devrais-je vous faire confiance ? Je ne vous connais même pas et vous vous lancez dans une aventure insensée alors que je vous supplie de ne pas le faire. Que ferez-vous une fois là-bas ? Même si l'avion s'est posé, comment arrêterez-vous ces hommes ? Ne me dites pas que vous aviez prévu cette éventualité.

Marcus répondit avec calme et douceur.

— Je découvrirai où ils cachent Harris.

— Mais comment pouvez-vous...

Elle n'acheva pas sa phrase. Pourquoi hurlait-elle ? Sa colère n'avait rien à voir avec Marcus. Elle essayait seulement de retrouver son fils.

Elle ferma les yeux et secoua la tête. La personne à laquelle elle en voulait vraiment, c'était... Jamie. Jamie, qui l'avait abandonnée avec une ferme endettée et un bébé en route.

Il n'avait pas fait exprès de la laisser dans cette situation. Sa raison lui permettait de le comprendre. Mais, le jour où il était mort, tous les plans qu'elle avait conçus pour sa vie à long terme et sa sécurité matérielle s'étaient effondrés. Elle avait cédé à la peur et... à la colère. Pourtant, elle n'avait jamais admis sa rancœur devant personne, pas même devant elle-même.

Elle avait rebâti avec entêtement une stabilité illusoire pour Harris et pour elle, jusqu'au jour où Gregor était arrivé et avait tout balayé. Voilà d'où venait sa colère. Elle avait honte de s'être emportée — tout semblait lui échapper totalement.

— Marcus, je suis vraiment désolée. Je sais que vous cherchez à m'aider.

Elle se tourna vers la rivière et la devina qui roulait au-delà de son champ visuel. Tout comme elle devinait le regard de Marcus posé sur elle, sans pouvoir se résoudre à lever les yeux vers lui.

— Je déteste m'emporter. Je vous assure. Même si ça ne s'est pas vu ces derniers jours. J'ai complètement perdu les pédales.

— Vous ne voyez pas combien vous êtes forte, au contraire ? Peu de personnes auraient résisté à ce que vous endurez depuis vingt-quatre heures.

La voix de Marcus était pleine d'admiration. Il tendit le bras vers elle.

— Pourquoi faites-vous tout cela, Marcus ?

Il ne répondit pas immédiatement. Mais c'était de plus en plus évident, comprit Cally : il avait véritablement des sentiments pour elle. Il était prêt à risquer sa vie pour retrouver Harris, comme il l'avait risquée pour la sauver dans la rivière.

— Je ne joue pas, Cally. Je ne fais pas semblant.

Il posa ses mains chaudes sur son chemisier trempé.

— Mais vous ne me connaissez même pas, souffla-t-elle.

Sa maladresse la fit grimacer, mais Marcus rit.

— Enfin, pas vraiment... je ne parle pas au sens biblique.

— J'en sais suffisamment sur vous et je vous connaissais déjà suffisamment avant que nous ne soyons à deux doigts de faire l'amour. Vous êtes prête à tout pour protéger ceux que vous aimez. Mais n'allez pas m'idéaliser, Cally. Si vous me connaissiez vraiment, si vous saviez ce que j'ai fait, vous prendriez vos jambes à votre cou.

Tandis qu'il la regardait dans l'obscurité, le vent se leva. Les nuages s'écartèrent et la lune éclaira le visage de Marcus. Son regard exprimait un désir si intense qu'elle en eut des picotements dans les bras.

Il la lâcha brusquement, comme si elle lui brûlait les mains, mais la chaleur de son regard traversait encore ses vêtements mouillés. Elle était incapable de se détourner. Ce n'était plus la réaction d'une rescapée.

Un hululement de chouette rompit le charme.

— Je ne prends pas mes jambes à mon cou. Je viens avec vous. Ne discutez pas.

Il faillit dire quelque chose mais se ravisa.

Cally se baissa pour pousser l'embarcation dans l'eau en faisant comme s'il n'était pas là. Ses mains tremblaient, son cœur cognait. La présence de Marcus la rendait extrêmement nerveuse.

— Je vous emmène jusque chez le gardien, annonça-t-il. Mais j'irai seul à la piste.

Sans répondre, elle grimpa à bord du canot et s'assit à la proue. Marcus s'installa derrière elle. Après deux faux départs, le moteur se mit à tourner. Ils n'échangèrent plus un mot et Marcus se dirigea entre les arbres tordus jusqu'au fleuve.

Gregor se releva au moment où Marcus plongeait du bateau. Il secoua la tête pour lutter contre sa vision brouillée.

Grossière erreur. C'était comme s'il avait été assommé et son bras le faisait horriblement souffrir. Il devait être cassé. Combien de temps était-il resté inconscient ?

— Gregor ? Où t'es, bon Dieu ? cria Johnson.

Gregor ne répondit pas. Johnson continua à beugler :

— Boggs, espèce d'abruti, viens m'aider, vieux. Je ne peux pas y arriver tout seul.

Boggs secouait la tête, accroché aux sacs de toile. Il ne restait que quelques sacs de billets. Tous les blocs filmés avaient disparu.

— Espèce de salaud ! reprit Johnson. Il va se noyer si tu ne viens pas m'aider.

Gregor trébucha sur une rame et sortit de la cabine d'un pas mal assuré. Johnson essayait de dégager Sams des branches en le tirant par un bras.

— Gregor ! Gregor, viens m'aider.

Sams coulait inexorablement. Johnson lui glissa une bouée de sauvetage sous les bras.

— Il faut que je plonge pour le libérer. Cette bouée ne servira pas à grand-chose. L'arbre l'entraîne sous le bateau.

Gregor s'en fichait pas mal mais par principe tira Sams à l'aide de son bras valide.

Johnson sortit une longue machette de l'étui qu'il portait sur le dos et se glissa dans l'eau. Evitant soigneusement de s'y laisser prendre, il se mit à trancher les branches.

Cela ne marcherait pas, songea Gregor. Sams semblait le comprendre aussi. Il paniquait de plus en plus au fur et à mesure que le bateau oscillait sur l'arbre, l'entraînant implacablement sous les vagues. Son visage disparaissait presque entièrement dans l'eau.

— Mon Dieu... je vais me noyer... Johnson... Gregor... aidez-moi...

Le bateau se balançait toujours. Johnson continuait de sectionner les branches car il ne pouvait rien faire d'autre, hormis regarder Sams se noyer. Plus vite il les coupait, plus vite Sams sombrait.

Gregor tenta de le calmer, mais Sams savait qu'il allait mourir. Comme s'il ne voulait pas abandonner la partie, Johnson jeta sa machette et tenta de tirer Sams par les épaules. Ce fut peine perdue. Les jambes de Sams,

emprisonnées dans les branches, étaient inexorablement entraînées sous le bateau. Johnson ne pouvait l'extraire de là.

Sams pleurait et criait dès que sa tête sortait de l'eau, farouchement cramponné à Gregor. Le cauchemar s'acheva en trois minutes. Sams disparut sous l'eau une dernière fois et son emprise se desserra. Johnson tenta de le libérer jusqu'à la dernière seconde.

— C'est fini, commenta Gregor.

Johnson se hissa à bord en couvrant Boggs d'injures.

— J'aurais pu le sauver si on s'y était mis plus tôt. Mais toi tu es resté planté là à le regarder se noyer. Je te tuerai de mes propres mains !

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? geignit Boggs. Que je laisse tout filer par-dessus bord ?

Johnson lui répondit d'un coup de poing dans l'abdomen. Boggs se plia en deux en expirant tout l'air de ses poumons.

Johnson prit alors son élan pour porter un second coup, mais Boggs riposta d'un crochet du droit qui jeta son adversaire sur le dos en travers d'un banc en aluminium. Gregor préférait ne pas intervenir.

Johnson se releva et quand son adversaire pivota face à lui, il l'accueillit d'un uppercut au moment où le bateau tanguait. Boggs tomba à la renverse sur les sacs. Sa tête heurta le bastingage avec un bruit de melon éclaté. Il ne bougea plus.

Gregor baissa le regard vers lui : le sang giclait et s'accumulait sur le sac. Boggs respirait encore mais Johnson ne se donna pas la peine de vérifier son pouls. Il le tira juste à l'écart des sacs et se laissa tomber sur un des bancs en se prenant la tête entre les mains.

— Ce salaud, il a eu ce qu'il méritait.

Gregor ne répondit pas mais Johnson avait raison. Boggs ne comptait pas. Et au fond, Sams non plus.

Gregor et lui étaient amis depuis vingt ans, avaient effectué ensemble des centaines de missions. Mais Sams avait été trop têtu sur ce coup-là. On ne fait pas un braquage quand on ne peut pas courir.

Gregor poussa un profond soupir puis retourna à des choses plus importantes.

Le bateau se détacha de l'arbre dans un grand bruit d'éclaboussures. Les racines s'étaient dégagées toutes seules à la faveur des oscillations provoquées par la bagarre. La majeure partie de l'argent était perdue. Et ça,

c'était vraiment grave. Gregor était hors de lui. Il ne restait plus que quatre sacs de toile.

Il devait quitter la rivière et rejoindre la terre ferme avant de perdre le reste. Johnson et lui pouvaient manœuvrer le bateau à deux. Ils devaient y parvenir, songea Gregor.

Il avait un avion à prendre.

OceanofPDF.com

Marcus dirigea le canot parmi les arbres, les broussailles et les débris jusqu'à la rampe gravillonnée. Le chalet du gardien était juste en face. Dès qu'il aurait trouvé un téléphone et mis Cally en sécurité, il repartirait afin d'arrêter Gregor à lui tout seul. Sa déontologie avait du plomb dans l'aile.

Ils s'apprêtaient tous deux à faire une chose qu'ils regretteraient ensuite. Du moins lui ne la regretterait-il pas. Cally si. Il devait la protéger y compris de lui-même, s'il le pouvait.

En aurait-il la force ?

Dix minutes plus tard, Cally l'aida à enfoncer la porte de M. Sydney.

— Où croyez-vous qu'il soit ? Parti faire les courses ?

Marcus pénétra dans le chalet, étonné de parler d'une voix si coupante. Cally grelottait ; elle enfila une veste qui traînait dans l'entrée.

— Le téléphone est juste là.

Elle désigna le salon et s'éloigna, sans doute à la recherche de vêtements secs.

La pièce était décorée de façon spartiate. Un poêle Franklin, un fauteuil relax en vinyle usé et une télévision en étaient les pièces maîtresses. De nombreuses cannes à pêche ornaient les murs, disséminées parmi les trophées naturalisés.

Toute la pièce sentait le poisson frit et le feu de bois. Un râtelier en occupait un angle : deux fusils, trois carabines et plusieurs armes de poing. Sydney était bien équipé pour le travail ou pour un petit coup de force, songea Marcus.

— J'ai trouvé des vêtements, annonça Cally dans la pièce voisine.

Elle réapparut, chargée de pantalons de sport et de sweat-shirts.

— Vous devriez prendre une douche, Cally. Ça vous réchaufferait. Vous claquez des dents. J'en ai pour quelques minutes au téléphone.

Elle se figea alors qu'elle enfilait un sweat.

— Et Harris ?

Pas moyen de lui dorer la pilule.

— Faites-moi confiance. Je dois appeler. Asa sait ce qui se passe. Avec un peu de chance, il a déjà contacté Hodges. Mais je dois l'appeler au cas où il ne l'aurait pas encore fait.

— Mais si...

— Cally, on n'a aucun intérêt à ne pas appeler maintenant. Gregor a peut-être chaviré. Si tel est le cas, nous avons besoin d'aide pour retrouver votre fils.

— Vous pensez qu'il est déjà mort, c'est ça ?

Elle parlait d'une voix blanche.

Marcus reposa le combiné et la prit dans ses bras. Elle avait enfilé un sweat immense. Ses cheveux étaient encore mouillés et elle semblait très tendue. Par inquiétude ou parce qu'il la serrait contre lui ?

— Non, je ne pense pas qu'il soit mort. Gregor le retient quelque part. Il est peut-être chez un ami de Gregor ou d'un de ses hommes. Nous allons le retrouver mais pour cela il faut appeler des renforts. Le plus tôt sera le mieux.

— On ne peut vraiment pas attendre ? murmura-t-elle contre lui.

— Non, car de deux choses l'une. Si Gregor a bel et bien fait naufrage, il ne pourra pas appeler la personne qui retient Harris et cette personne ne saura plus quoi faire de lui. Mais si Gregor n'a pas fait naufrage, son plan est très sérieusement compromis et il sera plus pressé de s'enfuir que de récupérer votre fils.

Elle parut se détendre un peu.

Il avait envie de la garder encore contre lui, mais elle releva la tête.

— Les hommes envoyés par votre patron seront prudents ? Ils ne tueront pas Gregor et ne lui feront rien tant que nous n'aurons pas retrouvé Harris ? Ils ne feront pas de bêtise ?

— Non. Ils ne feront rien de tout ça, faites-moi confiance.

Pourvu que les événements lui donnent raison !

Il scruta le regard de Cally. Elle avait le nez rouge, le menton égratigné mais l'œil sec. Il lui caressa la joue.

— Vous pourriez me garder comme ça encore un peu ?

Il la serra plus fort et elle cala son menton contre son torse.

— Merci.

Il rit dans sa barbe.

— Ce n'est pas vraiment une corvée !

Elle se mordait la lèvre inférieure, son cœur battait contre le sien et il eut envie d'elle.

Il avait menti, sur la berge. Il ne l'avait pas embrassée par soulagement d'être sain et sauf. Avec elle, il se prenait à rêver de choses qu'il avait crues définitivement impossibles.

Il se pencha vers elle pour l'embrasser mais elle prit une profonde inspiration et glissa hors de ses bras.

— Vous avez raison, je le sais. Appelez-les.

Elle disparut dans la salle de bains, qui donnait sur le salon.

Elle était plus sage que lui. Il fixa la porte de la salle de bains jusqu'à ce que la douche coule. Puis il composa le numéro.

Deux heures s'étaient écoulées depuis le braquage. Hodges avait déjà eu vent de l'explosion car ses hommes faisaient partie des forces spéciales du secteur. Il était en route et tenta de sermonner Marcus pour n'avoir pas appelé plus tôt, mais la communication était si mauvaise que le lieutenant abandonna et les deux hommes s'en tinrent à l'essentiel.

L'enlèvement de Harris. Le braquage. La rivière.

Marcus resta en ligne le temps que Hodges aboie ses ordres afin de déclencher une alerte Amber.

Puis Hodges lui annonça la mauvaise nouvelle :

— L'homme que tu as aperçu dans le faisceau des phares, près de l'embarcadère du Paddlewheel, c'était Asa. Il a subi de graves brûlures, il est aux urgences à Murphy's Point.

Marcus soupira lourdement, tandis que Hodges poursuivait :

— Le détachement spécial devrait être sur place dans une heure. Attendez-les. Pour le moment, c'est la police locale qui s'en occupe. Ils ont été retenus par un incendie dans une usine. Toute la police du comté est là-bas. On a mis une éternité à trouver le shérif.

Marcus ne saisissait qu'un mot sur deux à cause de la friture, mais l'agacement de Hodges à l'encontre de la police locale était on ne peut plus clair.

— Comme ils ont fait sauter le pont de River Road, les véhicules d'urgence ont mis un certain temps pour accéder au casino. Un esprit

brillant a fini par s'apercevoir qu'on pouvait le rejoindre en passant par les champs qui entourent le passage hydraulique. Des hélicoptères sont en route. Ils vont commencer les recherches au-dessus de la rivière.

— Le bateau à bord duquel ils se sont enfuis a pratiquement chaviré, précisa Marcus. Je ne sais pas s'ils sont encore là-bas. Ils sont peut-être tous noyés à l'heure qu'il est.

— Espérons-le.

Heureusement que Cally ne pouvait pas entendre ça, songea Marcus.

— Dans combien de temps l'alerte Amber sera-t-elle diffusée par hélicoptère ?

— En ce moment même. Le FBI va sûrement vouloir envoyer une équipe. La fiesta bat déjà son plein.

— Autre chose, annonça Marcus, il y a un blessé à River Trace. Kevin Tucker.

Il patienta encore en ligne, le temps que Hodges demande qu'une ambulance soit envoyée sur place.

— Mon lieutenant, je vous rejoins sur la piste d'atterrissage. C'est là que Gregor a prévu de retrouver son pilote.

— Faites gaffe à vous. Et attendez les renforts, Marcus. Une heure, pas plus... c'est le temps qu'il leur faut pour vous rejoindre, mais attendez. C'est un ordre. Il est hors de question que je perde encore un homme cette nuit.

— Oui, mon lieutenant.

La douche coulait toujours quand Marcus raccrocha et il avait une heure à tuer.

Il fixa l'armoire vitrée où étaient rangées les armes. Il aurait aimé l'ouvrir sans la démolir, si possible. Il étudiait le problème quand Cally sortit de la salle de bains enroulée dans une fine serviette de bain.

Un nuage de vapeur la suivait et des boucles mouillées encadraient son visage. Sa peau était rosie de chaleur. Un violent désir traversa Marcus.

Il avait envie de terminer ce qu'ils avaient commencé au bord de la rivière. Mais la sécurité de Cally passait avant ses désirs personnels. Or, c'était seulement en restant sur sa faim qu'il pourrait la garder en sécurité.

— Des nouvelles de Harris ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

Il secoua la tête, navré.

— Cally, tout va bien se passer.

Elle hocha la tête non sans se mordre la lèvre inférieure. Allait-il pouvoir poursuivre la conversation sans la toucher ? Le souvenir de ce qui s'était passé au bord de l'eau était encore trop frais.

— En l'occurrence, l'absence de nouvelles est peut-être bon signe, non ? reprit-elle.

— Exactement.

Ce mensonge lui coûtait mais c'était ce qu'elle avait besoin d'entendre — un pieu mensonge pour ne pas sombrer. L'absence de nouvelles n'était pas bon signe, mais elle n'avait pas besoin de le savoir.

Tout faire pour maintenir le calme chez les civils.

— Tout va bien, Cally.

— Non, tout ne va pas bien. Vous dites toujours cela. Je sais pourquoi. Je suis désolée d'être dans cet état et vous croyez qu'il faut me mentir pour m'empêcher de devenir folle. Je...

Elle se mit à pleurer et c'en fut fait de lui. Sa conscience professionnelle s'évanouit. Il ne pouvait plus conserver sa froideur.

— Tout va bien se passer, murmura-t-il.

Il avait hésité un moment, mais elle ne parut pas le remarquer.

Il ne pouvait pas la laisser tomber. Ç'eût été trop cruel. Il fit donc ce qu'il désirait faire : la prendre dans ses bras. Elle se mit à pleurer pour de bon.

— Je sais que c'est difficile, Cally. Vous faites preuve d'une grande force. D'un grand courage. Vous allez vous en sortir. C'est vrai, cette absence de nouvelles n'est pas réjouissante, mais ce n'est pas horrible non plus. Accrochez-vous.

Ce fut à lui qu'elle s'accrocha. Pelotonnée dans ses bras, elle semblait indifférente au fait qu'il soit imprégné de l'eau de la rivière dont elle venait de se laver. Elle pleurait de tout son cœur, tremblait d'angoisse.

Il la garda dans ses bras, lui massant le dos en prenant le plus grand soin de ne pas déborder de la serviette usée, parce qu'il ne pouvait pas la posséder.

Pas comme ça, pas là, alors qu'elle était désespérée à cause de son fils.

Il murmurait des paroles réconfortantes dans ses cheveux. Elle respira dans un hoquet sans relever la tête. Peu à peu, ses larmes cessèrent et lorsqu'elle se calma enfin et leva les yeux vers lui, il se figea, la main sur sa taille.

Elle avait le nez rougi, les yeux bouffis mais l'intensité de son regard lui fit réviser sa décision de ne pas la toucher. Ce regard n'exprimait plus la peur ni le chagrin. Il ne ressemblait pas non plus au regard qu'elle lui avait jeté dans la chambre d'enfant la veille. Il exprimait le désir et l'urgence.

Il la dévisagea. Est-ce qu'il ne commettait pas une nouvelle erreur d'interprétation ?

Elle retira ses bras qu'elle avait passés autour de sa taille.

Non, cela ne pouvait pas se produire. Parce qu'il ne serait pas capable de lui dire non si elle passait à l'étape suivante.

Il n'avait pas envie de lui dire non.

Une part de lui-même — celle qui l'avait désirée quand elle lui avait ouvert la porte à River Trace, celle qui n'avait pas reculé lorsqu'elle avait tenté de le séduire dans la chambre d'enfant, alors qu'elle ne le faisait que pour récupérer son fils — cette part de lui-même désirait toujours aller jusqu'au bout de ce qu'ils avaient commencé.

Mais il n'allait rien se passer. Et tant mieux car il ne serait pas capable de résister si elle le provoquait.

Ce fut alors que tout bascula.

Cally recula et posa la main sur le nœud qui retenait sa serviette. Il l'arrêta avant qu'elle ne la dénoue.

— Vous êtes sûre ?

C'était une question idiote puisqu'elle semblait très sûre de ce qu'elle faisait.

— J'ai besoin que vous m'aidiez à oublier tout ça un moment.

Il secoua la tête et posa la main sur la sienne pour arrêter son geste.

— Je sais ce que je veux, insista Cally en le regardant droit dans les yeux.

C'était comme si elle voyait tout en lui. Il ne pouvait pas se cacher, même si c'était elle qui prenait un risque.

— Je ne veux pas que vous le regrettiez.

— C'est le cadet de mes soucis. Et vous, vous craignez de le regretter ?

Elle retira sa serviette... Il ne trouva rien à ajouter.

Il ne pouvait que contempler, sans voix, toute cette peau laiteuse. Elle était parfaite avec ses seins lourds et ses hanches rondes. Il n'avait plus la force, la résolution ni la volonté de fuir.

Oubliant les règles et le professionnalisme, il l'attira à lui. Elle dut sentir combien il la désirait en se calant contre son bassin. Il recula, mais

elle l'attira contre lui.

Elle le serra plus étroitement encore et glissa une main entre leurs corps pour ouvrir la fermeture de son jean. Marcus renonça à toute velléité de résistance quand elle glissa la main à l'intérieur. Il écrasa ses lèvres sur les siennes et l'empoigna à pleines mains, ne se détachant que pour l'entraîner dans la chambre.

Une couverture tenait lieu de dessus-de-lit. Elle sentait vaguement le feu de bois, mais peu importait puisque Cally était au beau milieu. Elle lui retira ses vêtements mouillés en déposant des baisers tout le long de son torse et de son abdomen.

Quand elle voulut s'aventurer plus bas, il la saisit par les hanches et la fit basculer sur le dos.

Il la pénétra. Elle écarquilla les yeux et sourit doucement.

Elle murmurait des paroles incompréhensibles qu'il ne chercha pas à comprendre et, quand elle passa les jambes autour de lui, tout se résuma à leurs deux corps enlacés.

Elle avait une peau soyeuse et sentait bon le shampooing, le savon, la femme. Elle vint avant lui en enfonçant les mains dans son torse. Il l'embrassa encore, s'enfonça plus loin en elle, se souleva une dernière fois et vint à son tour dans un spasme en murmurant son nom.

Il la contempla un long moment.

Ses lèvres étaient rougies et enflées par les baisers. Son regard, peu à peu, quittait son expression rêveuse et vague, redevenait clair. Que pensait-elle ? Il n'était pas certain de vouloir l'entendre.

Elle allait regretter d'avoir couché avec lui. Quand ? Telle était la question.

Il était toujours sur elle, en équilibre sur un coude, essoufflé, quand le bruit d'un avion volant à basse altitude rompit le silence. L'engin passait pour la deuxième fois quand Marcus comprit.

— Marcus, je...

— C'est sûrement l'avion de Gregor.

— Alors il faut y aller...

Cally se tortilla sous lui. Son corps réagit, pas exactement comme il l'aurait voulu. La tête lui tournait encore. Cally s'échappa du lit pour s'habiller en hâte. Il aurait dû l'imiter, mais ne pouvait s'arracher à sa contemplation.

— Il va falloir faire vite.

Sans remettre de soutien-gorge, elle enfila un horrible T-shirt rose et un jean délavé.

— Pourquoi est-ce que tu ne bouges pas ?

Elle lui jeta à la tête un pantalon de sport et un T-shirt.

— Allons, remue-toi.

— D'où sors-tu ces vêtements propres ?

— Sydney a des petites amies qui dorment ici.

— Tu en sais des choses sur lui.

— Normal. On est copains.

Marcus s'habilla, légèrement jaloux, tandis que Cally trouvait une paire de boots presque à sa taille appartenant à l'une des amies de Sydney.

— Toi qui sais tant de choses sur Sydney, tu sais peut-être comment ouvrir l'armoire où sont rangées les armes ?

— Absolument.

Ils se rendirent dans le salon, et elle passa le bras derrière le meuble, en sortit une petite clé cylindrique.

— Un copain, tu dis ?

— Jamie et lui chassaient souvent ensemble.

Elle ouvrit l'armoire et en sortit une carabine calibre 270 pour la chasse au cervidé. Elle fouilla ensuite le tiroir situé sous le râtelier en quête de munitions. L'arme de Marcus reposait quelque part au fond du Mississippi. Cally se passa un holster autour de la taille.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je viens avec toi.

— C'est de la folie.

— Tu as raison. Toute cette histoire est démente.

De toute évidence, elle incluait dans le lot ce qu'ils venaient de faire dans la chambre.

— Tu ne sais pas du tout où tu es, alors je viens avec toi. Tu es obligé de me faire confiance, exactement comme je te fais confiance pour me ramener mon fils. Tu ne t'imagines pas l'effort que cela me demande de laisser quelqu'un d'autre contrôler la situation. Je n'ai jamais laissé personne s'occuper de nous depuis la mort de Jamie. Tu dois me laisser t'accompagner. Des objections ?

Oui, Marcus avait des objections, mais ils remontèrent quand même à bord du canot. Ils n'avaient pas le temps de parlementer. L'avion de Gregor était en avance.

Ils observeraient les lieux en attendant les renforts.

Le soleil n'allait pas tarder à se lever — un filet rose était apparu à l'horizon qui devenait de plus en plus lumineux. La lumière permettait de mieux scruter la berge et les débris qu'ils pouvaient heurter.

La piste apparut, et dessus un avion posé sur le nez. Cally avait vu juste : il était très difficile d'atterrir là.

Marcus dirigea le canot vers un orme envahi de lianes. Il allait sauter à terre quand Cally le retint par le bras.

— Des serpents, dit-elle en désignant le pied de l'arbre.

A travers les broussailles où il avait failli poser le pied, un nid de mocassins d'eau se dévoila. Leurs corps replets s'enroulaient autour des racines et de leurs congénères tels de gros spaghettis vivants.

Absorbé par l'avion, il n'avait pas fait attention. Il fit reculer le bateau pour accoster en aval. Cette fois, il inspecta soigneusement la berge boueuse avant d'y poser le pied.

— Accepterais-tu de rester là, par hasard ?

Cally secoua la tête et débarqua sur la rive derrière lui en s'enfonçant dans la boue collante. Ils se faufilèrent vers l'avion accidenté.

Y avait-il un survivant à bord ? se demanda Marcus. Il fallait vérifier, quels que soient les ordres.

Le soleil se levait à peine, des ombres allongées quadrillaient la piste. Le Cessna reposait sur le nez et l'aile gauche, comme un jouet jeté par un

enfant en colère. L'hélice s'était détachée et gisait à une centaine de mètres de là.

Ils avaient presque atteint la porte quand une voix bourrue tonna dans l'ombre.

— Qui êtes-vous, nom d'un chien ?

Marcus se figea. Un homme ventru, muni d'un fusil calibre 12, se tenait près du cockpit. Vêtu d'une veste et d'un pantalon de treillis, une ceinture de munitions en bandoulière, il semblait âgé d'environ soixante-dix ans. Il portait à sa ceinture un grand couteau de chasse et un 357 Magnum. Décidément, il était très équipé, songea Marcus.

A sa grande surprise, Cally héla l'individu.

— Bonjour, monsieur Sydney. C'est moi, Cally Burnett.

Elle ne semblait nullement impressionnée par le fusil. Elle rejoignit le colosse en treillis et lui donna l'accolade.

— Cally Burnett, mais qu'est-ce que vous fichez ici ?

Il parlait anormalement fort et jeta un regard noir à Marcus par-dessus la tête de Cally.

— Et que fiche ce gars-là avec ma 270 ?

Marcus baissa les yeux vers l'arme, un peu perdu.

— C'est une bien longue histoire, monsieur Sydney, soupira Cally. Nous avons été obligés de l'emprunter et je suis au regret de vous informer que nous avons brisé la porte pour rentrer chez vous.

M. Sydney parut accueillir ces explications — ou plutôt cette absence d'explications — sans broncher. Cally s'adressait à lui en criant bien qu'elle soit tout près de lui.

— Qui y a-t-il là-dedans ? reprit-elle en désignant l'avion.

— J'en sais fichtre rien. Pas un membre du club, ça c'est sûr.

Sydney les conduisit jusqu'à un homme en combinaison de pilote qui gisait, inconscient, de l'autre côté de l'appareil accidenté.

Tandis que le gardien lui tournait le dos, Cally murmura à l'oreille de Marcus.

— Sydney est un peu sourd.

— Je l'avais compris.

Sans les entendre, l'intéressé continuait de parler.

— ... sait bien qu'on ne peut pas atterrir sur cette piste en ce moment à cause du niveau de l'eau.

Il se tourna vers Marcus.

— Je viens juste d'arriver. Ce gars-là était encore conscient quand j'ai passé la tête par la porte, mais il s'est évanoui pendant que je le sortais. Je crois bien qu'il a pris un coup.

Marcus s'agenouilla près du pilote. Ce devait être Calvin Renfro, celui que Gregor lui avait vanté. Son visage était touché : il avait le nez cassé, de profondes entailles sur le front et une énorme bosse.

Restait à espérer que sa nuque ne soit pas touchée. Son pouls était vigoureux et régulier : il devait seulement souffrir de commotion.

Marcus examina ensuite l'appareil. Renfro avait eu beaucoup de chance.

— Vous êtes qui exactement ? tonna Sydney.

— Un flic. Cet homme est venu ici pour emmener ceux qui ont braqué le Paddlewheel cette nuit.

— Hmm... Et où sont-ils ?

— Aucune idée. S'ils doivent venir, ce devrait être d'une minute à l'autre.

— Si on allait se mettre dans cet affût pour les attendre ?

Sydney désignait une cabane de bois, juchée sur des pilotis de trois mètres de haut, en lisière de la piste.

Pourquoi pas ? songea Marcus.

Si Gregor arrivait, il ne pourrait s'échapper et Cally ne serait pas dans leurs jambes. S'il ne venait pas, cet abri était un endroit très correct pour attendre les renforts. D'après Hodges, l'hélicoptère de la police allait arriver d'une minute à l'autre.

— D'accord. Passez devant, Sydney.

— Et ce pilote ?

— On ne peut pas faire grand-chose pour lui en attendant que les secours arrivent. Il ne faut plus le bouger. Je reste ici avec lui au cas où.

— Comme vous voudrez.

Sydney haussa les épaules. De toute évidence, ce n'était pas un homme compliqué. Il partit vers l'affût, suivi de Cally.

* * *

— Ce type est un putain de flic. Il s'est foutu de nous depuis le début ! s'énerva Johnson.

Gregor marchait à côté de lui et pensait la même chose. Longeant l'autre côté de la piste, ils avaient surpris toute la conversation entre Cally, Marcus et Sydney.

Mais Gregor restait silencieux. Johnson parlait assez pour deux, tout en portant trois sacs de toile. Gregor n'en tenait qu'un : son bras cassé était glissé dans une attelle de fortune.

— On est foutus, hein ? demanda Johnson.

— Non, pas encore, nom d'un chien. Mais ferme-la. J'ai besoin de réfléchir une minute.

Ils rejoignirent le bateau et y jetèrent les sacs près de Boggs, toujours inconscient. Ils avaient accosté au pied d'un orme. Johnson détacha le bateau en marmonnant, sans faire attention, et mit le pied dans un nid de mocassins d'eau.

Agressifs de nature, les serpents attaquèrent immédiatement, ouvrant leur gosier blanc pour planter leurs crochets dans la jambe de Johnson.

Deux d'entre eux, enroulés autour de sa cheville, le mordirent à plusieurs reprises. Johnson hurlait tandis que Gregor, de son bras valide, essayait de l'entraîner à l'écart de l'arbre. Trois des serpents les suivirent sur plusieurs mètres.

— Abats-les. Enlève-les. Ils me mordent. Aide-moi, Gregor !

Johnson recula en donnant des coups de pied et en s'urinant dessus.

Avec son revolver à silencieux, Gregor abattit les serpents qui n'étaient pas accrochés à Johnson. Les trois serpents touchés se tordirent sur le sol tandis que les deux autres se repliaient dans les broussailles.

Johnson bredouillait en pleurant.

— Mon Dieu, ils m'ont mordu. Je vais mourir. Qu'est-ce que je peux faire ?

Gregor retira sa ceinture pour improviser un garrot en haut de la jambe de Johnson — une tâche ardue avec un seul bras valide.

— Rob, il faut que tu arrêtes de bouger. Le venin agira moins vite. Les serpents sont partis. Essaie de rester calme.

— Mais c'étaient des mocassins d'eau ! Je vais mourir, hein ?

Gregor ne répondit pas. Il acheva son garrot puis examina Johnson. Il respirait moins vite. Se calmait-il ou le venin faisait-il déjà effet ? Il fallait agir vite et Johnson n'allait pas aimer sa proposition.

— Tu as besoin de soins immédiats. Le mieux pour toi, c'est que je te laisse ici...

— Comment ça, me laisser ici ?

— Marcus et l'autre type ont dû t'entendre hurler. Ils doivent déjà être en chemin pour nous rejoindre. Ils t'aideront. Moi, je ne peux pas. Je ne suis pas en état de te prodiguer les premiers secours.

— Espèce de salaud ! Tu vas me quitter comme ça ? Tu es encore pire que Boggs.

Johnson essaya de se lever, mais en vain. Le venin faisait déjà effet.

Sans un mot, Gregor se dirigea vers le bateau. Il fit bien attention aux serpents.

— Salaud ! criait Johnson. Je t'aurai, même si c'est la dernière chose que je dois faire.

Gregor ne ralentit pas.

— Je leur dirai tout : où tu vas, comment y aller...

Gregor s'arrêta. Ça, non. Il sortit son calibre 38 de son holster puis se retourna.

— Comment tu peux m'abandonner, après toutes ces salades que tu nous as balancées comme quoi on était des frères ?

Johnson, les yeux exorbités, semblait regarder dans le vide. De l'écume maculait le coin de ses lèvres. Il ne paraissait même pas voir le calibre 38.

— Je leur dirai tout ce qu'ils voudront savoir. Tout...

La balle l'atteignit en plein cœur. Il était déjà mort quand sa tête heurta le sol. Son visage avait conservé son expression de colère.

Les morsures de serpents l'auraient tué de toute manière, songea Gregor. Il n'avait fait qu'accélérer le processus. En un sens, c'était même charitable. Il avait abrégé ses souffrances.

Il remit son arme dans son holster mais, gêné par son attelle, ne put fixer la patte de sûreté. Lorsqu'il poussa le bateau loin de la rive pour y grimper, l'arme tomba à l'eau.

Quelle stupide erreur ! Il ne pouvait l'y récupérer : les serpents menaçaient. Ne lui restait plus qu'à trouver une autre arme.

Il contempla les quatre sacs entassés au centre de l'embarcation et Boggs qui gisait à côté. Du sang coulait toujours abondamment de sa tête, mais sa respiration semblait normale.

Gregor s'éloigna du rivage puis s'arrêta, hésitant longuement.

Terminé, le partage.

Renâclant sous l'effort, il poussa Boggs par-dessus bord. Il y eut un grand bruit, puis plus rien et le corps sombra dans l'eau peu profonde.

De toute manière, Boggs avait sûrement été touché au cerveau, se rassura de nouveau Gregor. A lui aussi, il avait rendu service.

Il secoua la tête et démarra.

Les racines des arbres avaient arraché deux lames d'hélice, ce qui diminuait de beaucoup les performances du bateau. Son bras le faisait souffrir comme un damné et il allait devoir payer. Mais il y arriverait.

Le plan de secours était sa dernière solution. D'ailleurs, il avait un compte à régler. La haine, le meilleur des stimulants, le soutiendrait.

* * *

Quand Marcus découvrit le corps de Johnson avec Cally et Sydney, les rayons du soleil filtraient à travers les arbres. La nuit était presque entièrement dissipée.

— Dieu du ciel, regardez-moi ça, fit Sydney.

— Mon Dieu ! s'écria Cally.

Elle se détourna, toute pâle.

Marcus n'en croyait pas ses yeux : Rob Johnson mort, la cuisse sanglée d'une ceinture et trois mocassins d'eau abattus à côté de lui. Plusieurs taches de sang maculaient son pantalon lacéré sous le genou, sans doute aux endroits où les serpents avaient enfoncé leurs crochets.

Marcus se mit à compter les blessures. Il y en avait au moins onze. Elles étaient si impressionnantes qu'il faillit rater la blessure par balle à la poitrine. Elle avait peu saigné et semblait insignifiante comparée aux morsures, mais cette balle l'avait visiblement achevé.

— J'ai jamais vu une chose pareille de toute ma chienne de vie, fit Sydney. Il a dû mettre le pied dans un nid.

— Oui..., soupira Marcus.

Quelques minutes plus tôt, il avait échappé à un sort semblable.

Sydney poursuivit ses commentaires indignés, mais Marcus ne l'écoutait qu'à peine. Il réfléchissait à ce qui avait pu se passer : ils avaient entendu des cris, mais pas de coup de feu. Il n'y avait qu'une hypothèse plausible.

— Je pense qu'ils ont vu l'avion accidenté ou entendu notre conversation. Ou les deux.

Cally hocha la tête sans regarder le corps. Sydney n'avait pas entendu. Il en était encore à disserter sur les morsures de serpent.

— Même si Sams a survécu, il n'est pas en état de les aider, poursuivit Marcus. Reste donc Gregor et Boggs, qui savent désormais que nous sommes vivants et que je suis flic.

— Pourquoi avoir tué Johnson ? intervint Cally.

Marcus contempla les serpents abattus. La bile remontait dans sa gorge.

— Si on me donnait le choix entre des morsures de mocassins d'eau et une balle dans le cœur, je choiserais la mort par balle.

Sydney fit le tour du corps.

— Je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi d'être mordu par des mocassins.

Cally se mit à trembler.

— C'est probablement Gregor qui a tiré, avança Marcus. Boggs n'a pas assez de sang-froid. Il serait capable de regarder quelqu'un mourir, mais pas de l'achever.

Marcus regretta aussitôt ses paroles, qui risquaient d'accroître l'anxiété de Cally.

— Et Harris ? Où Gregor va-t-il se rendre maintenant ?

— Je dirais qu'il va chercher à traverser le fleuve pour gagner la Louisiane. Il sait sûrement que les autorités vont bientôt se lancer à sa recherche. Il va très probablement se débarrasser du bateau et se procurer une voiture.

— Pour aller où ? Il ne faut pas le tuer, c'est la seule personne qui nous relie à Harris. Il faut retrouver Gregor.

La voix de Cally trahissait toute la tension accumulée au fil des dernières heures.

Un bruit d'hélicoptère s'éleva au-dessus de l'eau.

— Je sais, dit Marcus.

Il lui prit la main. Elle avait les doigts glacés et ses yeux exprimaient la même terreur qu'auparavant, sur la rivière.

— Qu'est-ce que tu vas faire pour le retrouver ?

Il frotta ses mains entre les siennes.

— La cavalerie vient d'arriver. Si Gregor est sur le fleuve, nous le retrouverons.

A l'aérodrome, un hélicoptère s'était posé en bout de piste, sur un terrain stable. Des hommes s'occupaient déjà de Calvin Renfro. Marcus prit la main de Cally quand un officier l'envoya vers l'opérateur radio, qui le mit en communication avec Hodges.

Elle ne pouvait entendre ce que disait Hodges dans le casque et la communication était à peine meilleure que celle qu'ils avaient eue précédemment. Marcus expliqua à son supérieur ce qu'il avait découvert.

La réponse de Hodges lui parvint brouillée par la friture. Il était à bord d'un hélicoptère en route pour Palmers.

— Je pense que vous avez raison. Gregor a dû s'enfuir depuis longtemps mais il va falloir fouiller le camp tout de même. Je vais y envoyer des hommes avec une unité canine. Ils chercheront aussi sur l'autre rive, côté Louisiane. Ça va être un foutoir pas possible avec toutes ces histoires de juridictions. Mais on a besoin d'aide. Ça fait un territoire immense à couvrir.

— Des nouvelles du petit garçon ? s'enquit Marcus.

Cally lui pressa la main et il croisa son regard inquiet.

La regarder nuisait trop à sa concentration. Il préférait se détourner d'elle quitte à serrer sa main plus fort. Il ne pouvait oublier la manière dont elle l'avait observé juste avant de faire l'amour. Comme si elle voyait en lui, jusque dans ses recoins les plus cachés.

— Rien pour l'instant, répondit Hodges. Le FBI doit envoyer une équipe dans la matinée. J'espère toujours qu'Asa pourra nous renseigner quand il reprendra connaissance.

— Comment va-t-il ?

— Pas terrible. On doit le transporter en hélicoptère vers le service des grands brûlés à Jackson dès que son état se sera stabilisé. Il est brûlé à plus de vingt pour cent. Les jambes et les bras, surtout. Les médecins disent qu'il survivra mais qu'il lui faudra d'importantes greffes de peau.

A cette perspective, Marcus fit la grimace.

— Et Kevin Tucker ?

— Il va s'en remettre, sauf complication. Bay Wiggins et vous avez fait du beau travail. Les shérifs adjoints du comté de McCay sont en train de sécuriser la scène de crime à l'auberge.

— Ça ne vous dérange pas ?

— Je n'ai pas vraiment le choix. Qui sait ? Ils trouveront peut-être quelque chose concernant le gosse.

L'exaspération de Hodges était palpable. Les shérifs adjoints découvriraient peut-être un indice concernant Harris, mais les chances étaient minces avec tous ces gens envahissant la maison.

Il était plus probable qu'ils polluent la scène de crime avant que l'unité opérationnelle et les techniciens de scène de crime n'arrivent. Cela se produisait souvent, pesta intérieurement Marcus. Mais Hodges n'avait pas assez d'hommes pour couvrir tous les lieux impliqués dans l'affaire, il était bien obligé de s'en remettre à la police locale.

— Nous devrions arriver sur les lieux d'ici une demi-heure, conclut-il.

Marcus transmis ces nouvelles à Cally.

— Kevin va s'en sortir. Ta maison est pleine de policiers à l'heure qu'il est.

— Et Harris ?

Sa voix était pleine d'espoir, pas son regard.

— Toujours rien.

* * *

Cally poussa un profond soupir quand le lieutenant Hodges atterrit à Palmers vingt-cinq minutes plus tard. Il était suivi d'un groupe en tenue de camouflage muni de gilets pare-balles en Kevlar et de casques radio.

Hodges se présenta à elle.

— Tout sera fait pour retrouver votre fils, assura-t-il.

Il emmena ensuite Marcus à l'écart et elle ne put les entendre. Mais à leurs gestes, Hodges passait un savon à Marcus. Probablement parce que

Marcus ne lui avait pas communiqué le plan de Gregor en temps utile.

Le pari de Marcus allait-il payer ? se demanda-t-elle, inquiète.

Après cette conversation animée avec le lieutenant, Marcus la hissa à bord de l'hélicoptère qui emportait aussi Renfro, le pilote accidenté.

— Où allons-nous ? cria-t-elle tandis que l'appareil décollait.

Il lui montra la voiture de patrouille et l'ambulance qui attendaient de l'autre côté de la digue.

— La voiture va te ramener à River Trace. Je prends l'ambulance avec Renfro pour voir si je peux parler à Asa avant son transfert à Jackson dans le service des grands brûlés.

L'hélicoptère atterrit presque aussitôt, dans un vacarme abominable. Le gravier crissait, déchirant leurs oreilles.

Puis Marcus l'accompagna jusqu'à la voiture.

Mais elle ne voulait pas le quitter. Il fallait qu'elle lui dise... tant de choses. Le remercier de l'avoir sauvée. D'avoir risqué sa place, sa vie. Le remercier pour tant de choses. Lui ordonner d'être prudent.

Le personnel médical s'affairait autour de Renfro et le chargea à bord de l'ambulance.

— Fais-moi confiance, Cally.

Elle s'agrippa à sa manche.

— Je...

Tout ce qu'elle voulait lui dire se bousculait dans sa tête.

Je tiens à toi. J'ai peur pour toi. Sois prudent.

Mais d'autres mots sortirent de sa bouche.

— J'essaie de te faire confiance. De croire que tu vas me le ramener. Je déteste me sentir aussi impuissante.

Ce n'était pas du tout ce qu'elle voulait dire !

— Je t'appelle dès que j'aurai vu Asa, répondit Marcus. Il pourra peut-être nous apprendre quelque chose.

Elle hocha la tête d'un mouvement raide. Le désespoir, la lassitude grandissaient en elle.

Marcus lui prit la main et elle se jeta dans ses bras. De surprise, il en recula presque.

Elle était bouleversée et inclina la tête pour l'embrasser, rassemblant toute sa peur et tous ses désirs. Lui faire vraiment confiance, c'était lâcher prise. Cela l'effrayait davantage que tout ce qu'elle avait dû affronter auparavant.

Ce baiser fut tout autre que celui qu'ils avaient échangé dans le chalet de Sydney.

Cally y mit fin la première.

— Retrouve-le, chuchota-t-elle.

Marcus hocha la tête et l'aida à s'asseoir à la place du passager. Il se pencha à sa hauteur, la regarda au fond des yeux une dernière fois et caressa son visage. Tout avait été dit.

Quand la voiture de police la déposa chez elle, un terrible épuisement la gagna. C'était comme si elle avait quitté sa maison depuis des jours, et non des heures.

Elle sonna.

Quelques instants après, Luella apparut et la prit dans ses bras.

— Oh ! Ma chérie. Nous étions tellement inquiets.

Luella lui tapotait le dos, comme pour l'apaiser.

— Tout va s'arranger, ma chérie. Tu es rentrée. Tout va s'arranger.

A condition qu'on retrouve Harris.

L'œil sec, Cally se dégagea doucement des bras de Luella, bien décidée à maîtriser la seule chose qui lui restait : ses émotions. Mais Luella semblait elle aussi chamboulée.

A son tour, Cally tapota le dos de la vieille femme.

— Je sais qu'ils vont le retrouver, Lu. J'en suis certaine.

Sa voix, quoiqu'un peu prise, donnait l'illusion qu'elle était forte. Elle poussa un gros soupir.

Luella se moucha et hocha la tête.

— La police est venue tout à l'heure. Pour inspecter les chambres où ces hommes dormaient. Ils ont mis du ruban sur les portes et nous ne sommes pas censés y entrer. Ils ont dit qu'ils reviendraient plus tard.

— Où est Bay ?

— Dans la cuisine. Nous avons nettoyé après... après ce qui est arrivé à Kevin.

— Ils ont dit à Marcus qu'il allait s'en sortir, la rassura Cally. Il est à l'hôpital de Murphy's Point. Je vais me changer et j'irai le voir tout à l'heure. Tu crois que le copain de Kevin a été prévenu ? Je devrais peut-être m'en occuper...

Cally s'arrêta net sur sa lancée. Luella ne lui avait posé aucune question sur Marcus, ni sur Harris ni sur rien. La situation devait lui sembler bien désespérée pour qu'elle ne l'accable pas de questions.

— Je crois que je vais prendre une douche. Tu veux bien me monter une tasse de thé ?

— Bien sûr, ma chérie. Tu veux autre chose ? Un en-cas ?

— Non, pas pour l'instant, Luella. Merci. Tout à l'heure peut-être.

Elle traversa la cuisine. Bay y frottait le sol à quatre pattes, avec de l'eau de Javel, pour enlever les traces de sang sur les joints.

Cally en eut la nausée.

Bay s'essuya les mains et se leva à son approche.

— Harris va s'en sortir, Cally. C'est ce que tu dois te dire.

— C'est ce que je fais, Bay. C'est ce que je fais.

Elle se sentait plus forte. Elle allait tenir le coup.

— Tu n'es pas obligé de nettoyer ça, Bay. Je le ferai après ma douche. Tu dois être fatigué.

Elle se dirigea vers la salle de bains.

— Non, madame, je m'en occupe.

Cally s'arrêta net, se rappelant la dernière fois que Bay avait prononcé ces mots.

Cela remontait-il à seulement deux jours ? Quand Harris avait pêché son poisson ?

Elle se retourna vers Bay. A son regard, ces mots avaient eu le même écho en lui.

La nausée la reprit.

Elle ne pouvait pas s'infliger cela à elle-même. Elle devait tenir encore un peu.

Elle déglutit sur un haut-le-cœur.

— Merci... Je te remercie... pour cela et pour tout ce que vous avez fait, Luella et toi. Je vais me laver. Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle put atteindre la salle de bains et ouvrir le robinet de la douche avant de vomir, pour masquer les bruits.

Puis elle retira lentement ses vêtements d'emprunt et se glissa sous le jet d'eau, chaud et apaisant. Assise au fond de la douche, adossée au carrelage, elle pleura jusqu'à l'épuisement.

Harris, mon bébé... Tiens bon... Je t'aime...

Marcus va te retrouver...

L'eau était de moins en moins chaude. Elle perdait la notion du temps.

Se levant dans un sursaut d'énergie, elle sortit de la douche juste avant que l'eau ne devienne glacée. Elle se sentait étonnamment mieux. Fatiguée,

lessivée, mais mieux.

Elle enfila un peignoir et passa un antiseptique sur les innombrables égratignures qui émaillaient ses bras et ses jambes. Celles-ci venaient probablement des débris que charriait le fleuve.

Elle se démêla les cheveux machinalement tout en luttant pour garder les yeux ouverts.

Sonnée par sa crise sous la douche, elle erra dans sa chambre. Luella et Bay avaient vraiment fait le ménage à fond. Plus rien ne laissait deviner qu'un blessé par balle y avait passé la nuit. Sur la table de nuit, un thé à la menthe parfumait l'atmosphère.

Je vais m'étendre quelques instants. Ensuite j'irai prendre des nouvelles de Kevin... et de Harris.

Elle ouvrit son lit pour s'y glisser. Les draps étaient frais.

Si seulement je pouvais cesser de penser quelques minutes et fermer les yeux un moment...

Elle sombra dans le sommeil.

19

Marcus se hâta dans les couloirs de l'hôpital. Asa occupait une chambre individuelle près de l'unité de soins intensifs. Quand Marcus en ouvrit la porte, Asa semblait dormir, le visage recouvert de pommade blanche et de kilomètres de gaze.

Une infirmière arriva :

— Il a repris conscience il y a trente minutes, mais on lui a injecté un antalgique. Vous ne pourrez pas trop discuter avec lui...

Asa ouvrit ses prunelles vertes.

— Hé, regardez qui s'amène.

Asa murmurait, la voix plus rauque que d'ordinaire. Ses poumons avaient été touchés par la fumée lors de l'explosion.

Marcus observa les parcelles de peau rougie à travers la pommade et la gaze. Asa avait les épaules découvertes. Son torse était couvert d'éraflures et d'égratignures. Son bras gauche était enveloppé dans la gaze et deux intraveineuses étaient plantées près de son poignet droit.

— Salut, vieux. Comment tu te sens ?

— Bof... De quoi j'ai l'air ?

— Au plus bas ? suggéra Marcus en guise de réponse.

Asa émit un rire qui se termina en accès de toux. Marcus saisit le gobelet d'eau muni d'une paille placé près du lit et Asa y but avidement.

— Ouais, c'est à peu près ce que je ressens. Le toubib dit que je vais retrouver toute ma beauté en un rien de temps.

Heureux que son coéquipier garde le sens de l'humour, Marcus s'esclaffa.

— Je peux avoir encore de l'eau ?

Asa referma les yeux. Marcus dirigea la paille vers ses lèvres.

— Pourquoi est-ce que tu nous as suivis jusqu'à la rivière ?

Asa rouvrit brusquement les yeux.

— Il fallait que je te dise. J'ai retrouvé le gamin.

Marcus faillit laisser échapper le gobelet.

— Où ?

— Il est chez Earleen et Manny.

— Quoi ? Tu ne plaisantes pas, j'espère ?

— Je te le jure. J'ai rencontré Manny au casino. Il m'a dit qu'Earleen faisait du baby-sitting pour Frank et Carlotta. J'ai compris que ça devait être le gamin que tu cherches.

— Tu es sûr qu'il y est ?

Asa referma doucement les yeux.

— Plutôt, oui. Le téléphone ne marchait plus quand j'ai appris la nouvelle, mais quel autre gamin ça pourrait être ?

Asa souffrait visiblement. Sa voix, pourtant, s'était affermie en parlant.

— Bon, je vais l'appeler, lança Marcus. Elle doit être paniquée à l'heure qu'il est. On a lancé une alerte Amber pour le petit.

— Ah... j'espère qu'elle ne va pas parler. Elle doit avoir suffisamment de jugeote pour t'appeler si elle voit l'alerte à la télé ?

Marcus décrocha le combiné de l'hôpital.

— Ça ne nuirait pas à Harris si elle appelait la police, mais elle n'a rien à voir avec le braquage. Elle a juste de mauvaises fréquentations. Je ne veux pas qu'elle soit mêlée à cette affaire.

Il tenta de joindre Earleen chez elle.

Pas de réponse. Même chose sur son portable.

Son propre appareil n'ayant pas survécu à la plongée dans le Mississippi, il dut passer par la ligne de chambre d'Asa pour accéder à sa propre boîte vocale.

Trois minutes plus tard, il put enfin écouter ses messages. Tout en effaçant ceux qu'avait laissés un Hodges hystérique, il expliqua à Asa ce qui s'était passé après le casino. Puis la voix enrhumée d'Earleen attira son attention.

— Marcus, c'est moi. Je crois que je suis dans le pétrin, j'ai peur. Appelle-moi, s'il te plaît. Je suis au Dew Drop à Vidalia.

Elle épelait ensuite le numéro de l'hôtel.

— Je ne réponds pas sur mon portable, ajouta-t-elle. Ça concerne Frank et Carlotta.

Cela pouvait-il être si simple ? s'étonna Marcus. Il composa le numéro qu'elle lui avait laissé. Elle répondit à la première sonnerie.

— Earleen ?

Un enfant pleurait dans la pièce.

— Marcus, Dieu merci tu as appelé. Je suis dans le pétrin. Carlotta et Frank m'ont raconté des bobards. J'ignorais totalement que...

— Ne t'en fais pas. Je sais tout.

Il y eut un long silence ponctué des sanglots de l'enfant.

— Le petit va bien ?

— Je ne sais pas. Il pleure après sa mère depuis que Carlotta me l'a laissé. Mais il n'a pas de fièvre, rien. Je crois que c'est juste nerveux.

Ce qui était bien normal, songea Marcus.

— J'ignorais totalement qu'ils l'avaient enlevé, je te le jure.

— Je te crois.

— Tu m'as toujours crue quand personne ne voulait me croire.

— On a tous besoin que quelqu'un nous croie, Earleen. Ça arrive à tout le monde de se tromper.

Il préférait ne pas en dire davantage devant son coéquipier blessé, mais il croyait Earleen. Ce qu'elle disait prouvait qu'il avait eu raison d'agir comme il l'avait fait le jour où il l'avait arrachée à Farish Street.

Earleen poursuivit :

— Je ne sais pas si tu le sais mais, quand tu m'as fait confiance en me mettant dans ce bus pour rentrer chez moi, ça a changé beaucoup de choses.

Marcus déglutit, la gorge serrée.

— Bon, voici ce qu'on va faire. Je vais venir chercher le gamin. On ne va pas le traumatiser encore plus en faisant venir la police et tout. Tu restes où tu es et j'arrive le plus vite possible. Pigé ?

— O.K. Nous sommes dans la chambre 207. Deuxième étage, à l'arrière, près de la piscine. Je n'ouvre à personne d'autre qu'à toi.

Elle raccrocha. Marcus contempla quelques instants le combiné.

— Je te l'avais dit, fit Asa d'une voix pâteuse.

— Oui, exact. Il faut que j'aille le chercher. Cally est folle d'inquiétude.

— Normal... J'ai encore un truc à te dire. C'est important.

Marcus s'arrêta alors qu'il se dirigeait déjà vers la porte.

— Je sais que l'inspection ne te lâche pas depuis cette histoire à l'automne et je... je voulais te remercier.

— Mais il n'y a pas de quoi...

Marcus n'avait vraiment pas envie d'entendre la suite.

— Si, si, je t'assure. On n'en a jamais parlé et tu ne m'as jamais posé de question mais... j'ai pris cet argent.

Marcus resta sans voix tandis que son ami peinait à prononcer cette explication difficile.

— Ils t'avaient déjà emmené à l'hôpital. Je suis retourné chez Donny. Tout le monde était parti, j'ai trouvé l'argent. Personne ne savait que j'étais venu. Les gars de la scientifique n'ont rien vu.

Marcus n'en avait pas envie mais le laissa parler. Il avait fini par comprendre tout seul ce qui s'était passé et les aveux de son ami le mettaient mal à l'aise.

— L'argent était dans la console télé, scotché. Tu m'as couvert, mais je suis coupable. On avait besoin de cet argent pour les soins de Trey. On n'avait pas payé les cotisations et l'assurance refusait de payer d'autres séances de rééducation. Je veux que mon fils remarche un jour.

Asa soupira. Il respirait difficilement.

— J'ai fait taire ma conscience en me disant que c'était l'argent de la drogue et qu'il allait moisir sous scellés sans servir à rien. Je suis désolé.

Marcus secoua la tête. Il n'allait pas jeter la pierre à son ami. Pas après ses erreurs gigantesques et ce qui était arrivé à Tessa.

Avec ce qu'il venait d'avouer, Asa pouvait aller en prison.

Marcus prit alors une décision définitive : cette affaire terminée, il donnerait sa démission.

Le jeu n'en valait pas la chandelle. Il ne révélerait jamais ce qu'Asa lui avait dit. Le seul fait d'y penser l'épuisait.

Tessa.

Ce que son boulot d'infiltré avait fait de lui.

Ce qu'il avait aperçu de la vie de Cally et de Harris avant que tout tourne mal.

Il avait envie... de choses peut-être impossibles.

— Asa, n'ajoute rien, je t'en prie.

— Je dois te remercier de m'avoir couvert. Je sais que ça a détruit ta carrière. Je le regrette. Je t'ai trahi. Mais je ne savais pas quoi faire d'autre pour ...

Marcus ne supportait plus cette confession.

— Ce n'est pas grave. Si tu savais ce que je...

— Si, l’interrompit Asa. Si, c’est grave. Mais je le referais. Parce que je n’avais pas le choix. Pour ma famille. Mon fils. On fait ce qu’il faut...

La voix d’Asa s’éteignit d’un coup. Il s’était endormi.

Marcus observa son coéquipier. Il lui expliquerait plus tard. Quand il aurait tout réglé.

— Moi aussi, je l’aurais fait, murmura-t-il.

Asa ne répondit pas.

Marcus lui prit la main et la pressa dans la sienne.

— Rétablis-toi, l’ami.

Il sortit de la chambre et emprunta le téléphone du policier qu’on avait posté devant. On faisait protéger Asa même s’il n’appartenait pas à la police locale.

* * *

Marcus s’éloigna dans le couloir pour téléphoner en toute intimité. Il s’apprêtait à déclencher d’incroyables complications juridictionnelles.

Un enfant kidnappé dans le Mississippi retrouvé en Louisiane... Tout le monde allait vouloir s’en mêler. Marcus aussi voulait en être.

Pas pour récolter une gloire quelconque, mais parce que Harris allait être rudement secoué de voir tout ce monde se bousculer pour le sauver. Cela ne serait pas bon pour Earleen non plus. Marcus ne voulait pas prendre le risque qu’elle disparaisse par peur.

Cette fois, il allait respecter la déontologie et laisser Hodges appeler. Des chiens aboyaient furieusement derrière ce dernier quand il répondit à son appel.

— C’est moi, dit Marcus. J’ai découvert où était l’enfant.

— Vous avez l’intention de me le dire ?

— Au Dew Drop Inn, à Vidalia, de l’autre côté du fleuve.

— Formidable ! Ça se trouve... Oh non ... c’est en Louisiane, si je ne m’abuse ?

Les chiens aboyèrent de plus belle pendant que Hodges digérait la nouvelle. Il y eut des éclats de voix puis Hodges hurla.

— Je me fiche de ce qu’a dit le shérif. Enlevez ces sacs à puces de ma vue immédiatement !

Marcus sourit, content de ne pas être à la place des policiers auxquels s’adressait Hodges.

— Je pars le chercher maintenant, annonça-t-il.

— Il y a un risque que Gregor sache où le trouver ?

— Non, je ne vois pas comment il l'aurait appris. Vous voulez que j'appelle la police de Vidalia ?

Un long silence s'ensuivit, meublé par les aboiements frénétiques des chiens derrière Hodges. Peu à peu, le calme revint. Il y eut encore quelques cris et des claquements de portières.

— Non, Marcus, je ne veux pas entrer en conflit avec la police de Vidalia par-dessus le marché. Il y a déjà suffisamment d'ego à ménager. Allez-y. Retrouvez ce gamin et ramenez-le. Nous réglerons les problèmes politiques quand nous aurons bouclé Gregor. C'est clair ?

— Limpide.

— Parfait.

C'était exactement la réaction que Marcus avait espérée. Le lieutenant ne voulait pas de complications juridictionnelles ; Marcus voulait agir seul. Il referma le téléphone et s'élança dans le couloir ; il devait emprunter un véhicule aux policiers en faction.

* * *

Tchink. Clink.

Cally s'éveilla en sursaut. Quel était ce bruit ?

Elle se redressa pour écouter. La pluie tombait dru sur le toit et tambourinait contre la fenêtre. Le bruit devait provenir de son rêve. Le somme qu'elle venait de s'offrir n'avait pas été de tout repos.

Elle était dans une rivière.

Seule.

Entourée de mocassins d'eau. Leur corps épais s'enroulaient autour de ses bras et de ses jambes tandis qu'elle nageait vers le rivage. Jamie apparaissait sur un bateau, secouant la tête à son intention alors qu'elle l'appelait à l'aide. Puis Gregor éclatait d'un rire sardonique et Marcus criait son prénom.

Elle se passa les mains sur le visage pour chasser ces images et consulta le réveil. 11 h 45. Elle avait dormi deux heures et demie.

Son corps était tout endolori après ses aventures réelles dans la rivière et sur la terre ferme. Elle était également engourdie de sommeil mais le souvenir des mains de Marcus sur son corps et de ce qu'il lui avait fait

déclencha des bouffées de fièvre dans son ventre. Des sensations qu'elle n'avait pas connues depuis la naissance de Harris. Elle s'épouvanta et s'émerveilla à la fois de penser au sexe alors que son fils avait disparu.

Secouant la tête, elle alluma la lampe de chevet. Un morceau de papier était calé contre une tasse de thé refroidi.

« Suis partie en ville avec Bay. Courses et visite à Kevin à l'hôpital. De retour après midi. MANGE QUELQUE CHOSE ! Il y a du ragoût de bœuf sur la cuisinière. T'embrasse.

L. »

Cally sourit.

Tchink. Clink.

Encore ce bruit. Comme le tintement d'un carillon à vent. Un frisson parcourut Cally. Était-elle vraiment seule dans la maison ?

Serrant son peignoir blanc autour d'elle, elle glissa au bas du lit et chercha son sac à main. Quelque chose clochait. Encore ce bruit. Ce n'était pas celui d'un carillon à vent mais celui d'un bris de verre.

Son sac était dans un fauteuil à l'autre bout de la chambre. Le .38 spécial y était encore. Elle n'y avait pas touché après l'enlèvement de Harris.

Elle tendit la main vers le téléphone posé sur le chevet, mais la ligne était certainement coupée.

Gregor est ici.

Elle le sentait.

Elle tira l'arme de son sac au moment où un bruit de verre brisé résonna à l'avant de la maison.

Que faisait-il ? Comment était-il revenu ?

Soudain, elle comprit. Il avait dû regagner le lac par la rivière. C'était probablement pour cela qu'il avait choisi de séjourner à River Trace : l'accès à la rivière.

La peur lui glaçait le sang. Son cœur cognait et elle essayait de déglutir malgré la boule qui lui nouait la gorge.

C'est bon, calme-toi et réfléchis. Il ne sait peut-être pas que tu es ici.

Elle se glissa le long du couloir jusque dans la cuisine. L'odeur de Javel était encore perceptible malgré le fumet du ragoût. Mais elle se concentra sur la porte de la cuisine, l'oreille aux aguets.

Gregor se tenait dans la bibliothèque, devant la vitrine brisée contenant les armes à feu. Il était essoufflé, un tisonnier à la main.

C'est rudement bon.

Après avoir brisé la vitrine, il n'avait pas pu s'arrêter. Les cadres à photo, les vases, les céramiques : il avait tout saccagé. La pièce était sens dessus dessous.

Il n'avait pas éprouvé cela depuis le jour où il avait envoyé cette pute à l'hôpital. Cette petite garce n'avait pas compris à qui elle avait affaire. Mais il lui avait laissé de quoi se souvenir de lui.

Il essuya d'un revers de la manche la bave qui lui coulait sur le menton et reposa le tisonnier.

Puis il choisit le Magnum. En quête de munitions, il ouvrit les tiroirs de la partie inférieure de la vitrine tout en respirant à pleins poumons. Une vague odeur de cuisine flottait — du ragoût de bœuf. Son estomac gargouilla.

Il chargea l'arme, consulta sa montre de plongée : il avait bien cinq minutes pour manger quelque chose. Ensuite, il n'aurait peut-être plus l'occasion de s'arrêter.

Il traversa la pièce jonchée de débris. Ses chaussures faisaient un bruit mouillé sur la moquette.

Cally tendait l'oreille pour suivre les bruits de la maison malgré la pluie qui tambourinait sur le toit. De quel côté se diriger ? Devait-elle rejoindre la voiture ?

Elle s'arrêta devant le déluge qui tombait dehors.

Qu'est-ce qui me prend ? Est-ce que je deviens folle ?

Je suis toute seule ici.

Puis il y eut un bruit de pas. Plus exactement un bruit de succion produit par des pas qui se dirigeaient vers la cuisine.

Cally se figea. Nulle part où se cacher.

Les pas se rapprochèrent.

Sortant de sa léthargie, elle se faufila derrière la porte et s'accroupit.

La porte s'ouvrit lentement.

20

Toc, toc, toc.

Marcus frappa à la porte de la chambre 207. Un enfant pleurait derrière. Earleen répondit prudemment après le troisième coup.

— Qui est là ?

— Marcus. Ouvre.

La porte s'ouvrit progressivement. Earleen était une femme plantureuse dotée de larges hanches et d'une poitrine généreuse. Elle avait pris de l'embonpoint depuis l'épisode de Farish Street à Jackson, nota Marcus.

Son visage inquiet s'éclaira en le voyant.

— Ce que je suis contente de te voir !

Assis sur le lit, Harris regardait un dessin animé à la télévision, les joues baignées de larmes, en suçant son pouce.

— Maman. Je veux maman.

Il répétait ces mots comme une litanie.

— Il pleure comme ça depuis que Carlotta me l'a amené. Je n'ai rien pu y faire.

Earleen s'écarta, massant son cou d'un air las. Marcus passa devant elle et, luttant contre l'envie de prendre Harris dans ses bras et de le porter immédiatement dans sa voiture, inspecta la pièce.

La chambre était étonnamment nette. Probablement qu'Earleen avait fait le ménage pour se calmer en l'attendant. Ce genre d'hôtel n'était jamais aussi impeccable. La pauvre. Avec des moyens limités, elle avait nettoyé à fond cette chambre miteuse.

Il faillit dire quelque chose mais se ravisa et s'assit près du fils de Cally.

— Salut, Harris. Comment ça va ?

L'enfant se retourna vers lui, les yeux enflés d'avoir pleuré. Le cœur de Marcus se serra.

— Monsieur Nosse !

Un sourire tremblant éclaira son visage enfantin et il se jeta contre Marcus.

— Veux rentrer. Veux rentrer à la maison.

Harris l'enlaça par le cou et posa sa joue contre la sienne. Le cœur de Marcus se serra un peu plus. Il était cuit.

— S'il te plaît ! A la maison.

— C'est ce qu'on va faire, mon vieux, et le plus vite possible.

Il prit Harris dans ses bras et reçut sur la joue un baiser sonore en guise de remerciement. Une boule lui serra la gorge.

— Merci, monsieur Nosse.

Marcus se leva, portant l'enfant, et chercha du regard le siège-auto. Earleen avait disparu pendant qu'il parlait avec Harris.

— Tu as toutes tes affaires ?

L'enfant hocha la tête.

Marcus ramassa le siège-auto et rejoignit le véhicule de patrouille en portant Harris. Earleen attendait sous l'auvent, observant la piscine vide qui ne devait pas avoir contenu d'eau chlorée depuis au moins dix ans.

Ensemble, ils contemplèrent ce bassin craquelé comme s'il s'agissait de la fontaine de Trevi.

— Tu t'occuperas des problèmes juridiques, hein, Marcus ?

— Oui, soupira-t-il. Je m'en occuperai.

Il se tourna vers elle. Les larmes lui montaient aux yeux.

— Merci, fit-il d'une voix émue.

Earleen soutint son regard et hocha la tête.

— J'avais une dette envers toi.

— Tu l'as réglée.

Il aurait voulu dire autre chose. Que les erreurs passées ne déterminent pas nécessairement l'avenir. Mais il se tut. Earleen avait su mieux que lui tourner la page sur son passé.

— Prends soin de toi.

— T'inquiète. Je fais toujours gaffe.

Avec un sourire triste, elle s'éloigna.

Marcus regagna le parking, la tête de Harris posée sur son épaule. L'enfant ne lui lâcha le cou qu'une fois arrivé à la voiture. Marcus le sangla

dans son siège et démarra.

— Dans la voiture de police ! Wou, wou ! La sirène !

Bien qu'attaché, l'enfant faisait des bonds dans son siège. Marcus lui sourit dans le rétroviseur. Harris avait le même regard bleu que sa mère.

Marcus déglutit.

Qu'allait-il faire ? S'il y réfléchissait un peu trop, il risquait de se croire à moitié amoureux de la mère de cet enfant.

— Prêt pour la grande aventure ?

Harris rit en hochant vigoureusement la tête.

— Ouais, l'aventure !

— C'est parti.

Marcus alluma le gyrophare mais pas la sirène et quitta le parking.

* * *

Lorsque Gregor ouvrit la porte, Cally se releva en se faisant aussi petite que possible. Gregor traversa la pièce et alla tout droit à la gazinière. Il avait le bras droit en écharpe et portait le .357 de Jamie dans un holster.

Elle contourna la porte pour sortir mais surprit son propre reflet dans la porte vitrée du four.

— Bonjour, madame Burnett. Je vois que vous vous êtes tirée saine et sauve de la rivière.

Elle ne s'était pas encore retournée, il ne pouvait donc voir l'arme qu'elle tenait à la main. Elle la dissimula dans les plis de son peignoir.

— Je vois qu'il en est de même pour vous.

— Pas exactement.

Il se retourna avec un horrible rire rauque, comme s'il y avait quelque chose de drôle dans ce qu'il venait de dire. Elle ne tenait pas vraiment à savoir quel était le sous-entendu mais devait gagner du temps.

— Que sont devenus les autres ?

— Ils sont morts. Tous. Les imbéciles. Presque tout l'argent est perdu, également. Mais je vois que vous vous en êtes sortie indemne. Joliment indemne, même.

Il s'adossa au plan de travail, la déshabillant des yeux sans vergogne avec son sourire malsain.

Malgré la répulsion qu'il lui inspirait, Cally garda une voix posée et un visage calme.

— Oui, en effet.

Elle resserra les doigts sur son arme. Ses mains commençaient à être moites.

Mon Dieu, faites que je ne lâche pas cette arme.

— Où est mon fils ?

— Vous ne l'avez pas encore trouvé ? J'aurais cru que votre flic bien-aimé avait résolu ce mystère à l'heure qu'il est.

Son regard brillait étrangement, comme au casino. Il était complètement fou, comprit Cally. Sans espoir de retour.

Expirant doucement, elle serra les dents. Gregor la regarda sortir son arme sans faire un geste pour l'en empêcher.

— Dis-moi où il est, espèce de malade, enfant de salaud, ou je te tue.

Ordonnant à ses mains de ne pas trembler, elle leva son arme et la pointa vers le torse de Gregor.

Il secoua nonchalamment la tête, puis se retourna vers la gazinière.

— Mais non, vous n'allez pas me tuer. Vous avez trop à perdre.

Il se mit à se servir du ragoût, une assiette en équilibre entre son torse et son bras en écharpe.

Cally resta un instant interdite : elle ne lui faisait pas peur avec son arme. Elle changea donc de tactique.

— Vous avez raison. Il est ma raison de vivre. C'est pourquoi je risque le tout pour le tout. Dites-moi où il est ou je tire. Je vous jure que je le ferai.

Elle s'était rapprochée en parlant et pointa l'arme au milieu de son dos. Erreur. D'un coup de pied, Gregor la jeta par terre et lui fit lâcher le .38.

L'assiette tomba et des débris de porcelaine volèrent sur le carrelage avec son arme. Quand elle releva les yeux, Gregor avait dégainé le revolver de Jamie. Le canon n'était qu'à quelques centimètres de sa tête.

— Madame Burnett, c'était une bêtise monumentale. Et j'ai eu mon compte de bêtises pour aujourd'hui.

Il contempla le ragoût répandu à ses pieds et soupira.

— Levez-vous, nom d'un chien.

Cally obéit. Le regard de Gregor se posa avec un éclat concupiscent sur son épaule d'où le peignoir avait glissé. Il la contemplait comme s'il prenait une décision.

Cally déglutit bruyamment.

— Peur ? fit-il. Vous devriez. Je suis terriblement en colère contre vous.

Il s'exprimait d'une voix douce et calme, comme s'il parlait de la pluie et du beau temps.

Cally s'obligea à le fixer dans les yeux mais le regretta aussitôt. Son regard était vide, et d'autant plus effrayant.

Il se retourna vers le ragoût puis la regarda.

— Finalement, je n'ai pas si faim que ça.

Il s'approcha et la poussa contre le plan de travail, entrouvrant son peignoir du bout de son canon. Le vêtement glissa sur son autre épaule, dévoilant entièrement son buste et son flanc droit. Elle baissa les yeux vers les débris de porcelaine répandus à ses pieds, refusant de faire face à Gregor.

Il laissa glisser le canon de son arme le long de sa poitrine, fit des va-et-vient sur la pointe d'un sein et sourit quand celle-ci se dressa.

— C'est étonnant la réaction qu'on peut obtenir d'une femme qui fait ceinture depuis un moment. Vous êtes très différente des dames avec lesquelles je m'amuse habituellement.

Il enfonça l'arme dans sa chair. Elle laissa échapper un cri étouffé. Gregor retira l'arme en riant.

— Evidemment, je n'en ai pas la certitude. Il se pourrait que Marcus soit passé avant moi.

Avec un petit rire, il laissa glisser l'arme le long de ses côtes et de son ventre. Il s'arrêta au-dessus de son pubis.

— Vous feriez n'importe quoi pour sauver votre fils, n'est-ce pas ?

Elle leva les yeux vers lui, hochant la tête. Une larme coulait sur sa joue.

Gregor sourit. Elle n'avait jamais rien vécu d'aussi sinistre.

— Vous allez recevoir une bonne leçon.

Elle ferma les yeux, se préparant à la suite. Lorsqu'il la frappa au visage avec son arme, la violence du coup la projeta de côté.

D'abord, elle ne ressentit rien. Puis il y eut le goût du sang. La douleur cogna dans sa tête, sa vision périphérique s'obscurcit et un bourdonnement intense résonna à ses oreilles.

Gregor plaqua son bassin contre elle en posant son arme sur sa tempe. Il était en érection et elle faillit vomir.

Aussi, elle ferma les yeux en se concentrant sur le bruit de la pluie mais l'estomac de Gregor gargouillait sinistrement.

Il se frotta contre elle en appuyant l'arme derrière son oreille. Son estomac gargouilla encore une fois.

— Oh... et puis non. Apporte-moi quelque chose à manger.

Il retira l'arme, recula et désigna la cocotte en inox.

— Plus vite que ça, nom de Dieu. J'ai faim.

Cally, se soutenant contre le plan de travail, entreprit de fermer son peignoir. Ses mains tremblaient sur la ceinture. Ses jambes allaient-elles avoir la force de la soutenir ?

— Non, laisse-le ouvert.

Cally s'immobilisa et lâcha sa ceinture, puis alla chercher une autre assiette.

Gregor la regardait faire, planté près de la cuisinière.

Elle remplit une assiette de ragoût, essayant de réfléchir malgré la douleur qui irradiait dans sa tête. Gregor allait s'occuper d'elle quand il aurait fini de manger. Ensuite, il la tuerait ou lui ferait regretter de ne pas être morte.

Réfléchis, ma vieille, réfléchis. Il faut faire quelque chose.

Elle regagna l'évier en exagérant sa claudication et prit une cuiller dans l'égouttoir à vaisselle. Sa lèvre saignait mais ses idées commençaient à s'éclaircir. Elle devait gagner un peu de temps.

Gregor tenait le Magnum dans la main gauche et avait le bras droit en écharpe. Il allait avoir du mal à tenir son arme et à manger en même temps.

Sans lever le regard, elle déposa l'assiette pleine et la cuiller devant lui. Il fallait trouver une diversion pendant que son arme était posée sur le plan de travail.

— Apporte-moi quelque chose à boire.

Elle alla jusqu'au réfrigérateur en boitant et en sortit un jerrican de lait qu'elle prit à deux mains. Il faisait une arme acceptable.

— Du lait, ça vous va ? murmura-t-elle.

Gregor acquiesça et posa son arme pour prendre sa cuiller. Sans hésiter, Cally lui jeta le jerrican à la tête.

Il voulut le repousser mais son bras en écharpe l'en empêcha et il ne put que reculer pour éviter de le recevoir en pleine tête. Le jerrican en plastique heurta la porte du four derrière lui et aspergea de lait froid tout le haut de son corps.

Cally bondit hors de la cuisine et escalada l'escalier de service à une vitesse record. Elle aurait voulu sortir de la maison, mais la porte latérale

était verrouillée et Gregor l'aurait en pleine mire si elle courait à la porte d'entrée.

Elle avait réfléchi à tout cela quand le jerrican était retombé sur lui.

Alors qu'elle atteignait le premier palier, une balle siffla près de son oreille, détruisant une partie du cadre de fenêtre. Elle baissa la tête sans ralentir, courant vers les combles.

Gregor hurlait derrière elle. Il était dans l'escalier quand elle s'enferma dans la chambre de Marcus.

L'échelle !

S'élançant vers la banquette, elle se débattit avec les rideaux avant de pouvoir ouvrir la fenêtre puis la banquette. Elle s'immobilisa brusquement.

Si elle laissait la fenêtre ouverte, il allait penser qu'elle s'était enfuie par là. Elle considéra la banquette-coffre.

Un peu petit mais je peux y rentrer.

Elle attrapa l'échelle de corde, referma le couvercle et fixa d'une main tremblante les crochets métalliques à la fenêtre sous la pluie battante.

Gregor rugissait dans l'escalier menant aux combles. Il avait renoncé à ses élégances langagières.

— Sale garce ! Je vais te tuer !

Il en était capable. Cally se rappela son regard meurtrier.

Elle rouvrit le couvercle du coffre et y entra. Couchée sur le fond poussiéreux, elle se recroquevilla en position fœtale et referma le couvercle au moment où Gregor faisait voler la porte en éclats.

21

Marcus se dépêchait sous la pluie battante. La fine bruine qui tombait lorsqu'il avait quitté le parking du motel s'était muée en un violent orage. Les éclairs offraient un spectacle extraordinaire que Harris ratait.

Le pauvre s'était endormi avant la traversée du pont de Natchez.

Marcus avait hâte de le ramener à Cally. Elle devait être folle d'angoisse.

Il avait tenté de la joindre en passant par le standard de la police mais on lui avait répondu que sa ligne était en dérangement. Sans doute à cause des intempéries.

Il était impatient de la voir. Il avait des choses à lui dire, sur lui, sur son travail.

Il s'engagea sur la longue allée gravillonnée de River Trace. Le trajet avait duré près d'une heure. Harris dormait toujours à poings fermés.

Une fois garé, Marcus tourna la tête vers la maison : la porte d'entrée était ouverte et la pluie s'y engouffrait.

Un sombre pressentiment l'envahit.

Il sortit de son holster le .38 emprunté à Sydney en essayant de distinguer quelque chose à travers le pare-brise et saisit le casque radio. Personne ne répondit à sa demande de renfort. Mais il était à bord d'une voiture de patrouille de Natchez et, parmi la confusion de cette opération impliquant plusieurs juridictions, Dieu seul savait comment les appels étaient acheminés, surtout lors d'un tel orage.

Il n'avait pas le temps d'attendre une réponse. Les essuie-glaces livraient en grinçant une vaine bataille à la pluie torrentielle.

A travers les trombes d'eau, Marcus scruta le porche. Il y eut comme un coup de tonnerre dans le lointain.

Son sang se glaça. Ce n'était pas le bruit de l'orage mais un coup de feu.

Il lança un nouveau message dans le micro.

— Coups de feu à River Trace, domicile des Burnett. Officier de police sur place demande renforts.

Pourvu qu'on l'ait entendu !

Dans le rétroviseur, Harris dormait toujours.

Sans attendre la réponse du standard, Marcus lâcha la radio, ouvrit sa portière et s'élança.

* * *

Parmi les débris de la porte massacrée, Gregor inspecta la chambre d'un regard fiévreux. Il scruta, essoufflé, le petit couloir desservant la salle de bains puis la fenêtre ouverte en face de lui. La pluie tombait sur la banquette de fenêtre et trempait les rideaux.

Il gagna la fenêtre en quelques enjambées, s'agenouilla sur la banquette et s'appuya à l'aide de son bras valide sur l'encadrement.

En se penchant à l'extérieur, il fut aussitôt aveuglé par les trombes d'eau et les éclairs. Puis il remarqua l'échelle pendue dans le vide. Une hauteur d'un mètre cinquante séparait le dernier échelon de la verrière située en dessous.

La garce. Elle est passée par cette foutue fenêtre.

Il ne l'aurait pas crue aussi culottée.

Il était tellement en colère contre elle qu'il entreprit de descendre, même avec un seul bras valide. Il devait le faire. C'était à cause d'elle que tout avait mal tourné. Elle allait payer.

A cause d'elle, le braquage n'avait pu se dérouler comme prévu. A cause d'elle et de Marcus North. Ce maudit flic. Si elle n'était pas tombée du bateau, Sams serait peut-être encore en vie. Marcus les aurait aidés à le tirer à bord. Ils n'auraient peut-être même pas perdu l'argent.

Une bourrasque de pluie lui fouetta le visage au moment où il s'apprêtait à sortir. Des sirènes de police retentirent faiblement parmi les hurlements de la tourmente. Gregor s'arrêta un instant et tendit l'oreille. La cacophonie se rapprochait.

Il y avait donc plus d'une voiture. Tout ça à cause de cette fille. Que faire ?

Il jeta un œil par-dessus son épaule. Quelque chose de blanc attira son regard. Un petit bout de tissu-éponge dépassait du couvercle du coffre.

Le peignoir de Cally.

Cette garce a cru qu'elle allait me doubler ?

Sans faire de bruit, il se leva, se tourna face à la banquette et pointa son arme vers le couvercle.

* * *

Dans la banquette-coffre, Cally ne bougeait plus. Elle s'efforçait de penser à autre chose que Gregor, mais la poussière chatouillait ses narines.

Cet endroit n'a pas été aspiré depuis une éternité.

Elle retint son souffle pour ne pas éternuer.

Le bois craqua au-dessus d'elle. Que se passait-il ? Que faisait Gregor ?

Il y eut encore un grincement puis plus rien.

Elle attendit.

Il ne se passait rien.

Dans le vent, plusieurs sirènes de police hurlèrent. Un grand soulagement l'envahit. Gregor était tombé dans son piège et les renforts arrivaient.

Elle ne bougea pas. Combien de temps fallait-il à Gregor pour descendre l'échelle ? Difficile à dire, avec ce bras en écharpe. Elle ne pouvait pas attendre trop longtemps non plus. Gregor n'allait pas tarder à comprendre qu'elle n'était pas sur le toit.

Elle allait soulever le couvercle quand il s'ouvrit brusquement. Gregor se dressait devant elle, pointant un des pistolets de Jamie sur sa tête.

Il appuya sur la détente. Elle n'eut même pas le temps de crier non.

Un coup de feu retentit dans la chambre.

Elle hurla.

Gregor tira un coup dans le sol, près de sa tête. Un bruit assourdissant. Des éclats de bois volèrent, lui piquant le visage.

Gregor la regarda, l'air intrigué, puis avisa un filet de sang qui sortait de sa poitrine. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Un flot de sang en sortit. Il s'effondra sur le sol.

Cally était toujours blottie dans le coffre. Un silence de mort régnait. Il n'y avait plus de sirènes. Même la pluie semblait s'être arrêtée.

Soudain, Marcus apparut. Il se pencha au-dessus d'elle et la prit dans ses bras. Il devait lui parler car ses lèvres bougeaient. Mais elle ne comprenait rien, comme si elle était devenue sourde.

Il lui embrassait la bouche, le front.

Elle se laissa faire. Ses oreilles bourdonnaient, du sang coulait sur sa joue à l'endroit où des éclats de bois l'avaient écorchée. Marcus la tenait dans ses bras, épongeant sa joue à l'aide de sa chemise tout en essayant de lui faire comprendre quelque chose. Quelque chose concernant Harris.

Un policier fit irruption dans la pièce. Puis un autre. Marcus parla à l'un d'eux, qui sortit aussitôt, et l'embrassa dans les cheveux.

D'autres policiers surgirent, tous vêtus d'uniformes différents. Tout le monde parlait en même temps.

Cally ne comprenait toujours rien. On aurait dit le bourdonnement étouffé d'un essaim.

Mais elle cessa de s'en soucier quand le policier qu'avait renvoyé Marcus revint : il portait Harris, endormi, enveloppé d'un poncho jaune. Avant même qu'elle ait pu faire un pas, le policier le lui remit.

Le cauchemar était terminé.

Epilogue

Mardi soir

Il était temps qu'il parte. Il le savait.

La nuit tombait. Cally se détendait devant la cheminée de la cuisine, berçant Harris dans le rocking-chair. Marcus était assis près d'eux, dans le confident, content d'être dans l'ombre. Ainsi, elle ne pouvait voir son regard mais il pouvait l'observer.

Il s'en était fallu de peu qu'il ne la perde. Comment pouvait-il partir ?

Cally avait obstinément refusé d'aller à l'hôpital ou au poste de police. Une infirmière urgentiste s'était occupée de son visage et de ses oreilles. Harris avait été soigneusement ausculté également.

Finalement, tout s'était bien terminé.

Marcus retint un soupir. Qu'allait-il devenir ?

Plusieurs hommes s'affairaient dans la cuisine. Marcus les avait assez vus — un agent du FBI, Hodges, deux responsables des forces spéciales sans oublier le shérif principal du comté de McCay et le maire de Vidalia. D'autres policiers étaient présents dans la maison, occupés à récolter des preuves matérielles. Luella avait fait suffisamment de café pour tenir éveillée une armée de narcoleptiques.

— Maman, berce Harris.

Sans dire un mot, Cally se balançait en fredonnant. Harris posa la tête contre son épaule.

Hodges fit signe à Marcus depuis la porte de la cuisine. Marcus le suivit à contrecœur dans l'entrée.

— Qu'est-ce qu'on a trouvé ?

— La petite amie de Boggs, Carlotta. Elle s'est amenée au Tonk il y a environ une demi-heure.

— Elle va être poursuivie ?

— Aucune idée. On verra ce qu'en dira le représentant du gouverneur.

— Ce n'est pas vraiment elle le cerveau.

— Ouais. On a découvert le corps de Boggs à moins de deux kilomètres au sud de Palmers, côté Mississippi. On ne l'a pas officiellement identifié mais on sait que c'est lui. On a aussi retrouvé deux sacs polochons pleins de billets. Accrochés dans des buissons sur la berge.

— Sans parler de tout ce qui a sombré. Et Sams ?

Hodges secoua la tête.

— D'après ce que vous m'avez dit, il peut être n'importe où. Il va probablement refaire surface plus loin en aval.

— Oui...

Marcus fixait la porte fermée qui le séparait de Cally et Harris.

— Comment va Mme Burnett ? s'enquit Hodges.

— Elle va s'en remettre. Elle a retrouvé l'audition dans l'après-midi, une belle migraine en prime.

— C'est normal, après un impact aussi proche. Elle a eu une sacrée chance.

Il y eut un silence gêné.

— Marcus, qu'avez-vous l'intention de faire ?

— A quel sujet ?

— A propos de l'enquête interne.

— Rien.

— Vous allez témoigner ?

— Non. Je vais démissionner.

Il était lui-même surpris de la facilité avec laquelle il l'avait dit.

Hodges souffla lourdement.

— Ha, ça m'ennuie que vous fassiez ça. Vous savez qu'on peut vous obliger à témoigner.

— Ils n'en auront pas envie. Pas après ce que je vais vous dire. Ça risque de modifier le cours de l'enquête interne ou du moins ma participation à l'enquête.

— D'accord, je vous écoute.

— Vous vous souvenez de cette indic qui est morte lors de la rafle dans l'affaire Simmons ?

— Oui. Tessa Durbin.

— J'avais couché avec elle la nuit précédente et je n'en ai jamais parlé ni à vous ni à personne. Ma participation à cette enquête n'a pas lieu d'être pour de multiples raisons. Je démissionne, Hodges. Je ne peux plus faire ce boulot.

Le lieutenant l'observa un moment.

— C'est vraiment à cause de Tessa Durbin que vous démissionnez ?

— C'est une raison suffisante pour l'Inspection générale.

— Oubliez l'Inspection générale. Je ne veux pas vous perdre, Marcus. Vous êtes un trop bon élément. Ce qui s'est passé avec Tessa... ce sont des choses qui arrivent quand on travaille en infiltré. Je le sais.

— Mais la principale raison, c'est que je n'y arrive plus. Je n'ai plus le cœur à ça. Ce n'est pas l'état d'esprit qu'il faut pour ce boulot. Je veux faire quelque chose d'autre pendant que je le peux encore.

La porte s'ouvrit, Bay passa devant eux. Marcus se tourna vers la porte restée ouverte, attiré par Cally et Harris dans le rocking-chair.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda Hodges pour la seconde fois.

— A quel sujet ?

Hodges fit un signe de tête en direction du fauteuil à bascule et de ses occupants.

Hodges est donc vraiment un limier en fin de compte.

— Je ne sais pas encore, mais j'y réfléchis activement. Je vous tiendrai informé.

— J'y compte bien.

Marcus lui serra la main.

— Je vous apporterai mon badge et ma lettre de démission demain.

— Prenez soin de vous.

Marcus acquiesça et retourna dans la cuisine, surpris par lui-même. Avec quelle simplicité il venait de changer de vie ! Il n'avait pas trop de plan pour la suite, mais une petite idée...

Il alla remplir une tasse de café puis rejoignit Cally. Elle avait passé un jean et un T-shirt délavé. Un pansement lui couvrait la joue. Sa lèvre était enflée et elle allait avoir un œil au beurre noir monstrueux.

Marcus aurait voulu tuer Gregor une seconde fois pour lui avoir fait ça. Ses mains en tremblaient : il avait été si près de la perdre.

Il s'approcha d'elle. Ses cheveux auburn bouclaient autour de son visage comme un halo. Harris somnolait sur son épaule. Il lui apporta le café, bien sucré avec beaucoup de crème, comme elle l'aimait. Elle le remercia d'un sourire en coin, trempa ses lèvres dans la tasse puis releva la tête.

— Qu'est-ce qui va se passer ensuite ?

Marcus sursauta : il l'avait regardée fixement jusqu'à ce qu'elle lui pose la question à la mode.

— Tous ces gens devraient repartir très bientôt, répondit-il. Et... vous aurez la maison pour vous seuls.

Il s'assit dans le confident, qui commençait à devenir sa place. Luella faisait la vaisselle.

— Ce n'était pas le sens de ma question.

— Ah bon ?

— Non. Je voulais savoir ce que tu comptais faire ensuite.

— Mon ancien patron vient de me poser la même question.

— Pourquoi « ancien » ?

Marcus se tourna vers la fenêtre.

— Parce que je démissionne.

— Pourquoi ?

— Pour plusieurs raisons.

Il se retourna vers elle, prit une profonde inspiration et se lança.

— Je déteste mon travail. Il a fait de moi un autre homme. Je n'aime pas celui que je suis devenu en travaillant comme infiltré. Il y a six mois, j'ai couché avec une indic. Elle est morte le lendemain lors d'une rafle de drogue et je n'ai parlé à personne de cette liaison jusqu'à ce soir. Ma conduite constitue une sérieuse entorse au règlement.

Cally ne se détourna pas. Elle l'écoutait avec bienveillance. Il en était presque choqué. Elle ne semblait pas le juger, même après avoir appris le pire.

Luella déposa un nouveau tas de vaisselle dans l'évier. L'eau coulait, il y avait au loin les murmures des policiers, la pluie qui tombait toujours — tous ces bruits remplissaient l'instant.

Avec une clarté absolue, il comprit alors : il désirait être là. Près de cette femme avec qui il se sentait... chez lui. S'il y avait une vie après la police, il la découvrirait avec elle. Il prit une nouvelle inspiration.

— La véritable raison de ma démission c'est... toi. Tout a changé depuis que je te connais.

— Oh.

Elle battit des paupières et ses yeux s'arrondirent.

Il poursuivit avant de n'en avoir plus le courage :

— C'est la pure vérité, Cally. Je ne fais pas semblant. Si tu as envie de prendre tes jambes à ton cou, c'est le moment.

— Je te l'ai dit près de la rivière : ce n'est pas mon genre.

Marcus secoua la tête, incrédule.

— Dans ce cas, tu crois que tu aurais du boulot pour moi ? J'aimerais beaucoup apprendre le métier de traiteur.

Un sourire éclaira lentement le visage de Cally et ses fossettes se creusèrent comme jamais.

— Je pense qu'on pourra te trouver quelque chose.

Marcus respira enfin, sans détacher ses yeux des siens. Comme il n'avait rien à ajouter, il resta là à savourer l'instant.

Harris redressa la tête.

— Maman, chante.

— Une seconde, ma puce.

Elle déposa un baiser sur la joue de son fils, se leva et alla s'installer avec lui près de Marcus dans le confident.

Il l'observa un instant, n'arrivant toujours pas à y croire : cette vie s'offrait à lui.

Puis il les entourra de son bras et embrassa Cally, au mépris de tout et de tous.

Quand il mit fin au baiser, Harris les regardait avec un large sourire.

Marcus sourit à son tour, les serra tous les deux plus étroitement contre lui et ferma les yeux tandis que Cally commençait à fredonner.

— Chut, petit bébé, pas un mot. Maman t'achètera un oiseau moqueur...

TITRE ORIGINAL : BULLETPROOF BODYGUARD
Traduction française : FLORENCE GUILLEMAT-SZARVAS

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BLACK ROSE®

est une marque déposée par Harlequin

© 2010, Kay Thomas.

© 2015, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Enfant : © GETTY IMAGES/FLICKR/ROYALTY FREE

Paysage : © NULL PLUS/GETTY IMAGES/ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture : M. GOUAZE

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-3903-2

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

OceanofPDF.com

LENA DIAZ

Mission :
garde rapprochée

BLACK *ROSE*



OceanofPDF.com

1

Caroline leva la tête de son petit déjeuner. Le monstre s'asseyait en face d'elle. Un très beau monstre cependant, dans un costume gris à mille dollars. La coupe en était impeccable et mettait en valeur ses larges épaules et les muscles saillants de ses bras.

Il s'installa de l'autre côté de la table, avec sa tablette numérique dernier cri. D'une main bronzée, il se mit à faire défiler les pages, certainement les cours de la Bourse, songea Caroline.

Il avait les ongles parfaitement manucurés, presque trop. Pour un peu, on aurait dit des griffes, persifla Caroline intérieurement. Les mains de Richard étaient en effet redoutables, surtout quand il les serrait pour en faire des poings. Elle en avait fait l'expérience.

A cette idée, elle perdit complètement l'appétit et repoussa son assiette.

Richard releva la tête à cet instant précis, lui jetant un regard noir.

Elle comprit aussitôt le message, reprit ses couverts et se força à manger une bouchée d'œufs brouillés. La cuisinière les avait préparés suivant les indications très précises de Richard, comme d'habitude. Caroline déglutit avec difficulté. Elle n'avait pas du tout faim. Sa nuit avait été tourmentée et lui tordait encore l'estomac, la rendant nauséuse.

Enfin, elle avala sa bouchée et essuya délicatement les coins de ses lèvres comme il exigeait qu'elle le fasse. Puis elle plaqua sur son visage l'expression neutre et comme absente qu'elle utilisait de plus en plus, pour se protéger.

De nouveau, il leva les yeux de sa tablette.

— Tu es trop maigre, Caroline, cela me déplaît.

Elle s'immobilisa, essayant d'empêcher ses mains de trembler.

— Je... Je suis désolée, Richard.

Du calme. Calme-toi. Il déteste quand tu parais nerveuse.

Elle lutta contre la peur atroce qui la faisait bafouiller.

— Je... Je vais tout manger, promis.

Elle prit une autre bouchée.

L'œil de Richard se teinta de désapprobation. L'estomac de Caroline se noua un peu plus. Qu'avait-elle fait de mal ? Où avait-elle fait erreur ? Ses cheveux étaient bien peignés et rassemblés sur une seule épaule, comme il les aimait. Elle s'était maquillée avec les produits qu'il avait sélectionnés pour elle, afin de lui donner une apparence naturelle et légèrement sophistiquée. Elle tenait sa serviette dans sa main gauche, sa fourchette dans la droite et n'avait pas les coudes sur la table. Qu'avait-elle fait qui le mettait en colère ?

— Ne sois donc pas si inquiète, pesta-t-il.

Puis il la fixa et ses yeux s'étrécirent.

— A moins, reprit-il d'un air menaçant, que tu aies fait quelque chose qui nécessite que l'on te reprenne ?

— N... non. Je... Je n'ai rien fait. Je n'ai pas besoin d'une nouvelle leçon.

Du calme. Calme-toi !

— Ne t'agite pas ainsi, Caroline. C'est indigne d'une Ashton de remuer de cette façon. Dis-moi, pourquoi ne veux-tu pas manger ?

Un frisson d'angoisse parcourut Caroline. Ses mains étaient moites et tremblaient tant qu'elle laissa tomber sa fourchette sur la nappe. Au désespoir, elle se força à porter une nouvelle bouchée d'œufs brouillés à sa bouche. Elle mâcha avec peine et essaya de sourire à son mari.

Mais Richard secoua la tête.

— Tu te conduis mal, Caroline. Je t'ai posé une question et maintenant tu as la bouche pleine, tu ne peux pas répondre, je suis obligé d'attendre...

Elle soupira intérieurement. Qu'elle était sotte ! Bien sûr qu'elle aurait dû lui répondre d'abord et prendre ensuite une bouchée, non l'inverse !

Elle avala précipitamment, douloureusement, sans prendre le temps de mâcher.

— Je suis désolée. Je n'ai pas voulu être impertinente, je voulais que tu sois fier de moi parce que j'obéis vite et que je mange comme tu me le demandes.

A la dérobée, elle essuya ses mains moites sur son pantalon.

— J'attends toujours une réponse, tonna-t-il.

Caroline battit désespérément des paupières. Quelle question avait-il posée déjà ?

Elle ne parvenait pas à se le rappeler. Il avait d'abord dit qu'elle était trop maigre et ensuite ?...

— Je t'ai demandé pourquoi tu ne mangeais pas assez.

Sa voix était sèche et coupante.

— Je... Je suis désolée. Je suis fatiguée. Je n'ai pas faim.

Un des élégants sourcils de Richard prit la forme d'un point d'interrogation.

— Et pourquoi, exactement, es-tu fatiguée ?

Caroline chercha désespérément une excuse, n'importe quoi sauf la vérité : qu'elle était restée éveillée la plus grande partie de la nuit, à échafauder son plan et à se donner du courage.

— Je... je ne sais pas. J'ai peut-être travaillé un peu trop dur dans le jardin, hier. Je suis... courbaturée d'ailleurs.

Les traits de Richard se colorèrent lentement de rage, et cela eut sur elle l'effet radicalement inverse, comme si son visage se vidait de tout son sang. Elle connaissait la suite : il prendrait son aveu de fatigue pour une plainte. Or, comme il le lui rappelait souvent, c'était toujours sa faute à elle quand il était forcé de lui donner une leçon. Il se devait de la punir à cause d'*elle*.

— Tu as souvent travaillé dans le jardin sans être particulièrement fatiguée, répliqua-t-il, sa voix claquant comme un fouet. Je pense plutôt que tu te plains d'avoir reçu une leçon hier soir.

Elle baissa les yeux, le sang lui battant aux oreilles. Un sanglot montait dans sa gorge, mais resta bloqué là. De toute manière, pleurer ne ferait qu'aggraver les choses. Les larmes étaient une honte pour les Ashton.

— Regarde-moi quand je te parle !

— Je t'en prie...

Sa voix n'était plus qu'un murmure, comme pour appeler l'homme qu'il avait été, autrefois, avec elle et qui n'avait tout de même pas pu disparaître complètement, qui devait bien se trouver quelque part au plus profond de lui-même. L'homme qu'elle avait aimé...

— Je t'en prie, Richard. Je me suis mal exprimée. Je suis vraiment désolée.

Il jeta brutalement sa serviette sur la table et se leva d'un bond.

— Oui, tu t'es mal exprimée. C'est ça.

Il marcha vers elle et elle se recula sur sa chaise, en se détestant pour cela.

Mais elle eut un répit inattendu. La cuisinière parut sur le seuil de la salle à manger, sans un regard pour elle mais souriant à Richard. Caroline n'en fut pas surprise. Le personnel était entretenu dans l'idée que Richard était un mari parfait, malheureusement affligé d'une épouse qui lui menait la vie dure et qu'il devait souvent ramener à la raison. Une femme que l'on devait ignorer et qui n'avait pas même le droit de quitter la maison sans son mari, à l'exception de quelques sorties tout à fait minutées et rapportées scrupuleusement à Richard afin qu'il puisse immédiatement « venir à son aide » s'il en était besoin. Oui, c'était ce que l'on faisait croire aux domestiques. Caroline finissait presque, parfois, par s'en convaincre, elle aussi.

— Bien le bonjour, monsieur, lança la cuisinière. Monsieur désire-t-il quelque chose ?

Instantanément, le visage de Richard se radoucit et il retourna son sourire à l'employée.

— Oui, prévenez s'il vous plaît Charles que je partirai un peu plus tard que prévu, ce matin.

Sans cesser de sourire, il referma ses doigts autour du poignet de Caroline et la força à se lever.

— ... Qu'il tienne la voiture prête pour dans une heure, exactement. Madame et moi avons... à parler.

Il conclut sa phrase par un clin d'œil qui fit rosir la cuisinière, remarqua Caroline. L'employée comprit certainement que Richard et elle allaient faire l'amour de façon impromptue.

— Bien, monsieur.

La cuisinière quitta rapidement la pièce. Dès qu'elle eut disparu, l'emprise de Richard sur le poignet de Caroline se fit beaucoup plus brutale.

Elle poussa un petit gémissement et tenta de libérer sa main.

— Je t'en prie, implora-t-elle, tu me fais mal !

Il la lâcha en baissant les yeux vers les marques rouges sur son poignet.

— Tu mettras des manches longues, aujourd'hui, ordonna-t-il. Je ne veux pas que l'on puisse voir ça et mal l'interpréter... Et maintenant, viens avec moi. Apparemment, la leçon ne t'a pas suffi.

La main au creux de ses reins, il la poussa vers le grand escalier de marbre qui menait aux étages. Elle se laissa faire, les jambes tremblantes.

Elle pouvait survivre à cela. Elle en avait l'habitude.

Elle se répétait inlassablement ces deux phrases, comme une prière ou une incantation, pour avoir la force de monter l'escalier, son mari auprès d'elle, la dominant de sa haute taille, comme un gardien qui vous escorterait dans le « couloir de la mort ».

Au premier étage, il la saisit par les épaules, la fit pivoter sur elle-même et voulut l'embrasser. Elle en fut si étonnée qu'elle n'eut pas la présence d'esprit de faire semblant de s'y prêter.

Il lui murmura alors à l'oreille :

— Ferme les yeux, Caroline, et embrasse-moi !

Elle comprit immédiatement la raison de ce prétendu débordement d'affection : une bonne venait de paraître au bout du couloir. C'était le petit jeu de Richard, de faire toujours croire aux autres qu'il était un mari prévenant et amoureux. Les apparences étaient tout ce qui comptait pour les Ashton.

Il pressa ses lèvres sur les siennes et elle se força à ne pas frémir de répulsion. Il ne devait pas remarquer le dégoût qu'elle avait désormais de lui. Sinon, la leçon serait encore plus sévère que d'habitude.

Il la conduisit ensuite vers leur chambre, au bout du couloir. Il la tenait par les poignets, appuyant affreusement sur les bleus qu'il lui avait faits la veille.

Quand il referma sur eux la lourde double-porte, parfaitement insonorisée, elle se remémora brièvement toutes les fois où elle avait dû subir ses « leçons ». Elle survivrait à celle qui venait de commencer, il le fallait. Parce que, le lendemain, elle serait libre. Elle allait quitter Richard Ashton, troisième du nom, et elle ne le reverrait jamais, jamais.

Il tira sur ses longs cheveux, la contraignant à se tordre le cou suivant un angle inhabituel. Elle se mit à haleter, le désespoir grandissant en elle, tandis que, l'œil brillant, il la secouait comme un maître d'école déçu par son élève préférée. Elle savait ce qu'il allait dire, la même chose que chaque fois qu'il « l'instruisait ».

— Je t'aime, Caroline. C'est pour cela que je fais ça...

Comme elle ne répondait pas ainsi qu'elle l'aurait dû, il plissa les yeux. Peut-être était-ce de savoir qu'elle subissait sa toute dernière « leçon » qui la rendait si brave. Elle soutint son regard, refusant de prononcer les mots qu'il attendait.

Il l'attrapa par le bras, ses doigts s'enfonçant dans sa chair, avec une telle force qu'elle faillit crier. Les larmes lui montèrent aux yeux, malgré elle.

— Arrête, souffla-t-elle. Arrête, je t'en supplie.

— Dis-le ! cracha-t-il en serrant encore plus fort, comme s'il avait les griffes qu'elle avait imaginées au petit déjeuner.

Sa vision s'en troubla.

— Je t'aime, répondit-elle, se haïssant pour sa lâcheté.

Mais elle aurait tout aussi bien pu répéter ces mots vides de sens des centaines de fois, si cela avait pu stopper le processus infernal.

— Je t'aime, je t'aime, je...

Il la frappa sèchement sur la joue. Elle eut comme un goût de sang dans la bouche.

— Et ? fit-il.

— Et je... je suis désolée.

Il la lâcha, brusquement. Elle chancela et se rattrapa comme elle le put à l'un des piliers du lit à baldaquin. La douleur, à son bras, la faisait pleurer malgré elle.

Richard s'avança, les narines frémissantes, comme un animal, le poing déjà serré.

2

Une nouvelle vague de nausée envahit Caroline. Elle s'agrippa désespérément au comptoir de la réceptionniste et s'efforça de respirer profondément. Le malaise ne la quittait pas depuis qu'elle s'était traînée hors du lit quelques heures plus tôt. La « leçon » que lui avait infligée Richard avait retardé son plan d'une bonne journée. Mais rien ne l'arrêterait plus désormais. Elle devait tenir.

— Ça va, madame Ashton ? s'enquit la jeune réceptionniste.

Manifestement inquiète, elle fit le tour du comptoir.

— Elle va bien, intervint d'un ton sans réplique sa patronne, Leslie Harrison, associée pour moitié dans le cabinet d'avocats Wiley et Harrison. Je vais ramener Mme Ashton à sa voiture.

— Bien, maître...

La réceptionniste retourna docilement s'asseoir derrière son comptoir, non sans lancer un regard peu amène à l'avocate, dans le dos de celle-ci.

— Leslie, soupira Caroline. Je ne me sens pas bien du tout, en fait. Je crois que j'aimerais m'asseoir un moment...

— Allons viens, répliqua son amie. Tu te sentiras mieux quand tu seras dehors. On respire mal, ici...

Elle se pencha à son oreille, tout en l'entraînant à l'extérieur.

— Caroline, tu as fait un grand pas aujourd'hui, mais tu n'as pas une minute à perdre si tu veux te réfugier dans la nouvelle maison avant que ton mari ne découvre que tu es partie...

Caroline lui dédia un sourire timide et hésitant.

— Je suis désolée, Leslie, tu risques beaucoup d'ennuis, à cause de moi. Je ne voudrais pas paraître ingrate.

Elle pressa sa carte et déverrouilla les portières de sa Mercedes 600 S Sedan noire, que Richard avait choisie pour elle. Elle aurait préféré quelque chose de plus simple, de moins prétentieux.

Leslie lui tint sa portière.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, je suis ravie de t'aider. Mais souviens-toi, va tout droit à la nouvelle maison. Pas d'arrêt en route, c'est promis ?

— Promis !

Leslie sourit, referma la portière et Caroline démarra.

Mais quelques kilomètres plus loin, une nouvelle vague de malaise l'assaillit. Des crampes tordaient son estomac. Elle braqua son volant et se rangea en catastrophe sur le bas-côté, tandis que les autres conducteurs, surpris de sa manœuvre impromptue, la klaxonnaient bruyamment.

Malgré la fraîcheur de l'air conditionné, la sueur lui perlait au front. Immobile dans son siège, elle s'efforça de laisser passer la nausée et la douleur. Etre en miettes après l'une des « leçons » de Richard n'avait rien de nouveau, mais là, étonnamment, c'était plus intense que d'habitude. Leslie avait sans doute raison, se rassura Caroline, ce devait être ses nerfs. Elle préparait sa fuite depuis des mois et alors qu'elle allait pouvoir exécuter son plan, le stress la rendait certainement malade.

Elle se mordit la lèvre et pressa son ventre douloureux dans ses mains. La très brutale « leçon » de Richard l'avait cette fois mise sur le flanc pour quarante-huit heures, mais c'était lui qui l'avait poussée hors du lit : il était hors de question qu'elle y « traîne plus longtemps sa paresse », avait-il tempêté. La façon dont elle s'était rapidement exécutée lui avait plu. Ce qu'il ne savait pas, c'était qu'elle avait considéré son injonction comme le signal du départ.

Après le petit déjeuner, sur le seuil de la maison, elle lui avait fait des gestes d'adieu tandis que Charles conduisait la Rolls-Royce vers le portail. Bien sûr, Richard l'observait derrière les rideaux tirés de la vitre arrière, elle le savait. Allait-il soudain se douter de quelque chose, ordonner au chauffeur de faire demi-tour et empêcher son évasion ?

Mais l'imposante limousine ne s'était pas arrêtée et était rapidement sortie de la propriété. Richard partait sans méfiance à son bureau, c'était bien un adieu.

Caroline avait pris soin de ne pas alerter le personnel en se préparant à une sortie tout à fait usuelle dans son emploi du temps : une visite à la blanchisserie, puis à son avocate. La différence était que, cette fois, elle

n'allait pas y laisser en dépôt quelques vêtements, mais sa vie conjugale. En outre, se rendre à la blanchisserie permettait de camoufler aisément son sac de voyage en sac de linge sale, sans alerter les vigiles du domaine. Après la blanchisserie, elle devait se rendre au cabinet d'avocats pour donner à Leslie son enveloppe habituelle de reçus et de documents comptables. Normalement, elle aurait dû recevoir en retour un certain nombre de papiers à faire signer à Richard. Mais elle ne lui rapporterait rien, cette fois. Elle ne reviendrait jamais.

Anxieuse, elle consulta l'horloge de son tableau de bord. Leslie lui avait bien recommandé de ne faire aucun arrêt. Il n'était pas question de s'attarder au bord de la route, même pour quelques instants de récupération, et tant pis si elle se sentait mal. Dans exactement douze minutes, la sécurité préviendrait Richard qu'elle n'était pas rentrée. Alors, celui-ci appellerait directement Leslie pour savoir à quelle heure Caroline était passée, puis, comprenant qu'elle n'était pas rentrée directement à la maison, il se mettrait à sa recherche.

Caroline se passa une main tremblante sur le front. Bon sang, que faisait-elle ? Comment pouvait-elle croire qu'elle allait lui échapper ? Elle faillit faire demi-tour et rentrer à la maison, qui n'était plus la sienne. Mais même en roulant à tombeau ouvert, elle ne pourrait être rentrée assez tôt. Dès lors, comment expliquer ce retard ? Si elle lui disait simplement qu'elle s'était sentie mal et avait été obligée de s'arrêter, il ne la croirait tout simplement pas. Il l'accuserait de nouveau de se plaindre de son sort, ce qui lui offrirait une bonne raison de lui donner une nouvelle « leçon ».

Caroline serra les dents. Son corps entier lui faisait encore mal. Une autre leçon ? Jamais. Elle ne pourrait le supporter.

Une protection.

C'était cela, elle avait besoin d'une protection. Mais qui pourrait bien la protéger ? Elle n'avait ni amis ni famille, à Savannah du moins, et ses parents ne la verraient pas d'un bon œil quitter son riche mari. Ils auraient bien trop peur que cesse le versement de la pension que Richard leur octroyait.

Qui d'autre, alors ? Leslie était la seule personne à qui elle ait osé parler. Si jamais elle sortait de la maison, à part pour quelques courses, c'était au bras de Richard, en représentation silencieuse, comme décoration. Comment aurait-elle pu se faire des amis ?

Elle n'avait pas pu demander à Leslie d'aller jusqu'à défier Richard en l'hébergeant. Il était le client le plus lucratif du cabinet d'avocats. Mettre les revenus de son amie en péril n'aurait pas été correct, surtout après ce qu'elle avait déjà fait pour l'aider. Non, il fallait décidément trouver autre chose, mais quoi ?

S'adresser à la police ? Elle avait déjà vu cela dans des feuilletons à la télévision, et la conclusion était sans appel. Les policiers ne pourraient pas grand-chose pour elle tant qu'un crime n'avait pas été commis. Tout au plus prendraient-ils sa déposition, mais que vaudrait un bout de papier contre le riche et puissant Richard Ashton ?

Aucun juge ne voudrait la croire et ne suivrait sa plainte. La société tout entière admirait et respectait Richard, ce milliardaire philanthrope qui donnait chaque année des millions à des associations caritatives et soutenait activement la campagne des politiciens locaux, dont le shérif du comté de Chatham.

Non, décidément, aller voir la police n'était pas une bonne idée...

Mais comment se protéger, alors ?

Une idée surgit dans son esprit. Richard faisait garder la maison vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'était précisément cela dont elle avait besoin : un garde du corps, loyal envers elle et seulement envers elle.

Elle épongea son front dégoulinant de sueur et se pencha vers le micro de son téléphone mains libres. Activant la fonction recherche, elle prononça les mots : « gardes du corps, Savannah, Géorgie ». Plusieurs noms de sociétés apparurent. Elle sélectionna la première et déclencha son GPS.

* * *

Si la reine d'Angleterre en personne était apparue dans les locaux de sa société, Luke n'aurait pas été plus surpris : Caroline Ashton, la belle et blonde épouse du célèbre homme d'affaires Richard Ashton, venait de franchir son seuil. Elle portait un tailleur beige, d'un goût exquis et d'une ligne parfaite. Un ravissant petit sac pendait à son épaule. Le tout devait coûter une fortune, songea Luke, et Caroline Ashton dépareillait fortement dans ce bureau poussiéreux. En général, il y recevait des prostituées venues demander protection contre leur souteneur ou des commerçants menacés par les caïds du quartier.

Apparemment, la splendide Caroline Ashton s'était perdue...

Luke lança un coup d'œil vers la seule autre personne présente dans la pièce, celui qu'il appelait un peu ironiquement son « directeur administratif », Mitch Brody, assis à quelques mètres. Celui-ci haussa brièvement les épaules. Manifestement, lui non plus ne savait pas ce que la radieuse apparition faisait là.

Luke attendit donc poliment que leur visiteuse prenne la parole, mais elle resta muette devant son bureau, comme si elle attendait qu'on l'autorise à parler. Il se leva précipitamment et lui indiqua un fauteuil.

— Je suis Luke Dawson et voici Mitch Brody. Qu'est-ce que Dawson Security Service peut faire pour vous, madame Ashton ?

Elle ouvrit de grands yeux étonnés, ils étaient très bleus et offraient un saisissant contraste avec son teint si pâle. Était-elle surprise qu'il connaisse son nom ? Ignorait-elle que tout le monde, à Savannah, savait qui étaient les Ashton ? Leur couple modèle faisait la couverture des magazines régionaux au moins une fois par semaine et leur grande réception de Noël était l'événement social de l'année. Bien entendu, Luke n'y avait jamais été invité.

Caroline Ashton eut un petit sursaut, comme si elle s'éveillait d'un cauchemar et alors, passa dans ses yeux une lueur qu'il reconnaissait sans peine.

C'était la peur.

Était-il possible qu'elle soit venue le voir parce qu'elle avait besoin d'aide ? Cela paraissait tout à fait invraisemblable, mais Luke faisait plutôt confiance à son radar interne.

Caroline Ashton ne s'était pas encore assise. Aussi, il baissa les yeux vers le fauteuil qu'il venait de lui indiquer : une tache douteuse maculait la moleskine verte. D'ordinaire, il n'y aurait pas prêté attention, mais Caroline Ashton était une visiteuse bien trop sophistiquée pour s'asseoir dans un fauteuil sale.

— Hum, bredouilla-t-il. Donnez-moi une minute, je vais trouver quelque chose pour couvrir ça.

— Ne vous donnez pas cette peine, répondit-elle, ça va très bien...

Et avant qu'il ait pu réagir, elle s'assit.

Surpris, il s'adossa à son fauteuil et étendit ses jambes devant lui dans une position d'écoute et d'attente. Mais de nouveau, sa visiteuse garda le silence. Longtemps. Les riches avaient décidément de drôles de manières...

— Que puis-je pour vous, madame Ashton ? demanda-t-il pour faire avancer les choses.

— Je... j'ai besoin...

Elle ferma, puis rouvrit rapidement les paupières, comme si elle souffrait.

— Je voudrais engager un garde du corps.

Elle paraissait très nerveuse, il l'étudia avec attention.

— Je pensais, confia-t-il un peu absurdement, que vous vous étiez peut-être perdue et que vous étiez entrée par hasard...

— Pas du tout. J'ai besoin de protection.

Ces mots et les accents désespérés de sa voix retentissaient comme autant de sonnettes d'alarme, nota Luke. Pourtant, il redoutait encore d'avoir mal compris. L'épouse d'un milliardaire ne pouvait certainement pas demander la protection de Dawson Security Service.

— Madame Ashton, ce n'est un secret pour personne dans notre métier que votre mari a un contrat exclusif avec Stellar-Security, l'une des plus importantes sociétés spécialisées de la ville et mon principal concurrent.

Il eut un rapide regard vers Mitch, dont le visage s'était figé au nom de son ancien employeur. Mitch haïssait la Stellar, mais ne lui avait jamais vraiment expliqué pourquoi. Aussi Luke en était-il réduit à des suppositions.

— J'aimerais pouvoir vous dire que nous ferons mieux qu'eux, continua-t-il, mais en toute honnêteté, nous ne jouons pas dans la même cour, faute d'avoir les mêmes moyens. J'emploie cinq agents habilités à la fonction de garde du corps, en dehors de moi-même. Stellar en a des dizaines. Naturellement, si cela peut vous aider, je peux les appeler de votre part et leur expliquer que vous vous sentez menacée.

Caroline secoua vigoureusement la tête, les yeux comme agrandis de frayeur.

— Non, ne les appelez pas, dit-elle d'une voix pressante. Ils sont les derniers au monde en qui je peux avoir confiance.

Luke fronça le sourcil.

— Pourquoi donc ? Ils travaillent pour vous.

Pour la première fois depuis qu'elle était entrée dans son bureau, elle le fixa avec attention. Son air égaré s'était évaporé pour faire place à un regard clair et intelligent, comme si, un instant auparavant, elle jouait un rôle qu'elle avait décidé d'abandonner.

— Non, monsieur Dawson, dit-elle nettement, ils ne travaillent pas pour moi. Ils travaillent pour mon mari.

Cela lui arrivait rarement, mais là, Luke était surpris. Cette femme avait-elle précisément peur de son mari ? Il n'était pas un grand lecteur de magazines à scandale mais de par son métier, il était bien obligé de toujours laisser traîner une oreille dans les endroits où il pouvait recueillir des informations sur des clients potentiels. Or, jamais une indiscretion sur une mésentente entre les Ashton n'était parvenue jusqu'à lui.

Au contraire, même. On disait partout que Richard Ashton était pratiquement un saint et que son épouse, en revanche, était une personnalité moins... exemplaire que lui à beaucoup de points de vue. Il se murmurait qu'elle était nerveuse, d'humeur changeante, imprévisible et que lorsqu'ils paraissaient ensemble quelque part, c'était toujours lui qui lui manifestait de la tendresse d'une façon très touchante.

Luke étudia avec attention le visage de sa visiteuse. Son teint était frais, à peine relevé par un maquillage discret, sans les couches épaisses qui trahissent toujours une tentative de masquer des bleus. Elle portait des manches longues, mais en dessous de sa jupe très sage, il n'y avait pas trace de coups ou de cicatrices. Rien, dans son apparence, ne pouvait laisser soupçonner qu'elle ait des raisons de redouter son mari.

Alors Caroline Ashton venait-elle le voir avant de divorcer, afin de rassembler des renseignements qui lui permettraient d'accuser son mari ? Oui, peut-être... Sauf qu'il y avait une peur bien réelle dans ses yeux. Réelle et fondée, certainement. Il aurait risqué sa licence professionnelle, là-dessus.

Toutefois, il procéda comme il l'aurait fait avec n'importe quel autre client, recherchant des faits, quitte pour cela à user d'un peu de provocation.

— Laissez-moi deviner. Vous comptez entamer une procédure de divorce et vous désirez la protection d'un garde du corps jusqu'à ce que le jugement soit rendu.

De nouveau, elle ouvrit de grands yeux.

— Je n'ai encore rien décidé, mais c'est mon intention finale, oui. J'ai loué une maison en dehors de la ville, je m'y rendais, justement. J'ai besoin que quelqu'un reste avec moi pour me protéger jusqu'à ce que les choses... soient fixées.

Luke fut un peu déçu de cette réponse. Peut-être s'était-il trompé sur cette terreur, dans ses yeux. Peut-être Caroline Ashton était-elle simplement

comme toutes les femmes qui désiraient ternir la réputation de leur époux afin d'obtenir un jugement du tribunal financièrement favorable.

— Il vous faut un garde du corps tout de suite ?

— Oui.

Il se redressa sur son siège. Malgré ses réticences, il pouvait difficilement refuser une cliente qui le paierait certainement rubis sur l'ongle. Il avait trop de factures impayées pour sélectionner ses contrats. En outre, partir en mission sur-le-champ n'était pas un problème : il gardait toujours au bureau un sac avec quelques affaires ainsi que des munitions supplémentaires. Dans ce cas, Mitch savait parfaitement ce qu'il avait à faire : le travail de protection commençant à l'instant même, Luke devait garder les mains libres pour réagir à toute attaque, aussi était-ce son ami et collègue qui se chargerait de porter le sac dans la voiture. C'était tellement habituel et routinier que Mitch avait déjà la sangle dudit sac à l'épaule.

— Nous pouvons partir dès que vous aurez signé le contrat, madame Ashton. Voulez-vous que nous prenions votre voiture ou la mienne ?

Caroline Ashton se mit à rougir légèrement.

— Monsieur Dawson... N'y voyez aucun jugement de ma part, mais... est-ce que vous n'êtes pas... un peu petit ? Est-ce que vous ne pourriez pas désigner quelqu'un d'autre pour assurer ma protection ?

Luke la fixa, hébété. Il échangea le même regard avec Mitch, qui n'en revenait pas, lui non plus.

Finalement, il croisa les bras sur sa poitrine et répondit :

— Franchement, madame Ashton, du haut de mes trente ans, c'est bien la première fois que quelqu'un me trouve petit... Je mesure un mètre quatre-vingt-neuf pour un peu plus de cent kilos. De muscles, principalement, si vous me permettez de le préciser. Je n'en tire aucune gloire particulière, c'est simplement une nécessité dans ma profession. J'ai été champion de boxe au lycée et à l'université. J'ai suivi de nombreux entraînements au combat rapproché, à mains nues ou avec une arme. Armes, dont par ailleurs je possède un permis de port légal. Je suis d'un excellent niveau au tir, je m'entraîne très régulièrement et je vous assure que je sais tout de la protection rapprochée des biens ou des personnes. C'est pourquoi, lorsque j'affirme que je peux assurer la vôtre, je pense que vous pouvez me croire.

Caroline Ashton s'éclaircit poliment la gorge, sans paraître vraiment impressionnée par ces explications.

— Avez-vous jamais rencontré mon mari ?

— Pas en personne. J'ai vu des photos de lui et des vidéos, naturellement.

— Richard est très... très grand, très large d'épaules, très fort, très déterminé aussi. Il peut se montrer très dangereux. Il est extrêmement... Enfin... S'il devait... Si jamais...

Elle eut un douloureux soupir.

— J'ai besoin de savoir si vous vous jugez capable de réellement vous opposer à lui, si... s'il venait me chercher.

Cette fois, la peur ne faisait plus aucun doute, dans ses yeux, comme dans sa voix. Elle était palpable, évidente. Caroline Ashton semblait déjà résignée à la soumission.

Elle tordait nerveusement ses doigts et la bague en diamants qu'elle portait à l'annulaire étincela brièvement dans la lumière. Luke y jeta un coup d'œil. La pierre aurait vraisemblablement payé le loyer de son bureau et celui de sa maison pour toute une année, au moins.

Mais ce n'était pas pour cette raison qu'il devait convaincre sa propriétaire de l'engager, lui.

Il le devait, car de toute évidence, les craintes de cette femme étaient fondées. Elle semblait même avoir peur pour lui, ce qui était particulièrement touchant. En général, les clients ne se sentaient guère concernés que par leur propre sécurité et non par celle de leurs gardes du corps. Caroline Ashton méritait sa protection car il était l'un des meilleurs dans sa profession, il en était persuadé. Elle méritait ce qu'elle n'avait pas dû connaître depuis bien longtemps : quelqu'un qui la protège et l'écoute, en qui elle puisse avoir toute confiance et qui soit son allié.

Il attendit qu'elle relève les yeux vers lui pour parler.

— Madame Ashton, il est possible que votre mari soit plus grand que moi et même plus large, mais le combat rapproché n'est pas qu'une affaire de taille, ni même de force. C'est une question d'entraînement, d'expérience et de stratégie. Je n'ai pas le moindre doute de pouvoir lui résister et même de le neutraliser... si nous devons en arriver là. Car la meilleure stratégie est encore d'éviter le combat, tant que cela est possible. Si vous m'engagez comme garde du corps, je vous protégerai au péril de ma vie. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir et au-delà pour que vous soyez toujours en sécurité et je ferai en sorte que votre mari ne s'approche plus jamais de vous. Vous avez ma parole, et je la tiens toujours.

Des larmes se mirent à briller dans les yeux de Caroline Ashton. Il faillit l'attirer contre lui et la serrer dans ses bras.

— Merci, murmura-t-elle, la voix toute tremblante d'émotion et d'un évident soulagement. Oh ! Merci !

OceanofPDF.com

3

Caroline se gara dans l'allée de la petite maison blanche et bleue qu'elle avait louée. C'était une demeure bien modeste à côté de l'espèce de palais où elle avait vécu durant cinq ans. Avant cela, elle avait habité chez ses parents, à trois heures de route de Savannah, depuis le jour de sa naissance. Ce petit cottage tout simple, c'était peut-être son premier véritable foyer, car elle n'aurait pas à le partager avec Richard.

Quelques coups tapés du doigt sur sa vitre la firent sursauter. Mais ce n'était pas le masque furieux de son mari, seulement le visage attentif et ouvert de Luke Dawson, qui avait bondi dehors dès qu'elle avait serré le frein à main. Apparemment, elle était restée perdue dans ses pensées et dans ses craintes quelques instants, oubliant tout ce qui l'entourait. Elle pressa le bouton pour baisser sa vitre.

— Il faut entrer, madame Ashton, lui dit son nouveau garde du corps. Vous êtes trop à découvert, ici.

— Oh ! Bien sûr... Excusez-moi. Voulez-vous que j'ouvre le coffre pour que vous puissiez prendre votre sac ?

— Non, je reviendrai chercher les bagages lorsque vous serez en sécurité à l'intérieur.

Elle remonta la vitre et ouvrit la portière. Il lui tendit la main.

Un instant, elle hésita, tant le contact d'une paume masculine lui était devenu difficile. Mais quand il effleura ses doigts, aucune crainte ni répulsion ne la gagnèrent. Au contraire, la main forte et chaude de Luke lui inspirait un sentiment qu'elle n'avait pas ressenti depuis bien longtemps : celui d'être en sécurité.

Elle leva la tête pour lui sourire, mais il était trop occupé à scruter les alentours d'un regard attentif et circulaire pour le remarquer. Caroline s'en

félicita, car à cet instant précis, l'anxiété se mit de nouveau à lui broyer l'estomac, la faisant presque vaciller. Heureusement Luke ne pouvait s'en rendre compte. Il était déjà bien difficile de faire admettre à un parfait étranger qu'elle avait peur de son propre mari et encore plus humiliant de lui laisser soupçonner tout ce à quoi elle avait dû se soumettre, parce que trop faible pour résister.

Bien qu'une brise légère agitât les feuilles des arbres, il faisait passablement chaud. Dans ces conditions, pourquoi son garde du corps portait-il une légère veste de cuir sur son polo ? se demanda Caroline. Elle comprit presque aussitôt et haussa les épaules devant sa bêtise : ce devait être pour masquer l'étui de pistolet accroché à sa ceinture, juste à l'arrière de sa hanche, comme dans les films. Elle n'avait guère l'habitude de se trouver en présence d'armes à feu et avait toujours appréhendé que cette situation se présente. Pourtant, le pistolet de Luke Dawson la rassurait. Richard pouvait bien rire des pitoyables efforts qu'elle avait déployés pour échapper à ses coups, il n'était tout de même pas à l'épreuve des balles.

Elle s'avança vers la maison et Luke demeura juste derrière elle, un peu en retrait. Mais dès qu'elle eut déverrouillé la porte, il passa d'autorité devant elle, jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur, puis la fit prestement entrer et referma derrière elle.

— Pas de système d'alarme ? s'enquit-il.

— Pas encore. Je n'ai loué cette maison que depuis une semaine.

Elle se frotta les bras.

— Nous n'en avons pas non plus dans la grande maison. Richard n'aime pas l'idée de devoir prendre une clé ou une carte, s'il décide de faire un tour dans le jardin, la nuit.

— Vous n'en aviez pas besoin, parce que les issues de la propriété sont de toute manière gardées vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept. Ici, il en faut une. Je vais la faire installer.

En s'excusant d'un bref sourire, il repassa devant elle pour aller ouvrir un placard, sans doute dans le but de vérifier qu'il n'y avait pas d'intrus à l'intérieur, songea Caroline. Puis il se dirigea vers le couloir.

— Restez ici pendant que je vais voir les chambres, s'il vous plaît, lui intima-t-il.

Il disparut derrière une porte et il lui fallut moins de deux minutes pour inspecter les deux chambres et la salle de bains.

— Je suppose que la cuisine est de ce côté-ci, après le salon ?

Elle acquiesça, même si c'était aussi la première fois qu'elle entrait dans cette maison. En fait, c'était Leslie qui l'avait trouvée et s'était occupée de tout. Caroline, elle, avait seulement vu l'annonce sur internet, avec des photos et une vidéo panoramique. Elle n'aurait de toute façon pu faire autrement sans être obligée de justifier sa visite auprès de Richard.

Luke passa dans le salon, qui s'ouvrait par une grande baie vitrée sur la rue et le jardin. C'était l'une des raisons pour lesquelles Caroline avait choisi cette location : si jamais Richard découvrait où elle se cachait, elle voulait le voir venir de loin. De plus, avec ses fenêtres sur les deux façades, on pouvait s'échapper de cette maison sans trop de difficultés.

Après avoir jeté un coup d'œil derrière le canapé et aux endroits assez grands pour dissimuler un homme, Luke passa dans la cuisine.

Un moment plus tard, il se mit à parler. Sans doute téléphonait-il à quelqu'un, supposa Caroline. Pas de quoi s'inquiéter...

Elle s'essuya le front, surprise qu'il soit moite de transpiration. Pourtant, la maison était fraîche, à la fois grâce à l'air conditionné et à l'abondante « mousse espagnole ». Cette plante typique des Etats du Sud pendait aux branches des chênes jusque sur le toit, le protégeant de l'ardeur du soleil.

Peut-être avait-elle pris froid ou attrapé un virus de grippe qui passait par là. Cela pourrait expliquer pourquoi elle se sentait tellement rompue dans tout son corps, même aux endroits où Richard ne l'avait pas frappée.

Elle déposa son sac à main sur une commode et se dirigea à son tour vers la cuisine, mais arrivée sur le seuil de celle-ci, elle se figea.

A l'autre bout de la pièce, Luke parlait bien dans son téléphone portable, mais sur le carrelage, Richard, allongé de tout son long, gisait dans une flaque de sang.

Les murs se mirent à tourner autour de Caroline. Richard l'avait déjà retrouvée. Comment ? Ce n'était pas possible... Il allait bondir sur ses pieds et tendre vers elle un doigt accusateur, puis il lui donnerait une nouvelle « leçon ».

Elle le détailla, les yeux écarquillés. Le sang... Le sang qui trempait le costume favori de Richard... Le complet italien qu'il portait le jour où il l'avait rencontrée... Il l'aurait tuée si ce costume avait été abîmé par sa faute.

Elle fit un pas hésitant en avant, puis s'arrêta net. Elle se mit à trembler. Quelqu'un l'appela par son nom. Le monde se mit à vaciller et soudain, tout

devint noir.

* * *

Luke lança un regard excédé à l'officier de police à la calvitie naissante. Ils étaient assis l'un en face de l'autre dans un bureau de l'hôpital.

— Je vous ai déjà raconté tout ça, inspecteur Cornell, soupira Luke.

— Eh bien, racontez-le-moi encore une fois, je ne m'en lasse pas... Vous dites que vous n'aviez jamais rencontré Mme Ashton avant aujourd'hui ?

— C'est exact.

— A quelle heure est-elle arrivée à votre bureau ?

— 9 h 10.

Cornell écrivit quelque chose sur son carnet à spirale fatigué.

— Et combien de temps est-elle restée ?

— Dix minutes, peut-être bien. Elle voulait engager un garde du corps. Je lui ai fait signer un contrat, elle m'a payé une avance...

— Combien ?

— Comment ?

— Combien, l'avance ?

De plus en plus excédé, Luke secoua la tête. La patience n'avait jamais fait partie de ses qualités principales, mais répondre à ce policier fouineur épuisait le peu qui lui en restait.

— Les honoraires normaux pour un temps plein : deux mille par semaine, plus les frais.

L'inspecteur émit un sifflement ironiquement admiratif.

— Vous ne vous embêtez pas !

— Ce sont les prix partout, renseignez-vous. Et pour deux mille, vous avez le grand jeu... Bon, écoutez, il faut que je voie ma cliente...

— Restez donc un peu tranquille... Ce n'est pas la peine d'interroger l'infirmière une fois encore. Quand le médecin l'aura vue, on saura pourquoi elle s'est trouvée mal.

Luke eut un rire sans joie.

— Elle ne s'est pas simplement trouvée mal. Il y a plus grave. Je n'ai pas réussi à la ranimer. Et elle a des marques au poignet, qui ressemblent à des traces de doigts, mais sont de véritables hématomes. Vous vous rendez

compte avec quelle force il faut serrer les poignets d'une femme, pour les marquer comme ça ?

— Vous pensez que son mari la brutalisait ?

— Pas vous ?

Le policier haussa les épaules.

— Vous croyez qu'elle aurait pu le tuer, à cause de ça ?

Luke se raidit sur sa chaise.

— Vous ne croyez tout de même pas que c'est elle ?

L'inspecteur Cornell prit un air fataliste.

— Je suis un type routinier, moi, vous savez. J'ai un mari assassiné, je soupçonne d'abord sa femme, c'est plus fort que moi...

— Richard Ashton était déjà mort quand nous sommes entrés dans la maison. Et si elle est l'assassin, pourquoi donc avoir engagé un garde du corps ?

L'inspecteur Cornell glissa son carnet et son stylo dans la poche de poitrine de sa chemise. Puis il s'adossa à sa chaise comme si elle était le plus confortable des fauteuils.

— Ça fera une bonne défense devant le tribunal, en tout cas, dit-il, pince-sans-rire. Le genre à ébranler la conviction des jurés, très malin...

— Est-ce que vous connaissez l'heure exacte de la mort de Ashton ? Ça me paraît le point central.

— Pas encore, c'est bien pour cela que je n'ai pas arrêté sa femme. Pour le moment...

— Ça, et le fait qu'elle était inconsciente, je suppose...

Luke n'avait pas cherché à dissimuler le sarcasme dans sa voix. Mais Cornell sourit d'un air ravi.

— Tout à fait, répondit-il, visiblement content de lui. Vous voyez que vous me comprenez...

Luke lui décocha un nouveau regard furibond. L'inspecteur allait tout droit à l'explication la plus basique, presque trop simple. Cependant, on ne pouvait complètement le lui reprocher. Si Caroline Ashton avait subi des violences de la part de son mari, elle pouvait très bien avoir fomenté sa vengeance et l'avoir engagé, lui, Luke, pour servir de témoin quand elle ferait semblant de découvrir le corps. Mais cette explication paraissait tout de même assez invraisemblable et, de toute manière, elle avait signé un contrat par lequel il était tenu de la protéger durant une semaine.

— Il y a autre chose que vous devriez considérer, dit-il au policier. Après tout, la cible du tueur pouvait tout aussi bien être Mme Ashton et non monsieur. Peut-être que le tueur l’attendait, puisqu’elle avait loué la maison, et qu’il a été surpris par son mari.

L’inspecteur eut une moue désabusée.

— Si vous voulez, oui, ça peut être une explication. Mais elle n’est pas très haut sur l’échelle des versions plausibles, celle-là...

Luke n’y croyait pas vraiment non plus, mais il essayait d’envisager toutes les options possibles sans se laisser emprisonner, comme le policier, dans les apparences.

— Il faut que je passe un coup de fil, annonça-t-il.

Sans attendre la permission, il se leva de la chaise dure et étroite sur laquelle depuis deux heures il attendait qu’un médecin daigne enfin examiner Caroline Ashton.

Il quitta le bureau et alluma immédiatement son téléphone portable pour appeler Mitch.

Quand celui-ci décrocha, Luke ne perdit pas de temps en palabres inutiles.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Ouais. J’ai parlé à un de mes copains qui travaillent toujours pour la Stellar-Security. Il m’a dit qu’ils gardaient le visuel de tous ceux qui entrent et sortent de la propriété, à partir de maintenant. Et Ashton a fait installer un traqueur de GPS sur la voiture de sa femme. Qu’est-ce que tu dis de ça ? J’ai là un listing de tous les endroits où elle s’est rendue depuis ce matin, avec l’horaire...

Luke n’en revenait pas. Faire installer un tel appareil sur le véhicule de son épouse, c’était plus que de la méfiance et Caroline disait donc manifestement la vérité. Ce serait plutôt drôle, songea-t-il, si c’était finalement Richard Ashton lui-même qui fournissait un alibi à Caroline et démontrait son innocence...

— Vas-y, Mitch, déroule !

— M. Ashton a quitté sa maison à 7 h 55. Son épouse, quinze minutes plus tard. Elle s’est rendue directement à un pressing du centre-ville et y est restée une dizaine de minutes. Après ça, elle est allée à l’étude Wiley et Harrison. Elle y est arrivée à 8 h 40.

— Wiley et Harrison, les avocats ?

— Eux-mêmes. Elle y est restée dix minutes. Ensuite, il y a quelque chose : elle était sur la Highway 80, quand elle s'est rangée sur le bas-côté et est restée là douze minutes.

— Pour quoi faire ? commenta Luke, interloqué.

— Ça, il faudra que tu le lui demandes toi-même, répondit son ami avec un petit sourire dans la voix.

— Bon, et puis ?

— La suite, tu la connais : elle s'est rendue tout droit à notre bureau, t'a engagé, et tu l'as suivie jusqu'à la maison qu'elle avait louée. Vous êtes arrivés à 9 h 47. Enfin, tu as appelé police secours quatre minutes plus tard.

— Je n'ai pas encore l'heure officielle du décès, mais le corps de Richard Ashton était encore chaud quand j'ai cherché son poulx. Donc, d'après ce que tu viens de me dire, elle n'a pas pu le tuer.

— Il ne semble pas, non.

A cette idée, Luke se détendit un peu.

Il possédait un vrai talent pour la psychologie, ce qui l'avait toujours beaucoup aidé dans son travail. Depuis le début, Caroline lui paraissait douce et aimable, comme le montrait la sollicitude qu'elle lui avait témoignée au cas où il aurait été blessé en la protégeant. Elle ne correspondait vraiment pas au genre de femme capable d'assassiner quelqu'un, même si ce quelqu'un le méritait.

— Merci, Mitch...

— Pas de quoi. Tu as besoin que je m'occupe d'autre chose ?

— Pas pour l'instant. Je te rappelle.

Luke raccrocha et rejoignit instantanément le bureau où l'attendait l'inspecteur Cornell. Il le mit rapidement au courant de ce que Mitch avait découvert. Une fugitive déception passa sur le visage du policier. L'inspecteur Cornell comprit que Luke s'en était aperçu, car il confia :

— Je croyais qu'on allait pouvoir clore le dossier tout de suite, c'est raté. Le coroner a appelé pendant que vous étiez sorti. Il a dit que la victime est morte moins d'une heure avant que vous ne trouviez le corps. J'avais déjà vérifié que M. Ashton était arrivé à son bureau à 8 h 30 et qu'il en était reparti à 8 h 45. Son chauffeur personnel dit l'avoir déposé au petit cottage vingt minutes plus tard, c'est-à-dire à peu près au moment où Mme Ashton s'est pointée à votre bureau. Si tout ce que vous m'avez raconté est exact, alors elle n'a pas pu abattre son mari.

— Le chauffeur l'a déposé... Et l'a laissé sur place ?

— Apparemment. Il y a un de mes gars qui continue à l'interroger au cas où on pourrait en tirer autre chose. Je vais en envoyer un autre chez vous, interroger votre copain Mitch, celui qui vous a renseigné.

— Inspecteur Cornell ? appela quelqu'un du dehors. Monsieur Dawson ?

— Par ici, docteur, répondit le policier en se levant.

Le médecin les rejoignit.

— Mme Ashton va bien ? s'enquit tout de suite Luke.

— J'espère qu'elle va s'en tirer au mieux. Elle est en réanimation pour l'instant.

— En réanimation ? s'étonna Luke. Vous avez dû l'opérer ?

— Hémorragie interne, messieurs, répondit le médecin. Atteinte à la rate. Il est heureux que j'aie pu l'examiner à temps, sinon, une issue fatale était à craindre.

Cornell se tourna vers Luke.

— Vous savez comment elle a pu être blessée ?

Luke secoua la tête, mais la réponse était évidente, aussi évidente que les marques sur ses poignets.

Le médecin crispa les mâchoires.

— Moi, j'ai ma petite idée là-dessus. Venez voir...

Il les guida à travers les couloirs vers une double porte marquée :

« Salle de réanimation ».

Il y avait là plusieurs lits, isolés les uns des autres par des tentures vertes. Le médecin les conduisit jusqu'au bout de la pièce et écarta le dernier rideau, révélant la présence de Caroline, endormie, toute pâle et paraissant très vulnérable. Son corps délicat semblait perdu au fond de ce lit d'hôpital, nota Luke. Une perfusion, accrochée à un portant, était reliée à son bras droit et un brassard de tensiomètre au gauche. Le moniteur, à côté, émettait des bips réguliers, traçant une courbe sur un petit écran, témoin de ses fonctions vitales.

Du doigt, le médecin montra les hématomes à ses poignets.

Cette fois, l'inspecteur ne souriait plus. Contrairement à Luke, il les découvrait. Ses traits étaient fermés, sa bouche pincée, en une ligne mince.

— Je ne vous montre pas les autres blessures pour ne pas la réveiller, dit le médecin à voix basse, mais je peux vous dire qu'elle en a un peu partout, sur le ventre, le dos, les flancs, à beaucoup d'endroits où on ne peut les deviner, quand elle est habillée. A moins que cette dame ait été victime de

plusieurs accidents de voiture successifs très récemment, il n'y a qu'une seule explication possible : quelqu'un la battait, vicieusement, violemment et de façon répétitive sur des périodes de plusieurs jours, d'après les différences de coloration des hématomes. Et ce n'est pas tout...

Il traversa le petit espace pour se placer devant un écran d'ordinateur dont il manipula un instant les commandes. L'écran s'alluma, révélant des radiographies.

— Ceci, expliqua-t-il en montrant l'image, est la trace d'une fracture de l'avant-bras droit, survenue il y a probablement quelques années...

Il rafraîchit l'écran.

— ... Ici, une autre, sur l'autre bras. Là encore, l'os s'est ressoudé, mais c'est un peu moins ancien, probablement huit ou neuf mois.

Il éteignit l'écran.

— Je pourrais vous en montrer d'autres, qui relèvent tous du même diagnostic. Aucune de ces fractures n'a entraîné de complications, ni, semble-t-il, nécessité absolument un plâtre. Ce qui explique vraisemblablement pourquoi son bourreau n'a jamais été obligé de conduire Mme Ashton dans un hôpital. Mais elle a dû terriblement souffrir, faute de soins réellement appropriés.

Très ébranlé, Luke baissa les yeux vers la frêle silhouette étendue sur le lit. Comment pouvait-on faire subir un tel supplice à quiconque, mais plus encore à une femme ? Une femme, qui plus est, frêle et délicate comme celle-ci ?

— Comment pouvez-vous être sûr que personne ne l'a jamais conduite dans un hôpital, docteur ? intervint l'inspecteur Cornell.

— Dès que j'ai vu les radios, j'ai demandé à mon assistante d'appeler la résidence des Ashton et d'interroger le personnel. Aucun des domestiques n'a entendu parler d'hospitalisation, ni n'a vu cette dame porter un plâtre. J'ai également fait appeler tous les établissements hospitaliers de Savannah. Aucun n'a jamais eu Mme Ashton parmi ses patientes. Mais cette fois, son bourreau est allé trop loin. Il lui a fait éclater la rate et a failli la tuer. Et ce n'est pas encore le pire...

Stupéfait, Luke releva la tête. Quoi encore, grands dieux ?

— Mme Ashton a récemment été enceinte, poursuivit le médecin. Je pense qu'elle a perdu le bébé à force de coups et que là non plus, elle n'a pas été traitée efficacement. Je dois la faire passer sous soins intensifs, en espérant qu'elle supportera bien les antibiotiques.

— Et sinon ? demanda Cornell qui avait ressorti son carnet.

— Dans ce cas, je ne pourrais répondre de rien, l'issue pourrait être fatale...

Une infirmière les rejoignit et prononça quelques mots à l'oreille du médecin.

— Excusez-moi, leur dit-il, je dois aller voir un autre patient. Je reviens dans quelques minutes.

Quand il quitta le petit espace clos de rideaux, Cornell referma son carnet d'un coup sec.

— Je crois que je vais garder Mme Ashton en tête de ma petite liste.

Luke le dévisagea, abasourdi.

— Après ce que le docteur vient de dire, vous la soupçonnez toujours ?

— Que je sache, le meurtre reste toujours interdit, même en cas de violences conjugales. Elle aurait dû le dénoncer...

— Ce n'est pas aussi simple et vous le savez très bien, répliqua Luke. J'ai vu assez de cas de ce genre pour savoir que les gens se sentent perdus, isolés, sans personne vers qui se tourner. Ou bien, ils arrivent à se persuader que celui qui les abuse va changer et s'amender. Ou bien, pire encore, ils se croient responsables de la situation. Sortir de cette spirale infernale est très difficile.

— Sauf qu'elle est l'épouse d'un milliardaire, répondit calmement le policier. Elle avait les moyens de lui échapper. D'ailleurs, elle l'a fait. Elle l'a quitté. Elle n'est pas restée dans le piège.

Luke garda un instant le silence en grinçant des dents et il prit la main de Caroline sur le drap. Sa peau était à la fois brûlante de fièvre et très pâle, presque translucide. Elle avait enduré le martyre, soupira Luke. Savait-elle seulement qu'elle avait été enceinte ? Qu'elle avait perdu le bébé ?

— Tout à l'heure, dans le bureau, lança-t-il à Cornell, vous avez admis qu'elle ne *pouvait pas* l'avoir tué.

Le policier baissa les yeux sur leurs mains jointes et répondit toujours aussi nonchalamment :

— J'ai dit qu'elle ne pouvait pas lui avoir tiré dessus, ça ne veut pas dire qu'elle ne sait pas qui l'a tué, ni qu'elle n'a pas commandité le meurtre. Supprimer un salopard qui vous torture et vous déclenche une fausse couche, tout en s'arrangeant pour que son fric vous revienne, vous connaissez une meilleure raison de tuer quelqu'un, vous ?

De nouveau, Luke garda un instant le silence. L'argumentation du policier était fondée. Mais Caroline était venue lui demander son aide et voilà qu'elle était dans un lit d'hôpital, luttant pour sa vie. Il fallait que quelqu'un combatte à ses côtés, et comme les volontaires ne se bousculaient pas, il faudrait bien qu'il s'en charge.

— Savez-vous seulement si elle va bien hériter de la fortune de son mari ? reprit-il à l'intention de l'inspecteur. Car si elle ne touche rien, une partie de votre théorie s'effondre...

— Pas encore. J'ai appelé ses avocats, ils doivent m'envoyer une copie du testament.

Ce fut au tour du policier de garder assez longtemps le silence, sans détacher ses yeux de leurs mains jointes.

— C'est toujours mieux d'avoir les moyens, dit-il finalement de sa voix nonchalante. Ça permet par exemple de se payer les services d'un tueur, pour supprimer son mari.

Luke voulut répliquer, le contredire, mais il ne trouvait rien à lui opposer. Cornell avait raison. Si Caroline avait finalement décidé de se venger, l'argent ne lui aurait pas manqué.

4

Luke se tortillait sur sa chaise, au chevet de Caroline. Toujours inquiet, il suivait les gestes du chirurgien et des infirmières, de l'autre côté du lit. Par bonheur, Caroline n'avait présenté aucune intolérance aux antibiotiques et avait déjà pu quitter l'unité de soins intensifs. Le sommeil léthargique et réparateur dans lequel on avait dû la plonger allait prendre fin et elle reviendrait tout doucement à la conscience.

Pour la première fois depuis la découverte du corps de Richard Ashton, trois jours plus tôt, Luke allait pouvoir lui parler. Il avait hâte qu'elle ouvre les yeux, mais il redoutait sa réaction lorsqu'elle apprendrait tout à la fois qu'elle avait été enceinte et avait perdu son bébé.

Les infirmières quittèrent la chambre, sauf une, qui resta auprès du chirurgien. Celui-ci s'entretint avec elle un moment puis se tourna vers Luke.

— Ça ne sera plus très long. L'infirmière anesthésiste va surveiller les dernières minutes du réveil de Mme Ashton, mais il ne devrait y avoir aucun problème.

Luke le remercia et lui serra la main. L'homme de l'art quitta la pièce. Luke allait se rasseoir, quand la porte s'ouvrit de nouveau. Une femme filiforme en tailleur anthracite entra en trombe, ses hauts talons claquant sur le sol. Quand elle vit Luke, ses sourcils se haussèrent de surprise.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'un ton abrupt.

Par réflexe professionnel, Luke se positionna entre elle et le lit.

— Et vous ? répliqua-t-il.

Si possible, les sourcils de la sèche apparition se haussèrent encore davantage.

— Je suis Leslie Harrison, l’avocate et l’amie de Mme Ashton. Je sais que vous n’êtes pas de la famille, je répète donc : qui êtes-vous et que faites-vous dans sa chambre ?

— Je suis un ami, répondit simplement Luke.

Pourquoi en aurait-il dit davantage ?

La femme eut une sorte de ricanement dépréciatif.

— Caroline n’a pas d’amis, lui asséna-t-elle d’un ton méprisant.

— Je croyais que vous en étiez une, répliqua Luke sans s’émouvoir.

L’avocate pinça les lèvres.

— Un ami... Bien... Drôle d’ami ! Elle est dans cet hôpital depuis trois jours et c’est la première fois que je vous vois ici.

Il allait répliquer vertement, mais un gémissement venu du lit lui ferma la bouche. L’infirmière se leva de sa chaise pour se pencher sur Caroline.

Le visage de celle-ci était crispé de douleur, mais ses yeux étaient toujours fermés.

Le jeu de devinettes avait ses limites, décida Luke. Mieux valait se présenter.

— Mon nom est Luke Dawson. Mme Ashton m’a engagé comme garde du corps. J’étais avec elle quand nous avons découvert le corps de son mari.

Un air de surprise passa sur le visage de l’avocate.

— Elle a engagé un garde du corps ?

— Oui. Apparemment, elle s’est sentie en danger. Apparemment aussi, cela ne semble pas vous avoir effleurée. Vous étiez au courant des violences qu’elle subissait ?

L’avocate se troubla à peine. Seuls les coins de sa bouche mince se pincèrent, presque imperceptiblement.

Elle savait donc... comprit Luke.

— Depuis quand ? demanda-t-il.

— Depuis quand, quoi ?

— Depuis quand saviez-vous qu’elle était régulièrement battue par son mari et pourquoi n’avez-vous rien dit à la police ?

— Cela ne vous regarde en aucune manière, répliqua-t-elle d’un ton sec. Je vous prie de sortir, monsieur Dawson. Je suis ici la seule proche de Caroline et je vous assure que si je fais appeler la sécurité, ils seront de mon côté, car je la connais depuis des années, contrairement à vous, qu’elle vient seulement d’engager. Je suis son avocate et l’exécutrice testamentaire de

M. Ashton. J'ai tous les droits d'être ici et vous n'en avez aucun. Je le répète, sortez !

L'infirmière, effarée, les regardait alternativement l'un et l'autre. Derrière elle, Caroline montrait de nouveau un visage crispé de douleur et ses lèvres étaient pincées et blanches, nota Luke. Visiblement, elle souffrait. Il fallait couper court.

— Très bien, fit Luke, je vous cède la place, pour le moment... Lorsque Mme Ashton se réveillera, dites-lui de ne rien déclarer à la police sans la présence d'un avocat auprès d'elle. Je parle d'un avocat en droit criminel, pas d'un avocat d'affaires, comme vous. Les flics la considèrent comme une suspecte et tout ce qu'elle dira pourra être retenu contre elle.

— Je n'ai pas besoin de vous pour savoir ce que je dois dire à ma cliente, répliqua l'avocate.

Elle lui tourna ostensiblement le dos et se mit à bombarder la malheureuse infirmière de questions.

Luke quitta la pièce, à regret. Il avait peut-être perdu une bataille, mais il ne s'avouait pas vaincu. Il n'avait jamais rencontré cette Leslie Harrison auparavant, et ce n'était pas un mal. Avait-elle manifesté sa présence, lorsque son amie et cliente était opérée en urgence ? Caroline avait besoin de personnes vraiment disponibles.

Il prit l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée et sortit dehors pour pouvoir utiliser son téléphone portable. L'homme qu'il allait appeler n'était pas de ceux à qui il parlait bien souvent. En fait, cela faisait des années que leurs chemins ne s'étaient pas croisés. Il eut même besoin de l'aide d'amis communs pour retrouver son numéro, mais finalement, Alex Buchanan décrocha à l'autre bout du fil.

— Alex ? C'est Luke Dawson.

— Luke ?

La voix d'Alex reflétait sa surprise.

— Ça fait un bail, dis donc ! Ne me dis pas que tu as besoin de faire sortir un de tes clients de prison, c'est un sport que je ne pratique plus vraiment...

— Non, pas cette fois. Je suis au University Medical Center, en train de rendre visite à une amie. Dis-moi, tu es toujours avocat ou tu t'es retiré ?

— Entre les deux. Ma licence est toujours valable, mais je n'exerce plus que pour des parents ou des amis.

— Et les amis d'amis ?

— Ça, cela dépend qui ils sont et dans quel genre d'ennuis ils se sont fourrés. Qui est ton ami ?

— Caroline Ashton.

Il y eut un silence au bout du fil.

— Alex ? Tu es toujours là ?

— Ouais...

— Alors, tu nous aides ou non ?

L'avocat vétérinaire poussa un long soupir.

— Raconte-moi un peu, pendant que je m'habille.

* * *

Caroline s'appuya sur l'infirmière pour se rendre de la douche au lit. Elle allait mieux et ne grimaça pas trop quand elle dut remonter sur le matelas. Son ventre se crispa tout de même douloureusement et elle respira profondément pour aider à faire passer la crise. Puis elle se laissa retomber sur l'oreiller.

— Vous êtes bien sûre d'être prête à ce que votre amie vous rende visite ? lui demanda doucement l'infirmière en lui tapotant la main. Je crois que l'examen du docteur vous a fatiguée. Peut-être devriez-vous vous reposer un peu...

Caroline secoua la tête.

— Non, ça va. Leslie peut entrer.

— Très bien. Elle est dans la salle d'attente, je vais la prévenir. Mais si vous vous sentez trop fatiguée ou que les douleurs sont trop fortes, surtout appuyez sur le bouton...

— Je le ferai, merci beaucoup.

L'infirmière quitta la chambre et, quelques instants plus tard, les hauts talons de Leslie résonnèrent dans le couloir. La porte s'ouvrit et elle s'engouffra dans la chambre, suivie de trois hommes.

Inquiète, Caroline s'agrippa à ses draps, tandis que Leslie et un homme qu'elle ne connaissait pas venaient se placer à gauche de son lit et que les deux autres hommes, ses beaux-frères Daniel et Grant, se campaient à droite.

— Leslie, je ne comprends pas, murmura-t-elle. Que font Grant et Daniel ici ?

— Notre frère est mort, répliqua Grant d'un ton sec. Nous avons le droit de savoir ce qui s'est passé !

La bouche de Leslie se tordit en une moue méprisante.

— Malheureusement, ils étaient dans la salle d'attente quand j'ai demandé à te voir, Caroline. Ils m'ont suivie comme deux petits chiens.

Grant donnait l'impression qu'il aurait voulu sauter à pieds joints au-dessus du lit pour prendre Leslie à la gorge, remarqua Caroline. Daniel, lui, rougissait à vue d'œil, comme s'il était gêné du comportement violent de son frère.

L'homme qui était entré avec Leslie leva la main, plein d'autorité malgré son air nonchalant.

— Un peu de calme, je vous prie, ordonna-t-il. Madame Ashton, je suis l'inspecteur Cornell de la police du comté de Chatham. Brigade criminelle. J'aurais quelques questions à vous poser, s'il vous plaît.

Il dévisagea froidement les deux hommes en face de lui.

— Ces messieurs ont insisté pour entrer avec nous, mais je peux les faire sortir. Si vous préférez, je peux aussi attendre dans le couloir que vous leur ayez parlé...

— Non...

Elle sursauta, tant sa voix résonnait étrangement dans la petite chambre.

— C'est-à-dire... je préférerais que mes beaux-frères sortent, s'il vous plaît.

— Pas question, nous restons ici, répliqua Grant.

— Ça m'étonnerait, répondit immédiatement Luke, qui apparut sur le pas de la porte.

Il entra et se campa à côté du lit, puis après un bref regard à Cornell et à Leslie, se tourna vers les frères Ashton.

— Vous avez entendu ? Dehors.

Grant se dressa de toute sa taille, mais même ainsi, il n'était ni aussi grand ni aussi large que son adversaire potentiel, nota Caroline avec satisfaction.

— Notre frère a été assassiné, martela Grant en la défiant d'un regard furieux. Nous avons le droit d'entendre ce qu'elle a à dire sur le sujet.

Luke entra si rapidement en action que Caroline en eut le souffle coupé. L'instant d'avant, immobile, il mesurait Grant du regard, et une fraction de seconde plus tard, il l'avait immobilisé en lui coinçant le bras derrière les

omoplates. Le visage de Grant était très rouge mais il paraissait incapable de se dégager.

— Laisse-moi tranquille, espèce de flic à louer ! souffla-t-il.

— Je vous lâcherai dès que vous serez dans le couloir, lui répondit Luke sans paraître s'émouvoir.

Il jeta ensuite un regard sans équivoque vers Daniel pour le dissuader d'intervenir.

Visiblement, celui-ci n'y tenait pas. Il se dirigea vers la porte et Luke le suivit en poussant Grant devant lui. Le battant se referma doucement sur eux.

Cornell tira une chaise en plastique à la tête du lit et s'assit.

— Je crois comprendre que vous n'êtes pas au mieux avec votre belle-famille.

Caroline secoua la tête.

— Non, je ne la considère toujours pas comme la mienne et, croyez-moi, ils ne m'ont jamais acceptée, eux non plus.

La porte s'ouvrit de nouveau et Luke reparut sur le seuil.

— Excusez-moi. Madame Ashton, si vous le souhaitez, je peux attendre dans le couloir, mais...

Il désigna l'inspecteur et l'avocate.

— ... Mais je pense que vous avez peut-être besoin d'un allié et je vous conseille aussi de ne rien dire à l'inspecteur Cornell en dehors de la présence d'un avocat. Un avocat de droit criminel, pas un avocat d'affaires...

Leslie pinça les lèvres mais ne répliqua rien.

— Cornell ici présent n'a pas vraiment vos intérêts à cœur, continua Luke. Il vous soupçonne d'avoir assassiné votre mari.

Caroline considéra le policier avec surprise. Celui-ci rougit presque imperceptiblement, ce qui semblait confirmer les dires de Luke.

— Je ne suis pas votre ennemi, madame, répliqua-t-il très calmement. Je cherche seulement à savoir ce qui s'est passé. Et d'abord, je voudrais vous présenter mes condoléances pour la mort de votre mari.

Caroline frémit et passa ses mains sur ses bras comme pour en effacer la chair de poule. L'inspecteur ne lui apprenait rien, mais cela semblait toujours un peu irréel. Richard, mort ? Elle s'attendait encore à ce qu'il surgisse derrière les rideaux ou sorte de la salle de bains dans un rire

sardonique, comme s'il se moquait d'elle, pour avoir cru qu'elle pouvait lui échapper.

— Merci, inspecteur.

— Avez-vous pu parler à votre médecin ?

— Oui, il était là juste avant vous.

— Alors vous savez que votre mari est soupçonné de violence conjugale envers vous, que c'est la raison de vos fractures, de vos hématomes, de votre rate éclatée et... de votre fausse couche, n'est-ce pas ?

Machinalement, Caroline porta la main à son ventre.

— Oui, murmura-t-elle, il me l'a dit.

— Et c'est exact ? Votre mari vous battait ?

Caroline se mit à pâlir. Depuis des mois, elle ne voulait pas que quiconque soit au courant de sa honte et jusqu'à ces derniers jours, personne ne l'était. Personne, à part Leslie.

— Je ne veux pas en parler, répondit-elle.

— Je crains que ce ne soit pas possible, madame, reprit Cornell. Le sujet ne peut pas être évité. Vous avez engagé un garde du corps, monsieur Dawson. Dans quel but ?

Caroline lança un regard à Luke.

— Je savais que mon mari serait très en colère quand il verrait que j'étais partie. Je voulais quelqu'un qui puisse... l'affronter et m'éviter... ce que vous savez.

— Est-ce que vous niez les violences que votre mari vous aurait fait subir ?

Caroline crispa les doigts sur le drap.

— Je...

— Ne dites plus rien, intervint Luke. Il vous faut l'assistance d'un avocat, c'est la loi.

Leslie s'avança pour tapoter la main de son amie d'un air patelin.

— Plus vite elle répondra aux questions et plus vite tout cela sera terminé. Il serait peut-être préférable que vous restiez dans le couloir, monsieur Dawson.

— Seulement si elle me le demande.

— Non ! enchaîna immédiatement Caroline.

Elle retira sa main de celle de Leslie.

— Je suis désolée, mais je me sens mieux en présence de M. Dawson. Inspecteur Cornell, tout ce que je peux vous dire, c'est que je n'ai pas tué

mon mari. Je n'ai jamais touché une arme, je n'en possède pas et je ne pense même pas que Richard en avait une. C'était tout à fait inutile, avec tous les systèmes de sécurité qui protégeaient la maison. Et quoi que Richard ait pu me faire, je n'ai jamais voulu sa mort.

— Nous savons que vous n'avez pas pu être l'assassin, l'informa Cornell, car nous avons la trace de tous vos déplacements ce jour-là. Mais rien ne permet d'affirmer pour le moment que vous n'avez pas engagé quelqu'un pour le faire.

Caroline en resta bouche bée.

— Pourquoi aurais-je manigancé ça ?

— Votre mari était très riche, on peut imaginer que vous redoutiez de ne pas toucher une pension suffisante en cas de divorce...

Il pencha la tête et la regarda attentivement.

— Aviez-vous passé un contrat qui limitait vos prétentions dans ce cas précis ?

— Oui, mais ça m'est bien égal. J'étais en train de quitter mon mari, peu m'importait son argent !

Cornell griffonna quelque chose sur son carnet.

— Imaginons un peu, reprit-il, que malgré votre désir de quitter votre mari, vous ayez eu peur d'y perdre de l'argent... Alors, vous appelez un ami, un amant peut-être, et vous lui offrez une part de votre héritage s'il vous aide à le supprimer, tout en faisant en sorte qu'on ne puisse pas vous accuser. Qu'est-ce que vous dites de ça ? Allez, vous feriez mieux de me dire qui vous a aidée...

Caroline eut un rire amer.

— Un ami ? Un amant ? Mais inspecteur, mon mari s'est assuré que je n'aie ni l'un ni l'autre. Je ne pouvais pas faire un pas dans la journée sans qu'il soit au courant, ni quitter la maison sans lui.

Cornell haussa un sourcil.

— Apparemment, ce n'est pas tout à fait exact, puisque mardi matin, vous êtes sortie seule.

Caroline soupira.

— J'avais droit à une sortie par semaine. Une seule. Pour me rendre à la blanchisserie et porter des dossiers au bureau de Leslie, ici présente. J'ai profité de cette permission pour m'enfuir, sans que mon mari soit immédiatement au courant.

— Vous aviez droit ? releva le policier. Est-ce à dire que vous étiez prisonnière dans votre propre maison ?

Il ajouta dans la foulée :

— Vous éprouviez du ressentiment contre votre mari, d'être traitée ainsi ?

— Maintenant ça suffit, intervint de nouveau Luke. Madame Ashton, je vous conjure de ne plus rien dire sans une assistance légale.

Sur ces mots, la porte s'ouvrit et un homme en costume-cravate entra dans la pièce. Seuls quelques cheveux gris, dans son épaisse chevelure noire, trahissaient son âge. Ses yeux, vifs et perçants, firent rapidement le tour de l'assistance. Luke semblait soulagé de son arrivée, nota Caroline.

— Qui êtes-vous ? s'enquit-elle.

L'homme ne répondit pas tout de suite. Il prit le temps de saluer Luke d'un mouvement de tête, puis s'avança vers le lit.

— Alex Buchanan, madame, avocat pénal au barreau de Géorgie avec, sans me vanter, un des plus beaux palmarès d'acquittements du coin.

Il parlait avec un large sourire.

— Luke Dawson m'a parlé de votre situation et j'ai l'impression que je pourrais vous être utile, madame Ashton.

Il tira un billet d'un dollar de son portefeuille et le lui tendit.

— Pourquoi me donnez-vous ça ? demanda-t-elle, interloquée.

— Je suppose que vous n'avez pas d'argent sur vous, répondit l'avocat. C'est plutôt rare quand on est à l'hôpital. Si vous souhaitez que je vous représente, il vous suffit de me rendre ce dollar à titre d'avance sur mes appointements. C'est parfaitement légal.

Caroline détourna le regard vers les autres personnes présentes. Leslie paraissait s'étouffer de rage, mais un sourire admiratif flottait sur les lèvres de l'inspecteur Cornell.

Caroline se tourna vers Luke.

— Vous croyez que j'ai besoin d'aide ?

— Oui, et Alex est l'as des as. Je vous conseille vraiment de l'engager. Elle tendit le billet vert à l'homme qui lui souriait toujours.

— Très bien, vous êtes désormais mon avocat, maître Buchanan.

Il replaça le billet dans son portefeuille avec le plus grand naturel.

— Parfait, dit-il avec un soupir satisfait. Inspecteur et ma chère consœur, ajouta-t-il à l'intention de Leslie, je vous prie de bien vouloir nous excuser mais j'ai besoin de rester seul quelques instants avec ma cliente.

— Je ne quitterai cette chambre que s'il s'en va aussi, répondit sèchement Leslie en montrant Luke.

Le sourire d'Alex s'éteignit brusquement comme une bougie que l'on souffle.

— Je vais être très clair, maître, lança-t-il en fixant l'avocate. Vous allez quitter cette chambre avec l'inspecteur et M. Dawson va rester. Il y a trois jours, quelqu'un a tué l'époux de ma cliente. Si elle était arrivée quelques instants plus tôt, elle aurait peut-être été assassinée, elle aussi. M. Dawson est son garde du corps et je n'ai aucune raison de la priver de cette protection.

* * *

— Je ne comprends pas ! s'écria Luke.

Il était dans une triste cour de l'hôpital avec Alex et Caroline. Assise dans un fauteuil roulant, elle semblait elle aussi avoir perdu le fil.

Luke insista :

— Comment pourrais-je bien protéger Caroline, si je ne peux pas entrer chez elle ?

Alex leva les yeux au ciel.

— Mme Ashton a déjà un contrat avec une société de sécurité, pour faire garder sa maison. La Stellar a une excellente réputation. Il n'y a aucune raison de croire qu'ils ne pourront pas protéger son domicile sans toi.

— Si c'est ce que tu penses, je me demande ce que je fais là, répliqua Luke.

— Tu protèges Mme Ashton.

Luke échangea avec Caroline un regard étonné.

— Il y a décidément dans tout cela quelque chose que je ne comprends pas, pesta Luke.

Alex sourit.

— Excusez-moi, tous les deux, je crois que je ne m'explique pas bien. Que savons-nous de toute cette affaire ? Une seule chose : quelqu'un a tué M. Ashton. Était-ce bien lui qui était visé, initialement, ou bien vous, Caroline ? Nous ne le savons pas vraiment. Qui sait même si ce n'était pas un crime de rôdeur, de cambrioleur surpris, sans connexion particulière avec vous...

— Je n'avais pas pensé à ça, confia Caroline, d'un air surpris.

— L'inspecteur Cornell y a réfléchi, lui, j'en suis sûr. Mais il vous a attaquée bille en tête pour vous forcer à réagir et observer votre réaction. Pour le moment, tout le monde a bien plus de questions que de réponses. La bonne tactique est de conserver le statu quo, de s'efforcer de maintenir la routine, pour rendre plus évidente toute tentative de l'assassin de sortir de l'ombre et de frapper de nouveau.

Luke s'emporta :

— Et pour ça, je suis supposé, moi, rester dans ma voiture à surveiller la maison de l'extérieur ! A quoi ça rime ?

— Cela te permet de demeurer invisible, répondit Alex. Là, personne ne te remarquera, tandis que si tu circules à l'intérieur de la propriété, alors tout le monde se conduira différemment et il sera bien difficile à Mme Ashton de déceler un comportement anormal chez l'un ou l'autre de ses domestiques, par exemple.

— Je vous en prie, appelez-moi Caroline, tous les deux, intervint celle-ci. Et je suis d'accord avec vous, Alex, ce sera plus facile pour moi s'il n'y a pas trop de changements.

— Mais moi, je suis garant de votre sécurité, protesta Luke.

— Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, insista Alex. Encore une fois, la Stellar est irréprochable sur ces questions. Elle peut continuer à protéger la maison.

Luke poussa un profond soupir.

— C'est vrai, elle le peut. Caroline, il me coûte de l'admettre, mais je pense que vous n'avez plus vraiment besoin de mes services.

Caroline eut alors un geste surprenant. Elle tendit la main vers lui et lui prit la sienne.

Il en fut surpris, mais ne retira pas sa main. Au contraire, pris d'une impulsion, il entrelaça leurs doigts. Ce geste détendit un peu l'atmosphère et Caroline esquissa un léger sourire.

— Vous avez peut-être l'impression que je n'ai plus besoin de vous, mais c'est faux. Cette grande maison n'a jamais été un foyer pour moi, personne ne m'a jamais aimée là-bas, ni soutenue. Je préférerais de beaucoup que vous restiez avec moi à l'intérieur, mais déjà, le fait de vous savoir en surveillance au-dehors sera un grand réconfort... Enfin, je veux dire... si vous le voulez bien !

Luke se troubla un instant. La perspective de rester des heures dans sa voiture n'avait rien d'attrayant. Mais il n'était pas question qu'il abandonne Caroline. Il tenait viscéralement à assurer sa sécurité.

— Très bien, conclut-il. Si c'est ce que vous souhaitez et qu'Alex pense que c'est la chose à faire, j'accepte.

Caroline lui sourit de nouveau, mais retira sa main. Une pointe de déception gagna aussitôt Luke.

— Vous disiez que vous aviez des questions à me poser à propos de Leslie, demanda Caroline à l'avocat.

— En effet. Tout d'abord, expliquez-moi comment vous avez loué la maison où votre mari a été tué.

— Par une annonce que Leslie a trouvée sur internet.

— Savait-elle à quelle heure vous alliez arriver, le jour où vous vouliez emménager ? poursuivit l'avocat.

— Oui, bien sûr !

Les yeux de Caroline s'agrandirent de surprise.

— Vous pensez qu'elle a quelque chose à voir avec la mort de Richard ?

— Pour l'instant je ne déduis rien, répondit Alex, j'examine les faits. Elle savait où vous alliez et à quelle heure vous y seriez, il faut donc bien vous rendre compte qu'elle a pu planifier le meurtre en s'arrangeant pour que vous découvriez le corps et que vous soyez accusée du crime.

Caroline secoua la tête.

— Non, c'est impossible. Leslie n'avait rien à gagner de la mort de Richard. En plus, elle ne pouvait pas être certaine de mon heure d'arrivée dans la maison parce qu'en fait, j'ai changé mes plans en quittant son bureau. Je suis passée engager Luke et alors seulement, je me suis rendue à la nouvelle maison.

Luke échangea un regard avec Alex, puis se pencha vers Caroline.

— Vous avez changé vos plans, et elle l'ignorait, bon, mais où pensait-elle que vous alliez vous rendre, immédiatement après l'avoir quittée ?

Caroline pinça les lèvres. Visiblement, elle n'aimait pas le tour que prenait la conversation, songea Luke.

— C'était pour la sécurité. Elle ne voulait pas que Richard me trouve. Nous sommes convenues que j'irais directement à cette maison de location.

— Donc, si vous aviez fait ça, reprit Luke, vous seriez arrivée là-bas juste après que votre mari soit tué. Il me semble que vous n'auriez guère d'alibi, aujourd'hui, si vous aviez suivi le conseil de votre... avocate.

L'impatience qui s'était affichée sur le visage de Caroline quelques instants auparavant fit place à de la confusion. Mais elle se ressaisit et avala péniblement sa salive.

— C'est vrai, Leslie voulait que je m'y rende directement, sans faire aucun arrêt en route. Mais ça ne veut pas dire qu'elle soit pour quelque chose dans la mort de Richard. Vous suggérez qu'elle aurait voulu m'en faire accuser. Pour quoi faire ?

Alex secoua la tête.

— Ça, je n'en ai aucune idée pour le moment. Mais il faut bien examiner toutes les possibilités. J'ai d'autres questions concernant M^e Leslie Harrison. C'est une avocate spécialisée en droit fiscal, mais elle n'en a pas moins prêté le même serment que moi. Il est de son devoir de protéger ses clients avant tout. Or, en vous laissant parler à la police sans la présence d'un avocat de droit pénal pour vous assister, elle a fait preuve d'un manque certain de professionnalisme. J'aimerais que vous restiez très prudente avec elle durant l'enquête. Continuez à avoir des rapports normaux, mais ne signez rien, aucun papier qu'elle pourrait vous proposer, sans m'avoir consulté. C'est bien d'accord ?

— Oui, ça l'est, mais je vous assure qu'il n'y a pas de raison de la soupçonner. Leslie est ma seule amie. C'est elle qui m'a aidée à préparer mon départ, puis à m'enfuir.

Luke croisa les bras sur sa poitrine.

— Depuis combien de temps savait-elle qu'il vous battait ?

Caroline baissa les yeux vers le sol.

— Six mois.

Luke jura entre ses dents. Alex paraissait tout près d'en faire autant.

— Vous comprenez bien qu'en tant qu'avocate, elle est normalement la première à vous devoir assistance. Elle n'est pas obligée par la loi d'en faire un rapport à la justice, comme un médecin par exemple, mais elle a le devoir moral et professionnel de le faire. Je vous assure que cette... négligence ne fera pas très bon effet si elle est appelée un jour à la barre, même si elle vous a aidée ensuite.

— Depuis combien de temps duraient ces violences ? demanda doucement Luke.

Caroline murmura, très pâle :

— Des années.

— Pourquoi, après tout ce temps, avoir finalement décidé de partir ?

— Le bébé, répondit-elle d'une voix encore plus ténue. J'ai compris, alors, qu'il fallait m'en aller coûte que coûte. Je ne pouvais pas mettre un enfant au monde au sein d'un couple comme le mien. Je suis peut-être lâche en ce qui me concerne, mais pas question de l'être pour un bébé. Le jour où j'ai su que j'étais enceinte, j'ai commencé à élaborer un plan d'évasion.

Elle ferma les yeux un instant, puis reprit :

— Mais avant que j'aie pu le mettre à exécution... Richard m'a infligé une de ces « leçons » comme il disait. La douleur, le sang... J'ai su que j'allais le perdre. J'avais tellement honte ! Je ne pouvais pas me permettre de tomber enceinte de nouveau, il n'en était pas question.

Luke reprit la petite main dans la sienne.

— Ne dites pas cela, la rassura-t-il toujours très doucement. Vous n'avez été ni faible ni lâche. Vous avez simplement été prise dans le cycle habituel de la violence conjugale. Il est bien difficile de s'en extirper, parce que ceux qui s'y livrent ont sur leurs victimes une action psychologique très particulière, qui les déstabilise. Rien n'est votre faute, tout est la sienne. C'est lui qui vous a déclenché une fausse couche, pas vous.

Des larmes se mirent à briller dans les yeux de Caroline. Elle essaya néanmoins de sourire.

— Merci, fit-elle dans un souffle.

Alex intervint à son tour :

— M^e Harrison a probablement fait enregistrer le testament de votre mari depuis longtemps, n'est-ce pas ? En connaissez-vous le détail ? Pouvez-vous m'en retracer les grandes lignes ? Qui sont ses héritiers ?

— Ses frères et moi.

— A part égale ?

— Non, pour une raison que je n'ai jamais bien comprise, Richard avait décidé de me léguer la plus grosse partie de sa fortune. Il laisse cinq millions de dollars à chacun de ses frères, mais tout le reste me revient.

— S'entendait-il bien avec eux ?

— Davantage avec Daniel qu'avec Grant, je pense, mais il s'est querellé maintes et maintes fois avec l'un comme avec l'autre. Pour Daniel, je ne sais pas si ça continuait, car il ne venait plus nous voir depuis longtemps. Grant était là plus souvent, mais chacune de ses visites se terminait en dispute. Je crois qu'il y avait... des questions non résolues, entre eux, qui resurgissaient périodiquement. Richard était très rancunier, donc je peux comprendre pourquoi il n'a pas laissé tant d'argent que cela à Grant, mais

j'aurais cru qu'il avait de meilleures relations avec Daniel. Je ne sais pas pourquoi il lui a laissé si peu.

— Pardonnez-moi, reprit Alex, mais il y a quelque chose qu'il faut que je vous demande, parce que la police ne va pas se priver de le faire. En cas de divorce, y a-t-il accord entre votre mari et vous à propos de ce que vous auriez touché ?

— Oui, deux cent mille dollars par an, à vie. Cela représente pas mal d'argent, je pense.

— Un jury d'assises pourrait bien ne pas être de cet avis, nuança Alex. Deux cent mille dollars, cela induit un changement drastique dans le mode de vie de quelqu'un qui a été mariée à un milliardaire.

Il haussa les épaules.

— Pardon de vous le dire crûment, mais c'est ainsi. Il va falloir faire avec.

Luke, qui se tortillait sur sa chaise depuis un moment, se pencha vers lui.

— Revenons au moyen de garantir la sécurité de Caroline jusqu'à ce que le tueur soit pris. Je continue à penser qu'elle est tout autant une cible que l'était son mari. Pas question de baisser la garde. Et la première situation potentiellement « à risque » qui se profile devant nous, c'est l'enterrement de M. Ashton. Que faisons-nous ?

5

Du parking de visiteurs, Luke surveillait l'entrée de l'hôpital. Caroline devait en sortir d'une minute à l'autre pour se rendre à l'enterrement de son mari.

Luke bouillait de se retrouver mis à l'écart de sa protection et obligé de suivre le conseil d'Alex, en la laissant à la garde de la Stellar-Security, du moins pour le moment. Mais le plan de bataille mis en place par l'avocat semblait parfaitement cohérent et solide. Il avait en outre engagé un détective privé afin de rassembler tout ce qui pourrait l'aider à la défense de Caroline si jamais elle devait être mise en examen, ainsi qu'à tenter d'identifier le tueur.

Cet enquêteur avait également été chargé de fouiller le passé de Leslie Harrison, afin de déterminer si oui ou non, l'avocate avait un quelconque intérêt à faire accuser son amie ou même à la faire tuer comme Richard, ou encore à sa place.

Luke s'enfonça un peu plus dans sa Ford Thunderbird de 1997, garée entre deux hautes camionnettes, pour ne pas se faire remarquer. De toute façon, personne ne faisait particulièrement attention à sa vieille guimbarde fatiguée, et c'était tout ce qu'il voulait. Solide comme un char d'assaut, cette voiture avait déjà subi les attaques de beaucoup de ceux qui en voulaient à ses clients et Luke gardait même, dans son coffre, plusieurs roues de secours au lieu d'une seule, au cas où l'un d'eux s'amuserait, une fois de plus, à crever ses pneus.

Il jeta un œil autour de lui. Le parking de l'hôpital était bondé de véhicules de presse qui attendaient l'apparition de Caroline. Alex avait conseillé à celle-ci de se rendre aux funérailles, qu'elle en ait envie ou non, estimant que son absence ferait mauvais effet. Si les choses se passaient mal

et qu'elle devait passer devant une cour d'assises pour le meurtre de Richard, le simple fait de ne pas avoir assisté à son enterrement pourrait dresser le jury contre elle. Qu'elle soit ainsi obligée de jouer le jeu rendait Luke malade. Il aurait voulu que ce salopard de Richard revienne d'entre les morts, pour qu'il puisse le tuer de nouveau.

Soudain, la Rolls-Royce des Ashton parut et s'arrêta devant l'hôpital. Une nuée de reporters se précipita aussitôt, vrombissant comme un essaim d'abeilles.

Au même moment, le téléphone portable de Luke se mit à vibrer sur le siège, à côté de lui. Il consulta l'écran, puis appuya sur la touche.

— Oui, Mitch.

— Tu es toujours à l'hôpital ? demanda son ami.

— Oui, juste devant. La limousine des Ashton vient d'arriver. Caroline ne devrait plus tarder, maintenant... Et toi, ta position ?

— J'ai trouvé le meilleur poste de tout le cimetière. Assez loin de la tombe pour ne pas me faire remarquer, mais assez près pour pouvoir photographier tous ceux qui s'y montreront. Ça commence à me plaire, ce job, un vrai boulot de flic ! Au fond, je préfère ça à l'administratif, tu devrais me muter...

— Ça dépendra de ce que tu vas faire aujourd'hui. Mon conseil : concentre-toi sur les visages inconnus, ce sont eux que tu devras photographier. Alex a placé un autre photographe aux alentours. Sa théorie, c'est que le tueur va forcément se montrer et que comme cela, nous aurons deux fois plus de chances d'avoir sa photo.

Il releva la tête vers la foule à l'entrée de l'hôpital.

— Cela dit, soupira-t-il, avec la presse, ça va probablement faire des centaines de personnes à vérifier...

— Ne t'inquiète pas pour moi, je te l'ai dit, j'aime mieux être là qu'au bureau.

— A propos, Mitch, qui tient la boutique en ton absence ?

— Trudy.

Luke crut s'étrangler.

— Trudy ? Tu fais recevoir la clientèle par une prostituée ?

— Ex-prostituée. Elle est contente de faire un boulot honnête et je trouve que c'est bien de l'aider à prendre un nouveau départ, non ?

Luke se passa la main sur la nuque pour essayer d'en soulager un peu la tension. C'était une bonne chose d'aider les gens à remonter la pente, mais

pas forcément aux dépens de son affaire.

Il allait l'expliquer à Mitch, quand l'une des portières-passagers de la Rolls-Royce s'ouvrit : un agent de la Stellar se précipita vers l'hôpital. Les portes vitrées s'ouvrirent et Caroline parut, très pâle, dans un fauteuil roulant poussé par une infirmière. Elle portait un tailleur noir de circonstance et sa soi-disant amie Leslie Harrison était à son côté. Un véritable cordon sanitaire de gardes du corps de la Stellar-Security se mit instantanément en place autour d'elle, repoussant la presse. Luke devait l'admettre : ses concurrents étaient à la hauteur de la situation.

— J'y vais, dit-il à Mitch au téléphone. Ils sont en train de faire monter Mme Ashton en voiture. Après l'enterrement, va vite porter les photos à Alex.

— Ce sera fait, patron !

Luke raccrocha, démarra sa voiture et quitta le parking. Il prit bien soin de rester derrière la Rolls-Royce et la caravane de voitures de presse.

* * *

Des centaines de personnes, employés des différentes sociétés que dirigeait Richard, se pressaient dans le salon funéraire. Assise au premier rang, Caroline essayait de se montrer aimable avec tous, en accueillant leurs condoléances. Mais que c'était difficile de rester là à sourire et à écouter leurs mots de réconfort, quand on avait traversé l'enfer à cause du défunt.

Finalement, la présentation du cercueil se termina et chacun s'en alla, à part les responsables, ses gardes du corps et naturellement Leslie qui ne paraissait pas disposée à la quitter d'un pouce. Les nerfs de Caroline étaient si tendus, qu'elle craignait de se mettre à hurler, comme la folle que tant de gens croyaient qu'elle était.

— Caroline, murmura Leslie, il faut y aller, sinon nous serons en retard à l'enterrement.

Caroline faillit hausser les épaules. Le cercueil étant encore devant elles, les craintes de Leslie n'étaient guère fondées. La cérémonie pouvait difficilement se dérouler sans son invitée d'honneur.

Elle ne s'était pas encore approchée du cercueil. Elle avait cru ne pas en être capable. Mais en fait, elle en avait besoin.

— Je voudrais rester seule quelques minutes, dit-elle à Leslie.

Celle-ci se renfrogna.

— Mais nous devons...

— Je voudrais rester seule un instant, répéta-t-elle.

Son regard se posa sur son garde du corps le plus proche, pour lui demander son aide.

L'homme avança vers elles et Leslie s'en alla dans un soupir agacé.

Puis les agents de la Stella-Security se retirèrent à leur tour, et Caroline se retrouva complètement seule. Elle resta immobile plusieurs minutes, rassemblant tout son courage.

Un bruit de pas lui fit tourner la tête. Luke Dawson, en costume noir impeccable, entra dans la travée et vint s'asseoir à côté d'elle. Il posa sa main sur le banc, paume en l'air, comme une offre muette d'amitié et de soutien. Elle n'hésita pas une seconde et y posa la sienne.

— J'espérais que vous viendriez, chuchota-t-elle.

— Je vous ai promis de veiller sur vous, malgré les recommandations d'Alex. Je ne peux pas me résoudre à me tenir à distance.

Il garda le silence un instant.

— Mais si vous préférez que je vous laisse...

Elle pressa un peu plus sa main dans la sienne.

— Non, je suis contente que vous soyez là. Dites, vous voulez bien... venir avec moi ?

— Tout ce que vous voudrez...

Il l'aida à se mettre debout. Elle était encore hésitante et faible. Pour... la suite, elle utiliserait son fauteuil roulant, mais là, avec le cercueil ouvert, c'était presque comme si son mari pouvait la voir encore. C'était sans doute stupide, mais elle ne voulait pas paraître faible devant lui.

Le bras de Luke était ferme comme un roc. Elle pouvait s'y accrocher en confiance, en s'approchant du cercueil.

Elle détailla la dépouille de l'homme qu'elle avait épousé. Un frisson la parcourut tout entière. Luke mit alors son bras autour de ses épaules et l'attira contre lui. Ce simple geste effaça la panique en elle et lui permit de faire face une dernière fois au monstre, de dire adieu à l'homme qu'il avait été et dont un jour maudit, elle était tombée amoureuse.

Les larmes se mirent à couler sur ses joues et elle eut besoin d'expliquer :

— Je suis sûr que vous, qui ne savez de lui que les horribles choses qu'il m'a faites, vous ne pouvez pas comprendre pourquoi je pleure. Mais il n'a pas toujours été cet homme-là. Quand je l'ai rencontré, il m'a sauvée, il

m'a enlevée à une vie de pauvreté, de malheur. Il était beau et séduisant, il était fort, son sourire m'allait droit au cœur. Je l'ai aimé, vraiment aimé.

Luke lui caressa doucement le bras.

— Vous ne me devez aucune explication, murmura-t-il, ni à moi ni à quiconque.

L'absence de toute condamnation, dans sa voix, ne faisait que mettre en lumière le fossé qu'il y avait entre un homme comme lui et un monstre comme Richard. Lui, il la traitait avec respect et essayait de l'aider à se reconstruire. Richard, lui, ne pensait qu'à la briser et à lui donner ses humiliantes « leçons ».

Elle refoula ses larmes. Pleurer ne l'aiderait certainement pas à combler ce grand vide dans son cœur, ni à oublier l'homme que son mari avait été et celui qu'il était devenu. Seul le temps le pourrait peut-être. Il fallait l'espérer...

* * *

Luke s'était placé en arrière des proches et même du cordon de sécurité chargé d'empêcher la presse de trop s'approcher et de perturber la cérémonie. On avait installé une grande tente verte au-dessus du cercueil et la trentaine de chaises placées autour étaient toutes occupées. Beaucoup de gens étaient simplement debout dans l'herbe, tout autour. A l'abri d'un petit bosquet de chênes, Luke observait attentivement la foule en essayant de remarquer le moindre détail anormal. D'ordinaire, il n'accomplissait son service de garde du corps qu'immédiatement au contact de la personne à protéger. Assurer la protection de Caroline à distance, comme il était obligé de le faire, lui déplaisait beaucoup. Mais encore une fois, il devait l'admettre : les agents de la Stellar-Security faisaient un excellent travail en conservant en permanence un cercle de protection autour d'elle. Si le tueur était là et voulait arriver jusqu'à Caroline, il allait devoir traverser un véritable bouclier humain. Satisfait sur ce point, Luke se remit à scruter la foule en essayant de repérer Mitch. Son collègue se tenait un peu plus loin, sur un petit tertre, à quelques mètres de la meute des journalistes. Il prenait des photos avec un large sourire, comme collé sur son visage. Visiblement, il prenait grand plaisir à ce travail. Soudain, Luke eut un peu honte de l'avoir trop longtemps confiné aux tâches administratives.

Il continua à promener ses jumelles sur la foule. A sa grande surprise, Alex se trouvait à côté de Leslie Harrison. Pourtant, ces deux-là ne s'aimaient guère... Mais peut-être qu'Alex essayait de revenir dans les bonnes grâces de Leslie pour lui soutirer quelques informations.

Des cris éclatèrent dans la foule et Luke pointa immédiatement ses jumelles vers la tente. Caroline était invisible et l'angoisse le prit à la gorge. Puis, il la trouva enfin : emportée dans les bras d'un des agents de sécurité, ses collègues faisant cercle autour d'eux en un cercle défensif, l'arme à la main, prêts à la riposte. Dès qu'elle fut dans sa voiture, la caravane de ses protecteurs démarra en trombe.

Un autre cri déchira l'air. Luke se mit à chercher fébrilement d'où il provenait. Leslie, visiblement indemne, courait vers le parking, Alex la protégeant de sa large carcasse. Ces deux-là étaient à peu près hors de danger également. Mais il y avait encore une autre personne pour laquelle il s'inquiétait. Il ajusta de nouveau ses jumelles, fouillant la zone où Mitch se tenait quelques instants auparavant.

Il y avait un petit attroupement, les gens regardant quelque chose à terre. Luke plissa les yeux et retint son souffle. C'était un corps étendu, immobile, du sang souillant sa chemise. Sur le sol, à quelques centimètres de sa main, traînait un appareil photo.

Comme dans un cauchemar, Luke dégaina son arme et se mit à courir désespérément, un hurlement bloqué dans sa gorge.

* * *

Une heure plus tard, Caroline était assise avec Alex dans la salle des interrogatoires d'un poste de police. Luke était à l'autre bout de la table, le visage fermé. L'inspecteur Cornell se tenait devant eux.

— Je vous présente mes condoléances, monsieur Dawson, dit doucement le policier.

Luke hocha silencieusement la tête.

— Je suis désolée, moi aussi, murmura Caroline.

Le regard sombre de Luke se fixa sur elle.

— Je sais. Mais ce n'est pas votre faute.

Il y eut un silence. Les yeux du garde du corps s'étrécirent.

— Vous le savez, n'est-ce pas ? Que vous n'y êtes pour rien.

Caroline détourna les yeux. Luke répéta :

— Caroline ?

Il y avait du chagrin dans sa voix, mais une insistance, aussi.

— Je vous répète que vous n'y êtes pour rien. Ce n'est pas vous qui l'avez poignardé. Ce n'est pas votre faute.

Elle acquiesça, mais elle s'en voulait terriblement.

— Est-ce que M. Brody avait de la famille que nous pouvons prévenir ? demanda l'inspecteur Cornell.

Une expression douloureuse traversa le visage de Luke, nota Caroline. Un instant, il sembla même vaciller. Mais au lieu de cela, il se redressa sur sa chaise, comme s'il luttait contre le désespoir.

— Non, répondit-il. Quand je l'ai rencontré, il n'avait même plus de domicile. Cela faisait des années qu'il n'avait que moi...

Sa voix s'enraya de nouveau.

Une nouvelle vague de culpabilité submergea Caroline. A cause d'elle, Luke avait perdu son ami. Elle tordit ses mains sur ses genoux.

— Il y aura une autopsie, bien sûr, reprit Cornell, mais la cause du décès ne fait aucun doute. Quelqu'un l'a poignardé dans le dos et il a succombé à une hémorragie massive. Pour ce qui concerne ses obsèques...

— Donnez mes coordonnées au coroner, dit Luke, je me tiens à sa disposition.

— Je sais que c'est un très dur moment pour vous tous, poursuivit le policier, mais je dois vous le demander : l'un d'entre vous a-t-il vu quelque chose ?

Ils secouèrent tous trois la tête.

— Bon..., fit Cornell. Nous examinerons les photos dans son appareil, peut-être que quelque chose en sortira. En fait, nous ne savons même pas si ce nouveau meurtre est en relation avec celui de M. Ashton, mais bien sûr il y a une assez forte probabilité. Madame Ashton, vous êtes certaine de ne jamais avoir vu ou entendu parler de Mitch Brody auparavant ?

Elle consulta Alex du regard et celui-ci hocha la tête : elle pouvait répondre.

— Pas avant mardi dernier, quand j'ai trouvé le numéro de Dawson-Security-Service dans l'annuaire.

— D'accord. A ce stade, je vais recommander à chacun d'entre vous d'être extrêmement prudent. Jusqu'à ce que nous puissions y voir un peu plus clair, tout le monde est suspect dans cette affaire. Faites bien attention à vous...

OceanofPDF.com

6

Caroline s'arrêta net devant la porte de la grande maison. L'accablement tombait sur elle comme une chape de plomb. Elle ne parvenait pas à oublier, ne serait-ce qu'un instant, l'horrible mort de Mitch, quelques heures plus tôt. Elle ne le connaissait pas, mais c'était à cause d'elle qu'il avait perdu la vie. Il était mort par sa faute.

Non, ce n'était pas vrai, elle devait cesser de se blâmer et de se rabaisser, comme Richard l'avait toujours fait. Le responsable, c'était celui qui l'avait poignardé et personne d'autre. Elle devait s'accrocher à cette simple évidence. Richard prenait un malin plaisir à la faire culpabiliser de tout et rien, et aussi douter de sa propre santé mentale. C'était fini, tout cela. Elle reprenait le contrôle de sa vie.

Néanmoins, elle hésitait toujours à entrer, malgré l'impressionnant dispositif de sécurité mis en place et les encouragements de Leslie. C'était presque inimaginable que Richard ne soit pas là pour l'accueillir à la porte. Enfin... « Accueillir » était une façon de parler, car s'il avait été en vie, il aurait été furieux contre elle à cause de sa tentative d'évasion et le lui aurait fait payer très cher. Bien sûr, devant témoins, il aurait prétendu être heureux de la voir. Il l'aurait embrassée et serrée contre lui mais une fois seul avec elle derrière les portes bien closes, l'infamale « leçon » aurait commencé.

Elle frissonna rétrospectivement et serra les bras sur sa poitrine, bien qu'il ne fût pas froid du tout, dans cette chaleur humide qui enveloppait la maison.

Leslie lui posa la main sur l'épaule.

— Ça va ? Tu as mal quelque part ?

Caroline se tourna en silence vers sa seule amie, en cherchant un signe quelconque qui pourrait révéler qu'elle ne l'était pas en réalité et qu'elle

avait peut-être quelque chose à voir avec le meurtre de Richard.

— Caroline ? répéta Leslie, les sourcils levés en signe d'étonnement.

— Euh... non, ça va... Je réfléchissais, c'est tout.

Caroline se haïssait de commencer à entretenir, elle aussi, quelques doutes sur cette femme qui avait pourtant tant fait pour elle.

L'un des agents de sécurité s'avança pour leur ouvrir la porte et s'écarta pour les laisser passer.

Caroline rassembla tout son courage et entra dans le vestibule, où l'attendaient la cuisinière et trois de ses aides, ce qui suffisait bien, songea-t-elle, car elle n'avait guère envie d'accueillir comme il se devait leurs yeux rouges et leurs visages abattus. Richard avait toujours été très aimé de ses employés, qui ne connaissaient de lui que sa meilleure facette. Mais de toute façon, les quatre domestiques se concentrèrent sur Leslie avec des transports et l'ignorèrent complètement, elle. Les agents de sécurité verrouillèrent la porte et se fondirent dans le décor, invisibles, comme toujours, et prêts à intervenir. Sauf, hélas, quand Richard était vivant et qu'elle avait réellement besoin d'eux, songea Caroline. Les quatre domestiques entouraient Leslie, qu'elles avaient toutes connue et vue de nombreuses fois dans leur service. Elles lui présentaient leurs condoléances, sans un regard pour Caroline.

C'en était trop. Une fausse couche, et deux sévères corrections en deux jours, pour enfin échapper à Richard et le retrouver assassiné, puis l'hôpital et ensuite voir mourir le malheureux et innocent Mitch Brody, tout cela mettait ses nerfs à vif.

Quelqu'un essayait soit de la tuer, soit de la faire accuser du meurtre, et après tout ce qu'elle avait vécu, c'était trop injuste. Il n'était plus question de laisser les injustices perdurer. Elle avait fait un grand pas en échappant à Richard, il était temps de mettre sa maison en ordre. Car elle était chez elle, désormais, et non plus chez lui. Il était grand temps que les domestiques la traitent avec le même respect qu'ils montraient à n'importe qui d'autre.

— Karen, Missy, Natasha, Betsy ?

Caroline prit un plaisir un peu pervers à contempler leurs visages étonnés. Peu habituées à ce qu'elle leur adresse la parole, elles devaient même être surprises de constater qu'elle connaissait leurs prénoms.

— J'apprécie à leur juste valeur vos condoléances et votre chagrin, mais la vie continue. Votre temps serait mieux employé à faire votre travail...

Betsy, vous voudrez bien évacuer mes affaires de la suite des maîtres, pour les réinstaller dans la plus grande des chambres d'amis.

Betsy la regarda d'un air éberlué.

— Mais, madame... Pourquoi voulez-vous que je fasse ça ?

Caroline serra les poings. Elle n'avait pas à expliquer à cette femme qui durant cinq ans avait fait comme si elle n'existait pas, pour quelle raison elle ne voulait plus partager la chambre de son époux, même mort. Jamais elle n'y remettrait les pieds.

— S'il vous est impossible d'obéir à mes ordres, je vous suggérerai d'aller vous faire employer ailleurs, répondit-elle calmement en regardant les quatre femmes, rassemblées devant elle en un groupe compact et qui la dévisageaient comme si elle était folle. Cette remarque vaut pour vous toutes, appuya-t-elle, les temps ont changé. Je refuse d'être une minute de plus invisible dans ma propre maison. Je suis votre employeur. Et si vous ne supportez pas cette idée, je vous engage vivement à partir.

Les épaules bien droites, elle passa devant les quatre domestiques, en feignant une assurance qu'elle était bien loin d'éprouver. Elle s'arrêta devant la première porte et ne put s'empêcher de porter la main à sa gorge. Le monumental battant de bois sculpté faisait face à l'entrée. Caroline ne connaissait pas vraiment cette pièce-là, n'ayant jamais pu qu'y jeter de rapides coups d'œil à travers la porte entrouverte, sans en passer le seuil, car elle n'avait pas le droit d'y entrer. C'était le bureau de Richard. Parfois, il l'interpellait de l'intérieur, mais sans jamais lui offrir d'y pénétrer.

Elle tourna la tête : Leslie et les quatre domestiques la dévisageaient. Elle rassembla toute sa volonté.

— Leslie, tu viens, oui ou non ?

— Euh... Voilà !

Serrant son sac à main contre elle, Leslie pressa le pas pour la suivre dans la pièce. La cuisinière et ses aides s'éparpillèrent comme une volée de moineaux effrayés par un chat. Caroline réprima un sourire. C'était bon d'être le chat, pour une fois, plutôt que le moineau. Elle referma la porte sur l'avocate, avec satisfaction.

Mais Leslie lui lança un regard noir et elle n'eut plus du tout envie de sourire.

— Quoi ? J'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Leslie déposa son sac sur un guéridon et s'assit dans le vaste canapé. Un bureau de ministre en noyer occupait l'autre extrémité de la pièce, près

d'une immense baie vitrée. Caroline préféra ne pas s'y installer et s'assit plutôt dans un fauteuil en cuir, à côté du canapé.

— Non... Pas vraiment, répondit finalement Leslie. C'est juste que tu ne devrais pas te mettre à dos ton personnel et parler de changement si tôt après le décès de Richard. Souviens-toi que tu es toujours sur la liste des suspects potentiels. Il ne faudrait pas que l'on puisse penser que tu es contente qu'il soit mort...

— C'est ce que tu penses, que je suis heureuse qu'il ait été tué ?

— Tu ne l'es pas ?

Caroline songea au conseil d'Alex, de ne pas surprendre, de laisser les choses dans leur état le plus habituel, pour précisément rendre évident ce qui pourrait sortir de l'ordinaire. Mais en dépit de cette sage recommandation, elle ne pouvait pas prétendre regretter son mari. Et puis, elle était fatiguée d'être invisible dans sa propre maison.

— Je suis heureuse de ne plus avoir peur, ça oui. Mais je n'ai jamais souhaité la mort de personne, pas même celle de Richard.

— C'est tout à fait admirable de ta part, ma chérie, mais veille à ne pas donner l'impression contraire...

Caroline se mordit la lèvre.

— Je suppose que j'y suis allée un peu fort.

Elle secoua la tête.

— Mais non, après tout, je n'ai pas honte de vouloir reprendre les choses en main. J'ai vécu comme une tortue dans sa carapace bien trop longtemps. C'est fini. La vie m'offre enfin une nouvelle chance, je n'ai pas l'intention de la gâcher.

Comme pour appuyer ses dires, elle se leva de son fauteuil et s'approcha, bras croisés, du cœur même du territoire interdit de Richard : son bureau. Elle ne put s'empêcher de presser sa main ouverte sur le plateau de bois verni, y laissant l'empreinte éphémère de sa paume et de ses doigts.

Leslie la regarda faire, les sourcils levés, puis la rejoignit et s'installa dans l'un des deux fauteuils qui faisaient face au bureau.

— Cela paraît évident, dit-elle. Que comptes-tu faire exactement ?

Caroline se mit à rire et cela fut si agréable qu'elle rit de nouveau.

— Je ne sais pas trop. Je crois que pour commencer, je vais virer l'agence de sécurité que Richard avait engagée. Oui, voilà, je vais faire ça.

Les yeux de Leslie s'agrandirent de surprise.

— Mais pourquoi ?

Caroline crispa ses mains sur le rebord du bureau.

— Je ne t'ai pas raconté la moitié de ce que m'a fait subir Richard et je n'ai pas l'intention d'entrer dans les détails. Mais sache que j'étais une prisonnière et que les agents de cette société étaient mes geôliers. Ils rapportaient à mon mari chacun de mes mouvements.

— Encore une fois, je te comprends, mais je te déconseille la hâte. La Stellar-Security assure la protection de nombre des propriétés de Richard ainsi que des sociétés qu'il dirigeait.

— Je n'avais pas pensé à ça...

— Bien sûr que non, tu n'es pas habituée au monde des affaires et de la finance. Il faut bien réfléchir.

Leslie ouvrit son sac et en tira un papier qu'elle déplia sur le bureau.

— Si tu signes la première et la dernière page, je peux m'occuper de tous ces détails et du reste. Tu n'auras plus à te soucier que des vêtements que tu veux porter ou des voyages que tu veux faire.

Leslie lui sourit de toutes ses dents en mettant sur le bureau une pochette de stylos.

Caroline prit la première page et en entreprit la lecture.

— Pouvoir à avocat ?

Elle releva les yeux.

— Je ne comprends pas, Leslie. Pourquoi faut-il que je signe ça ?

— C'est juste une formalité. Cela me permettra de continuer à m'occuper des affaires des entreprises Ashton sans avoir à te faire signer des papiers toutes les semaines.

Caroline fronça les sourcils. Les doutes qu'avaient instillés dans son esprit Luke et Alex à propos de Leslie refaisaient surface. Il y avait quelque chose d'anormal là-dedans.

— Mais Richard te les signait justement chaque semaine, ces papiers ?

L'avocate fit un geste vague de la main.

— Oui, mais tu sais bien qu'il voulait toujours tout contrôler. C'était obsessionnel chez lui. Il n'y était pas du tout obligé, j'aurais pu le faire pour lui. Tu peux éviter cette peine en me signant ce pouvoir. Je le ferai enregistrer par Linda dès mon retour au bureau, tu n'auras même pas à t'en préoccuper.

C'était donc cela le but que poursuivait Leslie depuis tout ce temps ? Caroline ne parvenait toujours pas à considérer son amie comme une meurtrière, mais l'ambition et l'appétit de lucre de l'avocate devenaient

flagrants. Avait-elle formé le projet de mettre la main sur les entreprises du groupe, à travers elle ? se demanda Caroline. Leslie avait-elle escompté qu'elle serait désespérée ou, mieux, mise en prison ?

Caroline avait pris le stylo en main mais le reposa. Elle se força à adopter le visage impassible que Richard avait tant de fois arboré quand il s'agissait de dissimuler ses sentiments réels.

— Tout cela est nouveau pour moi, comme tu le disais, reprit-elle enfin, et je veux être bien sûre que tout est parfaitement légal. Déjà, je voudrais avoir la liste exacte de tous les biens de la succession, que je sache exactement ce qu'il en est.

Leslie se rembrunit visiblement.

— Pourquoi veux-tu t'ennuyer avec tous ces détails, alors que je peux m'occuper de tout pour toi ?

Caroline serra les poings sous le bureau et, cette fois, se força à sourire.

— J'ai encore dit quelque chose qu'il ne fallait pas, Leslie ? Je t'ai froissée d'une quelconque manière ? demanda-t-elle, d'un air angélique.

Celui, renfrogné, de Leslie disparut instantanément, remplacé par un large sourire.

— Bien sûr que non, je m'inquiète pour toi, c'est tout. Mais si tu veux connaître tout ce fatras par le menu, alors très bien. Je vais rassembler différents rapports pour que tu perdes moins de temps.

— C'est très aimable à toi, mais je voudrais commencer par quelque chose de simple. Les dépenses de la maison, tiens. J'aimerais savoir quelles sont nos charges et comment nous les répartissons. Après tout, c'est quelque chose dont il va falloir que je m'occupe, non ? Et aussi d'appeler les banques pour mettre mon nom sur les différents comptes de Richard : comptes courants, actions, obligations... L'argent qu'il me donnait chaque mois n'est certainement pas suffisant pour payer les factures et encore moins les salaires des domestiques...

— Là encore, c'est quelque chose que je pourrais faire, protesta Leslie. Il te suffirait de signer...

— Ce n'est pas négociable, l'interrompit Caroline. Parce que c'est important pour moi. Je veux apprendre à gérer ma vie, sans qu'on le fasse à ma place.

Leslie se pinça les lèvres.

— D'accord. Je n'avais pas mesuré combien tu pouvais tenir à ce genre de choses, après tout ce que tu as traversé.

Elle avança la main pour reprendre le papier, mais Caroline fut plus rapide, attrapa le document et le glissa dans le premier tiroir du bureau.

— Voilà ce qu'on va faire. Je garde ça ici et je réfléchis à le signer ou non. D'accord ?

Leslie regardait dans la direction où le papier avait disparu. Elle ne paraissait pas du tout satisfaite, comme sur le point de vouloir récupérer le document. Mais finalement, elle referma son sac d'un coup sec.

— Je vais faire préparer les papiers bancaires et rédiger un état des dépenses de la maison. Cela peut prendre un jour ou deux, et les banques sont fermées le dimanche et le lundi, bien sûr. Je peux revenir te voir mercredi prochain. J'aurai tout ce que tu demandes à ce moment-là.

Caroline se leva de son fauteuil et raccompagna l'avocate à la porte.

— Mercredi est parfait. On en profitera pour déjeuner au bord de la piscine. Habille-toi en conséquence et apporte un maillot, ce sera agréable.

— Très bien, répliqua Leslie d'un air sinistre. Je n'avais pas encore vu cet aspect de toi, Caroline. Je dois dire qu'il va me falloir un peu de temps pour m'y habituer...

Quand la porte se fut refermée sur l'avocate, Caroline s'adossa au mur et passa une main tremblante dans ses cheveux. Il lui fallut plusieurs minutes pour retrouver son calme et retourner au bureau de Richard.

Non, c'était le sien, désormais. Elle se campa devant la grande baie vitrée, ferma les yeux et appuya son front contre la vitre. Toute l'énergie qu'elle avait dû déployer depuis le matin la désertait soudain. Elle était épuisée alors que la journée était loin d'être terminée. Elle avait encore beaucoup de choses à faire, comme mettre Alex et Luke au courant de cette histoire de documents à signer.

— Pardon, madame...

Caroline se retourna : la femme de chambre était sur le seuil de la pièce.

— Ah, Natasha, je suis désolée si je me suis montrée... un peu abrupte tout à l'heure.

La femme de chambre la considéra d'un air plutôt hagard, s'attendant manifestement à une démonstration de folie ou d'hystérie.

Caroline soupira.

— Vous avez besoin de quelque chose, Natasha ?

— Oui, madame...

La femme de chambre tenait un paquet d'enveloppes dans ses mains.

— Le courrier... D'habitude, je le plaçais toujours sur le bureau de Monsieur. Mais maintenant... Enfin je ne sais pas si c'est ce que vous voulez...

Il y avait incontestablement du progrès, remarqua Caroline. On lui demandait sa préférence au lieu de l'ignorer complètement.

Elle sourit et prit le courrier.

— Merci, Natasha. J'ai l'impression d'avoir été un peu comme une somnambule ici, depuis pas mal de temps. Je ne me suis pas bien rendu compte des habitudes que vous avez toutes prises. Pardon pour ne pas y avoir prêté attention. À la façon dont cette maison est toujours impeccablement tenue, vous avez toutes accompli un formidable travail.

La femme de chambre se redressa un peu et, pour la première fois, ses yeux parurent sourire, eux aussi.

— Merci, madame. Je vais me permettre de partager les compliments de Madame avec les autres domestiques. Ils vous en sauront gré, j'en suis sûre. Y a-t-il autre chose pour le service de Madame ?

— Non merci. Et continuez donc de déposer le courrier sur le bureau, comme vous l'avez toujours fait. Ce sera le mien désormais. J'en prendrai donc connaissance ici.

Natasha acquiesça et quitta la pièce en refermant la porte derrière elle.

Caroline fit le tour du vaste plateau en noyer. Elle allait s'asseoir dans le fauteuil de cuir, mais y renonça. Il était immense et encore imprégné de l'eau de Cologne de son propriétaire. Une odeur que Caroline avait adorée jadis, mais qu'elle haïssait désormais. Elle ferait enlever ce fauteuil au plus vite par une quelconque œuvre de charité.

Elle essaya de soulever l'un des fauteuils de réception, mais y renonça, tant ils étaient lourds. En pousser un sur le tapis risquait de déchirer sa cicatrice. Aussi, elle y renonça et se laissa tomber dans le fauteuil, là où il était.

Le courrier comprenait quelques factures et aussi des lettres qui lui étaient adressées à elle, par des gens dont elle ne connaissait pas les noms. Surprise que des inconnus aient pu lui écrire, elle qui ne recevait jamais aucune lettre, elle ouvrit la première. Le texte en était bref, mais touchant : c'était l'expression de sympathie d'une personne qui avait travaillé avec son mari. Caroline appréciait ce geste, même si ses propres sentiments à l'égard de l'intéressé étaient évidemment bien différents. Elle devrait

prendre note de chacun de ces billets de condoléances, afin de pouvoir y répondre à tous personnellement, se promit-elle.

La deuxième lettre était beaucoup plus courte et allait droit au but. Caroline la lut, une main pressée sur sa gorge, et la relut encore et encore. Puis, elle ouvrit le tiroir où elle avait rangé le papier que Leslie avait voulu lui faire signer. Elle le déplia, le parcourut attentivement et, ce faisant, se mit à trembler si fort que la feuille claqua. Puis elle la reposa sur le bureau et se prit la tête dans les mains.

* * *

Luke était immobile et comme abattu sur le siège de sa vieille Thunderbird, garée à l'ombre des chênes centenaires de la rue. Il essayait désespérément de reprendre la main sur son chagrin. Tout ce qu'il aurait voulu, c'était noyer celui-ci dans une bouteille de tequila. Evidemment, cela ne ramènerait pas son ami et n'aiderait même pas à retrouver celui qui l'avait tué. Sans doute la meilleure stratégie pour cela était-elle de demeurer là, à l'affût, près de la maison de Caroline et tant pis s'il n'avait pas la possibilité de se soûler. De toute façon, il devait assurer la sécurité de Caroline. La propriété des Ashton, un véritable manoir, occupait la place de tout un pâté de maisons, dans un faubourg chic de Savannah, et il devait s'y passer quelque chose de particulier, car les visiteurs ne cessaient d'aller et venir depuis que Caroline était revenue de l'enterrement.

Elle avait été la première à franchir le portail en compagnie de son amie et avocate, Leslie Harrison. Puis cette dernière était repartie et tout avait été tranquille durant une heure. Mais ensuite une douzaine d'hommes de la Stellar était entrée et sortie de la propriété d'un seul coup, comme si quelque chose d'important se passait à l'intérieur. Luke avait suivi ces mouvements avec intérêt et brûlait de se présenter lui aussi au portail, malgré l'accord avec Alex de rester le plus possible à l'extérieur de la maison. Il s'était retenu pourtant et était resté dans sa voiture, prenant des photos de chaque personne qui entraait dans la maison. Les agents de sécurité la quittaient les uns après les autres, au point qu'il ne devait plus en rester un seul à l'intérieur.

Etait-il possible que Caroline les ait tous renvoyés ? se demanda-t-il.

Mais pourquoi aurait-elle fait cela ? Alex lui avait bien recommandé de tout laisser dans l'ordre antérieur des choses. Caroline avait besoin de

protection, au moins jusqu'à ce que l'assassin de son mari soit arrêté. Si jamais elle avait changé d'avis et désirait que lui, Luke, assure seul sa garde rapprochée, un gros problème se posait : il était justement tout seul. Ses hommes étaient tous pris par d'autres missions.

Un filet de sueur lui coula sur la tempe. Même à l'ombre, il faisait certainement plus de trente degrés. Il fut tenté d'allumer l'air conditionné pour quelques minutes, mais la chaleur serait encore pire quand il devrait couper la climatisation de nouveau.

Son téléphone portable se mit à vibrer sur le siège, à côté de lui. Il consulta l'écran et se tourna aussitôt vers la façade de la maison. Comme il s'en était douté, Caroline regardait dans sa direction, un combiné téléphonique à l'oreille.

Il appuya sur le bouton.

— Tout va bien, Caroline ?

— Non, Luke. Non, tout ne va pas bien.

Dès que Luke rejoignit Caroline, celle-ci insista pour dîner avec lui. Ensuite seulement, elle lui raconterait ce qui l'avait tellement choquée quelques minutes auparavant. Elle semblait vraiment tenir à ce repas, comme si elle avait besoin d'un peu de « normalité » pour ne pas s'effondrer. Elle paraissait à bout de nerfs. Aussi, il accepta sans poser de question. En outre, ils étaient tous les deux à jeun depuis plusieurs heures : manger un morceau ne pouvait leur faire de mal.

Caroline lui fit signe de l'attendre dans le grand jardin d'hiver, et elle revint peu de temps après avec un plateau chargé de verres et de sandwiches. Aussitôt, il sauta sur ses pieds pour le lui prendre des mains et le poser sur la table basse.

— Est-ce qu'une... femme de chambre, une cuisinière ou l'un de vos employés ne pourrait pas porter cela à votre place ? Vous venez à peine de sortir de l'hôpital...

Elle s'assit en rougissant un peu.

— Bien sûr, vous avez raison... Je vous avoue que je n'ai même pas pensé à demander. Il va nous falloir un moment, au personnel comme à moi, pour apprendre à faire les choses différemment, maintenant que Richard n'est plus là...

Luke fronça les sourcils.

— Différemment ?

— Je vous en prie, prenez un sandwich. J'ai aussi fait du thé glacé. Je suis sûre qu'il fait horriblement chaud dans votre voiture...

Son sourire embarrassé et sa remarque en disaient beaucoup plus long qu'elle ne le soupçonnait probablement, songea Luke. Cela confirmait une impression qu'il avait eue quand elle lui avait ouvert la porte et l'avait fait

entrer. Le personnel devait faire à peu près comme si elle n'existait pas. Il était inimaginable, par exemple, que Richard Ashton ait pu venir lui-même ouvrir sa porte. Un maître d'hôtel, une bonne, quelqu'un, aurait introduit son visiteur, lui aurait offert un siège et un rafraîchissement.

Mais au lieu d'accroître encore son embarras en lui faisant remarquer l'évidence : qu'elle aurait dû jeter dehors, avec perte et fracas, tous les imbéciles qui étaient supposés travailler pour elle, il engloutit à la hâte la moitié d'un sandwich et vida un grand verre de délicieux thé glacé.

Caroline, elle, mangea très peu, probablement préoccupée de surveiller ses bonnes manières.

Elle était assise très droite sur son fauteuil, l'avant-bras gauche posé sur ses genoux et sa serviette à la main. Après chaque bouchée, elle essuyait le coin de sa bouche, que ce soit nécessaire ou non, remarqua Luke. En outre, elle ne le regardait pas directement, mais conservait les yeux le plus souvent baissés.

Pour voir sa réaction, il posa ostensiblement un pied sur la table, enfreignant délibérément une des règles du savoir-vivre.

Les yeux de Caroline s'agrandirent momentanément de surprise, puis elle détourna aussitôt son regard, but une gorgée de thé et s'essuya la bouche avec sa serviette.

Toujours pour la tester, Luke repoussa son assiette.

— C'était délicieux. Merci.

Comme il s'y attendait, Caroline cessa instantanément de manger, alors même que son assiette était encore aux trois quarts pleine.

— Je vous en prie. Y a-t-il quelque chose qui vous ferait plaisir ?

Il retira son pied de la table basse et soupira.

— Franchement, oui. J'aimerais savoir ce qui vous a tellement effrayée. Que se passe-t-il ?

Caroline pinça les lèvres et son regard erra au-delà de la baie vitrée, vers la grande piscine au milieu de la pelouse.

— Vous savez nager ? lui demanda-t-elle.

Sans comprendre, il suivit son regard.

— Euh... Oui, naturellement !

— Cela doit être agréable... J'ai toujours voulu apprendre.

— Vous avez une piscine de cette taille et vous ne savez pas nager ?

Elle secoua la tête.

— Elle appartenait à Richard, pas à moi.

Elle s'arrêta un instant, puis reprit :

— Non, je ne sais pas nager. Mon mari disait toujours que je ne devais pas m'exposer au soleil, parce que j'avais la peau très pâle. Mais ce n'était pas sa vraie raison pour m'empêcher d'apprendre la natation, bien sûr.

— Et quelle était donc cette raison ?

— Me faire peur. Richard aimait inventer mille et une façons de faire pression sur moi, de m'intimider. J'étais certaine que tôt ou tard il me donnerait... ce qu'il appelait... une « bonne leçon » dans cette piscine. Il n'en a pas eu le temps, c'est tout.

Luke se pencha vers elle.

— Parlez-moi de ces « leçons », dit-il doucement.

Elle secoua la tête.

— Non, ce sont des choses que je ne suis pas prête à partager. Avec personne.

— Vous avez commencé à le faire, pourtant. Vous m'avez confié... quelques détails de votre vie : comment votre mari contrôlait vos faits et gestes, comment il permettait — incitait, peut-être — son personnel à vous ignorer complètement. Ça, je l'ai constaté moi-même...

Elle baissa les yeux.

— C'est vrai...

— Si vous vouliez dissimuler tout cela, alors pourquoi en révéler une partie ?

Caroline esquissa un sourire très amer.

— Parce qu'en fait, je voudrais bien ne pas avoir à admettre la vérité, devant quiconque. J'aurais voulu garder ma honte pour moi seule. Il y a quelques mois, pour la première fois, je me suis ouverte d'une partie de tout cela auprès de quelqu'un en qui je croyais pouvoir avoir pleine confiance.

— L'avocate de votre mari, Leslie Harrison ?

— Oui.

— Il s'est passé quelque chose ? Quelque chose dans laquelle elle est impliquée ?

Caroline regarda fixement dans la direction de la piscine avant de répondre.

— Alex et vous, vous aviez raison d'avoir des doutes à son sujet...

Elle se leva de son fauteuil.

— Venez, je vais vous raconter pourquoi je vous ai appelé.

Luke bondit de son siège et se précipita à sa suite à travers la grande maison, jusqu'à une pièce près de l'entrée qui devait être le bureau de son mari. Elle tira quelques enveloppes d'un tiroir et lui en tendit une.

— Lisez ceci, tout d'abord.

Le court billet qu'elle contenait était écrit en caractères d'imprimerie très appliqués.

« JE SAIS QUE TU L'AS TUE ET QUE LE TESTAMENT EST UN FAUX. MAIS TU NE T'EN TIRERAS PAS COMME ÇA. »

— Comment est-ce que cela vous est parvenu ?

— Ma femme de chambre me l'a apporté. A priori, c'est arrivé par le courrier normal.

— Quand ?

— Aujourd'hui, je pense. Elle me l'a donné tout à l'heure, quand je suis rentrée à la maison.

— Il faut prévenir Alex et l'inspecteur Cornell.

Caroline eut un rire bref et amer.

— Pourquoi ? Pour fournir à la police un nouvel indice de ma culpabilité ?

— Au contraire. Une preuve qu'on vous veut du mal. Que vous êtes la cible.

Elle se raidit.

— Que voulez-vous dire ?

— Que c'est très probablement le tueur qui vous envoie cette lettre anonyme. Il essaye de vous faire peur. Peut-être même que c'est dans ce seul but qu'il a tué Mitch. Mais il en poursuit un autre, aussi : vous torturer, vous faire culpabiliser.

— Eh bien, si c'est son but, il est parfaitement atteint.

Luke voulut faire le tour du bureau pour la réconforter, mais elle leva la main.

— Attendez, dit-elle, ce n'est pas tout. Leslie a essayé de me faire signer quelque chose, tout à l'heure. Cela ressemblait à un simple pouvoir, et je lui ai dit que je voulais m'occuper moi-même de toutes mes affaires, mais que je réfléchirais à sa proposition. Elle a essayé de me reprendre le document, mais je l'ai tout de suite rangé dans ce tiroir. Cela a eu l'air de la rendre nerveuse. Or, après que j'ai reçu la lettre anonyme, j'ai voulu relire ce qu'elle voulait que je signe...

Elle montra d'autres feuillets sur le bureau.

Luke les prit en main. Le premier, en effet, paraissait être la page de garde d'un simple pouvoir. Il commença à lire la deuxième, la parcourut entièrement, passa à la troisième et reposa le document.

— Je comprends pourquoi elle était nerveuse et ne tenait pas à ce que vous lisiez avant de signer. S'imaginait-elle vraiment que vous alliez lui céder comme ça une large part des actions Ashton et faire d'elle une associée ?

— Apparemment. A la façon dont j'ai laissé le monde entier prendre barre sur moi ces dernières années, je ne suis pas surprise qu'elle ait cru pouvoir m'imposer sa volonté aussi facilement.

Elle leva vers lui ses yeux très bleus.

— Vous êtes l'exception, Luke. Vous n'avez pas cherché une seule fois à prendre avantage de moi, ni à me faire faire quelque chose contre ma volonté. Vous êtes la première personne qui m'ait écoutée et qui ait accepté de vous charger de mes intérêts. Je n'aurais jamais pensé toute seule à engager Alex par exemple, vous l'avez fait, et sans doute aurais-je signé ce pouvoir extravagant, si vous ne m'aviez pas mise en garde, tous les deux, en me parlant de vos soupçons...

Ses yeux s'emplirent tout à coup de larmes.

— ... Et moi, comment je vous remercie de ce que vous faites pour moi ? enchaîna-t-elle. Votre ami a été tué, à cause de moi.

Sans réfléchir, Luke fit le tour du bureau et l'attira contre lui, pour la réconforter. Surprise, elle se raidit un peu, puis se laissa aller dans ses bras. Et lui aussi se laissa aller. Étonnamment, cela lui faisait du bien de la tenir contre lui. Cela apaisait momentanément son chagrin.

— J'ai perdu un très grand ami, aujourd'hui, murmura-t-il dans ses cheveux. Mais s'il y a une chose que je sais, c'est que Mitch ne voudrait pas que vous et moi, nous nous sentions responsables de sa mort. Il voudrait que nous fassions justice.

Comme elle ne répondait rien, il l'écarta un peu de lui et plongea ses yeux dans les siens.

— Ce n'est pas notre faute, Caroline.

— Mon cerveau peut le comprendre, chuchota-t-elle, mais mon cœur a plus de mal...

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Qu'allons-nous faire, à présent ?

Il résista à l'urgence de la reprendre contre lui.

— Premièrement, vous devriez virer cette chère Leslie.

Caroline pâlit et leva vers lui des yeux effrayés.

— Je sais bien. Je le ferai, mais pas aujourd'hui. Ce n'est pas facile, vous savez, parce qu'elle m'a aidée à échapper à Richard. J'ai une grande dette envers elle.

— Vous ne lui devez pas votre richesse, vos biens, les actifs des sociétés de votre mari et c'est pourtant ce qu'elle a essayé de vous prendre. Elle a tout simplement tenté de vous voler en espérant que vous n'y verriez que du feu.

— Vous avez raison et je vais y mettre bon ordre, mais pas aujourd'hui.

Il n'aimait pas beaucoup cet atermoiement, mais c'était sa décision à elle seule.

— A mon avis, n'attendez pas trop longtemps, Caroline. Leslie en sait bien trop long sur vous et ce que vous possédez, ce qui la rend très dangereuse dans la mesure où, comme vous l'avez vu, on ne peut plus lui faire confiance.

Il montra la lettre anonyme et le « pouvoir à avocat ».

— Vous allez parler de tout cela à Alex et à Cornell ? demanda-t-il.

Elle cligna plusieurs fois les yeux, comme si elle ne comprenait pas.

— Vous me posez la question ?

— Bien sûr, je ne vais tout de même pas vous donner des ordres, vous êtes une adulte...

Mais il comprit tout à coup sa surprise. Richard Ashton ne lui aurait rien demandé, lui. Il lui aurait ordonné de le faire.

Mal à l'aise, il tangua un peu.

— Ecoutez, Caroline, je n'ai rien de commun avec votre défunt mari. Je ne vous veux aucun mal et je ne veux pas non plus vous dicter vos actions, ni vous contrôler. Richard Ashton et moi sommes deux personnes très différentes.

Elle se mit à rosir joliment.

— Je vois ça et je vous fais toutes mes excuses, j'essaierai de ne plus jamais vous confondre avec lui à l'avenir. Peut-être serait-ce plus simple si vous cessiez de m'appeler Caroline. C'était Richard qui y tenait, pas moi. Mon nom de jeune fille, en effet, est Caroline Bagwell, mais mes parents et mes amis m'ont toujours appelée Carol. Richard trouvait que cela faisait commun, alors il exigeait que l'on m'appelle Caroline.

Profondément touché qu'elle pût l'assimiler ainsi à un ami ou un parent, il sourit.

— Carol, c'est un très joli nom...

Elle lui rendit son sourire, mais celui-ci s'effaça aussitôt, remplacé par un air d'inquiétude.

— Il y a autre chose ? s'enquit-il. Que vous ne m'avez pas dit ?

Elle ferma brièvement les yeux et quand elle les rouvrit, son regard était celui d'un animal traqué. Il en eut le cœur serré.

— Après la visite de Leslie et la lecture de la lettre anonyme, j'ai fouillé le bureau de Richard. Je savais qu'il y gardait ses papiers les plus confidentiels. Je suppose que paradoxalement, c'est parce que je ne voulais plus de mauvaises surprises, que j'ai préféré aller au-devant d'elles.

Elle ouvrit le dernier tiroir, en tira un papier et le lui tendit.

C'était une courte note, envoyée par un cabinet d'enquête privée et qui datait de deux mois. Il le lut rapidement, puis leva les yeux et soutint sans rien dire son regard torturé.

Elle soupira et rendit les armes.

— Oui, dit-elle, il faut que nous appelions Alex et l'inspecteur Cornell.

* * *

Carol était assise au bureau de son mari, tandis qu'Alex, Cornell et Luke lui faisaient face. Cornell plaçait les documents sous scellés dans de petits sacs en plastique cachetés et munis d'une étiquette qu'il remplissait soigneusement au marqueur indélébile. Puis il les rangeait dans sa serviette.

Tout en l'observant, Carol comprit ce qui plaisait à Richard dans ce meuble énorme ; derrière son vaste plateau, on avait l'impression de pouvoir contrôler le monde entier. Et désormais, ce bureau était le sien.

— Madame Ashton, lança Cornell une fois qu'il eut fini, cette lettre d'un détective privé montre clairement que votre mari soupçonnait M^e Harrison de chercher à le voler. Il travaillait avec cette firme à établir de faux documents pour la faire tomber dans un piège et à rassembler suffisamment de preuves contre elle pour lui intenter un procès. Savez-vous, et c'est très important, si M^e Harrison pouvait, de son côté, se douter de tout cela ou l'avoir appris d'une manière ou d'une autre ?

Carol secoua la tête.

— Je ne le pense pas, je l'ignorais moi-même jusqu'à aujourd'hui.

Alex tapota des doigts sur le plateau du bureau.

— Tout dépend dans quelle sorte de piège ce détective comptait faire tomber ma consœur. Elle a pu s'apercevoir que certains documents étaient falsifiés, avoir des soupçons, deviner qu'on cherchait à la faire tomber.

— Si c'est le cas, cela lui donne un sérieux mobile de crime, commenta Cornell. Si on la traînait devant les tribunaux, elle risquait de perdre sa licence et de se trouver en sérieuse difficulté financière, sans même parler du jugement...

Il écrivit quelques mots sur son carnet puis reprit :

— Revenons à cette lettre anonyme. Madame Ashton, avez-vous des raisons de croire que le testament de votre mari est un faux, comme le prétend cette lettre ?

— Pas à ma connaissance. Je sais que Richard l'a fait établir peu après notre mariage, pour faire de moi sa principale héritière, mais je n'en connais pas les détails et s'il l'a modifié, je n'en sais rien non plus. De toute façon, s'il l'avait fait, il ne me l'aurait pas dit.

L'inspecteur hocha la tête.

— Il paraît étrange qu'il n'ait laissé à ses frères que cinq millions chacun et à vous, tout le reste, quand on pense... à ce qui se passait entre vous. On peut supposer qu'il a changé cela un peu plus tard, de façon à réduire votre part et à augmenter celle de ses frères. Savez-vous quelle est leur situation financière ?

— Ce que je sais, c'est qu'ils sont tous deux chefs d'entreprise et vivent dans deux très belles maisons. Pas aussi grandes que celle-ci, mais pas modestes non plus. Je pense qu'ils s'en tirent fort bien sans l'argent de leur frère.

— Riches, alors ?

— Je le pense, oui.

— Peut-être qu'ils jalourent tout de même sa fortune ou bien qu'ils espéraient la voir équitablement partagée entre eux. Ils n'ont peut-être pas apprécié de se voir réduits à la portion congrue, si l'on peut dire.

Luke se pencha vers Cornell.

— Vous croyez que l'un des deux a tué Richard ?

— On peut certainement les considérer comme des suspects potentiels, ce qui ne nous empêche pas d'en envisager d'autres et de chercher plus loin.

— Et Mitch ? demanda encore Luke. Vous avez avancé sur son meurtre ? Vous savez s'il est bien connecté avec celui d'Ashton ?

L'inspecteur hocha la tête.

— Il semble bien que les deux crimes aient le même auteur, mais ce n'est pour l'instant qu'une supposition et malheureusement je n'ai rien à vous apporter de nouveau à ce sujet.

Il se tourna vers Carol.

— Avez-vous pensé à quelqu'un d'autre qui pourrait en vouloir à votre mari ?

— Ou à Caroline elle-même, corrigea Alex. Nous ne sommes pas du tout certains que c'était bien Richard que l'on visait.

Cornell se rembrunit, n'appréciant visiblement pas que quelqu'un essaie de lui apprendre son métier.

— Je ne suis fixé sur rien du tout, figurez-vous, répondit-il sur un ton un peu vif, j'explore toutes les possibilités. Madame Ashton, est-ce que votre mari, ou vous-même, aviez des ennemis ?

Carol secoua la tête.

— Au contraire. Tout le monde aimait Richard, il avait la réputation d'être un grand philanthrope...

Elle n'avait pas pu empêcher sa voix de se teinter d'amertume.

— Je suppose d'ailleurs que, vu de l'extérieur et d'une certaine manière, il l'était. Ce qui est certain, c'est qu'il donnait beaucoup d'argent à nombre d'organisations caritatives. Quant à moi, je ne vois pas comment j'aurais pu me faire des ennemis, ne voyant jamais personne.

— Et votre avocate, Leslie Harrison ? insista l'inspecteur.

— On ne peut pas encore parler d'ennemie. Je la considérais même comme ma seule amie, avant de lire le document qu'elle voulait me faire signer. J'imagine que notre amitié cessera brutalement quand je lui dirai que je ne suis plus sa cliente, mais je ne peux pas raisonnablement la traiter en ennemie avant d'être certaine qu'elle a voulu me tuer, ou tuer mon mari.

— Il se fait tard, fit remarquer Luke. Je crois que le plus important, maintenant, est de déterminer la façon dont on doit protéger Carol.

Alex leva un sourcil.

— Carol ? Ce n'est plus Caroline ?

— Je préfère, répondit-elle.

— Très bien, Carol, alors..., rectifia Alex. Pour ce qui est de la protection, je croyais qu'il y avait une société de sécurité qui surveillait la

propriété, mais je n'ai vu personne, en arrivant.

Carol s'éclaircit la gorge.

— Je les ai renvoyés, expliqua-t-elle, du moins de la maison. Ils assurent toujours la surveillance des biens de mon... de mes autres biens.

— Vous avez fait ça... pour une raison particulière ?

Elle échangea un regard avec Luke avant de répondre :

— Ils ont été mes geôliers pendant des années. Vous pouvez peut-être comprendre que j'aie eu envie de briser mes chaînes ?

Alex acquiesça en silence.

— Vous avez néanmoins besoin de protection, reprit Luke. Ne serait-ce que pour dissuader les cambrioleurs, par exemple, et rappelez-vous que nous ignorons toujours si vous n'êtes pas la cible principale du tueur.

Carol se pencha vers lui.

— Très bien. Alors j'aimerais vous engager, vous, de façon permanente, pour assurer la protection de cette maison.

— Je suis très touché de votre confiance, mais malheureusement, tous mes agents sont pris par d'autres engagements.

Il soupira puis ajouta :

— Sans compter que le bureau doit être un véritable chaos, sans Mitch pour y mettre bon ordre.

— Je suis sincèrement désolé pour votre ami, Luke. Si vous voulez rompre notre contrat, je le comprendrai. Mais si vous pouvez trouver un moyen de continuer à assurer ma protection, j'aimerais bien que vous restiez ici comme mon garde du corps personnel. Je suis prête à vous aider financièrement pour que quelqu'un tienne votre bureau en votre absence et aussi pour engager des agents supplémentaires.

Luke hocha la tête.

— Nous pourrions certainement nous arranger, mais cela prendrait du temps. Bien sûr, je resterai pour assurer votre protection, mais je ne peux pas être efficace tout seul. La maison n'a même pas de système d'alarme et une propriété de cette taille possède un nombre important d'accès. Ne pas les faire garder n'est pas raisonnable.

Carol réfléchit un instant.

— Est-ce qu'on ne peut pas faire installer un système relié à un central de surveillance, comme vous vouliez le faire pour la petite maison que j'avais louée ?

— Pas ce soir, en tout cas. Il est plus de 19 heures. En plus, il faudra plusieurs jours pour câbler efficacement la maison. Non, je sais ce qu'il faudrait faire, mais ça ne va pas vous plaire...

— Quoi donc ?

— Je pense que vous devriez réengager Stellar-Security, du moins jusqu'à ce qu'un système d'alarme efficace soit installé, que j'aie eu le temps d'engager des agents supplémentaires et de les ramener ici.

Carol se mordit la lèvre.

— Je suis également de cet avis, appuya Alex. Vous ne pouvez pas rester ici sans protection.

— Alors, je vais m'en aller, s'emporta Carol. Je déteste cette maison, je n'ai que des mauvais souvenirs, ici. Je n'ai pas l'intention d'y passer le reste de ma vie. Non, merci...

Alex se pencha en avant, les bras sur le bureau.

— Ecoutez, mon petit. Pour ce soir, le plus simple et le plus sage est de rappeler la Stellar pour qu'ils vous envoient leurs agents. Si vous ne voulez pas rester, nous nous occuperons de vous faire déménager demain. Mais ce soir, cela paraît impossible. Nous n'avons pas le temps...

Carol se frotta nerveusement les bras.

— Très bien, soupira-t-elle, rappelons-les si vous voulez. Mais dès demain, je m'en irai.

Après le départ d'Alex et Cornell, Luke contacta la Stellar. Mais il ne retourna pas à sa voiture pour faire le guet. Désormais, il resterait près de Carol puisqu'elle le lui avait demandé. D'ailleurs, dès qu'il eut raccroché avec la Stellar, elle lui prit la main. Certainement pour se sentir protégée, songea-t-il. Pour qu'il l'aide à retrouver la force qui était en elle, mais que Richard avait étouffée.

Les agents de sécurité réapparurent vers 21 heures, et Luke fit avec Carol le tour de la maison pour s'assurer que les portes et fenêtres étaient bien verrouillées et les agents de sécurité, à leur poste. Carol reprenait de l'assurance, nota Luke. Elle sortait de sa coquille, comme un phénix renaissant de ses cendres. Elle n'avait plus grand-chose de la jeune femme timide et effrayée qui était venue le voir à son bureau quelques jours plus tôt. Dieu merci, sa brute d'époux n'était pas parvenue à tuer totalement la femme de caractère qui était en elle...

Avec le temps, peut-être réapprendrait-elle à sourire plus souvent et à s'ouvrir à une vie meilleure. Elle le méritait !

Une fois qu'ils eurent fait le tour de la maison, il la suivit vers le grand escalier de marbre, dans l'immense vestibule. Ils étaient passés devant à plusieurs reprises, mais chaque fois, Carol avait paru l'éviter. Il n'était plus temps, toutefois, il était tard et il fallait bien qu'elle monte se coucher. Mais sur la première marche, elle leva les yeux vers le palier et posa sur la rambarde une main tremblante. Luke se plaça aussitôt à côté d'elle et lui offrit sa main. Elle la saisit immédiatement.

— Je sais que c'est idiot d'avoir peur de ce maudit escalier, confia-t-elle, mais je ne peux pas m'empêcher de le revoir là-haut, attendant sur le palier, prêt à me punir sans que j'aie aucun moyen de lui échapper...

— Il ne peut plus vous faire de mal, la rassura-t-il doucement. En tout cas, ne le laissez pas vous poursuivre au-delà de la mort.

— Il m'a fait souffrir pendant tellement d'années, murmura-t-elle, les yeux dans le vague. Comment ai-je pu être aussi faible, aussi lâche ?

Il lui releva le menton pour qu'elle le regarde, puis il se pencha et l'embrassa délicatement sur le front.

— Pourquoi... faites-vous ça, Luke ?

— Pour vous aider à vous souvenir.

— De quoi ?

— Que vous êtes une femme intelligente, belle et courageuse. Chaque jour, vous avez dû faire face à un monstre, dans votre propre maison. Une brute qui faisait deux fois votre taille et votre poids et qui n'hésitait pas à s'en servir pour vous intimider et vous battre. Malgré cela, vous avez fait ce que peu de femmes réussissent dans votre situation : vous avez survécu, il ne vous a pas détruite. Et regardez-vous, à présent... Vous avez dû prendre des décisions difficiles, comme vous séparer de quelqu'un que vous preniez pour une amie, ou réengager une société de sécurité, parce que vous avez compris que c'était une question de bon sens. Jamais quelqu'un de lâche n'aurait survécu à tout cela et je vous prédis que vous allez en sortir de plus en plus forte.

Il pressa sa main et montra le palier du premier étage.

— Dites-moi ce que vous voyez...

Le regard de Carol suivit le sien, s'arrêtant d'abord à mi-hauteur puis au-dessus, jusqu'aux couloirs où s'ouvraient les portes des chambres.

— Je vois la peur, dit-elle, la douleur, la misère affective...

— Et moi, savez-vous ce que je vois ?

Elle secoua la tête.

— Je vois des marches et une rambarde de marbre blanc. De beaux tapis. Au-delà, je vois un couloir avec cinq portes et d'épaisses moulures, des lampes...

— Des appliques, corrigea-t-elle.

Sa voix semblait sensiblement plus assurée.

— Si vous voulez... un peu prétentieuses, à mon goût...

Carol esquissa un petit sourire. Encouragé, il continua :

— Au-dessus de l'escalier, il y a des tableaux, souvent un peu pompeux : des bâtiments, des animaux et quelques portraits. Mais là, sur le palier, il y en a un qui est vraiment très beau, un paysage dans une sorte de brume, magnifique. Ça ne ressemble pas à la réalité, et en même temps, il y a une sorte... de vérité. C'est superbe.

Cette fois, Carol éclata de rire.

— Vous avez bon goût, c'est un Monet. Il a probablement plus de valeur que toute la maison...

Luke pencha la tête en souriant.

— Oui, je peux le comprendre...

Elle inclina la sienne, pour l'imiter.

— Moi aussi, je l'aime. C'est bien la seule chose que je regretterai quand je quitterai cette maison.

Ses yeux brillaient, il ne put résister à l'impulsion de repousser un peu une mèche sur son front. Son sourire s'effaça instantanément, mais elle ne parut pas fâchée ou effarouchée, comme il le craignait. Elle avait plutôt l'air étonnée.

— Je devrais avoir peur de vous, chuchota-t-elle.

Il se raidit un peu.

— Je ne vous ferai jamais aucun mal.

— Je le sais. Je ne sais pas pourquoi, ni comment, mais j'en suis certaine. Vous êtes un homme grand et fort, très beau...

Il sourit de nouveau.

— Ça fait plaisir de se l'entendre dire.

— Ça n'était pas un compliment. Les hommes grands, forts, beaux, me font peur, d'ordinaire. Je m'attends toujours à ce qu'ils se comportent comme mon mari. Mais vous... Ce n'est pas pareil. Vous m'apaisez et je me sens... en sécurité avec vous.

Elle se tourna pour faire face à l'escalier. Ses yeux étaient encore remplis d'ombres, mais elle carra les épaules et sa bouche était déterminée.

— Allons-y, fit-elle.

* * *

Luke se redressa brusquement dans son lit. Quelque chose l'avait réveillé, mais quoi ? La maison était sombre et silencieuse. Ceux des domestiques qui logeaient sur place s'étaient retirés dans leurs chambres depuis longtemps et Carol dormait, elle aussi, dans la sienne, juste à côté.

Luke sortit rapidement du lit, enfila son jean et vérifia que son pistolet était bien dans son étui de ceinture. En se déplaçant aussi silencieusement que possible, il passa la porte de communication restée ouverte entre la chambre de Carol et la sienne. Elle reposait calmement au milieu de son lit, l'air d'une princesse de conte de fées dans sa longue et diaphane chemise de nuit blanche, ses cheveux d'or répandus sur l'oreiller autour de sa tête, comme un halo. La porte qui donnait sur le couloir était toujours verrouillée. Le bruit ne pouvait pas venir de là, conclut Luke.

Il battit rapidement en retraite vers sa chambre et ouvrit la porte du couloir. Celui-ci n'était pas tout à fait obscur, car les appliques, à intensité modulable, le baignaient d'une lumière diffuse, à la façon de veilleuses, suffisamment pour pouvoir discerner les formes et les volumes.

Tous les sens aux aguets, Luke se tapit contre le mur, dans un coin d'ombre, mais rien ne bougeait. Il songea descendre l'escalier pour prévenir la sécurité, mais cela supposait de laisser Carol seule à l'étage et il n'en était pas question. A la place, il préféra fermer à clé la porte de sa chambre pour que personne ne puisse arriver jusqu'à elle en passant par là. Puis il s'avança silencieusement le long du couloir, écoutant à chaque porte, puis passant à l'autre, jusqu'au moment où il se retrouva devant celle, à double battant, des maîtres.

Quand ils étaient montés, dans la soirée, Carol lui avait indiqué celle où il dormirait et avait montré l'ancienne chambre conjugale d'un geste vague, sans oser la regarder.

Luke tourna doucement le bouton de porte, entrouvrit le battant ornementé et se glissa à l'intérieur. Là aussi, étrangement, il y avait des veilleuses allumées, comme si les occupants avaient peur du noir. Tout était parfaitement propre et en ordre. Au centre de la pièce trônait un imposant lit à baldaquin. L'homme qui dormait dans ce catafalque devait avoir

l'impression d'être le maître du monde et la femme qui y reposait à son côté devait, elle, s'y sentir... un peu perdue, songea Luke.

Il se força à ne plus penser à Carol. Il devait se concentrer sur la fouille de la chambre et ensuite, rentrer dans la sienne. Il passa dans la vaste salle de bains attenante, avec sa baignoire elle aussi monumentale, sa grande douche à l'italienne. Décidément, tout était gigantesque dans cette demeure, démesuré.

Il repassa dans la chambre et tout à coup se figea sur place. Quelque chose avait changé. La porte, qu'il avait refermée, était ouverte. Il eut le réflexe de mettre la main à son arme, mais c'était déjà trop tard, une forme sombre surgit de la penderie et se jeta sur lui. Il pivota sur lui-même et donna un puissant coup d'épaule dans le sternum de son agresseur.

L'homme partit en arrière en titubant et renversa un guéridon au passage. Le vase qui était posé dessus explosa sur le sol de marbre, éparpillant ses morceaux jusque sur le mur. Luke lançait déjà son poing, mais l'inconnu se mit à courir vers la porte et Luke dut le poursuivre, l'arme en main.

— Arrête ! lui cria-t-il dans le couloir. Ne bouge plus ou je tire !

L'homme se figea et lentement leva les mains en l'air. Comme il se retournait, Carol parut à sa porte. Elle vit Luke, mais pas leur « visiteur », juste derrière elle.

— Retournez dans votre chambre ! lui ordonna-t-il.

Il ne pouvait pas tirer si elle restait là, en pleine trajectoire.

Malheureusement, elle hésita une demi-seconde, juste le temps suffisant pour que l'intrus l'attrape et se plaque à elle comme pour s'en faire un bouclier humain. La lame d'un couteau brilla à la lumière des veilleuses. L'intrus l'appliqua sur la gorge de Carol.

Luke se figea. De son bras gauche, l'homme encerclait la taille de Carol, il tenait le couteau de sa main droite. Pas question de lui tirer dessus dans ces conditions, conclut Luke.

Une cagoule de ski sur le visage, l'agresseur recula doucement vers l'escalier, sans lâcher Carol.

— Laisse-la partir, gronda Luke.

Carol gémit, les doigts crispés sur le bras de l'homme.

— Tu ne sortiras pas vivant d'ici, le prévint Luke d'une voix basse et menaçante. Tu n'auras pas fait trois pas dans l'escalier que je t'aurai déjà logé une balle dans le corps. Ta seule chance est de la laisser partir.

L'homme s'arrêta.

— Si je la lâche, dit-il d'une voix étranglée, tu vas tirer.

Oui, en un clin d'œil.

Mais Luke mentit :

— Pas si tu ne lui fais pas de mal.

L'homme recula de quelques pas vers l'escalier. Luke le suivit, son arme toujours braquée sur lui.

Soudain, l'homme se retrouva adossé contre la balustrade du palier.

— Jette ton arme, lança-t-il à Luke d'une voix affolée, ou je la balance en bas !

Tout son sang se retira du visage de Luke. Il hésita.

L'intrus souleva alors Carol de quelques centimètres au-dessus du sol. Elle retint son souffle, roulant des yeux blancs de terreur.

— D'accord, d'accord, fit Luke. Ne lui fais pas de mal...

Il posa son arme sur le sol.

— Envoie-la loin de toi...

Luke obtempéra, faisant glisser le pistolet sur la moquette, dans la direction opposée à celle de l'intrus.

— Maintenant recule ! ordonna celui-ci.

Luke hésita, mais l'homme décolla de nouveau Carol du sol. Avec un juron étouffé, Luke recula de plusieurs mètres.

L'intrus baissa lentement son couteau, surveillant Luke par-dessus les épaules de Carol. Mais brusquement, il bascula celle-ci par-dessus la balustrade. Carol poussa un cri et se rattrapa de justesse à la rambarde, ses pieds battant l'air dans le vide, deux étages au-dessus du sol, tandis que son agresseur se précipitait vers l'escalier.

Luke s'élança alors que l'homme s'enfuyait. Se penchant par-dessus la rambarde, il attrapa Carol sous les bras et la souleva jusqu'à lui. Ils retombèrent sur le sol du palier et elle atterrit dans ses bras, la tête enfouie contre lui, prise de tremblements incontrôlés. Elle se mit à pleurer toutes les larmes de son corps.

8

Luke se pencha devant le canapé où Carol était assise, son visage presque aussi blanc que le mur derrière elle.

— Vous êtes sûre que je ne peux pas aller vous chercher quelque chose ? Une aspirine, une boisson quelconque ?

Elle secoua la tête, mais ne répondit rien.

Il poussa un lourd soupir et s'assit à côté d'elle.

— Je pourrais appeler un docteur. Il vous donnerait quelque chose de plus fort, qui vous aiderait à dormir...

Elle secoua la tête avec un peu plus de vigueur cette fois.

— Non, pas de médicaments. Je ne peux pas dormir, pas ici en tout cas...

Ses yeux se firent suppliants.

— Je vous en prie, murmura-t-elle, emmenez-moi. N'importe où, dans un endroit où je serai en sécurité.

Elle avait le visage défait. Le cœur de Luke se serra.

— D'accord, je vais faire ça. Donnez-moi seulement quelques minutes, O.K. ?

— Oui.

Elle se laissa retomber sur les coussins.

La maison était tout illuminée et envahie d'agents de sécurité et de policiers. Ils avaient déjà réveillé et interrogé les quelques domestiques qui étaient logés sur place, mais, dormant au dernier étage, ceux-ci n'avaient rien vu ni rien entendu.

Dans un coin, Cornell s'entretenait avec le responsable de la Stellar-Security, lequel était blanc de rage. Il venait d'accabler son personnel de

reproches pour s'être laissé déborder par un intrus. Pour un peu, Luke aurait eu pitié d'eux.

Enfin presque...

L'homme avait neutralisé l'agent de garde à la porte principale et l'avait laissé ficelé et bâillonné dans les buissons. Il avait procédé de la même manière avec ceux qui gardaient les deux coins de la façade. Luke n'avait pas tort quand il disait que la maison avait besoin d'un système d'alarme high-tech et aussi efficace que possible...

Cornell, qui avait fini de parler au responsable de la Stellar, s'approcha. Il jeta un coup d'œil incertain en direction de Carol, puis fit signe à Luke. Mais dès que celui-ci se fut levé du canapé, Carol le suivit.

— Vous pouvez aussi bien parler devant Mme Ashton, souligna Luke.

— D'accord, dit le policier en tirant à lui une table basse pour s'asseoir devant eux. Alors, voyons un peu ce que nous avons : pour le moment, seulement votre description d'un homme d'à peu près un mètre quatre-vingts pour quatre-vingts kilos, qui portait des vêtements sombres. Pas grand-chose... D'autant que l'herbe est tellement drue sur la pelouse que nous n'avons pas de trace exploitable. Il va falloir nous y prendre autrement pour savoir qui était cet homme. Savoir par exemple pourquoi il était là...

Il regarda Carol.

— Madame Ashton, il semble bien que c'était vous qu'il cherchait, puisqu'il était dans la chambre des maîtres. Mais s'il avait simplement voulu vous tuer, il se serait assuré que vous ne puissiez pas vous accrocher à la balustrade, en vous balançant par-dessus...

— Il se doutait peut-être que, dans ce cas, je lui aurais fait la peau, gronda Luke. Peut-être qu'il voulait bel et bien la tuer et qu'il a dû changer ses plans, parce que c'était trop risqué avec moi dans les parages...

Cornell hocha la tête.

— C'est possible et peut-être aussi qu'en fait, il cherchait quelque chose dans la chambre des maîtres, quand vous l'avez dérangé. Est-ce que nous pourrions monter ensemble ? Voir si quelque chose a été emporté ?

— D'accord, répondit Carol, d'une voix lasse mais plus ferme.

Elle se leva du canapé et, cette fois, ne chercha pas à s'appuyer sur le bras de Luke. Elle s'avavançait avec beaucoup de dignité, comme si c'était son devoir qui la tenait par la main.

Dans l'escalier et le couloir, tout était très silencieux, nota Luke. Mais à peine eurent-ils passé les lourdes doubles portes que la rumeur de la pièce,

transformée par les enquêteurs en scène de crime, leur sauta au visage. Luke échangea un regard étonné avec Cornell. Carol dut le surprendre car elle expliqua, d'un air amer :

— La pièce est parfaitement insonorisée. Comme cela, personne ne pouvait entendre mes cris...

Elle entra sans attendre, les laissant digérer cette information.

— Je voudrais que ce salopard soit encore vivant pour que je puisse le tuer moi-même, murmura Luke entre ses dents.

Les coins de la bouche de Cornell se soulevèrent dans un demi-sourire.

— J'aurais du mal à vous arrêter pour ça, car c'était visiblement une ordure de première classe...

Ils entrèrent à leur tour, mais se tinrent sur le seuil, tandis que Carol allait et venait dans la pièce entre les enquêteurs.

Elle ne paraissait pas rechercher trop précisément quelque chose et ouvrait une boîte à bijoux, un tiroir...

Luke l'observait et un soupçon grandissait en lui. Carol opérait sa recherche avec trop de détachement, comme si elle voulait dissimuler le fait qu'en réalité, elle recherchait un objet précis. Comme elle vérifiait d'un coup d'œil s'il la regardait, il détourna la tête et fit semblant de s'intéresser au travail d'un technicien proche de lui. Une ou deux secondes plus tard, son regard revint se poser sur elle. Elle venait d'ouvrir un tiroir de commode et de passer la main à l'intérieur, d'un côté, puis de l'autre. Ses yeux s'agrandirent et elle refit le même manège. Enfin, elle baissa brièvement les paupières et referma le tiroir.

Luke croisa son regard. Elle traversa la chambre pour le rejoindre.

— Quelque chose a disparu ? demanda-t-il d'un ton exagérément nonchalant.

Carol croisa frileusement les bras sur sa poitrine et secoua la tête.

— Non, rien, je vais retourner dans la chambre que j'occupais pour m'étendre quelques minutes...

De toute évidence, elle mentait, et une pointe de déception piqua Luke.

— Juste une seconde, lui dit-il.

Il fit un signe à l'un des agents de sécurité en faction dans la pièce.

— Mme Ashton va se reposer. Vous gardez sa porte.

— Très bien !

Carol eut un regard surpris, se demandant visiblement pourquoi ce n'était pas lui qui venait veiller sur son repos.

— J'arrive dans quelques minutes, se justifia-t-il. J'ai encore quelques questions à poser à l'inspecteur.

L'explication eut l'air de la rassurer un peu, mais pas entièrement. Elle ne paraissait que partiellement satisfaite de devoir se placer sous la protection d'un autre agent.

Luke n'avait en fait rien à demander à l'inspecteur Cornell. C'était seulement une ruse pour que Carol quitte la chambre. Dès qu'elle fut partie, il s'approcha de la commode qu'elle venait de fouiller et ouvrit le tiroir qui avait attiré son attention. Il était entièrement vide, ce qui était plutôt surprenant, les autres étant remplis de vêtements. Mais qu'y avait-il donc, au fond, qu'elle avait cherché en vain ?

Il palpa précautionneusement les quatre coins, puis le fond. Rien. Alors, il retourna sa main, paume en l'air, et ses doigts rencontrèrent du métal froid et un câble électrique. Qu'est-ce que c'était ?

Il sortit le tiroir et le déposa sur le lit. L'objet était fixé à la commode elle-même, au-dessus du tiroir.

Cornell traversa rapidement la pièce, sourcils froncés.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Si on veut. Donnez-moi un coup de main...

Ensemble, ils écartèrent la commode du mur.

— Ça ira, dit Luke.

Il s'accroupit pour examiner l'arrière de la commode. Le petit câble sortait du mur.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna le policier.

— Vous avez une lampe de poche ?

— Toujours !

Le policier lui tendit une torche de la taille d'un stylo.

Luke s'accroupit de nouveau pour examiner le mur, puis, il inspecta les moulures des portes de la commode. Il finit par y repérer une sorte d'œil circulaire, incrusté dans le creux d'une volute de bois. Il l'en retira avec précaution.

— C'est ce que je pense ? demanda Cornell.

— Selon toute vraisemblance, oui. C'est une caméra miniature... Et elle était en service.

Du même mouvement, ils se tournèrent vers le lit, exactement dans l'axe. La caméra pouvait certainement filmer tout ce qui se passait là, conclut Luke.

— Le salaud, l'immonde salaud ! jura-t-il.

— Je ne vais pas vous contredire, répondit flegmatiquement le policier. Luke ouvrit le corps du tout petit appareil.

— Il semble qu'il y avait une carte vidéo, là-dedans. Mais elle n'y est plus.

L'inspecteur hocha la tête et grommela :

— Vous y croyez, vous, au type qui s'introduit dans une chambre pour voler des vidéos représentant un couple marié ?

— Pas vraiment, non, répondit Luke. Il doit y avoir autre chose.

— Je vais prévenir mes gars qu'ils doivent rechercher une carte vidéo, annonça le policier. Mais peut-être qu'Ashton l'a prise...

Il réfléchit un peu et soupira.

— Je ne comprends rien du tout à cette affaire. Plus ça va, plus ça devient étrange...

— S'il y a *une* caméra, dit Luke, il peut bien y en avoir une deuxième...

— Compris ! lança Cornell, qui se mit à fouiller un autre meuble.

Luke posa la petite caméra sur le plateau de la commode. Plus il en apprenait sur Richard Ashton et plus il le méprisait. Manifestement, cette caméra avait servi à enregistrer les brutalités dont il accablait sa malheureuse épouse.

La vraie question était : qui était au courant de l'existence de ces vidéos ? L'intrus ? Etait-ce lui qui avait retiré la carte-mémoire ou bien Richard Ashton lui-même, pour que personne d'autre que lui ne voie ces images ?

Luke pesta : il allait devoir en parler à Carol, et ce n'était pas une perspective réjouissante...

* * *

Quelques coups légers furent frappés à la porte de la chambre. Carol remonta le couvre-lit sur sa poitrine.

— Qui est là ?

— Luke. Je peux entrer ?

Elle se redressa et s'adossa à la tête de lit.

— Oui, oui...

Il se glissa dans l'entrebâillement, referma le battant derrière lui et tira le verrou.

Carol soupira : normalement, cette précaution aurait paru exagérée, étant donné le nombre de policiers et de vigiles qui patrouillaient dans la maison. Mais après ce qui s'était passé, aucune précaution n'était de trop...

Luke s'assit sans façon sur le rebord du matelas.

— Je suis au courant pour la caméra...

Carol garda le silence en retenant son souffle.

— Je suis désolé, s'excusa Luke, je suis peut-être brutal.

— Non, non, c'est entre autres pour ça que je vous fais confiance ; vous êtes honnête et franc. Avec vous, au moins, je sais à quoi m'attendre et croyez-moi, cela veut dire beaucoup pour moi.

Elle écarta ses cheveux de son visage.

— Maintenant, vous connaissez un de mes secrets ; mon mari aimait filmer tout ce qui se passait dans cette chambre.

Luke se tut et lui tendit sa main, paume en l'air. Il resta ainsi, dans une position d'attente.

C'était encore autre chose qu'elle aimait chez lui. Il ne lui prenait pas la main et, d'une façon générale, ne faisait rien sans s'assurer d'abord qu'elle le voulait bien. Il était patient, calme et ne la forçait à rien. Il paraissait parfaitement comprendre combien elle redoutait le plus petit contact humain, après toutes ces années à n'être jamais touchée que par un monstre.

Elle refoula quelques larmes inattendues et entrelaça ses doigts aux siens.

Il reprit doucement :

— Vous cherchiez la carte vidéo, n'est-ce pas, quand vous étiez dans la chambre ? L'avez-vous trouvée ? Et rapportée ici, ou quelque part ailleurs ?

— Non. C'est vrai, je l'ai cherchée. J'ai oublié de le faire plus tôt. Elle était là depuis si longtemps que j'avais quasiment oublié son existence. Et puis, quand j'ai vu tout ce monde dans la chambre, je m'en suis souvenue. Je ne veux pas que ma honte soit visible et devienne la vidéo de délassement de quelques flics dans un commissariat, ou pire, finisse sur un site internet.

— Votre honte ?

Carol était à la torture et détourna son regard.

— Vous savez, lui dit-il toujours très doucement, vous n'êtes pas du tout obligée de me faire des révélations, mais si jamais vous avez la moindre idée de ce qui peut expliquer l'irruption de cet homme dans la maison, alors il vaudrait mieux me le faire savoir...

— Le seul objet disparu, à ce que j'ai pu voir, est cette carte-mémoire vidéo. J'ai donc tendance à penser que c'est la raison de cette intrusion. Seulement à part montrer... comment Richard me brutalisait, je ne vois pas l'intérêt qu'il peut y avoir à visionner cette carte. Est-ce que cela intéresse vraiment quelqu'un ?

Luke la regarda un long moment, les dents serrées, puis il confia lentement :

— J'aimerais pouvoir chasser toute cette douleur et remonter le temps, pour vous épargner tout ce qu'il vous a fait.

Carol souleva la main de Luke jusqu'à ses lèvres et l'embrassa.

— Merci, cela semble vous toucher beaucoup. Je ne sais pas bien pourquoi... vous vous sentez aussi concerné, mais... je tiens à vous dire que ça compte beaucoup pour moi. Il y avait si longtemps que personne n'avait... eu un peu d'attention envers moi.

— Je voudrais... vous serrer dans mes bras, Carol, je peux ?

Cette requête la surprit tellement qu'elle tressaillit.

Il se raidit instantanément.

— Non, on dirait que je ne le peux pas. Excusez-moi, je pensais...

De nouveau, elle posa sa main sur la sienne.

— J'aimerais beaucoup que vous fassiez cela, chuchota-t-elle.

Il repoussa le couvre-lit et se glissa dessous, tout habillé, puis passa son bras autour de la taille de Carol et l'attira contre lui, son dos contre sa poitrine.

— Tout à l'heure, je vous ai dit que je vous emmènerais ailleurs, mais il ne reste plus que quelques heures avant l'aube. Il y a un agent de sécurité qui garde la porte de cette chambre et lorsque la police sera partie, il restera une douzaine de vigiles opérant en binômes, cette fois, pour ne pas se laisser surprendre. Si vous le voulez bien, on pourrait se reposer un peu avant d'imaginer un nouveau plan dans la matinée. Vous voulez bien attendre jusqu'au matin ?

En réponse, elle enfonça sa tête dans l'oreiller, contente d'avoir son bras autour d'elle. Celui de Richard paraissait toujours peser une tonne, comme une sorte d'ancre qui l'aurait attachée et retenue au fond de l'eau. Mais avec Luke, c'était un cercle protecteur, qui la mettait en confiance, comme si, pour la première fois de sa vie, elle comptait enfin pour quelqu'un.

* * *

La première chose qu'elle fit en se réveillant le lendemain matin fut de satisfaire à une résolution qu'elle avait prise mais qu'elle appréhendait un peu. Elle appela Leslie et lui retira sa clientèle. L'avocate ne prit pas la nouvelle avec très bonne humeur et la conversation tourna vite au vinaigre.

Ensuite, Carol réfléchit à une destination où fuir avec Luke. N'importe où qui ne soit pas cette maison où elle avait vécu pendant toutes ces terribles années. Cinq ans. Non, quatre ans et demi, car les six premiers mois de leur mariage, Richard et elle avaient vécu dans une plus petite maison, à une heure de route de Savannah.

Voilà où elle allait se diriger, et tout de suite !

Luke fut probablement un peu surpris qu'elle veuille occuper une maison qu'elle avait partagée avec Richard, mais il n'en laissa rien paraître et ils se mirent en route à bord de sa vieille Thunderbird. C'était plus sûr que sa voiture à elle, qui avait un GPS facilement traçable, argua-t-il.

En route, elle se livra sur son passé, multipliant les confidences. Comment elle avait rencontré Richard, alors qu'elle n'était qu'une serveuse de restaurant surmenée et mal payée. Comment ce riche industriel l'avait tirée d'une vie de pauvreté pour une autre, qu'elle n'aurait jamais pu imaginer. Comment ils avaient vécu le début de leur amour dans cette maison.

Ces six premiers mois, elle les avait traversés dans une sorte de brouillard. Ils avaient été heureux, oui, jusqu'à la première dispute. Celle-ci avait eu comme point de départ une brouille, dont Carol ne se souvenait même pas. Ce n'était pas tant cela qui l'avait marquée que la réaction démesurée de Richard. En voyant qu'elle n'était pas d'accord avec lui, il était devenu livide et ses yeux s'étaient assombris. Puis il avait viré au rouge brique et avant que Carol ait pu comprendre quoi que ce soit, il lui avait balancé son poing en pleine figure.

Il avait tout d'abord paru aussi horrifié qu'elle d'un tel geste et elle, elle avait été trop choquée et trop occupée à soigner sa mâchoire endolorie pour seulement imaginer pouvoir le quitter. Il avait passé les deux semaines suivantes à être aux petits soins pour elle, afin d'effacer son geste. Il s'était excusé, encore et encore, avait veillé à tous ses désirs et juré que jamais, non, plus jamais, il ne lèverait la main sur elle. Et elle l'avait cru, bien qu'elle fût encore en colère.

Mais leur lune de miel avait bel et bien pris fin ce jour-là et la magie de leur petite retraite en amoureux s'était dissipée. L'un et l'autre le savaient,

bien qu'aucun des deux ne l'ait admis. Richard acheta la grande maison de ville et ils déménagèrent. Plus jamais ils ne retournèrent dans ce petit nid douillet. Pourtant, Richard ne vendit pas cette maison. Il la fit entretenir et nettoyer périodiquement, au cas où ils auraient voulu y revenir pour des vacances ou un week-end. Mais jamais ils ne l'avaient fait. Y retourner ne présentait donc aucun danger, se rassura Carol.

Luke gara sa voiture sous un arbre, à un jet de pierre de la maison.

— Comme ça, on ne nous verra pas de la route.

— Il n'y a pas grand-monde qui y passe, de toute façon, précisa Carol.

Elle sortit du véhicule en même temps que lui et ils se rejoignirent devant le coffre. Luke en ouvrit le capot et prit leurs sacs ; pour elle, le plus grand qu'ils avaient pu trouver dans la maison, et un petit en bandoulière pour lui.

Ils avancèrent vers la maison et Carol pianota sur le clavier accroché au mur près de la porte.

— Pas courant, commenta Luke.

— Richard préférait ce système aux clés classiques pour toutes les maisons où il ne se rendait pas souvent. Il trouvait cela plus simple que d'avoir à chercher celles-ci au fond d'un tiroir ou chez un concierge.

— D'après ce que j'ai lu de lui, ce n'était pas un homme très spontané...

Elle hésita.

— Il ne ressemblait pas non plus au portrait que faisaient de lui les journaux. Mais vous avez raison, il n'était pas très spontané, il... contrôlait beaucoup ses faits et gestes.

Elle repoussa ces souvenirs désagréables et pénétra dans la maison. Tout y était parfaitement propre : le vestibule, le salon...

— Allons voir la cuisine, proposa-t-elle. Si, comme je le pense, le gardien a rempli les placards, je peux nous faire un petit déjeuner. C'est-à-dire, si j'arrive à me souvenir comment on cuisine...

Elle allait s'avancer, mais il la retint.

— Je dois d'abord inspecter la maison, expliqua-t-il, et m'assurer qu'aucun visiteur indésirable ne nous y a précédés.

Carol se rembrunit devant ce rappel du danger toujours possible, mais elle ne fit aucun commentaire.

— Cette maison est tout de même assez grande, ajouta Luke. Je ne peux vous laisser toute seule pendant que j'en fais le tour. Il faudrait venir avec

moi.

— Ça me convient très bien.

Il lui tendit les clés de sa voiture et tira son pistolet, dont il arma la culasse.

— Ecoutez-moi, dit-il doucement. S'il y a quelqu'un et que... je suis en difficulté, je veux que vous vous mettiez à courir, que vous partiez sans vous occuper de ce qui m'arrive et que vous ne vous arrêtiez pas jusqu'à ce que vous vous trouviez dans un endroit où il y aura du monde autour de vous. C'est promis ?

Elle se raidit.

— Je ne peux pas vous promettre ça. Je ne suis pas une poule mouillée. Dans ce genre de situation, je peux vous aider. Taper sur le type avec une lampe, ou je ne sais quoi...

— Pas question, répondit-il d'une voix ferme. Je ne veux pas que vous risquiez d'être blessée.

Elle soupira lourdement.

— Ecoutez-moi, plaida-t-il. Si vous êtes près de moi alors que j'essaie de lutter pour ma vie, je ne serai pas aussi efficace et je pourrais bien être blessé ou tué.

Elle croisa les bras dans une attitude butée.

— Vous essayez de me faire me sentir coupable ?

— Pourquoi ? Ça marche ? répliqua-t-il en souriant.

— Oui. Bon, d'accord, souffla-t-elle. Si cela arrive, je vous laisserai pour aller chercher de l'aide.

— Merci, Carol.

— Je vous en prie, répondit-elle, les lèvres pincées.

Luke sourit à la dérobée et indiqua :

— Bon, commençons par l'escalier.

La maison lui avait paru plus petite que celle de Savannah avant d'y entrer, mais soudain il en doutait. Il y avait tout autant de pièces à l'étage et de cachettes possibles. Seul avantage, il n'y avait pas de mezzanine par laquelle on pouvait se faire jeter dans le vide, par-dessus la rambarde.

Il chassa ce mauvais souvenir et commença l'inspection des chambres et des salles de bains. Carol le suivait en passant parfois sa main sur quelque objet qui devait lui rappeler un souvenir, agréable sans doute, à en juger par l'ombre rêveuse dans ses yeux. Luke en conçut quelque jalousie. Il aurait dû se réjouir qu'elle ait au moins connu quelques moments

agréables au début de son mariage. Mais il n'était manifestement pas aussi généreux qu'il l'aurait voulu.

Après avoir vérifié tout l'étage, ils reprirent un autre escalier, au bout du couloir, qui les ramena dans la cuisine.

— Satisfait ? lui demanda Carol en posant sur un buffet les clés qu'il lui avait confiées.

— Tout à fait.

— Alors, allons manger, je meurs de faim.

Sans attendre de réponse, elle se précipita vers le réfrigérateur.

— Rappelez-moi bien de remercier le gardien, lorsque tout cela sera fini. Il tient la maison vraiment propre et pleine de provisions. Il y a du lait et des œufs, de quoi faire une bonne omelette. Vous aimez ça, les omelettes ?

— Bien sûr, mais je peux aussi me contenter de céréales. Rien ne vous oblige à cuisiner, vous savez...

Il ouvrit un placard, près du réfrigérateur, à la recherche de corn flakes quelconques...

Carol l'arrêta en posant sa main sur la sienne.

— Je sais pertinemment que je ne suis pas obligée de faire la cuisine pour vous. Mais j'en ai envie. D'accord ?

A son regard, elle disait vrai. Aussi, il referma doucement la porte du placard.

— Je peux vous aider ?

— Non. Allez vous asseoir et ne restez pas dans mes jambes.

Il rit.

— Voici l'avènement d'une nouvelle Carol. Un chef, et pas seulement cuisinier. Chef Carol !

— Chef Carol ? Ça ne sonne pas mal... je pourrais bien y prendre goût.

Elle chantonna en coupant des dés de jambon et de poivrons, puis les versa dans une poêle, sur le feu.

Tandis qu'elle préparait leur petit déjeuner, Luke fit un pot de café et remplit une carafe de jus d'orange. Il avait l'habitude de manger dans des assiettes en carton et avec des couverts à jeter, mais Carol était évidemment habituée à un tout autre genre de vie. Aussi, il fouilla les tiroirs et disposa la table comme sa mère le lui avait appris, bien des années plus tôt.

Carol lui servit un beau morceau d'omelette et en glissa un plus petit sur sa propre assiette.

— Moi, je les aurais prises en carton, dit-elle. Comme ça, on n'aurait pas à s'occuper de faire la vaisselle.

Il eut un rire bref.

— Moi aussi, c'est juste que je pensais...

Le sourire de Carol disparut.

— Quoi donc, que j'étais snob ?

— Mais non, que vous étiez habituée à... mieux, voilà tout.

Elle mit la poêle dans l'évier et revint s'asseoir sur le tabouret de bar, à côté du sien.

— Excusez-moi, fit-elle, je suis un peu trop sensible sur cette question-là. Vous comprenez, j'ai tenu un rôle pendant longtemps, prétendant être quelqu'un que je ne suis pas. Je commence à peine à me souvenir de la personne que je suis réellement.

Ils mangèrent en silence, mais dans un silence amical. Ensuite, ils débarrassèrent la table.

— C'est la meilleure omelette que l'on m'ait servie depuis des années, la félicita Luke.

— C'est vrai, elle était bonne. J'en suis la première surprise, il y avait des années que je n'avais pas fait la cuisine.

— Et où était-ce ?

— Oh ! A Chester, à quelques heures d'ici, vers l'ouest. C'est là que je vivais, avant... avec mes parents.

Il secoua la tête.

— Je ne crois pas en avoir jamais entendu parler.

— Très peu de gens savent où c'est, c'est juste une bourgade sur la State Road 126, avec quelques centaines d'habitants qui sont fermiers ou travaillent dans des villes plus importantes.

— Et que faisaient-ils, vos parents ?

— Ils tenaient une petite gargote. Moi, j'y étais serveuse, tout en finissant mes études. Mon père m'a appris à cuisiner, entre deux « coups de feu ».

— C'est là que vous avez rencontré Richard ? demanda Luke pour l'encourager à continuer.

— Oui, il voyageait pour son travail. C'était avant qu'il ne devienne tellement riche... mais pour moi, il l'était déjà au-delà de tout entendement. J'avais dix-neuf ans, lui vingt-neuf. Il était beau, il était amusant... La première fois qu'il est venu, c'était parce qu'il était perdu. Je lui ai indiqué

quelle route il devait prendre pour se rendre où il voulait aller. La deuxième fois, il est venu pour moi et moins d'un an plus tard, nous étions mariés. En ce temps-là, et pour quelques mois encore, il était mon preux chevalier...

Ses lèvres prirent un pli amer.

— Mais qu'est-ce que je raconte ? Il n'a jamais été un preux chevalier et n'a pas changé après notre mariage. Il était déjà l'homme qu'il était. C'est moi qui étais aveuglée par sa richesse, son physique avantageux et ses belles manières...

Les bras croisés, elle s'adossa à l'évier.

— Je n'aurais peut-être pas dû revenir ici, où je suis environnée de souvenirs qui me ramènent inexorablement vers le passé. Avons-nous été heureux, mon mari et moi ? Oui, un temps, dans cette maison. Mais cela s'est très vite terminé et c'était il y a longtemps. Je n'ai jamais compris pourquoi il me maltraitait et pourquoi j'ai mis tant d'années à réagir, alors qu'il était bien évident qu'il fallait fuir et laisser le passé derrière soi. Mais cela ne m'est pas possible tant que le meurtrier de Richard et celui de Mitch court toujours. Je ne peux pas recommencer ma vie en étant obligée de me cacher...

Au nom de son ami, Luke s'assombrit. Il n'avait même pas eu le temps de commencer à faire son deuil. Il était obligé de refréner ses émotions et de se focaliser sur son premier devoir : assurer la sécurité de Carol.

— Je voudrais partir, reprit celle-ci, me retrouver quelque part où le fantôme de mon mari ne me poursuivra plus. Quand nous y serons, j'appellerai l'inspecteur Cornell et Alex Buchanan pour voir où en sont les enquêtes. Je suis une femme riche, Luke. Je peux engager les meilleurs détectives privés. J'ai vécu dans une sorte de cauchemar, dans une prison mentale où je n'avais pas le loisir de penser à moi. Mais c'est fini. Je veux mettre mes forces et les moyens qu'il faudra pour arrêter ce tueur et que je n'ai plus jamais, jamais, à me cacher.

— Ça me paraît une bonne idée, commenta Luke. Prenons l'autoroute et nous réfléchirons à un endroit où aller.

Il se dirigea vers le vestibule et y prit les sacs. Il allait ouvrir la porte quand il se rendit compte qu'il avait oublié les clés de voiture. Elles devaient être sur le buffet. Il y jeta un coup d'œil, elles n'y étaient plus.

— Carol ! hurla-t-il en lâchant les sacs, fuyez ! Courez, vite !

Quelque chose de lourd et dur s'abattit sur sa tête, et une douleur fulgurante lui traversa le crâne.

OceanofPDF.com

9

Carol traversa le salon en courant, aussi vite qu'elle le put, tandis que Luke se débattait avec son agresseur. Celui-ci était muni d'une batte de base-ball et Luke semblait en grande difficulté. Carol hésita un instant. Laisser Luke était une chose terrible, mais elle se souvenait de ce qu'il lui avait dit un peu plus tôt ; il lui avait fait promettre que s'il arrivait quelque chose, elle n'essaierait pas de l'aider, mais chercherait à s'enfuir.

Elle traversa la cuisine et s'engouffra dans l'escalier à l'arrière de la maison, vers l'étage. Il y avait toujours des bruits de lutte au loin, ce qui était encourageant. Luke n'avait pas encore eu le dessous, il continuait à se battre contre l'homme qui l'avait attaqué.

Mais un coup de feu éclata et Carol se figea sur place. Qui avait tiré ? Et où ? Dans la cuisine ou bien dans l'escalier principal ? Elle attendit, dans un silence absolu, un autre son qui pourrait la renseigner. Mais il n'y eut plus rien.

Avec précaution, elle avança dans le couloir de l'étage. Toutes les portes étant fermées, celui-ci n'était éclairé que par le peu de lumière qui venait de la cage d'escalier. Bien sûr, elle aurait pu allumer, mais n'osait pas.

Elle se dirigea vers l'escalier principal, s'aplatit contre le mur, puis avança pas à pas sur le palier... Une main se plaqua brusquement sur sa bouche et une autre la pressa contre un corps dur et chaud. Elle mordit violemment les doigts qui prétendaient lui fermer la bouche. L'homme tressaillit, poussa un gémissement étouffé, mais ne relâcha pas sa prise. Au contraire, il la serra de plus près et la traîna en arrière, vers l'une des chambres, dont il referma la porte derrière eux.

Il la fit pivoter, sans retirer sa main, et elle plongea son regard dans deux yeux d'un magnifique brun chocolat. Elle faillit s'évanouir de

soulagement. C'était Luke.

Il retira la main de sa bouche : elle était sacrément rougie !

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

Mais déjà, il s'éloignait vers la fenêtre. Il tira les doubles rideaux et regarda vers le sol. Carol se précipita vers lui.

— Il n'y a pas de balcon dans cette maison et une véranda en brique sur tout l'arrière. On ne peut pas s'enfuir par ces fenêtres-là.

— Et côté façade ?

Elle secoua la tête.

— C'est pareil. Si nous avons de la chance, on pourra peut-être tomber dans les buissons, mais ils ne sont pas spécialement doux...

Elle fit une grimace désolée et effleura les cheveux de Luke : ils étaient raides de sang séché sur le côté.

Mais Luke s'écarta et se dirigea vers la porte.

— Il vous faut des points de suture, protesta-t-elle. Est-ce que vous voyez double ? Est-ce que vous avez été blessé ailleurs ? J'ai entendu un coup de feu...

Il mit un doigt sur sa bouche pour lui faire garder le silence. Elle hocha la tête : elle avait compris.

Il ouvrit la porte et s'avança légèrement dans l'entrebâillement.

Mais soudain, Carol fut saisie par-derrière et une lame brilla le long de son cou. Terrifiée, elle retint son souffle.

Luke se retourna brusquement.

— Comment êtes-vous entré ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Peu importe, répondit l'homme, à quelques centimètres de l'oreille de Carol.

Sa voix semblait déformée.

— En tout cas, je la tiens et je ne la lâcherai pas avant d'avoir obtenu ce que je veux !

Luke fit un pas en avant, mais il s'arrêta net quand l'homme plaqua un peu plus son couteau sur le cou de Carol.

— Lâchez-la, ne lui faites pas de mal.

— Si vous ne voulez pas qu'il lui arrive malheur, écarterez-vous !

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux qu'elle dise ce qu'elle a fait !

— Mais je n'ai rien f...

Il lui tira les cheveux.

— La ferme !

Elle haleta, essayant instinctivement de suivre son mouvement pour avoir moins mal.

— C'est toi qui l'as tué, reprit l'homme. Je sais que c'est toi. La seule question est... qui est ton complice ? Qui a tenu l'arme pour que tu gardes les mains propres. ?

— Vous êtes entré par les salles de bains, c'est ça ? intervint Luke. Celle-ci communique avec une autre ?

— Oui, et alors ? Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— C'est important. Cela nous apprend, par exemple, que vous connaissez cette maison aussi bien que Carol, parce que vous y avez séjourné. Ce qui explique aussi que vous connaissiez le code d'accès. Alors, la seule question, pour moi, c'est : quel frère êtes-vous, Daniel ou Grant ?

Carol étouffa une exclamation de surprise. L'homme qui la tenait toujours jura sourdement et il retira sa lame, puis il poussa Carol vers Luke. Elle faillit tomber à ses pieds, mais il la rattrapa et tout de suite, la fit passer derrière lui, lui faisant un rempart de son corps, face à l'intrus.

Ce n'était plus un couteau que l'homme tenait dans sa main, il avait dû le ranger dans sa poche. A la place, il les menaçait d'un pistolet, celui de Luke. Il avait dû le lui prendre quand ils luttèrent à l'étage en dessous, songea Carol.

Luke défia l'intrus :

— Vous étiez plus impressionnant que cela à l'hôpital, quand vous n'aviez ni batte de base-ball ni pistolet... Si vous posiez ça ? Enlevez votre masque, que nous puissions parler d'homme à homme, Grant...

L'homme jura de nouveau entre ses dents et retira sa cagoule d'un coup sec. C'était bien Grant, qui les regarda l'un après l'autre, le visage rouge et furieux. Il n'abaissa pas son arme.

— Comment avez-vous su ? demanda-t-il.

— C'était un pari à une chance sur deux, répondit Luke.

Mais soudain, il se figea et regarda sur sa droite, vers la porte ouverte de la salle de bains.

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-il.

Grant s'élança pour voir ce qui se passait, mais bondissant vers le couloir, Luke entraîna Carol avec lui hors de la chambre. Grant poussa un cri de rage. Il n'avait pas été trompé trop longtemps par la ruse de Luke.

— Par là ! chuchota celui-ci.

Il ouvrit une porte et poussa Carol à l'intérieur. Mais au lieu de la suivre, il la referma. Carol se pelotonna dans ce petit débarras où elle ne pouvait même pas tenir debout.

Des bruits de pas martelaient le couloir. Pourquoi Luke ne s'était-il pas enfermé avec elle ? Bien sûr, elle connaissait la réponse. Il détournait l'attention de Grant sur lui, pour mieux la mettre à l'abri et lui laisser une chance de s'enfuir.

Un cri résonna au bout du couloir, puis un coup de feu, absolument assourdissant dans ce petit espace réduit. D'autre pas, rapides le long du couloir. Qu'était-il arrivé ? Est-ce que Luke allait bien ? Avait-il été tué ou blessé ?

Elle revit en pensée son mari étendu, raide mort sur le sol de la cuisine, dans la petite maison. Seulement, ce n'était pas le visage de Richard qui s'imposait à elle, mais celui de Luke, tout pâle.

Non ! Il fallait qu'elle aille à son aide.

Elle tourna le bouton de porte, déterminée à le trouver, et puis soudain, elle se figea. Il lui avait bien fait promettre de s'échapper si elle le pouvait, sans chercher à lui porter secours. Pourrait-elle seulement appeler la police ? Son téléphone portable était dans son sac à main, à l'étage en dessous. Luke devait avoir le sien sur lui. Mais pourrait-il s'en servir ? Le téléphone n'avait-il pas été brisé quand Luke avait lutté avec Grant ?

Carol poussa un long soupir. Que pouvait-elle bien faire ?

Prendre la voiture de Luke était exclu, elle n'en avait pas les clés. Mais Richard gardait un véhicule au garage, derrière la maison, en cas de besoin. Les clés y étaient aussi, dans un placard fermé qui s'ouvrait avec le même code que celui pour la porte d'entrée. Si elle parvenait à se glisser hors de la maison sans être remarquée, alors elle pourrait peut-être prendre cette voiture, filer jusqu'en ville et aller chercher de l'aide.

L'image effrayante de Luke gisant dans son sang lui traversa de nouveau l'esprit. Toute sa vie d'adulte, elle avait fait de mauvais choix. Elle avait épousé le mauvais mari, elle avait cru qu'il regrettait de la frapper et qu'il y avait une chance de le voir changer jusqu'à ce que, au bout du compte, elle ait été tellement paralysée par la peur que c'était miracle qu'elle ait pu s'enfuir.

Voilà qu'elle était devant un autre choix. Si elle faisait ce que Luke lui demandait, elle pourrait demander de l'aide. Mais la ville la plus proche était bien à une demi-heure de voiture, une heure aller-retour sans compter

le temps nécessaire pour s'introduire dans le garage. Si par malheur il était blessé, Luke tiendrait-il ce temps-là ?

Elle carra les épaules. Après tout, c'était une chance à courir. Elle connaissait chaque secret de cette maison, le moindre recoin, la moindre alcôve où se cacher, les pièces communiquant entre elles. Bien sûr, Richard avait peut-être donné à son frère les codes d'accès pour qu'il vienne passer quelques jours, mais il était bien peu probable qu'il ait pris le temps de lui montrer tous les secrets de la maison. Elle avait donc un avantage sur Grant.

Elle poussa doucement la porte du placard, jeta un coup d'œil par l'entrebâillement, et curieusement, toutes ses appréhensions disparurent tout d'un coup, comme par enchantement. Elle avait pris sa décision et pour une fois, c'était la bonne, elle le savait. Si elle devait mourir là, ce serait comme une femme de bien, prête à tout pour sauver la vie d'un homme de la même valeur. C'était mieux que de passer le reste de sa vie à se demander si elle avait bien fait tout ce qu'il fallait pour secourir Luke.

Elle se pencha davantage au-dehors et inspecta avec soin le couloir faiblement éclairé. Elle tendit l'oreille, à l'affût du moindre bruit. Rien. Le silence. Aucune ombre passant sur les portes ou les murs. Allons, il était temps de se montrer brave. Elle retira ses chaussures à talons et les déposa dans un coin du placard. Pieds nus, elle courut sur le plancher qui craquait à son passage, vers l'escalier, sur l'arrière de la maison. C'était plus sûr, car on ne pouvait l'y voir que de la cuisine, à la différence de l'autre escalier, sur lequel donnaient plusieurs pièces. Là encore, elle descendit les marches avec beaucoup de précautions, l'oreille aux aguets. Tout était tranquille. Bien trop tranquille. Où était Luke ? Grant ?

En atteignant le bas de l'escalier, elle jeta un regard circulaire sur la cuisine. Personne. En deux enjambées, elle se trouva sur le seuil du salon, où elle se posta encore, tous les sens en éveil. Où donc étaient-ils partis ? Au-delà, elle pouvait apercevoir le hall et la porte d'entrée largement ouverte. Était-ce un piège ? Est-ce qu'on la guettait, à l'affût, attendant qu'elle essaie de sortir de la maison ?

— Où êtes-vous, Luke ? Est-ce que tout va bien ?

Elle opéra un retrait vers la cuisine, en essayant de réfléchir à la situation. Une arme. Il lui fallait une arme, quelque chose pour se défendre ou pour protéger Luke. Elle avisa le bloc de couteaux de boucher sur le plan de travail et choisit le plus gros du lot. Sa lame était longue de vingt-cinq centimètres environ. La seule idée de devoir peut-être s'en servir contre un

être humain lui tordait l'estomac. Avec une hésitation, elle le reposa et en choisit un plus petit. Elle s'en servirait s'il le fallait, mais seulement en dernier ressort.

Elle dissimula la lame dans la manche de son chemisier, laissant dépasser la poignée, sur laquelle elle referma ses doigts. Pour une grande part, l'arme était cachée, mais prête à jaillir et à être brandie, s'il le fallait. Dans un placard, elle choisit aussi une petite, mais lourde poêle en fonte. D'une quinzaine de centimètres seulement de diamètre, mais bien pesante, la poêle pourrait faire de sérieux dommages si elle devait la balancer dans la figure de quelqu'un.

Cette seule idée faillit la rendre malade et lui faire reposer l'objet mais elle n'était pas la seule qui avait besoin de protection. Elle devait se montrer courageuse et tant pis s'il fallait pour cela frapper Grant.

Elle revint dans le salon et cette fois, il y eut quelque chose : une voix basse et familière, puis un cri bref qui s'interrompit brusquement. Abasourdie, Carol battit des paupières. Ce cri aussi semblait familier et c'était une voix de femme. Y avait-il quelqu'un d'autre dans la maison ?

Carol s'avança dans le salon. Un mouvement à la limite de son champ de vision la fit se tourner brusquement, la poêle en l'air. Elle faillit la laisser tomber : c'était Luke, un doigt sur les lèvres pour la faire taire.

Impulsivement, elle referma ses bras autour de la taille de son garde du corps et se serra contre lui. L'expression de surprise qui passa alors dans les yeux de Luke la rendit un instant honteuse de son audace, mais il referma lui aussi ses bras autour d'elle et embrassa ses cheveux, près de son oreille.

— Je suis content que vous soyez saine et sauve, vous aussi, chuchota-t-il. Mais j'aurais préféré que vous restiez à l'abri dans le placard ou encore mieux, que vous vous soyez enfuie dans les bois.

Carol s'écarta un peu de lui en secouant la tête.

— Pas question de vous laisser. Vous feriez bien de trouver une façon de m'inclure dans vos projets.

Il fronça les sourcils.

— Vous aviez promis.

— Je sais. Mais c'est une promesse que je ne suis pas capable de tenir.

Apparemment, il n'appréciait pas ce genre de réponse. Il paraissait sur le point d'entamer une controverse avec elle, quand d'autres sons se firent entendre. Cela ressemblait à des mots furieux, menaçants, mais prononcés

sur un ton bas et presque confidentiel, terminés par un choc, comme si l'on frappait quelqu'un.

— D'où est-ce que ça vient ? chuchota Carol.

En gardant le silence, Luke désigna une porte au fond de la pièce. Il lui prit la poêle des mains et la posa sur un coin de table.

— Je l'ai vu s'engouffrer par là, murmura Luke.

— C'est un bureau, précisa Carol. Il retient une prisonnière, là-dedans. Une femme. Nous ne pouvons pas la laisser !

Les lèvres de Luke se pincèrent.

— Je sais. Essayez de ne pas vous mettre dans mes jambes. C'est trop vous demander de ne pas venir vous placer devant la gueule d'un revolver, par exemple ?

— Je ne suis pas idiote !

Il sourit.

— Non, vous ne l'êtes pas. Vous êtes belle, très contrariante et insupportablement adorable, mais vous n'êtes pas idiote.

Elle lui rendit son sourire.

Ils longèrent le mur, pour que l'occupant du bureau ne pût les voir.

Quand ils furent près du seuil, Luke fit signe à Carol de ne plus bouger et de rester là.

Elle acquiesça, soucieuse de lui montrer qu'elle avait confiance en lui. Si une occasion de l'aider s'offrait, elle le ferait, mais il n'était pas absolument nécessaire de l'en prévenir à l'avance. Après tout, il ne fallait pas le déconcentrer, comme il l'avait dit.

D'autres cris étouffés se firent entendre. Carol porta la main à sa gorge.

Luke serra les dents et jeta un coup d'œil dans la pièce. Instantanément, il se figea, puis il entra.

Tout d'abord, Carol ne bougea pas. Mais comme Luke ne revenait pas, elle s'avança sur la pointe des pieds et jeta à son tour un œil dans le bureau.

Le couteau qu'elle tenait toujours lui en tomba des mains.

* * *

Luke venait d'atteindre le fauteuil où Grant était assis quand il y eut un bruit sourd : le couteau de Carol, comprit-il. Elle était sur le seuil de la porte. Son cœur se serra, mais il ne pouvait rien pour elle. Du moins pas tout de suite.

Malgré le bruit, Grant n'avait pas bougé. Il pleurait dans ses mains, les épaules secouées de sanglots. Avant toute chose, Luke referma sa main sur le pistolet que Grant avait laissé sur le bureau. Le frère de Richard leva alors vers lui un regard noyé.

— Allez-y, tirez, ça ne me fait plus rien, maintenant.

— Où est le couteau ? demanda Luke en le tenant en respect.

Il y eut un nouveau cri de douleur, qui venait de l'écran large de télévision, pendu au mur. Luke tressaillit et se força à ne pas regarder. Il avait déjà eu sa dose en entrant dans la pièce.

— Le couteau, répéta-t-il. Et pour l'amour du ciel, coupez cette télé !

Grant tâtonna sur le coussin du fauteuil, tout en lui tendant le couteau. Luke ne pouvait pas laisser se dérouler la vidéo. Il n'allait pas non plus attendre indéfiniment que Grant mette enfin la main sur la télécommande. Il n'hésita pas une seconde et tira un coup de feu dans l'écran. Celui-ci vola en morceaux et devint instantanément noir, tandis qu'une odeur de brûlé s'élevait dans la pièce. Au moins, Carol n'était plus obligée de se revoir, brutalisée par son mari.

— Je suis désolé, Caroline, dit Grant. J'ignorais... Pourquoi n'en as-tu jamais parlé... ?

Carol traversa la pièce et alla extraire la carte vidéo du lecteur. Elle la garda dans sa main.

— C'était ma honte, mon fardeau. Je n'avais pas de raison particulière de le partager. D'ailleurs, ni Daniel ni toi ne m'avez donné beaucoup de raisons de penser que vous m'aideriez si je vous en parlais.

Grant essuya ses yeux encore brillants de larmes.

— Tu étais serveuse de restaurant, expliqua-t-il. Nous avons cru que tu l'avais épousé pour son argent. Mais cela ne veut pas dire que nous ne t'aurions pas aidée si nous avions su...

Il secoua la tête.

— Et quand Richard a été tué, j'ai cru que tu avais payé quelqu'un pour le faire. J'ai même cru que tu avais changé le testament pour pouvoir récupérer son argent.

— Pourquoi vous êtes-vous introduit dans la maison hier soir ? demanda brusquement Luke tout en coulant un regard inquiet à Carol.

— Parce que je savais que Richard avait caché des caméras et des enregistreurs. Je voulais visionner les vidéos pour vérifier si l'une d'elles montrait Caroline en train de tuer Richard ou de parler du testament.

Il secoua la tête.

— Mais peu importe, maintenant, que tu l'aies tué ou non. Il méritait de mourir pour ce qu'il t'a fait. Mon Dieu, je suis tellement désolé !

Il mit la tête dans ses mains. Tandis qu'il parlait, le visage de Carol était devenu d'une pâleur de cendres.

— Comment ça, d'autres enregistreurs ? demanda-t-elle.

Sans cesser de tenir Grant en respect, Luke vint se placer à côté d'elle.

— Répondez à la question, lui dit-il.

Grant s'affala contre le dossier de son fauteuil et essuya ses yeux.

— Richard m'en a montré un, il y a longtemps, dans son bureau, expliqua-t-il. Il essayait alors de confondre quelqu'un qu'il soupçonnait de livrer des secrets industriels à ses concurrents. Il plaisantait en disant qu'il aurait pu s'en servir à la maison également, pour vérifier que le personnel ne dérobaient pas l'argenterie discrètement. Une fois que j'étais chez eux, j'ai vérifié la chambre d'amis où je me trouvais et j'ai effectivement déniché la caméra, cachée dans le tiroir d'une commode, exactement comme dans son bureau. Depuis ça, je me suis toujours dit qu'il devait y en avoir aussi dans les chambres.

De sa main gauche, Luke chercha celle de Carol. Elle la mit dans la sienne et il la pressa doucement.

— Ce n'est pas Carol qui a tué votre frère, dit-il, et je n'ai pas besoin d'un enregistrement pour savoir cela.

— Merci, murmura-t-elle.

— Grant, reprit Luke, mon téléphone est cassé, vous en avez un ?

Le beau-frère de Carol mit la main à sa poche.

— Doucement, prévint Luke, immédiatement en alerte. Sans geste brusque.

Grant tira lentement le téléphone de sa poche.

— Venez le poser ici sur cette table basse, puis retournez à votre place.

Grant fit ce qu'on lui demandait. Quand il fut à bonne distance, Luke se saisit du téléphone et le tendit à Carol.

— Voulez-vous appeler la police ? Vous savez, il faut faire le 911.

Elle appela, donna l'adresse où ils se trouvaient, puis s'assit sur le canapé à côté de Luke, face à Grant.

— Je pense que vous avez inventé toute cette histoire de Carol, meurtrière de votre frère, reprit Luke. C'est vous qui l'avez tué, et vous avez tué Mitch, aussi. Etes-vous venu assassiner Carol ?

Les yeux de Grant s'agrandirent de stupeur et il secoua vigoureusement la tête.

— Non, non, je le jure ! Je n'ai voulu faire de mal à personne, je n'ai même pas emporté d'arme. J'ai pris la vôtre pour que vous ne me tiriez pas dessus, c'est tout.

— C'est pour m'en empêcher que vous avez fait feu sur moi ?

— Préventivement, oui. Mais je suis venu pour parler. Je voulais que Caroline dise la vérité.

— En général, ceux qui veulent savoir la vérité ne se présentent pas en assommant les gens à coups de batte de base-ball, tonna Luke.

Le visage de Grant devint très rouge.

— Je voulais avoir l'avantage, expliqua-t-il encore. Je voulais vous forcer à m'écouter. D'accord, je m'y suis très mal pris. Mais il faut me comprendre, je pensais qu'elle avait tué ou fait tuer Richard, alors j'avais peur.

— Je n'en crois toujours pas un mot, lâcha Luke.

— Moi, si, tempéra la douce voix de Carol à côté de lui. Grant a toujours été un impulsif, et pas beaucoup meilleur que moi au jeu des mauvais choix.

Elle sourit tristement.

— Je sais, en plus, que tu aimais profondément ton frère. Je suppose que tu t'es laissé emporter par ton chagrin à croire que j'avais quelque chose à voir avec sa mort.

— Tu es bien plus indulgente que je ne le mérite, marmonna Grant.

— C'est aussi mon avis, ponctua Luke sans cesser de le tenir en respect.

— Pour être tout à fait honnête, reprit Carol, je ne suis qu'à moitié convaincue que ce n'est pas toi qui l'as tué.

— Moi ?

Le visage de Grant redevint très rouge, de nouveau.

— Comment peux-tu penser une chose pareille ? J'aimais Richard.

— Je sais, mais vous vous disputiez beaucoup, tous les deux.

— A propos d'argent, c'est vrai, admit Grant. L'argent, c'était tout pour lui...

Sa bouche prit un pli amer.

— Ça comptait plus que la famille.

Luke commençait à en avoir soupé des gémissements de Grant et de l'indulgence de Carol envers lui. Son beau-frère l'avait, par deux fois,

menacée d'un couteau. Il y avait encore une petite tache de sang à l'endroit où il avait appuyé la lame sur sa gorge. Et quand il l'avait basculée par-dessus la rambarde, il aurait pu la tuer. Il ne méritait pas de la pitié, mais plutôt un bon coup de poing. En pleine figure.

— Vous parliez d'un testament, tout à l'heure. A quoi faisiez-vous allusion ?

De nouveau, Grant lança un regard en direction de Carol, mais un regard amer et envieux. Luke fit un geste avec le canon du pistolet, juste pour attirer son attention.

— Ne la regardez pas. Regardez-moi plutôt et répondez à ma question.

— Pourquoi vous ne la lui posez pas, à elle ? répliqua-t-il. Peut-être qu'elle a tué Richard, peut-être que non, je ne sais pas... Et depuis que j'ai vu ce que j'ai vu, ça m'est égal. Mais changer le testament de Richard, ça, ça n'est pas correct. Même s'il était fâché contre moi, il ne m'aurait pas laissé que cinq millions de dollars. Et il n'a jamais été fâché contre Daniel. Pourquoi le punirait-il, lui aussi, en ne lui laissant que cette somme ? Je veux savoir où est passé le véritable testament. Celui qui a été enregistré au tribunal est forcément un faux.

Carol secoua la tête.

— Je ne sais rien de tout cela et je ne suis pas au courant si c'est le cas. Tout ce que je sais, c'est que Richard en a rédigé un juste après notre mariage et je suppose que c'est celui qui a été enregistré.

— Qu'avez-vous à faire de ce testament ? demanda Luke. Vous êtes déjà millionnaires, votre frère et vous.

— Daniel l'est, oui, mais pas moi. J'ai mis tout l'argent que j'avais dans ma société et au cas où vous n'auriez pas remarqué, les temps sont durs depuis quelques années... Je suis au bord de la faillite et ma fille se prépare à entrer à l'université. Cinq millions de dollars, c'est un cautère sur une jambe de bois. Nous allons tout perdre...

Au-dehors, les sirènes de police se rapprochaient. Grant crispa les doigts sur les bras de son fauteuil.

— Oh ! N'y pensez même pas, l'avertit Luke.

Grant poussa un juron étouffé et se laissa retomber dans le fauteuil.

Carol gardait encore une fois le silence. Luke n'aurait pas demandé mieux que la serrer contre lui et la réconforter, lui promettre le calme et la tranquillité. Mais cela aurait été un mensonge, car quelqu'un avait bel et

bien tué Richard et Mitch. Était-ce Grant ? Oui, probablement. Sinon, le véritable tueur courait toujours et Carol était sérieusement en danger.

Les sirènes s'arrêtèrent brusquement, toutes ensemble, mais les projecteurs des voitures de police continuèrent à scruter la nuit, diffusant leur lumière jusque dans la maison.

— Je vais aller leur ouvrir, dit Carol en traversant la pièce.

Mais elle s'arrêta sur le seuil, regarda autour d'elle, puis baissa les yeux vers la carte vidéo. Elle parut vouloir la casser entre ses doigts, mais ne semblait pas en trouver la force.

On frappa vigoureusement à la porte.

— Police, ouvrez ! Nous avons reçu un appel.

— Donnez-moi ça, dit Luke, je vais la détruire.

Il n'était pas certain de le faire. Il ne voulait pas regarder cette vidéo et moins encore la laisser voir à d'autres, mais si jamais elle contenait des indices permettant d'identifier le tueur ?

Carol s'avança vers lui, mais au moment de lui tendre la carte, elle hésita un instant.

— Promettez-moi, lui dit-elle, de ne pas la regarder et de la détruire à la première occasion.

La gorge serrée par la culpabilité, Luke ne pouvait lui répondre. Il ne pouvait s'engager à la légère et Carol ne méritait pas qu'on lui mente.

— Luke ?

Ce regard, sur lui... ce regard !

Il fut obligé de s'éclaircir la gorge.

— Je vous le promets.

Il se maudit intérieurement quand le soulagement se peignit sur le si beau visage de Carol. Elle lui tendit la carte et il l'enfouit dans sa poche, puis alla ouvrir à la police.

10

Carol prit Luke par la main pendant qu'un infirmier le recousait à vif. Sa plaie sur le côté du crâne aurait mérité un détour par l'hôpital, mais Luke avait refusé :

— J'assurerai la sécurité de Carol, tant que l'on ne saura pas si Grant est l'assassin ou pas.

Ils étaient donc restés dans la petite maison, tandis que les policiers procédaient aux constatations d'usage.

Une fois que Luke fut soigné, on les conduisit au siège de la police à Savannah.

Dans le hall, le silence se fit sur leur passage. Carol comprit pourquoi quand son regard tomba sur un magazine qui traînait.

LA RICHE ÉPOUSE, VICTIME DE SÉVICES, A-T-ELLE PRIS SA REVANCHE ?

Tel était le titre du magazine, avec une photo d'elle juste en dessous.

Luke lui posa la main sur l'épaule. Il avait donc vu, lui aussi. Leurs regards se rencontrèrent et il secoua la tête : quelle importance ? semblait-il dire. Elle sourit en réponse, à la fois pour le rassurer et pour que tous ceux qui la regardaient sachent bien qu'en effet, elle n'en avait cure.

— Par ici...

Un policier en tenue poussa deux portes de verre et les fit entrer dans un bureau.

— Voulez-vous un café ou quelque chose, en attendant l'arrivée de l'inspecteur ? demanda-t-il.

Comme c'était elle qu'il dévisageait en posant cette question, Carol secoua la tête.

— Non, merci.

Luke s'assit à côté d'elle devant le bureau de l'inspecteur.

— Cornell va être long ? Il en a pour longtemps ?

Le policier poussa un soupir.

— Tout dépend. Si Grant Ashton veut bien parler, l'inspecteur ne le quittera pas tant que sa déposition n'aura pas été enregistrée. Vous êtes sûrs que vous voulez attendre ?

— Oui, répondirent-ils ensemble.

Le policier quitta la pièce en fermant la porte sur lui. Carol se leva de son fauteuil presque aussitôt.

— En fait, j'irais bien me rafraîchir un peu aux toilettes...

Luke se leva à son tour.

Elle lui posa la main sur le bras.

— Je peux me débrouiller toute seule. Les toilettes sont deux portes plus loin, je les ai vues en arrivant. Et nous sommes tout de même à l'état-major de la police. Il ne peut rien m'arriver ici.

Luke ne paraissait pas enthousiaste à l'idée de la laisser seule, même quelques instants, mais elle insista.

— D'accord, finit-il par lâcher, mais si vous n'êtes pas revenue dans quelques minutes, j'envoie une policière vous chercher.

— Je m'en souviendrai, répondit Carol en souriant.

Elle quitta la pièce, tandis que Luke la suivait jusqu'au seuil. Elle lui fit un petit signe de la main avant d'entrer aux toilettes.

Une fois seule devant les lavabos, elle ouvrit son sac et prit son téléphone portable. Elle n'avait aucune envie pressante, plutôt un appel très confidentiel à passer.

Le téléphone sonna deux fois au bout de la ligne, puis une voix masculine, grave et profonde, répondit :

— Allô ?

— Allô, c'est moi, Carol Ashton.

— Est-ce que tout va bien ? Luke m'a appelé tout à l'heure pour me dire ce qui s'était passé.

— Oui, nous n'avons rien, ni l'un ni l'autre. En fait, nous sommes à la police, en ce moment. Cornell est en train d'interroger Grant Ashton.

— Bon ! J'espère qu'il va tout déballer.

— Il ne faut pas.

— Pardon ?

— C'est pour cela que je vous appelle. Je ne veux pas que Grant dise tout à Cornell. Alors, j'ai besoin de votre aide.

* * *

Carol patienta ensuite une bonne demi-heure avec Luke dans le bureau de Cornell, avant que celui-ci ne réapparaisse. L'inspecteur les salua tour à tour, puis se laissa tomber dans son fauteuil.

— On dirait qu'on le tient !

— Il a avoué ? demanda Luke.

— C'est tout comme. Il a reconnu s'être introduit chez les Ashton l'autre nuit et aussi, avoir balancé Mme Ashton par-dessus la balustrade.

Carol frissonna à ce souvenir et crispa nerveusement les mains sur ses genoux.

— Il a reconnu aussi avoir fait passer un pisteur de GPS du véhicule de Mme Ashton sur le vôtre...

Il regarda Luke.

— ... car il se disait qu'elle voyagerait forcément avec vous.

— Comment savait-il qu'il y en avait un ? s'étonna Luke.

— Je crois qu'il était très proche de son frère Richard, il connaissait beaucoup de ses secrets...

Cornell coula un regard par-dessous, en direction de Carol, et celle-ci ne put s'empêcher de rougir.

— Toutefois, il ne les connaissait visiblement pas tous, ajouta pensivement le policier. Il jure ses grands dieux qu'il ne savait pas... enfin... ce que votre mari vous faisait et que s'il l'avait su, il aurait essayé de vous aider.

Les coudes sur son bureau, Cornell se pencha en avant.

— Il a aussi parlé d'une vidéo et de ce que Luke a dû faire pour en stopper la diffusion. Pourtant, aucun de mes gars n'a trouvé de DVD ni de carte vidéo. Est-ce que l'un de vous deux saurait par hasard où cela pourrait se trouver ?

— Que vous a-t-il dit d'autre ? demanda Luke, éludant la question.

Carol lui lança un regard reconnaissant.

Cornell les examina tous deux un instant, se demandant visiblement s'il devait insister sur cette histoire de vidéo. Puis il enchaîna :

— Grant Ashton nous a raconté comment il vous avait pistés jusqu'à cette maison dans la campagne. Il affirme qu'il était convaincu que Mme Ashton avait tué ou fait tuer son époux et qu'il voulait se confronter à elle. Il jure qu'il ne voulait faire de mal à aucun de vous deux.

Luke montra le bandage qui recouvrait les points de suture sur son crâne.

— Je crois pouvoir présenter une preuve du contraire, commenta-t-il avec ironie.

— Et j'en ai pris bonne note, croyez-le bien, répondit Cornell. En résumé, Grant Ashton prétend qu'il voulait se confronter à sa belle-sœur à propos du meurtre et aussi de l'héritage de son frère. Il est convaincu que le testament actuel est un faux et que Mme Ashton sait où se trouve l'original.

Luke intervint de nouveau :

— A-t-il parlé de l'assassinat de Mitch ?

— Il jure qu'il n'a rien à voir avec ça, comme avec le meurtre de son frère. Pourtant, ses difficultés financières pourraient constituer un lourd motif d'assassinat. Il savait que Richard devait lui léguer une part substantielle de sa fortune et a été très désagréablement surpris que cela n'arrive pas. Pour ce qui est de Mitch, nous n'avons pas vraiment trouvé de motifs bien réels, mais nous avons un témoignage qui accuse clairement Grant.

Carol se raidit sur son fauteuil.

— Quel témoignage ?

— Une des personnes présentes au cimetière a vu Grant et Mitch avoir une petite altercation, juste avant la cérémonie. Apparemment, Grant déniait à Mitch le droit de prendre des photos. Nous ignorons si l'affaire est allée beaucoup plus loin et notamment si c'était suffisant pour inciter Grant à la violence. Mais d'après ce que l'on sait de lui, il a un tempérament plutôt vif et la réputation d'agir sans avoir réfléchi. De plus, il paraît qu'il porte souvent un couteau de poche sur lui et d'après le coroner, Mitch a été tué au couteau, un couteau de petite taille, vraisemblablement un couteau de poche.

Luke s'assombrit et Carol lui dédia un sourire de réconfort, puis se tourna de nouveau vers Cornell.

— Vous avez dit que vous teniez votre homme et que c'était Grant. Moi, je ne vois pas du tout de preuve qu'il ait tué mon mari.

Cornell sourit et mit les mains en appui derrière sa tête.

— C'est parce que j'ai gardé la meilleure part pour la fin. Vous avez dit que Grant et Richard se disputaient souvent... J'ai pu obtenir les mouvements de la carte de crédit de Grant et reconstituer un peu certaines choses...

Il se pencha de nouveau en avant, les avant-bras sur son bureau.

— Le matin où Richard Ashton a été assassiné, Grant a fait le plein de son véhicule à deux kilomètres à peine du lieu du meurtre. Par bonheur, c'était dans une station-service toute neuve, équipé du dernier cri en matière d'alarme électronique et de vidéosurveillance. Les bandes sont conservées sur le disque dur dédié, ce qui permet de les stocker très longtemps au lieu d'enregistrer en effaçant toujours la même bande, comme sur les équipements plus anciens. J'ai envoyé quelqu'un là-bas pour les visionner. Nous ne devrions pas tarder à savoir à quoi nous en tenir.

Sur ce, il se leva de son fauteuil en tirant sur sa veste.

— Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je crois que je l'ai laissé mijoter tout seul assez longtemps, je vais aller recueillir sa confession.

On frappa à la porte.

Un agent de police ouvrit et s'effaça pour laisser passer Alex Buchanan en complet veston, son attaché-case à la main.

Luke et Carol se levèrent.

— Je ne savais pas que tu devais venir ici, s'étonna Luke. Est-ce que ton enquêteur a trouvé quelque chose ?

— Malheureusement, non.

— Pourquoi es-tu là, alors ?

Alex regarda un instant Carol, puis avança vers Cornell.

— J'ai été prévenu que vous aviez un de mes clients en garde à vue et que vous étiez en train de l'interroger sans que je sois présent. Je suis ici pour faire cesser cet interrogatoire et m'entretenir avec lui.

Cornell, visiblement destabilisé, fronça les sourcils.

— Mais je n'ai pour le moment en garde à vue que Grant Ashton.

— Oui, il s'agit de mon client.

— Il n'a pas mentionné d'avocat et n'en a pas demandé.

— C'est un membre de sa famille qui m'a contacté pour me demander de le représenter.

Cornell croisa les bras sur sa poitrine.

— Qui ça ? Son frère Daniel ?

— Je regrette, cette information est confidentielle.

Les deux hommes se chamaillèrent encore un moment pour savoir si ce petit coup de théâtre était bien conforme à la procédure.

Carol s'éclaircit la gorge.

— Messieurs, ne vous disputez pas. Je peux très facilement éclaircir ce point.

Cornell la dévisagea, stupéfait.

— C'est moi qui ai engagé Alex pour assurer la défense de Grant, expliqua Carol.

Le visage de Cornell s'empourpra aussitôt.

— Alors, je vous prierais de quitter immédiatement ce bureau ! Vous et votre garde du corps... Attendez-moi dans la salle de réunion, à côté. Moi, je retourne voir Grant Ashton, avec M^e Buchanan.

* * *

Une fois entré dans la salle de réunion, Luke tira une chaise pour Carol, mais au lieu de s'asseoir aussi, il fit le tour de la table et, les mains dessus, se pencha vers elle.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demanda-t-il d'un ton peu amène.

Très calmement, Carol prit son sac et se leva. Il fallut deux secondes à Luke pour comprendre : elle s'en allait. En un bond, il la rattrapa sur le seuil.

— Qu'est-ce que vous faites, Carol ?

— Vous le voyez. Je m'en vais.

— Oui, je vois bien, mais pourquoi ?

Elle s'agrippait si fort à son sac à main que la jointure de ses doigts était blanche.

— J'ai passé cinq ans sous la coupe d'un homme qui utilisait sa taille et sa force pour me faire peur et me brutaliser. Ce temps-là est terminé.

Elle essaya de passer et il leva la main vers elle.

Elle tressaillit puis se figea.

Embarrassé, Luke s'immobilisa aussi, la main levée. Finalement, il expliqua, calmé :

— Carol, voyons, j'allais simplement relever la bretelle de votre sac, qui allait tomber de votre épaule.

Carol rougit fortement et rattrapa le sac qui avait glissé.

Luke recula d'un pas pour lui laisser un peu d'espace et murmura :

— Je croyais que vous saviez que jamais je ne vous ferais du mal.

Le regard de Carol chercha le sien. Elle semblait furieuse.

— Oui, je le sais, car je ne laisserai jamais ni vous ni aucun homme m'en faire. Jamais plus.

Assez penaud, il s'excusa.

— Je suis désolé. Je ne sais que dire... Est-ce que j'ai essayé de me servir de ma taille pour vous intimider ? Je suppose que oui, c'est un réflexe professionnel, je n'y pense même plus, c'est machinal. Mais cela n'arrivera plus, je vous le promets...

Elle le scruta, l'air de ne plus être très sûre d'elle et de ses choix.

— Il faut que nous parlions. S'il vous plaît, ajouta-t-il.

Il s'en voulait terriblement. Venait-il de réduire en miettes la capacité de Carol à pardonner ? Comment avait-il pu se montrer aussi stupide, connaissant son passé ? Il eût aimé pouvoir se botter les fesses.

Carol fit un pas vers la porte, mais elle s'arrêta net : Alex Buchanan se tenait dans l'encadrement.

— Vous partez ? demanda-t-il.

Un sourcil levé, Luke attendit la réponse de Carol. Elle parut hésiter un très court instant, puis répondit :

— Non, nous faisons seulement quelques pas. Nous attendons ici, dans cette salle de réunion.

— Ça vous ennuie si je me joins à vous ?

— Bien sûr que non.

Luke aurait préféré de beaucoup avoir un entretien privé avec elle, mais comme il n'avait pas le choix, il les suivit dans la pièce.

Alex s'appuya des deux mains sur la table.

— Grant m'a donné la permission de vous informer de ce qu'il m'a dit. Mais après tout, c'est vous qui m'avez engagé, Carol. Aussi c'est à vous que je pose la question : puis-je parler devant Luke ou souhaitez-vous que nous restions seuls ?

— Vous pouvez parler devant lui, bien sûr ! Je vous en prie, dites-nous vite ce que vous avez découvert.

Cette marque de confiance sans équivoque remit un peu de baume au cœur à Luke.

— Très bien, fit Alex, mais d'abord, je suis curieux de savoir pourquoi vous m'avez engagé, puisque vous ne me l'avez pas expliqué au téléphone...

— Au téléphone ? répéta Luke, sidéré. Quand l’avez-vous appelé ?

Le visage de Carol rosit légèrement.

— Je n’ai pas été constamment sous vos yeux, depuis que nous sommes ici...

Luke se rembrunit. Le réconfort n’avait duré qu’un temps. Il l’avait bien deviné : elle avait appelé pendant qu’elle était aux toilettes. Très bien, il ne dirait rien de plus pour ne pas l’embarrasser.

— Je vous ai engagé parce qu’il le fallait, expliqua Carol à Alex. Grant n’est pas l’assassin.

— Mais vous n’en savez rien, soupira Luke.

— Si, je sais. Je connais Grant depuis longtemps et même si je ne sais pas grand-chose de sa vie, je suis bien certaine qu’il ne calcule ni ne prémédite rien. Il est tout à fait incapable d’échafauder un meurtre, sauf sous le coup d’une émotion immédiate. Il nous a dit la vérité, il n’a pas tué Richard et il est injuste qu’il aille en prison. Il n’est pas correct non plus de faire souffrir sa femme et sa fille.

Luke intervint de nouveau.

— Je remarque que vous ne dites rien de votre autre beau-frère. Pensez-vous que Daniel Ashton est innocent, lui aussi ?

Elle fronça les sourcils, d’un air pensif.

— Franchement, je n’en sais rien. Daniel a beaucoup plus de... retenue que Grant. Il m’a toujours traitée avec politesse et respect. Mais il ne venait pas nous voir très souvent et je ne sais pas grand-chose de lui, à part qu’il n’est pas marié. Il est l’opposé de Grant sur beaucoup de points. Avec Grant, vous savez toujours plus ou moins à quoi vous attendre. Avec Daniel, tout en bonnes manières et en self-control, c’est plus difficile...

Elle se frottait les bras, comme si elle avait froid.

— Richard savait se contrôler, lui aussi, en apparence. C’est sans doute l’une des raisons pour lesquelles je ne peux pas dire grand-chose de Daniel. Il ressemblait trop à mon mari.

— Cornell les envisage tous les deux comme suspects possibles, rappela Luke. Je sais qu’il a cru tenir son homme, mais ça ne l’a pas empêché d’explorer toutes les possibilités.

Il se tourna vers Alex.

— Que t’a dit Grant, exactement ?

— Il a surtout répété ce qu’il avait déjà dit à Cornell, reconnaissant l’intrusion dans les deux maisons et les violences.

— Je ne compte pas porter plainte pour ça, confia Carol.

Luke jura sourdement entre ses dents.

— Il faudra que vous en discutiez directement avec Grant, conseilla Alex. Le lui annoncer moi-même pourrait être contraire à notre déontologie. Je vous rappelle également que la véritable obsession de Grant reste le testament. Il est convaincu que c'est un faux et que son frère ne lui aurait pas laissé la somme, pour lui ridicule, de cinq millions de dollars. Il voulait que je demande à la police d'organiser une perquisition chez vous, persuadé qu'il est que le testament y est dissimulé.

— Est-ce qu'un juge pourrait accepter cela ?

— C'est bien improbable et c'est ce que j'ai dit à Grant. A moins d'une véritable amorce de preuve, aucun juge ne prendrait une décision autant à la frontière de la loi. Quand je le lui ai annoncé, il s'est mis en colère et m'a dit qu'il allait engager Leslie Harrison pour le représenter. Il paraît qu'elle lui a fait gagner un procès contre l'administration fiscale, l'an dernier. Grant semble persuadé que si elle a pu s'opposer au percepteur, elle pourra forcer un juge à faire refaire le testament. Je lui ai répondu que ce serait elle ou moi. Je ne tiens pas M^e Harrison et ses méthodes en haute estime et n'accepterait en aucun cas de m'associer à elle.

— Que va-t-il faire, alors ? demanda Carol.

— Ma foi, je n'en ai aucune idée. Il est survolté et impossible à raisonner pour le moment. Mais je pense qu'il en sait plus qu'il ne veut bien le dire. Vous voulez que je le défende, mais je vous préviens qu'il est lui-même son pire ennemi. Espérons qu'il m'a écouté quand je lui ai dit de ne rien révéler à Cornell. Je vais le laisser passer la nuit là-dessus et je reviendrai le voir demain matin, en escomptant qu'il se montrera plus raisonnable.

Sur ce, Alex se leva pour partir.

— Ah, j'allais oublier. Cornell me fait dire que vous êtes libres de rentrer chez vous. Il vous appellera s'il a d'autres renseignements à vous demander sur ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Merci, Alex. Merci pour tout, lui dit Carol.

— Bah, ce n'est rien...

Ils se serrèrent la main et l'avocat quitta la salle de réunion.

Luke se rassit dans son fauteuil face à Carol.

— Nous avons passé une bien mauvaise nuit, suivie d'une journée pire encore. Où voulez-vous aller, maintenant ? En tant que votre garde du

corps, je dois vous déconseiller tous les lieux que fréquentait votre mari, et je pense aussi que nous devrions louer une nouvelle voiture, pour ne pas risquer que le GPS soit trafiqué.

— Je vous laisse le choix de la destination, cette fois. Je ne demande pas mieux que de ne pas avoir à redouter l'irruption d'un fou qui me veut du mal. Mais d'abord, il va nous falloir passer à la « grande maison »...

— Pour prendre des vêtements ?

— Non, pour chercher le testament de Richard.

OceanofPDF.com

11

L'après-midi était bien avancée lorsque Luke arriva avec Carol à l'hôtel particulier des Ashton. Il se gara à une centaine de mètres, en surveillant la foule des voitures de presse, massées autour de la propriété.

— Mon Dieu, murmura Carol, nous n'avons jamais eu autant de journalistes autour de la maison.

— Les meurtres font toujours vendre, rappela Luke en jetant un coup d'œil à sa montre. Nous avons cinq bonnes minutes d'avance. Vous êtes sûre que c'est bien ce que vous voulez ? Nous pourrions aller nous cacher dans n'importe quel hôtel discret.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. C'est le premier endroit où les paparazzi s'attendent à me trouver, ils doivent déjà avoir quadrillé toute la ville.

— Vous pourriez vous déguiser...

— Mmm... C'est une idée. Mais ce n'est pas le moment, de toute façon. Car la priorité, c'est de trouver le testament.

— Vous ne croyez pas, justement, qu'il serait temps de m'expliquer pourquoi vous paraissez si sûre qu'il existe bien un deuxième testament ?

— Parce que c'est logique. Plus j'y réfléchis et plus je suis certaine que Richard ne m'aurait pas laissé toute sa fortune. Je n'étais pas... Je ne comptais pas pour lui. J'étais un objet, sa chose, sa propriété, sous son contrôle. On ne lègue rien à une chose. Jamais il ne m'aurait estimée suffisamment intelligente pour m'occuper de ses affaires, il aurait mille fois préféré coucher ses frères sur son testament. Donc, il doit y avoir un autre document notarié, caché quelque part dans la maison, dans ses papiers peut-être.

— C'est possible, mais Leslie était son avocate et son exécutrice testamentaire. Ne serait-il pas plus logique encore qu'il le lui ait adressé ?

— Peut-être, en effet.

— Je ne suis pas bien sûr de comprendre pour quelles raisons vous voulez retrouver ce testament, à supposer qu'il existe...

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez hérité. Si vous dénicher un autre testament, vous perdrez peut-être tout. Pourquoi risquer cela ?

— Parce que ce n'est pas juste. Si cet argent appartient à quelqu'un d'autre, il faut qu'il puisse en disposer.

— Ce « quelqu'un d'autre », c'est Grant ou Daniel. Et Grant a essayé de vous tuer.

— *Peut-être* essayé. C'est loin d'être prouvé.

— Il a tout de même posé une lame sur votre cou. Deux fois. Et il vous a balancée du premier étage.

— Vous marquez un point, soupira-t-elle.

— Quant à Daniel, il ne s'est pas présenté pour vous soutenir, alors même que la presse avait révélé que Richard vous battait... Aucun des deux, à mon avis, ne mérite vraiment un tel cadeau. Vous, par contre, vous avez traversé l'enfer, il n'y aurait rien d'injuste à ce que vous soyez définitivement à l'abri du besoin.

— Je comprends ce que vous voulez dire, répondit Carol, le regard perdu très loin, à travers le pare-brise. Mais je ne pourrais pas en profiter dans ces conditions. Et puis, vous ne comprenez pas ? Tout cela, tout cet argent me rappelle Richard et ses exigences.

Elle leva une main aux ongles manucurés.

— Il m'imposait la longueur de mes ongles et la couleur de leur vernis.

Elle attrapa une mèche de ses cheveux.

— Je suis naturellement brune, mais cela ne plaisait pas à Richard qui voulait que je sois blonde. Les vêtements que je porte...

Elle les désigna d'un geste fatigué.

— ... sont ceux qu'il a choisis. Tout ce que je veux, c'est résoudre cette affaire afin d'être une fois pour toutes libre. Alors, je partirai, n'importe où, dans un endroit où rien ne me rappellera le passé. Mais si je dois m'acheter une nouvelle maison, de nouveaux vêtements, comment pourrais-je le faire si c'est avec son argent ? Comment pourrais-je alors lui échapper un jour ?

Avec douceur, Luke repoussa une mèche de cheveux du front de Carol.

— Je crois que je ferai ou dirai toujours quelque chose de travers, avec vous. Cela ne me regarde pas, vous savez, ce que vous ferez de votre argent ou de votre vie. Vous ne me devez aucune explication.

Elle prit sa main dans la sienne.

— Vous avez vraiment été très gentil avec moi, Luke. Vous ne méritez pas de vous faire rabrouer pour une simple question, d'autant qu'elle était tout à fait pertinente. Je veux seulement que celui à qui est destiné cet argent l'obtienne. Je veux en avoir fini de tout ce qui vient de mon mari, pour ne pas le laisser me hanter plus tard. Je veux être libre.

— Vous le serez bientôt.

— Je l'espère. Tout cela est arrivé bien trop vite. Pour le moment, je veux juste fouiller quelques recoins de la maison pour savoir si le vrai testament pourrait y être. Puis, nous partirons d'ici très vite. Nous irons là où vous pensez que je serai en sécurité et que la presse ne m'embêtera pas.

— D'accord, je m'en charge. Ce ne sera pas la première fois que je devrai escamoter une cliente au nez et à la barbe des journalistes et la mettre en sécurité.

Il jeta un coup d'œil dans son rétroviseur.

— Les voilà. Préparez-vous. Dès qu'ils vous reconnaîtront, ils vont se précipiter.

Carol crispa les doigts sur son sac à main et appuya sur le montant de la portière.

— Je suis prête.

La voiture de la Stellar-Security qui les suivait s'immobilisa à leur hauteur et une autre vint se garer derrière eux. Simultanément, leurs portières s'ouvrirent et une douzaine d'agents vinrent se placer en protection autour d'eux.

Aussitôt, les journalistes remarquèrent leur présence et se mirent à courir, appareils photo et caméras braqués vers eux.

Carol bondit dans le véhicule de la Stellar, qui démarra immédiatement en direction du portail. Luke jura sourdement entre ses dents et jeta leurs bagages dans la deuxième voiture, puis y sauta à son tour.

— Dépêchons, grogna-t-il au chauffeur alors que s'éloignait la femme qu'il était supposé protéger.

Carol sortit le dernier tiroir du bureau de Richard et en vida le contenu sur son fauteuil. Elle avait fouillé à peu près tous les endroits susceptibles d'abriter le vrai testament, en vain. Luke devait avoir raison. Dans son

besoin désespéré de trouver de l'argent, Grant avait pris ses désirs pour la réalité.

Luke entra et s'assit sur le rebord du bureau.

— J'ai fouillé toute la chambre des maîtres, comme vous me l'avez demandé, mais je n'ai rien trouvé. Même le coffre encastré dans le mur est vide.

— Vide ? répéta Carol. Il n'était pas fermé ?

— Non, il m'a suffi de tourner la poignée et il s'est ouvert. J'ai supposé que vous aviez donné la combinaison aux policiers lors de la perquisition, l'autre jour, et qu'ils ne l'avaient pas refermé. Ce n'est pas le cas ?

Elle secoua la tête.

— Non. Je ne connais même pas la combinaison, mais Richard y rangeait tout le temps des papiers. J'ai du mal à croire qu'il ne l'ait pas refermé et plus encore, que ce coffre puisse être vide.

Luke tira son téléphone de sa poche.

— Je vais prévenir Cornell, voir s'il y a pris des empreintes. Si ce n'est pas le cas, je lui dirai d'envoyer une équipe et d'en rechercher plus précisément. Pour le moment, je pense que nous n'avons plus rien à faire ici. Y a-t-il quelque chose d'autre qu'il vous faudrait avant de partir ?

— Non, le sac que j'ai emporté avec moi contient tout ce qu'il me faut.

— Très bien. Je reviens dans quelques minutes alors.

Dès qu'il fut sorti du bureau, Luke fit signe à l'une des femmes de chambre et quelques minutes plus tard, elle revint avec l'enveloppe et la feuille de papier qu'il lui avait demandées. Il la remercia, lui expliquant comment elle devait l'aider à faire sortir discrètement Carol de la maison et elle partit immédiatement, pour faire ce qu'il attendait d'elle.

Il allait bel et bien appeler Cornell, mais d'abord, il avait deux autres communications à passer. Comme il ne souhaitait pas qu'on l'entende, il se dirigea rapidement vers le jardin d'hiver, à l'arrière de la maison. Il y avait là une petite fontaine qui faisait suffisamment de bruit pour qu'aucun micro ne puisse facilement capter sa conversation.

D'abord, il appela Trudy au bureau. Tout de suite, elle lui parla avec émotion de la mort de Mitch, ce qui le fit culpabiliser de n'avoir pu penser à son ami au milieu de tout ce qui venait de se dérouler. Il se força à refouler ses émotions et à ramener gentiment Trudy à ce qu'il lui demandait. Il le lui expliqua, lui fit répéter ses instructions. Satisfait, il raccrocha et appela son deuxième numéro.

Celui d'Alex.

La culpabilité le rongait encore, tandis qu'il attendait que son ami décroche. Ce qu'il s'apprêtait à faire horrifierait Carol si jamais elle l'apprenait. Il lui avait fait une promesse et avait même spécifié qu'il les tenait toujours. Jusque-là, cela avait été vrai. Mais les choses avaient changé...

L'assassin de Richard avait visiblement vidé le coffre-fort de sa victime en toute discrétion. C'était donc un habitué de la maison, quelqu'un que Carol connaissait et en qui, peut-être, elle avait toute confiance. Dans le but même d'assurer sa sécurité, ce qui était son premier devoir, il allait devoir trahir sa promesse et du même coup, probablement, découvrir l'identité de l'assassin.

— Alex Buchanan.

— C'est Luke. Je dois faire vite. D'abord, il faut que tu demandes à ton enquêteur privé de s'intéresser à la Stellar-Security.

— D'accord, qu'est-ce qu'il est supposé y trouver ?

— Je ne sais pas encore mais il doit rechercher tout ce qui peut être suspect et en relation avec les Ashton. J'ai de grands doutes sur la Stellar. Il y a un peu trop de brèches dans leur travail de sécurité.

— D'accord. Tu disais *premièrement*. Que te faut-il ensuite ?

— Une grande faveur. Tout à l'heure, je te laisserai quelque chose dans une camionnette. Tu trouveras la clé cachée dans une boîte, juste sous le pare-chocs avant gauche. Il y aura une enveloppe sous le siège du chauffeur...

Il donna à Alex l'adresse de l'endroit où la camionnette était garée.

— Bon. Et qu'est-ce que je suis supposé faire avec cette enveloppe ?

— J'ai dans l'espoir que tu pourras examiner son contenu et en déduire qui a pu forcer le coffre-fort de la chambre des Ashton. Car il a été forcé, j'en ai la conviction.

— Et c'est quoi, ce contenu, que tu veux me montrer, plutôt qu'à la police ?

Luke se retourna pour s'assurer que personne n'était en train de l'observer puis il mit la main à sa poche et en tira la carte vidéo que lui avait confiée Carol.

12

Ainsi que Luke l'avait demandé à Cornell, les techniciens en identification criminelle arrivèrent peu de temps après. Luke les laissa œuvrer dans la chambre des maîtres et chercher des empreintes sur le coffre ou le mur. Il se posta discrètement à l'une des fenêtres qui donnaient sur la rue. Le plan qu'il avait mis au point se déroulait parfaitement : une femme de chambre et un agent de la Stellar-Security, habillés avec ses vêtements à lui et ceux de Carol, sautaient à bord de la Rolls-Royce garée entre deux *suburbans* noirs. Instantanément, une caravane de voitures se forma à la suite de la Rolls. Luke poussa un soupir de soulagement : la presse mordait à l'hameçon.

Certains restaient, pourtant, peut-être pour s'assurer que leurs collègues n'avaient pas été joués. Mais Luke se rassura : les paparazzi s'attendaient à ce que la riche veuve quitte la propriété dans une voiture de luxe, conduite par un chauffeur.

Or, un quart d'heure plus tard, Luke sortit de la maison avec Carole, par la porte de service, déguisés en femme de chambre et en jardinier. Ils se tenaient main dans la main et marchèrent l'air de rien jusqu'à un véhicule de la Stellar qui les attendait au coin de la rue.

Ils y montèrent en hâte, roulèrent environ cinq kilomètres et s'arrêtèrent à la hauteur d'une camionnette Dodge bleu sombre.

— Vous êtes sûre que c'est bien ce que vous voulez, madame ? demanda alors le chauffeur d'un air dédaigneux qui n'échappa pas à Luke. Vous savez, notre société est tout à fait capable d'assurer votre sécurité...

Luke esquissa un sourire.

— Le choix vous appartient, Carol, dit-il. On ne peut pas nier qu'ils ont fait un remarquable travail...

Il n'en pensait pas un mot.

Carol secoua la tête.

— Non, merci. Nous continuons comme c'était prévu.

Elle quitta la voiture et Luke la suivit avec leurs bagages. Un autre agent de sécurité sortit de la camionnette et lança les clés à Luke. Les deux fugitifs montèrent à bord du véhicule, mais dès que celui de la Stellar se fut éloigné, ils rouvrirent les portières et bondirent dehors. Puis ils traversèrent la rue et s'engouffrèrent dans un parking souterrain.

— Où est-elle ? demanda Carol.

Deux rangées plus loin, une camionnette blanche était garée au fond, contre le mur.

Ils s'y précipitèrent et Luke prit la clé dans la cachette sous le pare-chocs avant. Il ouvrit la porte à glissière derrière le siège du chauffeur et déposa leurs bagages, puis il aida Carol à monter. Les vitres étaient teintées, comme il l'avait exigé quand il avait appelé deux de ses agents pour mettre au point un deuxième plan d'évasion, qui devait rester ignoré de la Stellar-Security. Il changea de vêtements et Carol fit de même, utilisant ce qui avait été laissé à cet effet dans la camionnette : des jeans et des T-shirts.

Carol noua rapidement ses cheveux en queue-de-cheval, puis sourit en passant sa main sur l'étoffe de son jean.

— Richard aurait été horrifié de me voir porter quelque chose d'aussi... commun, pour reprendre un de ses mots favoris.

Luke sourit à son tour, tant la bonne humeur de Carol était contagieuse.

— Ça n'a pas l'air de vous troubler plus que ça.

— Non, en effet. Pas le moins du monde.

Quelques kilomètres plus loin, une fois sortis du district historique de Savannah, ils changèrent de nouveau de véhicule, cette fois pour une Camarro noire.

Dix minutes plus tard, ils s'inscrivirent sur le registre du Hyatt Regency Hotel, sous le nom de M. et Mme Carl Johnson.

Dès qu'ils pénétrèrent dans leur suite, Carol éclata de rire.

— C'est tellement amusant ! Personne ne me reconnaît. Vous avez vu, il y avait dans le hall un journaliste célèbre et son regard ne s'est pas arrêté sur moi un seul instant.

Luke déposa leurs bagages, en souriant lui aussi.

— J'aime bien quand vous riez, vous devriez rire plus souvent.

— C'est vrai, j'aime bien aussi, confia Carol.

Mais dès qu'il coinça une chaise sous la poignée de la porte, elle redevint sérieuse.

Et il ne s'arrêta pas là.

Il se saisit de deux verres dans le petit bar de la suite, les enveloppa dans une serviette de toilette, puis les posa sur le sol. Sans crier gare, il les écrasa méthodiquement sous ses talons. Carol sursauta.

— Je suis désolé, s'excusa-t-il, j'aurais dû vous prévenir.

— Non, ce n'est pas grave, murmura-t-elle, l'air médusé tandis qu'il ramassait la serviette pleine de verre cassé.

Il marcha jusqu'à la porte, répandit les morceaux sur le sol et les dispersa du bout de ses chaussures. Puis il vérifia soigneusement les verrous dont était équipée la chambre. Enfin, il fit une inspection complète de la suite, y compris les toilettes et la kitchenette.

Il monta même sur une chaise pour examiner une bouche d'air conditionné. Carol écarquilla les yeux.

— Vous ne pensez tout de même pas que quelqu'un puisse s'introduire dans la suite par là ?

— Non, mais on a pu y placer un appareil photo ou une caméra.

Il passa devant elle et entra dans la chambre à coucher.

Carol suivit Luke, curieuse : qu'allait-il faire de plus pour assurer sa sécurité ? Une chose était sûre : aucun agent de la Stellar n'avait jamais pris autant de peine pour elle. Les précautions, le souci constant qu'il manifestait, de ne jamais se laisser prendre au dépourvu, rendait certes le danger qu'elle courait plus palpable et plus réel, mais il lui donnait aussi une impression extraordinaire d'être protégée et en sécurité. Aucun journaliste ne l'approcherait et le tueur encore moins, tant que Luke serait auprès d'elle.

Après avoir regardé sous le lit, dans les penderies, visité comme ailleurs les bouches d'aération, Luke passa dans la salle de bains. Carol l'observa depuis le seuil. Il tapa quelques petits coups sur le miroir au-dessus du lavabo, puis mit ses mains autour de ses yeux et les plaqua sur la surface.

— Pourquoi faites-vous ça ? demanda-t-elle.

Il se redressa.

— Le miroir est posé sur le mur mitoyen de la chambre voisine. Je m'assure simplement que ce n'est pas une glace sans tain.

— Vous plaisantez ? Personne ne sait que je suis là. Je vois mal des paparazzi installés dans la chambre voisine et essayant de prendre une

photo de moi sous la douche...

— Vous seriez surprise des efforts qu'ils déploient quand il s'agit de gagner quelques milliers de dollars. Si un paparazzo, comme vous dites, a payé le concierge pour que vous ayez cette chambre si jamais vous venez dans cet hôtel et qu'il soit prévenu de votre présence, vous pourriez bien vous retrouver en première page des magazines.

Elle frissonna.

— Mais ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, pas très rassurée.

Il secoua la tête.

— Non, ce n'est pas le cas. Cette suite est aussi sécurisée que possible.

Il tapota son arme dans l'étui de cuir passé à sa ceinture.

— Et si le pire survenait, je serais toujours là pour vous protéger. Ne vous inquiétez pas.

— Je ne suis pas inquiète et je pense même que je vais pouvoir dormir sans faire de cauchemar, je suis épuisée.

Elle se retourna vers la chambre. Il n'y avait qu'un lit.

Luke esquissa un sourire.

— Je n'ai pas voulu mettre en danger notre couverture de couple marié, expliqua-t-il, alors je n'ai pas demandé de lits jumeaux. Mais je dormirai sur le canapé, bien entendu.

— Ne soyez pas bête. Vous êtes si grand que vous dépasserez en longueur et franchement, je suis trop fatiguée pour y dormir moi-même. Mais ce lit est bien assez large pour nous deux.

Il leva un sourcil surpris.

— Vous êtes sûre ?

— Evidemment. Nous sommes adultes, non ? Nous savons nous tenir. Et maintenant si vous voulez bien m'excuser, je vais prendre une douche.

* * *

Dormir ensemble n'était pas du tout une bonne idée...

Luke resta éveillé longtemps après que le souffle de Carol fut devenu égal et régulier. Il était pourtant fatigué et aurait eu bien besoin d'un peu de sommeil. Ou plutôt, il avait été fatigué, jusqu'au moment où il s'était tourné sur le flanc : le clair de lune avait alors éclairé délicatement le visage de

Carol. Elle poussait dans son sommeil de charmants soupirs, et sa longue chemise de nuit blanche se retroussait sur ses cuisses soyeuses et lisses.

Excepté les hématomes...

Même dans l'obscurité, les marques bleuâtres que son mari avait laissées sur ses bras et ses cuisses se voyaient. Luke serra les poings et roula sur le dos pour être face au plafond. De longues minutes passèrent ainsi.

— Luke ?

Il tourna sa tête sur l'oreiller. Elle le regardait. Il dut se forcer à ne pas détailler sa jolie poitrine, que le drap dissimulait assez mal. Elle ne s'en rendait sans doute pas bien compte.

— Désolé, murmura-t-il.

Mais sa voix s'étrangla. Il s'éclaircit la gorge.

— Je n'ai pas voulu vous réveiller...

— Pas grave.

Elle battit des paupières.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, rien. Rien du tout. Endormez-vous, je vais essayer de ne pas bouger autant.

Luke ferma les yeux et essaya de penser à n'importe quoi sauf à cette belle jeune femme étendue à côté, et dont le corps exhalait un délicat parfum de fleurs, tandis que ses cheveux se répandaient sur son épaule droite. Les paumes de ses mains lui faisaient mal, tant il brûlait de toucher ses courbes voluptueuses.

Le matelas grinça un peu, comme si Carol venait de se rapprocher de quelques centimètres.

— Luke ?

Il rouvrit les yeux, tourna la tête et faillit pousser un grognement de désir. Elle s'était bel et bien rapprochée, presque à le toucher. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres. Il n'aurait eu qu'à rouler un peu sur le côté pour que leurs lèvres se touchent.

Au supplice, il se remit à observer le plafond.

— Oui ? articula-t-il péniblement.

Avec une petite hésitation, la main de Carol vint se poser sur son torse.

Il inspira avec précipitation une goulée d'air, puis la contempla.

— Carol, mais... Qu'est-ce que vous faites ?

— J... je... je pensais... que... pardon, je n'aurais pas dû.

Il rattrapa sa main au vol, mais adoucit instantanément son geste, quand Carol ouvrit de grands yeux effrayés. Avec beaucoup de douceur et de délicatesse, il attira de nouveau sa main vers lui et la reposa sur son torse. S'il s'était agi d'une autre femme, il aurait su exactement ce qu'il fallait faire. Cette main voulait dire qu'elle le désirait. Normalement, il savait comment y répondre. Seulement, elle n'était pas n'importe quelle femme, elle était Carol, c'est-à-dire quelqu'un de trop bien, de trop pur pour lui.

Son mari lui avait fait beaucoup de mal. Vraisemblablement, elle ne se rendait pas compte à quel point son geste pouvait être frustrant pour celui qui la désirait, et il n'y avait pas que cela. Il était son garde du corps. Coucher avec une cliente était l'un des principaux interdits de la profession, pour tout un tas d'excellentes raisons.

Aussi, au lieu de l'attirer contre lui et de prendre ses lèvres, de glisser ses mains le long de son dos jusqu'à ses hanches et jusqu'à agripper ses fesses pour la plaquer contre son érection, il conserva un contrôle de lui-même quasiment héroïque.

— Vous disiez que vous pensiez, Carol... Que pensiez-vous, exactement ?

Malgré ses bonnes intentions, sa voix sonnait de plus en plus rauque.

La main de Carol frémit sous la sienne. A regret, il la lâcha et la retira.

Elle leva les yeux vers lui, mais son regard demeura à la hauteur de ses lèvres.

— J'étais... complètement innocente, quand je l'ai rencontré, murmura-t-elle. Et je n'ai jamais connu... un autre homme. Mais avec lui, ce n'était pas... je veux dire, au début, c'était très bon... mais ensuite...

Elle ferma les yeux et sa voix tremblait quand elle les rouvrit.

— Je ne veux plus jamais qu'on me fasse du mal, vous comprenez ?

Il attendit un peu. Peut-être allait-elle en dire davantage. Mais elle semblait incapable de s'exprimer plus avant et son visage était si rouge qu'il paraissait en feu.

Luke roula sur le côté, lui faisant face, dans la même position qu'elle. Sa main était entre eux, paume en l'air. Elle glissa la sienne par-dessus le drap et vint entrelacer ses doigts aux siens.

— Carol ?

— Oui ?

— Jamais je ne vous ferai de mal.

Une larme, une seule, coula sur sa joue.

— Je sais.

— Si je devais vous faire l'amour, dit-il tout bas, je serais doux et... très très patient. Je m'assurerais que vous preniez plaisir à chaque effleurement, chaque caresse, chaque baiser. Oui, c'est comme ça que je m'y prendrais... Mais je ne vais pas le faire.

Elle avait davantage ouvert ses grands yeux, en écoutant, et elle passait inconsciemment sa langue sur ses lèvres.

Le sexe de Luke se tendait à lui faire mal.

— P... pourquoi ? susurra-t-elle.

Il y avait tant de déception, dans sa voix, qu'il faillit lui tendre les bras. Il se refréna juste à temps.

— Parce que c'est mal. Je veux dire : ce n'est pas professionnel. Vous êtes ma cliente et moi, votre garde du corps. Il n'y a pas de relation possible entre nous, tant que je veillerai sur votre sécurité.

Carol eut un adorable sourire coquin.

— D'accord, fit-elle, considérez-vous comme viré. Je vous réengagerai demain matin.

Il ne put s'empêcher de rire, ravi et admiratif qu'elle ait pu garder son humour après tout ce qu'elle avait dû affronter. Mais il se reprit vite.

— Je suis sérieux. Ce serait mal, je profiterais de la situation. Vous savez, courir des dangers ensemble crée une sorte de fausse intimité. Cela peut être un puissant aphrodisiaque, mais ce n'est pas la réalité.

Elle esquissa un sourire amer.

— Moi, j'ai été en danger durant tout le temps où j'étais mariée. Je peux vous dire que cela n'avait rien d'aphrodisiaque.

Elle chercha sa main.

— J'ai envie de vous, Luke, chose qui ne m'était plus arrivée depuis très longtemps. Si vous ne voulez pas de moi, dites-le-moi. Mais si jamais je vous plaisais, alors il ne faudrait pas laisser la logique ou la raison se mettre en travers de nous.

Il retira sa main de la sienne et souligna doucement, du bout du doigt, la courbe de sa joue.

— Oui, j'ai envie de vous, Carol. Terriblement, même. Mais je ne veux pas que vous me haïssiez plus tard.

Elle secoua la tête.

— Cela n'arrivera pas.

Elle baissa les yeux et se mordit la lèvre.

— J'ai envie de vous mais cela ne m'empêche pas d'avoir très peur.

Dans le cerveau surchauffé de Luke, une bataille sans merci se déroula entre sa conscience et son désir, mais elle ne dura pas longtemps. Il ne pouvait nier la force qui les attirait l'un vers l'autre. Mais il ne voulait pas lui faire peur. Cela, il ne le supporterait pas.

— Il n'y a pas de raison d'être effrayée, lui dit-il très doucement. C'est vous qui contrôlez la situation.

— Moi ?

— Oui, vous.

Il retira sa main.

— A moins que vous me le demandiez, je ne vous toucherais pas. Vous, vous pouvez me toucher, m'embrasser, à votre guise. C'est votre décision.

Il se retourna sur le dos et mit ses mains derrière sa tête, feignant une décontraction qu'il était bien loin d'éprouver. Il n'aurait pas demandé mieux que de couvrir son corps du sien et d'en explorer chacun de ses fascinants recoins, et chaque courbe. Mais ce n'était pas ce dont elle avait besoin et elle ne pourrait y répondre, pas alors que son désir était encore fragile et luttait contre la peur instinctive, venue du passé.

Carol crispait légèrement les doigts sur le drap, comme si elle hésitait encore à le toucher.

— Vous n'allez pas retirer votre chemise ? demanda-t-elle.

Il le fit et la laissa tomber sur le plancher, puis remit les mains derrière sa tête. Elle le regarda d'un air hésitant, puis tout doucement, elle effleura son flanc du bout des doigts, y laissant comme une trace brûlante. S'enhardissant, elle flatta ses côtes, ses pectoraux, comme pour en éprouver les muscles, explorant son corps en toute innocence, comme une prisonnière que l'on viendrait de libérer sur parole.

Peut-être bien ne lui avait-on jamais permis, en effet, ces gestes tout simples. Une fois de plus, Luke regretta de ne pas avoir rencontré Richard Ashton durant un autre siècle. Il l'aurait traîné sur le pré, pour lui faire payer, par un duel à mort, toutes ses infamies envers cette femme, si belle, si tendre et si douce.

Elle immobilisa sa main sur son abdomen et le regarda d'un air hésitant. Ses idées de vengeance avaient dû lui donner un air tendu et agressif, comprit-il. Il se força à se détendre et à lui sourire.

Elle le lui rendit aussitôt et le soumit de nouveau au délicieux supplice de sa main sur sa peau. Elle paraissait particulièrement fascinée par les

muscles durs de son abdomen et par la fine toison qui disparaissait sous le drap.

Il avait gardé son jean, pour préserver la pudeur de sa compagne de lit, et s'il ne l'avait pas eu sur lui, elle n'aurait pu avoir le moindre doute sur la façon dont il la désirait.

Elle se glissa vers lui, jusqu'au point où leurs bouches se trouvèrent de nouveau à quelques centimètres l'une de l'autre.

— Luke... Je peux vous embrasser ?

— Carol, vous faites ce que vous voulez.

Elle pouffa de rire.

— Eh bien, dit-elle, ce que je voudrais bien, c'est que vous retiriez votre jean et peut-être que vous preniez un tout petit peu le contrôle des opérations, parce que je me sens très bête et que je ne sais pas quoi faire, à présent.

Luke retira ses mains de dessous sa tête. Il prit entre ses mains le visage qui se tendait vers lui, puis, doucement, avec précaution, il l'attira vers lui et pressa ses lèvres sur les siennes.

Il voulut que ce baiser reste léger, délicat, ou au moins il essaya. Mais qu'elle soit ainsi abandonnée contre son corps lui fouettait les sens. Très vite, il approfondit passionnément leur étreinte. Elle poussa, du fond de la gorge, un gémissement de plaisir. Elle le recouvrait à demi de son corps, ses seins pressés contre son torse, qui le brûlaient comme un fer rouge à travers la fine chemise de nuit qu'elle portait. Dans la demi-obscurité, ses yeux bleus semblaient noirs, mais ils étaient largement ouverts, comme sous l'effet d'une vive surprise.

Il se redressa un peu et lui passa son pouce sur la lèvre supérieure.

— Vous êtes bien ? Ou voulez-vous que j'arrête ?

Elle secoua la tête, ses cheveux cascadant sur ses épaules.

— Non, je ne veux pas que vous arrêtiez...

Elle posa ses mains sur la ceinture de son jean.

— Mais je ne crois pas que nous ferons grand-chose, si vous gardez ceci sur vous indéfiniment...

Il eut un sourire moqueur.

— Je l'enlèverai si vous enlevez cette chemise de nuit.

— Je vous prends au mot, monsieur...

Elle se redressa à demi, roula sur le côté et se redressa encore. Soudain, il reçut le fin vêtement sur son visage. Le temps qu'il s'en dépêtre, elle se

glissa toute nue, sous le drap, qu'elle tira jusqu'à son cou. Une telle timidité appelait de la lenteur, comprit Luke.

La nuit allait être incroyablement longue et il escomptait bien en goûter chaque minute. Mieux, il allait s'assurer qu'elle en goûte elle aussi chaque instant. Il rejeta le drap et la couverture et il allait sauter hors de son jean et de son slip, lorsqu'il se souvint brusquement d'un léger problème : il n'avait pas de préservatifs. Il resta un moment indécis et désorienté.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle d'un ton inquiet.

Il ferma brièvement les yeux, littéralement à l'agonie, à l'idée qu'ils allaient devoir refréner leur désir mutuel.

— Nous ne pouvons pas, Carol...

— Je... je comprends. N'allez pas vous imaginer que... enfin, n'en parlons plus...

Elle poussa un lourd soupir et se tourna contre le mur.

Luke se maudit de s'être montré aussi stupide. Il fit le tour du lit, s'accroupit, la força à le regarder.

— Non, n'allez pas vous imaginer que je ne vous désire pas. Ne pensez pas une chose pareille, jamais !

Pour appuyer ses paroles, il l'embrassa et sans retenue, cette fois. Il y mit tout le désir brûlant qu'il éprouvait pour elle. Leurs langues se mêlèrent passionnément et de nouveau, elle poussa un profond gémissement du fond de la gorge, enfouit ses doigts dans les cheveux de Luke et l'attira plus encore contre elle. Leurs cœurs battaient l'un contre l'autre. Quand ils se séparèrent, ce fut pour reprendre in extremis une goulée d'air.

— Je... je ne comprends pas, dit-elle entre deux halètements. Pourquoi est-ce que nous ne pouvons pas... ?

— Parce que je n'ai pas de protection, répondit-il en enfouissant son visage contre son cou.

— Mais, je ne comprends pas, répéta-t-elle en se redressant à demi sur ses coudes. C'est vous qui assurez ma protection.

Il rit dans son cou.

— Ce n'est pas de cette protection-là qu'il s'agit, mon cœur. Je n'ai pas de préservatifs.

Les yeux de Carol s'agrandirent de surprise, puis elle se mit à rire. C'était la plus belle des musiques au monde, songea Luke.

Elle l'attira à elle et cette fois, elle l'embrassa. Et ce fut plus excitant, plus passionné encore que le baiser précédent. Le jean de Luke le serrait

jusqu'à entrer dans sa chair.

— Ce n'est pas gentil de me titiller alors que nous ne pouvons pas aller plus loin, lui dit-il, dépit.

— Oh ! Mais nous allons aller plus loin... Vous allez trouver des préservatifs.

Il secoua la tête.

— Non, je ne peux pas prendre le risque de quitter la suite. Et puis, il est tard. Le danger est plus grand que quelqu'un nous remarque et vous reconnaisse. Tout à l'heure, il y avait davantage de monde à la réception, on pouvait se faufiler sans trop attirer l'attention.

— Oui, mais vous pouvez descendre seul et aller chercher ce qu'il nous faut. Je suppose qu'il y en a dans les toilettes des hommes. Faites vite, je vous attends.

— Pas question que je vous laisse seule. C'est hors de question.

Elle leva un sourcil d'un air dubitatif, puis lentement, délibérément, elle tira le drap pour dévoiler ses seins, ses adorables seins, dressés et faits à la perfection, avec leurs pointes roses qui n'attendaient que ses baisers.

— Alors là, c'est déloyal, soupira-t-il.

Pour détacher son regard de sa poitrine, Carol lui souleva le menton et le força à la regarder dans les yeux.

— Préservatifs, intima-t-elle. Trouve un moyen.

Il se précipita sur le téléphone à côté du lit, pressa tous les boutons avant que quelqu'un ne réponde enfin :

— Room service. Que puis-je faire pour vous, monsieur Johnson ?

A ce nom ridiculement banal, Luke fit la grimace.

— Des préservatifs, ordonna-t-il. Tout de suite. Une boîte.

Seul le silence lui répondit. Carol se mit à rire. Il lui lança un regard de reproche.

— ... Il y a cent dollars de prime pour vous si vous me les montez dans les deux minutes, reprit-il au téléphone.

— Oui monsieur, dit l'employé, paraissant soudain tout à fait réveillé. Tout de suite.

Carol rit de plus belle en retombant sur les oreillers. Luke l'y suivit en lui chatouillant les côtes pour la punir de se moquer ainsi. Puis sa bouche suivit le chemin de ses mains, embrassant, léchant et suçotant jusqu'à ce qu'elle se trouve exactement où il voulait qu'elle soit. Carol se tendit et se cambra sous sa caresse.

— Oh ! Luke, qu'est-ce que tu...

Il la bâillonna de sa bouche, puis releva la tête.

— Pourquoi ? Tu veux que j'arrête ?

— Ne t'avise pas de faire ça, répondit-elle, la voix rauque.

Il rit à son tour et se concentra sur sa délicieuse tâche, appréciant la façon dont elle gémissait et se cambrait sous ses attentions. Il fut forcé de s'arrêter lorsque l'employé du room service frappa à la porte. Il poussa un juron, empoigna son arme et ses chaussures, pour se protéger du verre cassé répandu au sol.

— Fais vite ! murmura-t-elle.

Ce fut une torture que de la quitter, les quelques secondes nécessaires à prendre la boîte et à donner l'argent à l'employé médusé. Puis il referma la porte, la verrouilla et replaça la chaise sous le bouton. Enfin il se rua vers le lit en lançant ses chaussures, son slip et son jean à travers la pièce.

Il plongea sur le matelas, ce qui fit rire Carol, de nouveau. Mais bientôt, son rire se transforma en un tendre gémissement de plaisir, tant Luke utilisa toutes ses ressources pour qu'elle se sente belle, désirable et désirée. Il ne pouvait effacer ses cinq années d'enfer, mais il pouvait au moins lui offrir une nuit au paradis.

Quand ils furent tous deux apaisés, rassasiés et dans les bras l'un de l'autre, Carol l'embrassa délicatement dans le cou et se blottit contre lui.

— Tu es un homme incroyable, Luke, chuchota-t-elle, déjà à demi plongée dans le sommeil. Et pas seulement parce que tu es un amant merveilleux... Tu es incroyable parce que je peux te faire absolument confiance. Tu es honnête, tu tiens tes promesses et je sais que tu feras toujours tout pour ne pas me blesser.

Elle l'embrassa de nouveau et une demi-seconde plus tard, sa respiration se faisait régulière, elle dormait...

Le grand, l'immense bonheur dans lequel baignait Luke, depuis qu'ils avaient fait si magnifiquement l'amour, commençait à s'estomper au fur et à mesure que les mots prenaient sens. Auparavant, il s'imaginait avec elle lorsque cette histoire serait terminée ; allant au cinéma ensemble ou partant en randonnée en montagne. Enfin, faisant comme tous les couples heureux. Seulement un avenir souriant était-il encore possible entre eux ?

Pour assurer la sécurité de Carol, il avait dû prendre une décision, une décision grave mais incontournable, si on voulait trouver l'identité de celui

qui lui voulait du mal. La protéger était son premier devoir, alors il avait donné la carte vidéo à Alex, parce qu'il le fallait.

Désormais, en tant qu'amant, il ne pouvait plus faire semblant d'ignorer qu'il n'avait pas fait que son devoir. Il lui avait menti, l'avait trahie. Elle venait de lui dire qu'il tenait toujours ses promesses et il avait toujours mis un point d'honneur à agir ainsi. Mais ce n'était plus vrai. Avait-il commis une terrible erreur ? Et si oui, pourrait-elle la lui pardonner ?

OceanofPDF.com

13

Luke déposa leurs sacs de voyage près de la porte et s'assura qu'il avait bien retiré autant de bouts de verre que possible de la moquette. La nettoyer complètement aurait exigé l'usage d'un aspirateur, mais il avait fait de son mieux.

— Je crois que tout est prêt, dit-il. On y va ?

Carol était devant la fenêtre du salon, l'air sidéré.

— Il y a en bas, sur le parking, une foule de journalistes. Comment font-ils pour toujours me retrouver ?

— Le secret est une chose vivante, répondit Luke. Il finit toujours par mourir, surtout lorsque de l'argent est en jeu...

Carol laissa retomber le rideau et attrapa la casquette de base-ball que Luke avait achetée à un adolescent qui passait dans le couloir. Elle ramassa son épaisse queue-de-cheval blonde au-dessus de sa tête et posa la casquette par-dessus.

— Ça me va bien, non ? demanda-t-elle en faisant un tour sur elle-même, pour se faire admirer.

Dans ce jean serré et ce T-shirt qui mettait ses formes en valeur, elle était belle à couper le souffle, en effet. D'autant qu'elle souriait, resplendissante, heureuse, mais Luke le savait : ce bonheur volerait en éclats dès qu'elle apprendrait ce qu'il avait fait.

Peut-être aurait-il dû appeler Alex et lui dire d'oublier sa demande. Mais connaissant son ami, il avait probablement déjà visionné la vidéo. Alex n'était pas du genre à remettre à plus tard les choses importantes, surtout s'il s'agissait d'appréhender un assassin. Non, soupira Luke intérieurement, il aurait mieux fait d'attendre ou, tout simplement, de détruire la carte.

— Tu ne réponds pas ?

Le sourire de Carol s’effaçait déjà. Il s’approcha d’elle et, incapable de lui résister, l’embrassa fougueusement. Elle s’accrocha à lui et son sourire revint, plus large encore lorsque leurs lèvres se séparèrent.

— Je suppose que ça veut dire oui, dit-elle.

La tête de Luke lui tournait.

— Oui quoi ?

— Cela me va bien...

Il croisa les bras.

— Tout te va à merveille. Et bien que nous nous soyons faufiletés dans cet hôtel alors que tu étais en jean, quelqu’un t’a bel et bien reconnue et a prévenu la presse. Les journalistes s’attendent à te voir resurgir dans la même tenue, d’ailleurs...

Il alla ouvrir l’un de leurs deux sacs. Il en tira la veste légère qu’il avait emportée au cas où il pleuvrait.

— Cela pourra dissimuler un peu tes formes, expliqua-t-il. Avec cela et la casquette, on peut peut-être espérer sortir de l’hôtel sans se faire remarquer.

— On va sortir par l’entrée principale ?

— Non, par une porte de service ou par les cuisines, cela dépendra où il y aura le moins de monde.

— Et ensuite ? On fera des va-et-vient dans Savannah toute la journée ?

— Non, j’ai appelé Trudy pendant que tu te préparais. Elle nous attendra avec une autre voiture de location.

— Trudy ?

Luke s’éclaircit la gorge, pas trop à l’aise qu’une ancienne prostituée fasse tourner son bureau quand il n’était pas là.

— Elle est ma... directrice administrative, depuis que Mitch...

Le sourire de Carol s’évanouit.

— Oh ! Je suis désolée.

Il prit les sacs et en passa les bretelles sur ses épaules. Puis, il colla son œil au judas pour vérifier que la voie était libre.

Son téléphone portable se mit à vibrer dans sa poche.

— Juste une seconde.

Il consulta le petit écran, puis ajouta :

— ... Enfin... une minute.

Carol parut surprise, tandis qu'il passait dans la chambre, puis refermait la porte derrière lui.

— Luke, à l'appareil...

A l'autre bout du fil, Alex enchaîna quelques jurons bien sentis.

— Bien trouvé, répondit Luke, flegmatique. Je ne savais pas que tu avais autant de vocabulaire.

— Je voudrais bien me laver les yeux de toutes ces saloperies que tu m'as fait visionner. Il y a des mois de surveillance, dans cette carte, parce que visiblement, la caméra ne se mettait en marche que lorsque quelqu'un entrait dans la chambre. Tu sais ce qu'il y a dessus, bien sûr ?

— Oui, malheureusement. J'en ai vu un petit bout.

— Et moi, je l'ai visionnée entièrement. C'était horrible. Je voudrais pouvoir tuer Richard Ashton de mes mains.

— Tu prêches un converti. Mais dis-moi seulement si tu as trouvé quelque chose qui puisse aider à faire avancer les recherches.

— Oui, tu ne te trompais pas, j'ai bel et bien trouvé quelque chose.

* * *

Sortir de l'hôtel sans être remarqué fut plus facile que Luke ne l'avait cru. Ils étaient passés par les cuisines et personne n'avait trop fait attention à eux. A peine quelques regards étonnés des cuisiniers, au moment où Carol et lui s'étaient rués vers la porte de service.

Ce fut Trudy qui posa le plus gros problème. Luke lui avait donné la clé de la Camaro afin qu'elle puisse rentrer au bureau et il avait pris en échange celle de la Ford Mustang GT qu'elle avait louée pour eux. Mitch, à sa place, aurait instantanément tourné les talons et serait remonté en voiture, laissant Luke mettre sa cliente hors de danger. Mais voilà, Trudy n'était pas Mitch et Carol n'était pas une cliente comme les autres. Elle avait refusé tout net de partir, tant que Trudy n'aurait pas fini de lui exposer à quel point Mitch lui manquait, entre autres confidences. Luke dut presque la prendre par le bras et la forcer à monter en voiture. Finalement, ils avaient pu échanger les véhicules et Luke conduisait à travers le quartier historique de Savannah, en surveillant attentivement ses rétroviseurs pour s'assurer que personne ne les suivait. Ils entrèrent dans un nouveau parking souterrain et quand il coupa le contact, Carol le regarda d'un air étonné.

— Que faisons-nous ici ?

— Il faut que nous parlions.

— C'est bien ce qui me semblait, aussi, dit-elle avec un sourire peu assuré.

Il lui tendit sa main, paume en l'air, et comme les fois précédentes, elle n'hésita pas un instant. Elle entrelaça ses doigts aux siens et ils restèrent ainsi, silencieux, leurs mains unies.

— Carol, commença-t-il, il faut que tu m'écoutes attentivement et que tu me promettes de ne prendre aucune décision, de ne prononcer aucun jugement, avant que j'en ai terminé. Tu veux bien ?

— Oui, mais tu me fais peur. Dis-moi vite ce que tu veux que je sache.

— Il faut que tu me promettes, d'abord, de ne pas m'interrompre jusqu'à ce que je t'aie tout expliqué. Je sais que tu vas être en colère, furieuse, mais tu dois garder l'esprit clair et ne rien décider qui pourrait te mettre en danger.

Carol se mordit la lèvre et, les yeux agrandis par la tristesse, répondit :

— Si ce que tu veux me dire c'est l'habituel : « restons amis », tu peux t'en dispenser. Nous n'avons eu qu'une nuit ensemble, cela ne t'engage pas à grand-chose.

Derrière ces mots apparemment sans regret, il y avait une terrible douleur. Il se força à enchaîner :

— Je vois déjà les effets néfastes de ce que j'ai à te dire et je n'ai même pas encore commencé. Surtout, dis-toi bien que ce que je vais t'expliquer n'a rien à voir avec ce qui s'est passé la nuit dernière, qui a été absolument merveilleux et incroyable.

La petite main serra la sienne un peu plus fort.

— Ouf, fit-elle, si ça ne concerne pas... ce qu'il y a entre nous, ça ne peut pas être si grave. Vas-y.

Ce « nous » mit Luke au supplice. Carol n'était vraiment pas comme les autres. Mais justement, cette relation si intense et si délicate qu'ils avaient commencé à bâtir ensemble ne survivrait certainement pas au choc qu'il allait provoquer en lui révélant la vérité. Cependant, il ne pouvait pas la lui dissimuler plus longtemps ; l'appréhension de sa réaction était encore plus cruelle que ce qu'il allait lui dire.

— J'ai donné la carte vidéo à Alex Buchanan.

Carol se figea, comme un cerf qui vient de comprendre qu'il était dans la ligne de mire d'un chasseur. Et c'était lui, Luke, qui devrait appuyer sur la détente.

— Je suis désolé, Carol, poursuivit-il, navré. Je sais que tu aurais voulu que je la détruise, mais c'était une pièce à conviction. J'ai eu peur de perdre irrémédiablement les seuls indices qui nous permettraient de confondre le meurtrier. Chaque jour qui passe amenuise nos chances de trouver le coupable et augmente les dangers qui te menacent.

— Tu avais promis, murmura-t-elle.

Elle retira sa main et se recula dans son siège jusqu'à être dos à la portière.

— Tu disais que tu tiens toujours tes promesses.

Il enfonça ses doigts dans l'accoudoir pour s'empêcher de lui reprendre la main.

— Je le fais toujours, sauf cette fois. Ecoute, j'ai demandé à Alex de rechercher une preuve, quelque chose que l'on pourrait communiquer à Cornell et qui lui prouverait...

Elle le regarda avec horreur.

— Cornell ? Tu lui as donné cette carte vidéo, à lui aussi ?

— Comment ? Mais non, non, Alex l'a toujours et je ne la donnerai pas à Cornell sans ta permission. C'est bien pour cela que nous parlons, Alex a vu...

— Comment Richard me battait, acheva-t-elle, c'est ça ? Il a vu ma honte et mon humiliation ? Il t'a donné tous les détails ?

Les larmes coulaient à flots sur son visage. Luke secoua la tête.

— Carol, il faut que je t'explique...

— Est-ce qu'il t'a dit que mon mari me donnait des « leçons » quand il pensait que je lui avais désobéi ? Il t'a raconté comment il me battait, encore et encore, me forçait à lui demander pardon de fautes imaginaires, comment, sous ses coups, il fallait que je dise que je l'aimais, alors que j'aurais voulu lui crier mon horreur et ma haine ? Il t'a dit tout cela, Alex, oui ou non ?

Luke aurait voulu la serrer contre lui, la protéger du choc et de la souffrance des souvenirs, il aurait voulu essuyer ses larmes et effacer cette terrible expression sur son visage, mais elle n'accepterait pas qu'il la touche en cet instant, il le savait.

Peut-être plus jamais même...

— Alex est... enfin... je peux t'assurer qu'il ne montrera cette vidéo à personne sans ta permission.

— Tu peux me l'assurer ? Vraiment ?

Elle secoua la tête.

— Pourquoi faut-il que cela n'arrive qu'à moi ? D'abord Richard, puis toi ? Pourquoi faut-il que je sois toujours attirée par le même genre d'hommes ?

Luke se figea, la poitrine comme prise dans un étau. Il pouvait à peine respirer.

— Tu me compares à l'homme qui te battait, jour après jour ? Qui t'a fait éclater la rate et manqué te tuer ? demanda-t-il, désespéré.

Elle ouvrit la bouche plusieurs fois, comme si elle allait parler, puis elle détourna son regard.

Luke, lui aussi, fixait un point au-delà du pare-brise, amer. Comment avait-il pu devenir, en si peu de temps, l'ennemi de cette femme merveilleuse, qu'il voulait seulement protéger ?

Ils restèrent ainsi silencieux deux ou trois minutes, puis il redémarra.

— Tu as une décision à prendre, lui annonça-t-il simplement.

— Laquelle ? dit-elle, toujours sans le regarder.

— Alex a vu quelqu'un sur cette vidéo. Quelqu'un qui a ouvert le coffre et pris une pile de documents. Il pense que tu as raison, que cela pourrait bien être un testament. Le vrai. Cette personne devait être au courant de son existence, ou la soupçonner. Et elle pourrait bien être l'assassin de ton mari.

Carol se tourna lentement vers lui.

— Et quel est ce choix ?

— Montrer à l'inspecteur Cornell cette pièce à conviction, ou non.

Elle secoua la tête.

— C'est non. Il ne peut en être question.

— Sans cela, pas de moyen de mettre en cause la personne en question.

— Il faudra trouver un autre moyen.

Elle essuya les traces de larmes sur ses joues.

— Au fait, qui est cette personne ?

— Leslie Harrison.

— Ce n'est pas possible, s'étrangla à demi Carol. Cela n'a aucun sens. Elle était mon avocate. Elle devait avoir une copie de ce testament. Pourquoi aller le chercher dans le coffre ?

— Parce qu'elle ne voulait pas que quelqu'un d'autre le voie, qu'elle voulait le soustraire et probablement le détruire. Il y a aussi autre chose qu'Alex m'a fait remarquer au téléphone. Il a bien fallu que quelqu'un

indique à Richard où était la maison que tu avais louée. Or, Leslie Harrison était la seule personne à part toi qui était au courant.

Carol mit la main à sa gorge.

— Il faut donner cette vidéo à Cornell, insista Luke.

Elle secoua de nouveau la tête.

— Non, nous devons aller voir Leslie, lui donner une chance de s'expliquer. Elle m'a aidée, elle m'a donné la force et le courage de m'enfuir, sinon Richard aurait fini par me tuer. Elle a été ma seule amie. Elle mérite qu'on lui laisse une chance de donner sa version des faits. Il faut lui parler. Elle doit être à son cabinet en ce moment...

Luke soupira.

— Ce n'est pas une bonne idée. Même si elle n'est pas l'assassin, mais seulement sa complice, elle peut se sentir prise au piège et se montrer dangereuse. Il faut appeler Cornell et le laisser opérer pendant que je te mettrai en sécurité...

— C'est une amie, ou du moins elle l'était, jusqu'à ce que je lui tourne le dos, s'entêta Carol. Je veux lui parler !

Il allait essayer de la convaincre, une fois encore, lorsque son téléphone se mit à vibrer dans son étui de ceinture. Devant le numéro qui s'affichait, il fronça les sourcils et décrocha rapidement.

— Oui, inspecteur Cornell, vous désirez ?

Tandis qu'il écoutait, sa main se crispait légèrement sur le petit appareil.

— D'accord. Je le lui dirai. Merci de m'avoir prévenu.

— Me dire quoi ?

Avant de répondre, il se passa une main sur le visage.

— Je suis désolé, mais il n'y a pas vraiment de bonne façon d'annoncer ce genre de nouvelles... Leslie Harrison est morte.

— Tu n'es absolument pas obligée de faire ça.

En descendant de la Ford Mustang, Luke posa sa main sur le bras de Carol pour la dissuader d'entrer dans le cabinet d'avocats Wiley et Harrison.

— Nous pouvons attendre que Cornell ait terminé sa perquisition et qu'il ait rapporté tous les papiers à l'état-major de la police, insista-t-il.

Carol se contenta de regarder la main de Luke sur son bras, un sourcil légèrement levé.

Il soupira et la lâcha.

Sans un mot, elle suivit alors l'inspecteur Cornell à l'intérieur.

Luke ne se donna pas la peine de les suivre ; Carol ne risquait rien car le lieu grouillait de policiers. Surtout, elle n'avait manifestement aucune envie qu'il l'accompagne. Il s'appuya donc à la portière de la Ford Mustang, en position d'attente.

Alex le rejoignit au même moment.

— Tu n'étais pas censé faire de la protection rapprochée ?

— Ma cliente n'a pas tellement envie que je sois auprès d'elle, expliqua Luke. Elle ne m'a pas encore viré, mais cela ne saurait tarder...

— La carte vidéo, bien sûr ?

— Félicitations pour ta rapidité d'esprit.

Alex lui tendit une enveloppe, du même type que celle qu'il lui avait laissée dans la voiture la veille. Luke la fit disparaître dans sa poche de poitrine.

— Tu te doutes que cette carte vidéo est venue à bout des dernières obligations que j'avais envers toi ? lança Alex.

— Oui, je suppose que j’ai perdu mon crédit. J’aurais dû te prévenir, seulement j’avais peur que tu refuses de la visionner...

— Tu m’as bien eu, tonna Alex.

— J’avoue, mais c’est parce que je te fais confiance. Je savais très bien que si tu voyais cette vidéo, rien ne transpirerait dans la presse ou sur internet. Ce serait terrible si cela arrivait. Carol en serait détruite...

Alex garda le silence un instant, puis il hocha la tête affirmativement. Comme s’il pardonnait, espéra Luke.

— Et au fait, qu’est-ce qu’elle fait là-dedans, ta cliente ? reprit l’avocat. C’est là qu’ils ont trouvé le corps de Leslie Harrison, non ?

— Oui, mais le coroner l’a déjà fait enlever. Leslie avait de nombreux dossiers concernant les entreprises Ashton, alors Cornell a demandé à Carol d’être présente à la perquisition.

Il dévisagea Alex.

— A mon tour de te poser une question. Toi, qu’est-ce que tu fais là et comment sais-tu que Leslie a été assassinée ? C’est arrivé il y a deux heures seulement.

Alex salua au passage deux policiers qu’il connaissait.

— Cornell m’a appelé. Il m’a raconté ce qui s’était passé et m’a demandé d’être présent pour assister mon client.

— Ton client ? Ta cliente, tu veux dire, Carol ?

— Non. Grant Ashton.

Luke attendit la suite, mais Alex ne paraissait pas disposé à en dire plus.

— Allez, insista-t-il. Raconte...

— Grant a été mis en examen ce matin, mais sa garde à vue est terminée et sa caution a été payée. Il est en liberté.

— Ah bon ? Cornell est persuadé qu’il est l’assassin, pourtant.

— Je sais comment Cornell voit les choses. Grant, lui, continue à clamer que le testament de son frère est un faux.

— C’est probablement lui qui l’a tué, insista Luke.

— Il est innocent jusqu’à ce qu’on prouve le contraire, je te le rappelle.

— Tu crois vraiment qu’il l’est ?

Les lèvres d’Alex se pincèrent en une ligne dure mais il ne répondit rien. Avec un profond soupir, Luke s’écarta de la portière.

— Puisque c’est ça, je vais sortir NOTRE cliente de là, avant que TON client n’essaie de la tuer, elle aussi.

D'un pas décidé, il se dirigea vers l'entrée du cabinet d'avocats, mais un agent de police l'en empêcha. Luke perdit rapidement patience.

— Puisque je vous dis que je suis garde du corps et que ma cliente se trouve à l'intérieur. Je dois la rejoindre !

— Et moi, monsieur, je vous répète qu'il s'agit d'une scène de crime et que l'accès en est strictement réglementé.

Luke avait des fourmis dans les poings, mais il ne pourrait guère être utile à Carol si on le bouclait pour outrage et résistance aux forces de l'ordre.

— Je vais vous demander de circuler, monsieur, vous bloquez le passage.

Luke jeta un œil derrière le policier. Cornell était au milieu d'un groupe d'enquêteurs et interrogeait une jeune femme qui se tamponnait les yeux avec un mouchoir.

— Cornell, lui lança-t-il, vous pouvez rappeler votre chihuahua et lui dire de me laisser entrer ?

L'inspecteur releva la tête, le reconnut et fit signe au policier de le laisser passer. Le jeune homme s'exécuta à regret. Luke s'avança vers le seuil du bureau et chercha aussitôt Carol.

— Qu'y a-t-il de si important pour que vous veniez traîner par ici ? lui demanda Cornell.

— Vous ne m'aviez pas dit que Grant Ashton était sorti de prison lorsque je vous ai appelé ce matin...

— Parce que je ne le savais pas. Je l'ai appris en venant ici. Mais vous pouvez attendre dehors que Mme Ashton ait fini d'inventorier les documents saisis. Je ne vois pas en quoi vous pourriez être utile à l'intérieur...

Cornell fit un geste du pouce derrière son épaule.

— Mais enfin, si vous y tenez... La porte au milieu du couloir, c'était le bureau de Leslie Harrison... Je veux bien vous laisser entrer, mais ne touchez à rien, vous connaissez la règle.

Luke fronça les sourcils.

— Pourquoi la porte est-elle fermée ?

Surpris, Cornell se retourna.

— Elle ne l'était pas, tout à l'heure. Peut-être Mme Ashton a-t-elle trouvé qu'il y avait trop de bruit ?

Ils marchèrent vers la porte. Luke essaya de tourner le bouton, sans succès. Pourquoi donc était-ce verrouillé ? Il tambourina sur le battant.

— Carol, ouvrez, c'est Luke !

Cornell fit signe au groupe de policiers qu'il venait de quitter.

— Apportez-moi la clé d...

Mais déjà, Luke se jetait, épaule en avant, sur le battant qui céda avec un grand craquement.

Cornell poussa un juron et suivit Luke dans la pièce. Il y avait des papiers éparpillés partout, mais pas de signe de Carol. Luke se rua vers la seule issue possible, la fenêtre derrière le bureau. Il essaya de l'ouvrir, mais elle était condamnée, apparemment scellée par plusieurs couches de peinture.

— Je ne comprends pas, elle a dû sortir sans que je m'en aperçoive, dit Cornell en retournant vers la réception.

Luke repéra une petite porte sur le côté du bureau et il se précipita. C'étaient des toilettes, sans fenêtre, avec juste un vasistas trop petit pour qu'on puisse passer par là. Personne à l'intérieur, évidemment...

Il repassa dans le bureau au moment où Cornell revenait.

— Personne ne l'a vue sortir, précisa le policier, et l'agent à la porte d'entrée dit qu'elle n'est pas passée par là non plus...

Pendant ce temps, Luke continuait à examiner la pièce, tâtant les murs autour de la fenêtre.

— Je vais faire fermer le parking, annonça Cornell, et faire fouiller tous les bureaux alentour, toutes les voitures.

Luke poussa un panneau du mur et celui-ci pivota, découvrant une porte secrète qui donnait sur l'arrière du bâtiment. Le soleil entra à flots dans la pièce.

L'angoisse lui tordit l'estomac.

— Trop tard. On l'a enlevée.

* * *

Malgré ses liens, Carol se tortillait à l'arrière de la voiture de police. Elle se tourna vers la vitre arrière tandis que le véhicule quittait le parking. La haute silhouette de Luke apparut, qui s'encadrait dans la petite porte par laquelle on l'avait fait sortir quelques minutes auparavant. Elle voulut crier, mais on lui avait collé une bande adhésive sur la bouche. Faute de mieux,

elle se remit donc à remuer, à se tordre dans tous les sens sur le siège arrière pour essayer d'attirer l'attention de Luke. Mais avec les bras attachés, elle ne pouvait pas faire grand-chose.

Je suis là, Luke ! Regarde-moi ! Juste là...

Mais il ne se tournait pas de son côté et le bâtiment disparut après un virage.

Carol essaya de déchirer la bande qui entourait ses poignets. Par bonheur, il ne lui avait pas lié les mains dans le dos. Son beau-frère lui lança un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Tu devrais te calmer et ne pas te débattre autant pour te libérer, tu ne vas réussir qu'à te faire du mal.

Elle chargea son regard de tout le mépris possible. Grant soupira.

— Je suis désolé, Caroline. Je n'ai pas voulu ça.

Il essuya la sueur sur son front et tourna à l'embranchement suivant. Ils quittèrent la ville par une petite route de campagne. Où étaient-ils ? se demanda Carol. Elle aurait dû davantage s'intéresser au paysage environnant, au lieu de passer son temps à fusiller son ravisseur du regard. Les arbres défilaient, de plus en plus nombreux. Ils n'avaient dépassé aucune maison depuis plusieurs minutes : Grant l'emmenait dans un coin isolé. Jamais elle n'était passée par là, elle en était certaine. La panique commença à lui nouer le ventre.

Soudain, elle fronça les narines. Une odeur de fumier venait d'envahir la voiture. Était-on dans les parages d'une ferme ? Puis une autre odeur, lourde et entêtante, douceâtre et rance à la fois, à vous faire tourner le cœur, la remplaça. Qu'était-ce donc ?

Les arbres s'espacèrent, puis disparurent. Ils sortaient de la forêt. A quelques centaines de mètres, au milieu des champs, se dessinait un groupe de bâtiments, gris et fonctionnels. Pas de voiture, ni de silhouettes humaines visibles aux alentours, vraisemblablement parce qu'il était tard et que ceux qui travaillaient là étaient déjà rentrés chez eux. Devant le premier bâtiment, une grande pancarte se dressait. Carol pâlit en la déchiffrant :

Abattoirs MATHESON & co.

Luke jeta un œil à l'assistance autour de lui. Tous les enquêteurs du County of Chatham Police Department participaient à la cellule de crise chargée de découvrir où Grant avait emmené Carol. Il n'était même pas certain que Grant fût bien le ravisseur. On avait déjà passé au peigne fin les environs du cabinet Wiley & Harrison sans y découvrir le moindre indice.

La salle de réunion était pleine à craquer, chaque siège occupé autour de la grande table et de nombreux policiers debout, le long du mur. L'inspecteur Cornell faisait son exposé, tandis qu'une vidéo était projetée sur un écran.

— Bon, si vous voulez bien faire un peu de silence, lança Cornell en élevant lui-même la voix. Comme ça, on pourra entendre un peu la bandeson. La partie la plus intéressante arrive bientôt...

C'étaient les images de la caméra de surveillance installée à l'arrière de l'immeuble qui abritait le cabinet d'avocats. Elles étaient en noir et blanc et d'assez mauvaise qualité. Leur contrat d'assurance contraignait probablement Wiley & Harrison à faire installer un tel équipement, mais apparemment ils avaient choisi le moins cher, tout juste nécessaire pour se mettre en conformité avec la règle, songea Luke. Les images étaient même un peu floues, mais cela valait mieux que rien. Du moins Luke l'espérait. Peut-être pourrait-on distinguer le véhicule du ravisseur et, si vraiment la chance leur souriait, la plaque d'immatriculation. L'enquête avait déjà pu déterminer qu'une voiture était venue des bois tout proches, au vu des branches brisées et des traces de pneus dans un chemin de terre, puis à travers la végétation.

Soudain, en bas à droite de l'écran, quelque chose de métallique brilla entre les arbres derrière le bâtiment, puis un véhicule apparut, se frayant un

passage là où il n'y en n'avait pas.

— Bon sang, mais c'est une voiture de police, une des nôtres ! s'exclama Cornell. Regardez le numéro sur la portière. C'est quel véhicule ?

— Celui de l'agent Jennings, répondit un policier.

— Et il est où, ce Jennings ?

— En vacances, depuis plus d'une semaine. Sa voiture de service a dû être volée, il avait l'autorisation de la garer chez lui.

Sur les images, la voiture s'arrêta et une haute silhouette en descendit. L'homme portait une cagoule que Luke n'eut aucune peine à reconnaître.

— Il est grand, plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, remarqua Cornell. A mon avis, ce doit être Grant.

— On ne peut pas en être sûr avant d'avoir vu son visage, nuança Luke. Cela peut aussi bien être son frère Daniel, ils ont la même taille et la même carrure. Ça peut être n'importe qui, en fait...

Cornell lui lança un regard ennuyé.

— Vous connaissez beaucoup de grands types comme ça ?

— Moi, par exemple et pour commencer.

Cornell se retourna vers l'écran.

— Il avait une clé, commenta-t-il, c'est pour ça que la serrure est intacte. Ce doit être quelqu'un qui connaissait Leslie Harrison ou peut-être même un employé du cabinet.

Tout se déroula très vite, ensuite, sur la bande-vidéo. Il n'avait guère fallu plus d'une minute à Grant ou à Daniel pour pénétrer dans le bâtiment et en ressortir avec Carol, qui avait les poignées attachées et une bande de toile adhésive sur la bouche, en guise de bâillon. Le ravisseur la poussa à l'arrière du véhicule et démarra tout de suite en direction des bois qu'il venait de quitter. Quelques secondes encore, et Luke apparaissait à la porte de derrière du bâtiment. Il regardait de tous côtés et pourtant, il n'avait pas vu les signes que Carol avait tenté de lui adresser.

Devant ces images, il jura sourdement.

— Bon, ce n'est pas si mal, grogna Cornell. Nous avons un numéro de voiture, une direction de fuite et une description sommaire de l'auteur. On diffuse un appel général. Deux gars chez l'agent Jennings pour voir s'il n'y avait pas une caméra de surveillance qui a pu enregistrer le vol de son véhicule. Si ce n'est pas le cas, on peut peut-être espérer qu'un voisin a vu quelque chose... Ah, et puis trouvez-le-moi au téléphone, Jennings, qu'il

nous dise s'il avait décelé quelque chose d'anormal avant son départ en vacances...

Trois enquêteurs quittèrent la salle pour aller obéir à ses ordres.

— Bon, reprit Cornell à l'intention de ceux qui restaient. Qui me fait un topo sur l'état de l'enquête Richard Ashton à ce jour ?

L'enquêteur qui se trouvait assis juste en face de lui fit défiler les pages de sa tablette informatique.

— On a les résultats d'autopsie : deux balles létales tirées à deux mètres de distance maximum. Calibre 45. Les seules empreintes trouvées sur place sont celles de la victime, de son épouse, de Luke Dawson et du propriétaire de la maison. Les empreintes de Mme Ashton et de Luke Dawson n'apparaissent que sur la porte d'entrée. Leurs alibis ont été vérifiés. Grant Ashton a déclaré posséder un colt 45, mais celui-ci lui aurait été volé le mois dernier. Il a porté plainte.

— Comme par hasard, maugréa Cornell.

— Il a été repéré sur la caméra de surveillance d'une station-service proche du lieu du crime, quelques minutes avant que celui-ci soit commis. Ce qui fait de lui notre suspect numéro un.

— On peut voir les images de la station-service ? intervint Luke.

Le policier se tourna vers Cornell, pour demander son approbation du regard. L'inspecteur hocha brièvement la tête.

Les images se mirent à défiler sur l'écran. La définition en était bien meilleure que celle de la bande précédente et la plaque d'immatriculation était clairement visible. C'était, sans aucun doute possible, la voiture de Grant. Mais elle était garée assez loin de la caméra et il n'était pas possible d'affirmer qu'il en était bien le conducteur.

— La silhouette lui ressemble, fit remarquer Cornell.

— Cela pourrait aussi être celle de son frère, répliqua Luke, ou bien la mienne. Ce qui est sûr, c'est que quelqu'un a fait le plein de la voiture de Grant à cette station. Point barre.

— Bon, marmonna Cornell, si vous êtes si fort et que vous avez une théorie, dites-la-nous, on gagnera du temps...

Luke poussa un soupir.

— Je ne sais pas pourquoi Ashton a été tué, ni Mitch et cette avocate. Je ne sais pas non plus pourquoi on a enlevé Carol. Ce qui me semble évident, néanmoins, c'est que dans tous ces faits, on retrouve Grant et Daniel Ashton. Ils sont les frères de la première victime. Ils étaient tous les deux

présents à son enterrement, lorsque Mitch a été tué. Ils connaissaient tout de Leslie Harrison par l'entremise de leur frère et bien sûr, ils sont les beaux-frères de Carol. Tous les fils de cette affaire se croisent et s'entrecroisent autour d'eux. Il est logique de penser que l'un des deux est l'auteur ou l'instigateur de ces crimes. Et ce que je voudrais savoir, moi, c'est ce que vous comptez faire pour les trouver tous les deux.

Ce ne fut pas Cornell, mais l'un de ses hommes qui prit la parole.

— Grant Ashton est activement recherché dans toute la région, mais on n'a pas encore trouvé où il se cache.

— Vous avez interrogé sa famille ?

— Ses proches sont partis pour un lieu indéterminé dès la semaine dernière, pour échapper aux journalistes, paraît-il. Là non plus, on n'a pas encore réussi à les joindre.

— Et sur l'autre frère, Daniel, vous avez quoi ? demanda Luke.

Cornell se tourna vers un autre enquêteur, qui répondit :

— Il est douteux qu'il soit notre homme. Il s'est rendu à son bureau à 7 heures ce matin et il s'y trouve encore, devant de nombreux témoins, qui sont ses employés. Il est en réunion depuis son arrivée. On ne voit pas comment il aurait pu enlever Mme Ashton...

— Bon, alors concentrons-nous sur Grant, reprit Luke. Quoi qu'il en dise, il est riche, comme le reste de sa famille. Quelles propriétés possède-t-il ? A-t-il accès, par exemple, à une maison isolée, un entrepôt, un endroit de ce genre où il aurait pu emmener Carol Ashton ?

— Vous êtes bien gentil, Dawson, le coupa Cornell, mais nous ne sommes pas complètement des amateurs, vous savez... On a vérifié tout ça dès le début et on n'a rien trouvé.

Luke fixa le plateau de la table en tentant de rassembler ses idées. Cela faisait deux heures, déjà, que Carol avait été enlevée. Que lui était-il arrivé durant tout ce temps ? Il se refusait à imaginer le pire : qu'il soit déjà trop tard. Elle était forte, elle l'avait prouvé en réussissant à survivre auprès d'un mari qui la battait comme plâtre. Elle ne pouvait pas avoir traversé tout cet enfer pour rien. Mais lui, Luke, avait promis de la protéger. Après avoir brisé une première promesse, il n'allait tout de même pas en ignorer une autre.

— Et la Stellar-Security ? demanda-t-il tout à trac.

Cornell leva un sourcil.

— Eh bien quoi, la Stellar-Security ?

— Sur eux aussi, tous les points se recoupent. J'avais mis un enquêteur privé à les surveiller, mais il n'a rien trouvé de probant.

— Que vouliez-vous qu'il trouve ? commenta Cornell. Que cette société bien connue avait pu perpétrer des meurtres et enlever Mme Ashton ?

— Non, je pense que c'est Grant qui l'a enlevée. Mais ils l'ont peut-être aidé. Aussi irréprochable que soit leur réputation professionnelle, Grant a pu déjouer leur surveillance, entrer dans la maison et attaquer Mme Ashton sans que, apparemment, ils puissent l'en empêcher. D'autre part, ils assuraient déjà la sécurité de la maison alors que Mme Ashton était régulièrement battue et maltraitée. Comment ont-ils fait pour ne pas s'en apercevoir ? A moins d'avoir fermé les yeux sur ces agissements, évidemment.

— Et vous croyez qu'ils auraient aussi fermé les yeux sur des meurtres ?

— Je ne sais pas, répondit Luke, les mâchoires serrées. Je n'ai pas grand-chose de plus qu'un soupçon. Carol n'avait pas confiance en eux, elle non plus. C'est la raison pour laquelle elle m'a engagé.

— On dirait qu'elle n'a pas tellement fait une bonne affaire...

Luke ne se donna même pas la peine de relever le chuchotement peu discret du policier, à l'autre bout de la table. Il ne pouvait guère s'en formaliser, car l'homme n'avait pas tort. Peut-être bien, en effet, que sa méfiance envers la Stellar était par trop influencée par les craintes de Carol, plutôt que par des faits objectifs. Peut-être même était-il coupable de ne pas lui avoir conseillé de s'en remettre à son puissant concurrent, pour assurer sa protection. Peut-être les hommes de la Stellar auraient-ils pu éviter qu'elle tombe entre les mains d'un nouveau tortionnaire.

Il se fraya un chemin à travers la foule et ouvrit la porte.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, Dawson ? lui lança Cornell.

Luke secoua la tête. Pour la première fois de toute sa carrière, il n'avait aucun plan prévu.

* * *

Il passa les heures suivantes dans sa voiture, à explorer méthodiquement toutes les propriétés des Ashton qu'il pouvait connaître et dont il avait pu entendre parler, depuis la grande maison de Richard en ville, jusqu'aux demeures de Grant et de Daniel ainsi que la maison de campagne où Carol

l'avait emmené quelques jours auparavant. Il ne décela pas le moindre indice qui aurait pu lui indiquer qu'elle s'y trouvait ou avait pu s'y rendre dans les heures précédentes.

Il passa des dizaines de coups de fil à tous les policiers qu'il connaissait. Il appela aussi le détective privé qu'Alex avait engagé pour parler avec lui de ce qui venait de se passer.

— Vous pourriez vous intéresser de nouveau à la Stellar-Security ? lui demanda-t-il. Car, décidément, plus j'y pense, plus leur apparente incompétence me semble étrange, comme si elle avait été voulue et calculée.

Et encore, il n'avait pas pu dire à Cornell que les agents de la Stellar semblaient ne pas avoir décelé la présence de Leslie Harrison auprès du coffre-fort de Richard Ashton. Sinon, il aurait été obligé de mentionner la carte vidéo, ce qu'il ne voulait sous aucun prétexte.

Faites que le dernier souvenir qu'elle garde de moi ne soit pas celui de ma trahison.

Un ami au service du cadastre lui fournit la liste de toutes les propriétés foncières de la famille Ashton. Elle ne faisait pas loin de dix pages et la moitié au moins des sites se trouvait dans un rayon kilométrique suffisamment proche de Savannah. Il communiqua cette liste à Cornell, le rappela plusieurs fois. Pendant ce temps, Carol demeurait introuvable.

Il se rendit au domicile de Grant Ashton. Un maître d'hôtel guindé et déjà dûment interrogé par la police lui répondit froidement :

— J'ignore où se trouve M. Ashton et je vous préviens : si l'on continue à me harceler ainsi de questions, je porterai plainte.

Luke reprit sa voiture sans même réfléchir à la direction qu'il allait prendre. Il ne fut pas tellement surpris de se retrouver machinalement devant le bâtiment où Daniel Ashton avait ses bureaux. Il commençait à se faire tard, mais il y avait encore de nombreuses voitures sur le parking de l'entreprise. S'étant dûment renseigné sur Daniel, il n'eut pas trop de mal à repérer la sienne : une BMW Sedan vert forêt. Curieusement, elle n'était pas stationnée à son emplacement réservé, mais nettement plus loin, tout près de la sortie. Était-ce pour pouvoir partir plus vite ? se demanda Luke.

Il se passa la main sur le visage et se cala contre l'appuie-tête. Certes, il était prêt à fouiller tous les immeubles de la liste, mais cela prendrait des jours et des jours et il n'avait pas beaucoup de temps devant lui. Pas s'il voulait sauver Carol.

Pour la vingtième fois au moins, il vérifia son arme dans son étui, à la hanche, et aussi le pistolet miniature qu'il portait en sécurité, attaché à sa cheville. S'il fallait pénétrer dans le bureau directorial et braquer son canon sur la tête de Daniel Ashton pour obtenir un renseignement, il n'hésiterait pas une seule seconde. Mais les hommes de Cornell avaient déjà interrogé le discret homme d'affaires et il leur avait répondu, avec sa politesse et sa réserve habituelles, qu'il ne savait rien. Pourtant, Luke gardait espoir : en le suivant, il pourrait peut-être retrouver la trace de Carol.

Deux hommes sortirent sur l'arrière du bâtiment, vers le parking, et Luke n'eut aucun mal à reconnaître la haute silhouette de Daniel Ashton. Il dominait de deux bonnes têtes celui qui marchait à côté de lui en parlant avec les mains et qui, au vu de son expression, semblait raconter quelque chose de drôle. Daniel rit, secoua la tête et salua son compagnon de la main, puis se dirigea vers sa voiture. Luke le laissa sortir du parking au volant de sa BMW et tourner le coin de la rue. Ensuite, il quitta son stationnement pour le suivre.

* * *

Carol tomba sur le sol en ciment, tandis qu'on refermait la porte derrière elle. Tout de suite, elle se releva.

— Grant, je t'en supplie, ne fais pas ça ! Laisse-moi sortir !

Mais le bruit de pas qui s'éloignaient rapidement fut sa seule réponse.

Elle courut vers la porte pour tenter de l'ouvrir. Sans surprise, celle-ci était verrouillée. Une partie en était vitrée, mais doublée par de solides barreaux d'acier. Pas moyen de fuir, à moins de pouvoir crocheter la serrure.

Elle fit rapidement le tour de sa cellule. Celle-ci était éclairée par un vasistas au plafond, mais il était trop haut pour qu'elle pût l'atteindre. La pièce n'était pas plus grande que le placard de sa chambre, dans la grande maison de Savannah. Entièrement nue et vide, sans même une chaise pour s'asseoir.

Carol retourna vers la porte. Si elle trouvait le moyen de s'enfuir, ce ne pourrait être décidément que par là.

Grant voulait-il vraiment lui faire du mal ? Elle l'avait cru, au début. Il l'avait enlevée sans trop de ménagement. Mais ensuite, il s'était montré plus prévenant, comme s'il voulait obtenir quelque chose d'elle. Par

exemple, il l'avait emmenée aux toilettes dès qu'elle le lui avait demandé et l'avait laissée seule. Puis, il l'avait priée de le suivre dans un bureau où attendait une glacière avec des sandwiches et des boissons fraîches. Carol avait préféré obéir et ils avaient gardé, ce faisant, un silence tendu. Toutes les deux minutes environ, Grant avait consulté l'écran de son téléphone portable.

Finalement, l'attente dans ce bureau avait duré des heures. Chaque fois qu'elle avait tenté d'établir le contact, en lui faisant la conversation, il avait refusé d'entrer dans son jeu et était resté silencieux. Au fur et à mesure que le temps passait, il était devenu de plus en plus agité, puis, quand le soleil avait disparu à l'horizon et qu'il avait dû allumer quelques lampes, il avait juré sourdement, l'avait attrapée par le bras pour l'entraîner aux toilettes, en lui disant de « prendre ses précautions ». Cette fois, il devait se méfier car il était entré dans la pièce des lavabos alors qu'elle essayait d'arracher du mur un distributeur métallique de rouleaux essuie-mains, afin de s'en servir comme arme contre lui.

Il avait vu ce qu'elle voulait faire, ses yeux s'étaient rétrécis dangereusement et, la saisissant par le bras, il l'avait entraînée jusqu'à cette sorte de cellule.

Des pas résonnèrent de nouveau dans le couloir et un instant plus tard, Grant parut devant la porte. Il tenait d'une main ce qui ressemblait à des morceaux de papier et, de l'autre, un rouleau de plastique adhésif. Carol recula, car ce même adhésif avait servi à lui attacher les poignets lors de son enlèvement. Mais Grant n'entra pas. Il se contenta de fixer les morceaux de papier à l'aide de la bande adhésive sur la partie vitrée de la porte. Une fois que ce fut fait, il fit signe à Carol d'approcher.

Elle hésita un instant, puis obéit et observa les morceaux de papier : il s'agissait de photos tirées sur une imprimante. Elle eut un sursaut de terreur quand elle comprit : c'étaient la femme et la fille de Grant, toutes deux attachées, bâillonnées et les yeux bandés. Impossible de dire si elles étaient vivantes ou mortes.

Elle lança à Grant un regard interrogateur.

— Je n'ai pas tué Richard, assura celui-ci, tout de suite. Ni ce photographe...

Sa voix était comme assourdie par le vitrage.

— Mais j'ai tué Leslie et je te tuerai, toi aussi, s'il le faut.

Il tapota du doigt les photos sur la vitre.

— Daniel les a enlevées, Caroline, et si je ne fais pas ce qu'il veut, il les tuera. Je ferai n'importe quoi pour éviter ça, tu comprends ? Même si je dois te découper en morceaux comme les bêtes que l'on tue ici...

Sur ces mots, il tourna les talons et disparut le long du couloir.

Carol se laissa glisser au sol et mit sa tête dans ses mains.

OceanofPDF.com

Luke suivit Daniel Ashton jusque dans un restaurant et s'y assit discrètement, à quelques mètres de lui. Daniel Ashton ne semblait pas particulièrement pressé de rentrer. Certes, songea Luke, personne ne l'attendait. Il était célibataire, ne s'était jamais marié, n'avait pas de maîtresse connue, ni même d'amis proches, à ce que le détective privé engagé par Alex avait pu découvrir. Il venait d'ailleurs de le confirmer à Luke par un appel téléphonique, dans lequel il lui faisait part également d'une nouvelle importante : il avait pu remonter la piste de la Stellar-Security à travers de nombreuses sociétés écrans, jusqu'à ce qu'il découvre enfin son véritable propriétaire.

Daniel Ashton...

Luke avait immédiatement répercuté cette révélation vers Cornell, en lui rappelant que Mitch avait travaillé pour la Stellar et qu'il l'avait quittée pour le rejoindre. Bien que son ami n'ait jamais été très explicite sur le sujet, Luke savait que quelque chose lui était arrivé quand il travaillait là-bas. Quelque chose de pas très propre, apparemment.

Luke aurait mis sa main au feu que ce « pas très propre » concernait directement ou indirectement Daniel Ashton.

Au final, les renseignements qu'il avait pu recueillir sur les trois frères Ashton n'étaient pas très reluisants. Ils avaient toujours été rivaux les uns des autres, mais entre Richard et Daniel, cette concurrence avait pris un tour extrême. C'était Carol qui, la première, lui avait indiqué que Daniel ne venait plus les voir. Luke s'était depuis laissé dire que la cause en était une rivalité financière, l'achat d'une société particulièrement rentable, que Daniel n'avait jamais pardonné à Richard. Cette acquisition avait décuplé la fortune de celui-ci en moins d'un an. Était-ce suffisant pour inciter Daniel à

le tuer ? Ou était-ce justement la jalousie du troisième frère, Grant, qui aurait pu pousser ce dernier à commettre le meurtre ? Pour le moment, cette question était secondaire, songea Luke. Toute cette fratrie était dangereuse, un véritable nid de vipères. Pourtant, c'était bel et bien une famille et la vie de Carol était certainement comme une sorte de gage entre les deux frères survivants, conclut Luke. Ce qui signifiait que Daniel savait où son frère la cachait.

Celui-ci avait fini de dîner, et Luke se cacha un peu plus derrière son menu. Dès que Daniel serait sorti, il se lancerait à sa poursuite.

— Monsieur Dawson, quelle surprise de vous voir ici...

Luke abaissa lentement le menu. Daniel Ashton se tenait à côté de lui et lui souriait. Mais son regard était plus froid que celui d'un reptile et son sourire se mua vite en un pli de mépris.

— On peut savoir pourquoi vous me suivez ?

Luke reposa calmement le menu sur la table, puis se leva à son tour. Comme il était plus grand que son interlocuteur de quelques centimètres, cela remettait un peu les choses en perspective. Le fixant sans aménité, il lui murmura, les yeux dans les yeux :

— Où est-elle, Ashton ?

Daniel haussa un sourcil.

— Elle ? Je ne suis pas sûr de savoir de qui vous parlez.

En un éclair, Luke le saisit par les revers de sa veste et le poussa violemment contre le mur. Les dîneurs les plus proches faillirent s'étrangler de surprise dans leur assiette. Il y eut quelques cris excités, même parmi les serveurs.

Luke n'y prêta aucune attention et il pressa ses poings contre la gorge de Daniel.

— Tu vas me dire où elle est, espèce de sale...

— Pas... pas la peine de vous énerver, monsieur Dawson, hoqueta Daniel.

— Monsieur, si vous ne lâchez pas cet autre monsieur, nous allons devoir appeler la police...

Luke jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Un groupe de cinq hommes s'était réuni derrière lui. Il y avait là le maître d'hôtel et deux serveurs, à en juger par leur tenue, ainsi probablement que le barman et le directeur du restaurant.

— Vous avez entendu, Dawson ? Lâchez-moi et tout de suite ! hurla Daniel.

Il eut un ricanement méprisant et ce rire malsain vrilla les oreilles de Luke. Cependant, il fut bien obligé de le lâcher et de reculer d'un pas.

— Vous devriez essayer le filet mignon, monsieur Dawson, persifla Daniel. La viande est exceptionnellement tendre. Très fraîchement abattue, sans doute...

Il rit comme s'il s'agissait d'une plaisanterie à double sens, puis se dirigea vers la sortie. Luke voulut le suivre, mais le directeur se dressa devant lui.

— Monsieur, lui dit-il. Je pense que vous devriez vous asseoir et vous calmer. Laissez ce monsieur. Il est inutile de...

Luke balaya l'homme hors de son chemin et se précipita à son tour vers les doubles portes. La BMW démarrait en trombe, Daniel agitant la main par la portière avant de disparaître au coin de la rue.

Luke se précipita en pestant sur sa voiture, mais dix minutes plus tard, il était obligé de stopper et donnait un coup de poing rageur sur le volant. Pas trace de Daniel Ashton...

Il avait perdu le contact avec l'homme qui savait où se trouvait Carol !

Mais saisi d'une subite inspiration, il repensa à la liste des propriétés de la famille Ashton et aux derniers mots de Daniel.

« La viande est exceptionnellement tendre. Très fraîchement abattue, sans doute... »

D'une main tremblante, il ouvrit son téléphone et se repassa la liste. Oui, c'était là, sur la cinquième page : Abattoirs Matheson. Abattoirs...

Une sueur froide se mit à perler sur son front.

Oh mon Dieu, non... Et pas comme ça ! Non !

Il écrasa l'accélérateur et, tout le long du chemin, pria comme il n'avait jamais prié de toute sa vie...

* * *

Carol frissonna dans sa cellule de ciment. Il devait faire chaud à l'extérieur, mais là, l'air conditionné maintenait la pièce froide et sans doute le serait-elle de plus en plus au fur et à mesure que le temps passerait. Comme Grant ne revenait pas, elle fut tentée de simplement s'endormir là,

sur le sol, en espérant succomber rapidement à l'hypothermie. C'était certainement une mort plus douce que celle que son beau-frère lui préparait.

Elle ferma les yeux et appuya son front sur ses bras et ses genoux repliés.

Soudain, des pas s'approchèrent. Mais ce n'étaient pas ceux d'un seul homme, ils étaient deux.

Elle releva la tête. Grant passait le coin du couloir. Auprès de lui, il y avait Daniel.

Un froid plus glacial encore la gagna.

Les deux hommes s'arrêtèrent devant la porte.

— Ouvre, ordonna Daniel.

— Pas avant que tu m'aies dit où tu gardes Susan et Patty. C'était notre accord.

Alors, Daniel leva simplement sa main, dans laquelle il tenait un pistolet, et il tira froidement une balle dans la tête de son frère. Celui-ci s'effondra sur le sol comme une poupée de son.

Carol se mit à hurler. Daniel pointa alors son arme vers elle à travers la vitre.

— Ferme-la !

Carol posa convulsivement sa main tremblante sur sa bouche.

Daniel tira posément son mouchoir et essuya les gouttelettes de sang qui avaient giclé jusque sur son visage, puis il le remit dans sa poche et déverrouilla la porte.

— Bonjour, chère belle-sœur ! Cela fait un bail, si on excepte cette petite visite à l'hôpital et le bref échange de plaisanteries à l'enterrement... Avant cela, je ne t'avais pas vue depuis plus d'un an, je pense...

Il hocha la tête et s'avança dans la pièce.

— Ce n'était pas de mon fait, tu sais, la faute en revient uniquement à ton mari. Dis-moi...

Il s'accroupit devant elle et se servit du canon de son arme pour lui relever le menton.

— Je t'ai un peu manqué ? Non ? Toi, tu m'as manqué. Tu sais, j'ai toujours eu envie de toi...

Il passa le canon du pistolet sur la lèvre de Carol.

— Il n'y avait pas que Grant qui se disputait avec Richard, moi aussi, continua-t-il. A propos d'argent, d'affaires, mais pas seulement...

Il glissa cette fois le canon dans son décolleté, juste entre ses seins, et elle se plaqua contre le mur.

Il sourit, apparemment ravi de sa réaction.

— Richard m’a surpris un soir à me faufiler dans ta chambre alors que tu t’étais couchée tôt et que tu dormais profondément. Je lui avais dit que je ne me sentais pas bien et que je voulais m’allonger un peu avant de me mettre au volant pour rentrer chez moi. Je pense qu’il ne m’a pas cru, alors il est venu me déranger au moment où j’allais...

Il eut un rire bref.

— Je te désirais et il ne me permettait pas de t’avoir. C’est la vraie raison pour laquelle il est mort. Malheureusement, ajouta-t-il en faisant la grimace, le pauvre vieux Grant ici présent a eu des soupçons. C’est long à expliquer et je n’ai pas vraiment le temps, mais qu’il te suffise de savoir que j’avais de bons contacts dans la société de sécurité qui gardait ta maison. Je savais exactement quand tu la quittais et pour quoi faire. Je savais aussi que tu voulais t’enfuir et que Leslie t’y aidait. Elle a payé, pour ça aussi, après m’avoir rendu un service ou deux. Comme de faire l’échange des testaments, par exemple.

— Je... je ne comprends pas.

Carol essayait de rester calme et de le pousser à parler, pour gagner du temps.

— Pourquoi voulais-tu échanger les testaments ? insista-t-elle. Tu ne recevais pas beaucoup d’argent dans celui que Leslie a mis en avant.

— De toute façon, il n’aurait pas été exécuté, répondit-il avec mépris. Pas question de laisser sa part à Grant, je voulais tout pour moi. Je savais que les tribunaux feraient obstacle si je m’opposais, alors j’avais dans l’idée de jouer plus finement et d’obtenir toute la fortune de Richard, finalement, en t’épousant...

Carol frissonna de répulsion.

Le sourire de Daniel s’éteignit.

— Ne fais pas cette tête-là ! Richard t’aurait battue sévèrement pour cela.

Ses yeux flamboyaient de colère.

— J’avais décidé de tuer Richard et de faire porter les soupçons sur Grant. Une pierre, deux coups, en quelque sorte. Cela m’amusait de lui faire endosser la responsabilité de tout ce que j’allais commettre. Mais ça n’a pas tourné tout à fait comme je le voulais...

Une vague de nausée envahit Carol. Elle montra les photos accrochées à la vitre.

— Et la femme de Grant, et sa fille ? Elles ne t'ont rien fait, elles !

— C'est vrai, j'avoue que leur destin n'est pas rose. Cela s'appelle un dommage collatéral, que veux-tu... Personne ne peut plus rien pour elles, maintenant...

Carol risqua un regard furtif vers le couloir.

Il haussa les sourcils.

— Tu ne crois pas que tu vas pouvoir t'échapper, tout de même ?

Il la fit se remettre debout et leva soudain la main sur elle.

Instinctivement, elle se recroquevilla dans l'attente du coup.

Les narines de Daniel frémissaient comme celles d'un étalon sentant une jument.

— Tiens, tiens, fit-il, tu es soumise ? Rien d'étonnant après avoir vécu avec mon frère durant si longtemps... Moi, je ne frappe pas les femmes. Ce n'est pas que je sois contre, mais ce n'est tout simplement pas mon truc... Pour le reste, si seulement j'avais le temps...

Il claqua sa langue contre son palais, hocha la tête et soupira :

— Quel gâchis !

Puis il recula et, du canon de son pistolet, lui fit signe de le suivre.

— Allez viens, Caroline. La seule façon pour moi de ne pas finir ma vie en prison, c'est d'effacer toutes mes traces et de supprimer tous les témoins. C'est pour ça que j'ai poussé Grant à tuer Leslie et à t'enlever. Je voulais qu'il laisse des indices montrant clairement qu'il était un psychopathe et un assassin. En vous faisant disparaître tous les deux, je fais croire à la police qu'il t'a tuée et qu'il s'est enfui. Ils s'épuiseront à le chercher et moi, je reprendrai le cours de ma vie comme si de rien n'était...

De nouveau, il agita le canon de son pistolet.

— Allons-y. L'abattoir va ouvrir dans quelques heures. Je dois faire disparaître vos deux corps et m'en aller sans laisser de traces. Il est temps.

Carol se précipita dans le couloir et se mit à courir.

Le rire de Daniel la poursuivit. Il n'y avait pas beaucoup de lumières allumées dans le bâtiment, à peine quelques ampoules nues qui n'éclairaient que peu.

— Je me débarrasse d'abord de Grant, cria Daniel. D'accord, Caroline ? Ne t'inquiète pas, ce ne sera pas long...

Carol ne put retenir un gémissement de terreur. Pourquoi ne cherchait-il pas à la poursuivre ?

Elle eut vite la réponse, lorsqu'elle atteignit la porte par laquelle Grant l'avait fait entrer dans le bâtiment quelques heures plus tôt. Celle-ci était verrouillée par une chaîne et un cadenas. Elle essaya pourtant de l'ébranler en se jetant dessus de toutes ses forces. Le rire de Daniel résonna de nouveau.

— C'est la seule porte du bâtiment, ma jolie... A part ça, on ne peut y accéder que par les couloirs à bestiaux et ils sont tous fermés pour la nuit.

Carol tourna sur elle-même, son regard scrutant la vaste salle rectangulaire. Elle était pleine de machines qu'elle ne connaissait pas et qui faisaient très peur, avec des lames tranchantes, des pics et des crochets qui pendaient du plafond, des courroies de cuir. Manifestement, Daniel lui avait dit la vérité. Les seuls autres accès ressemblaient à des portes de garage, ce devait être les issues des couloirs à bestiaux et elles paraissaient parfaitement closes. Un bruit de pas sur le sol en ciment la fit se plaquer contre le mur. Il y en eut un autre, une sorte de frottement, comme du tissu sur une surface dure. Se dissimulant à demi derrière une machine, elle essaya, dans la faible lumière, de repérer d'où provenaient ces sons.

Daniel passa dans le halo des lampes, traînant tranquillement le corps de Grant derrière lui.

Terrifiée, Carol étouffa le cri qui lui montait aux lèvres.

De nouveau, le rire de Daniel résonna dans le bâtiment. Il avait dû l'entendre et prenait plaisir à sa terreur.

L'image de Luke qui lui souriait s'imposa à Carol. S'il était là, lui, il saurait la protéger. Il la mettrait en sécurité. Puis, elle pensa à l'épouse et à la fille de Grant. Elles ne méritaient pas davantage qu'elle-même de mourir, à supposer qu'elles soient toujours vivantes. Et dans ce cas, songea Carol, elle se devait de les sauver. Elle devait vivre, s'échapper, les délivrer. Aller chercher de l'aide, au moins.

Les jambes tremblantes, elle se força à s'enfoncer dans l'obscurité, à la recherche d'un objet qui pourrait lui servir d'arme.

Au bout de quelques mètres, elle trébucha contre un muret de ciment. Elle se pencha par-dessus, essayant d'en distinguer les contours malgré l'obscurité.

C'était un tunnel à bestiaux, un de ces couloirs à coudes multiples qui amenaient les malheureuses bêtes de l'enclos où on les regroupait, sans

doute situé au-dehors du bâtiment, jusqu'à l'endroit où l'on devait les abattre. Le boyau semblait s'enfoncer sous la terre.

Carol prit une grande inspiration.

Peut-être que Daniel se trompait, peut-être qu'il y avait bien un autre accès, par une salle de contrôle, par exemple, d'où l'on actionnait ces portes et toutes ces machines. Il n'y avait plus à hésiter, de toute façon. Elle monta sur le muret, laissa pendre ses jambes, puis se laissa tomber dans le tunnel obscur.

OceanofPDF.com

Il n'y avait pas un signe de vie autour du bâtiment principal des abattoirs. Luke couvrit au pas de course la distance qui séparait la zone arborée où il avait dissimulé sa voiture, du parking de l'établissement. Il s'accroupit derrière le véhicule de police que Grant avait volé et posa sa main sur le capot, au-dessus du moteur. Il était froid. De là, il se mit à courir vers la BMW de Daniel et observa le bâtiment principal, dissimulé derrière le pare-chocs arrière.

— Les deux voitures sont bien là, murmura-t-il dans son téléphone portable, et il y a des lumières allumées dans le bâtiment principal, celui qui a des enclos à bestiaux contre sa façade. Il faudra vous faire discret. Pas de sirènes, ni de phares. Il ne s'agit pas de les effrayer... Vous avez contacté le directeur pour avoir les clés ?

— Il nous attendra à un kilomètre de l'entrée, répondit Cornell. Restons en communication au cas où vous verriez quelque chose. Si rien ne se passe, nouvelle vacation dans quinze minutes. N'engagez pas le feu avec les suspects. C'est bien compris ?

— Allez vous faire voir, Cornell ! Si Carol est à l'intérieur, vous ne m'empêcherez pas d'intervenir et je ne vous attendrai pas.

— Une minute, Dawson, vous ne pouvez pas...

Luke coupa la communication d'un coup sec et éteignit le téléphone qu'il remplaça dans son étui de ceinture. Puis il prit son arme et, avec les gestes sûrs que donne une longue habitude, il enclencha un chargeur, arma la culasse et retira la sécurité, puis remplaça l'arme prête à fonctionner dans son étui.

Il attendit encore quelques secondes, en scrutant attentivement les fenêtres du bâtiment pour essayer de déceler le moindre mouvement à

l'intérieur. Soudain, un grincement métallique brisa le silence de la nuit. L'estomac de Luke se noua quand il comprit : c'était le son d'une scie électrique. Il s'élança vers l'entrée.

* * *

Instinctivement, Carol baissa la tête quand le bruit aigu lui vrilla les oreilles. Cela venait d'une autre partie du bâtiment, mais très près. Trop près. La gorge sèche, elle avala le peu de salive qui lui restait. Elle connaissait ce bruit et comme il venait de la direction où Daniel avait traîné le corps de Grant, elle imaginait très bien ce qui était en train de se passer.

Elle ferma les yeux et pressa son poing sur sa bouche pour ne pas crier. L'insupportable bruit s'arrêta enfin. Elle rouvrit les yeux. Il fallait partir de là, sortir, tout de suite. Elle se mit à courir au fond du tunnel obscur, à peine éclairé par les faibles lumières venues du dessus et dont les parois puaient le désinfectant. Elle dut se forcer à respirer par la bouche pour le supporter.

Le tunnel s'arrêtait brusquement devant une solide porte en métal. Carol en tâta la surface mais sans y découvrir la moindre poignée ou bouton. Elle essaya de la pousser, mais le lourd panneau ne bougea pas d'un millimètre.

Daniel n'avait plus qu'à se pencher par-dessus le mur et à descendre la chercher, à moins qu'il ne préfère l'abattre d'un coup de pistolet sur place, songea-t-elle.

— Oh oh, Caroline, appela-t-il justement d'une voix guillerette. Où te caches-tu, mon chou ?

Il était tout près ! Avait-il essayé d'ouvrir la porte ? Allait-il se pencher ? Carol se mordit la lèvre en essayant de ne pas bouger et de ne faire aucun bruit qui pourrait renseigner Daniel.

— Qu'est-ce que tu fais là-dessous, Caroline ?

Elle sursauta et leva la tête. Daniel était bel et bien tranquillement penché sur le muret, juste au-dessus d'elle. Il secouait la tête d'un air indulgent.

— Au fait, sais-tu pourquoi ces tunnels font autant de courbes, au lieu d'aller tout droit ? Eh bien c'est parce que les vaches, quand elles sont effrayées ou égarées, se mettent volontiers à virer sur elles-mêmes pour essayer de retourner d'où elles viennent. On s'est servi de cette caractéristique non pour les faire repartir dans l'autre sens, mais pour les mener tranquillement à l'endroit où on va les abattre...

Il sourit, sûr de son effet.

— Comme ça, il est plus facile de les tuer. C'est bien pensé, non ?

Carol poussa un gémissement affolé et se mit à courir.

— Voilà ! approuva Daniel. C'est exactement ça. Cours, cours vers la mort... C'est plus facile, comme ça.

Carol s'arrêta brusquement et lança un coup d'œil incertain par-dessus son épaule.

— Ah non, fit Daniel. Pas question de revenir sur tes pas !

Il se pencha et braqua son arme. Cette fois, Carol poussa un hurlement de terreur et se remit à courir. La détonation résonna dans le tunnel derrière elle.

A ce bruit, Luke sursauta, puis se figea sur l'escalier d'incendie, au-dehors. Il n'avait pu pénétrer dans le bâtiment, à cause des lourdes chaînes qui bloquaient la porte. La seule autre possibilité semblait donc de passer par l'une des fenêtres.

Se servant de la crosse de son arme comme d'un marteau, il brisa la vitre, en agrandissant suffisamment le trou pour pouvoir y passer. Puis, après un rétablissement, il se laissa tomber au sol, se releva immédiatement, l'arme prête, tendue devant lui, et courut vers une porte de communication intérieure. Mais il s'arrêta net devant une trace de sang sur le sol en ciment, comme si on y avait traîné un corps.

Faites que ce ne soit pas celui de Carol !

Il ouvrit la porte et se précipita en avant, dans l'obscurité.

* * *

Carol s'arrêta de courir et se plaqua contre la paroi. D'où venait ce bruit de verre brisé ? Elle leva la tête. Daniel devait l'avoir entendu aussi, car il s'était brièvement figé et avait scruté l'obscurité derrière lui. Puis il s'était de nouveau penché au-dessus d'elle, lui avait fait en souriant le signe de se taire, un doigt sur la bouche, avant de disparaître dans l'ombre.

Etait-ce la police qui était là ? Ou bien Luke ?

Immobile, elle tendit l'oreille, espérant des sirènes ou des voix, mais il n'y avait plus que le silence.

— Au secours ! cria-t-elle. Il y a quelqu'un ? Je suis Carol Ashton, il y a quelqu'un ici ?

Toujours rien. Rien ni personne. On ne pouvait pas l'entendre au fond de ce caveau.

Elle pensa revenir en arrière, mais c'était sans issue. Il n'y avait plus qu'à essayer une seule direction, celle que suivait le bétail pour se faire abattre. La bile lui montait horriblement à la gorge, mais elle se remit néanmoins à courir.

* * *

Un son étouffé. Luke l'avait remarqué. Il écouta intensément. C'était comme quelqu'un... qui courait. Il scruta les tunnels incurvés au milieu de la salle. Ils se terminaient au point de départ des chaînes, dans une fosse où de puissantes machines descendaient du plafond. Sans doute les fusils pneumatiques, les merlins utilisés pour mettre à mort le bétail.

De nouveau, un bruit de course sur le ciment. Cela venait de là, de ce tunnel. Il se pencha au-dessus du muret : quelqu'un courait vers lui. Immédiatement, un intense soulagement le gagna.

— Carol ! appela-t-il dans un chuchotement.

Elle leva la tête, les yeux agrandis par la peur.

— Luke, attention ! cria-t-elle.

Il virevolta rapidement et dans le même mouvement frappa Daniel Ashton en pleine poitrine. Celui-ci poussa un grognement étouffé et s'effondra contre le mur en lâchant son pistolet, qui alla rouler sous une machine.

Luke levait déjà le sien, mais Daniel lui fonça dessus avant qu'il puisse faire feu. Ils tombèrent tous deux au sol. Ashton parvint à immobiliser Luke un instant et à lui mordre cruellement le poignet qui tenait son arme. Sous l'effet de la douleur, il dut la lâcher. Avec un sourire carnassier, Daniel plongea pour l'attraper, mais Luke le tira par la jambe pour l'en empêcher. En jurant sourdement, Daniel essaya de se débattre et parvint à se remettre sur ses pieds. Le pistolet n'était qu'à quelques centimètres, mais Luke ne pouvait le reprendre sans détacher un instant les yeux de son adversaire. Celui-ci semblait hésiter. Il parut vouloir se saisir du pistolet, mais quand Luke voulut l'en empêcher, il se déroba au dernier moment et, plongeant en avant, disparut dans l'obscurité, derrière les machines. Luke referma la main sur son pistolet et courut le long du muret en scrutant le fond du tunnel à bestiaux pour repérer Carol. Elle était au bout de celui-ci, dans la

fosse à abattage. Debout, tremblante, elle regardait fixement les taches de sang sur le ciment du sol.

— Carol, appela-t-il doucement. C'est Luke.

Elle ne répondit pas et continua à fixer le ciment, le visage terriblement pâle. Luke fit un rapide tour d'horizon du regard.

— C'est Luke, chérie, chuchota-t-il. Peux-tu me dire où est Grant ?

Elle le regarda enfin.

— Grant ?

Elle secoua la tête.

— Il est... Il est...

Luke avait compris. Grant était mort. Il ne le regretterait guère. Un cinglé de moins, qui ne menacerait plus Carol...

Il essaya de percer l'obscurité. Il y avait une lampe juste au-dessus de la fosse d'abattage, ce qui rendait difficile la vue au-delà de son halo, un peu comme un flash dans les yeux.

— Il faut que je trouve Daniel, dit-il à Carol. Attends-moi ici.

Elle secoua la tête, apparemment au bord de l'hystérie.

— Non, non, ne me laisse pas, je t'en supplie !

Elle semblait si terrorisée qu'il en eut le cœur serré.

— Bien, bien, fit-il pour l'apaiser. Ecoute, tu vas prendre mon arme, juste au cas où... tiens, prends-la.

Il la fit pendre au bout de son bras et la lâcha vers elle. Elle prit le pistolet en main et le considéra, l'œil vide, l'air de ne pas savoir du tout comment cela fonctionnait.

Luke était de plus en plus inquiet : Daniel les observait certainement. Mais d'où ?

— Je t'en prie, aide-moi, implora Carol en tendant les bras vers lui.

Il se coucha sur le ciment, à l'aplomb de la fosse, et lui tendit les mains pour qu'elle les attrape.

— Accroche-toi bien, je vais te tirer jusqu'à moi.

Elle passa le pistolet dans sa ceinture et le prit par les poignets.

Une sorte de sifflement fit se retourner Luke brusquement. Daniel poussait l'un des merlins pneumatiques qui pendaient du plafond. La pointe métallique heurta le sol et se remit instantanément au départ, prête à être réutilisée.

Carol, dans sa fosse, poussa un hurlement de terreur.

Daniel, lui, cria de rage et frappa Luke dans le dos en faisant tournoyer le merlin pneumatique, qu'il braqua de nouveau contre lui. Luke dut saisir l'appareil à pleines mains pour tenter de s'en protéger.

Autour du bâtiment bruissaient des éclats de voix, des moteurs de voitures. Un long grincement résonna dans la salle : une des lourdes portes extérieures s'ouvrait.

Daniel laissa échapper un juron et poussa de toutes ses forces vers Luke. Le merlin se rapprochait, toujours, toujours plus près. L'assassin souriait, certain de sa victoire. Luke luttait, se tordait pour lui échapper. Soudain, le merlin glissa des mains de Daniel et celui-ci, déséquilibré, tomba à côté de Luke. Mais il poussa un cri de triomphe en découvrant le pistolet miniature que celui-ci portait à la cheville. Il s'en empara. Luke, lui, se saisissait du merlin et le retournait contre son adversaire, juste au moment où Daniel levait le pistolet. Il le dirigea vers la tête de l'assassin et appuya sur la détente.

Un horrible craquement résonna dans toute la salle. Daniel s'effondra sur le sol, le crâne perforé.

— De la part de Carol et de Mitch, ordure ! siffla Luke.

— Police ! On ne bouge plus, cria quelqu'un derrière lui.

Sans se soucier de cet ordre, Luke lâcha le merlin, rampa jusqu'à la fosse et souleva Carol jusqu'à lui. Les yeux toujours agrandis de frayeur, elle regarda le cadavre de Daniel en s'agrippant convulsivement à la chemise de Luke. Doucement, il lui fit tourner la tête, l'enfouit dans son cou. Elle fondit en grosses larmes qui trempèrent instantanément sa chemise.

— Là, là, murmura-t-il dans ses cheveux, c'est fini. Tu es en sécurité, enfin ! Là... Là...

Epilogue

Trois mois plus tard.

Depuis son bureau, Luke admirait les locaux de la Dawson Security Service. Dans la vaste salle en plateau ouvert, on ne comptait pas moins de quinze nouveaux postes de travail. Le propriétaire de l'immeuble n'avait fait aucune difficulté pour lui louer le local mitoyen et n'avait pas non plus vu d'inconvénient à ce qu'il fasse abattre les cloisons, car il avait besoin d'espace. Il avait également engagé huit agents supplémentaires et une assistante pour Trudy, confirmée dans ses fonctions de directrice administrative, qui avait bien besoin d'aide...

La notoriété que Luke avait retirée de l'affaire Ashton lui avait apporté davantage de clients — de clients qui payaient, et bien ! — qu'il ne pouvait en satisfaire. Que la Stellar-Security ne se soit pas bien remise d'avoir aidé Daniel Ashton à commettre ses crimes n'avait pas été sans effet, il fallait bien l'avouer, sur la nouvelle prospérité de la Dawson Security.

Les affaires étaient bonnes et plus encore, mais tout cela n'apportait pas à Luke la satisfaction et la joie qu'il aurait pu en attendre. Rien ne les lui apportait, rien et il savait bien pourquoi.

Carol...

Il ne l'avait pas revue, ni n'avait eu de ses nouvelles depuis cette terrible nuit aux abattoirs. Ils avaient été entendus par la police séparément, lors de la prise de leur déposition.

L'inspecteur Cornell s'était servi de la liste obtenue par Luke pour faire fouiller tous les locaux appartenant à la famille Ashton, afin de retrouver la femme et la fille de Grant. Leurs efforts avaient payé et elles en étaient

sorties saines et sauves. Luke avait aidé les policiers de son mieux et quand tout avait été terminé, Carol n'était plus là. L'air gêné, Cornell lui avait tendu une simple feuille de papier, un mot qu'elle avait laissé pour lui. Cette note, il l'avait toujours conservée depuis. Il la sortit du premier tiroir de son bureau et la relut encore une fois.

« Luke, je suis désolée d'agir ainsi, mais il faut que je le fasse. Je dois quitter Savannah et laisser toutes ces horreurs derrière moi. Je ne crois pas que j'y reviendrai jamais. Merci, merci de tout mon cœur pour avoir toujours été là pour moi. Tu as tenu ta promesse et tu m'as sauvée. J'ai une dette extraordinaire envers toi, et je ne vois pas comment je pourrai te la payer. Tout ce que je peux te dire, c'est merci encore, et au revoir. »

Il replia pensivement la feuille de papier et la remplaça dans le tiroir. Avec un long soupir, il repoussa son fauteuil, se retourna vers la fenêtre et observa distraitemment la rue, en dessous.

Derrière lui, à la réception du bureau principal, la petite cloche que Trudy avait insisté pour faire installer sur la porte, se mit à sonner. Luke ne se donna même pas la peine de se retourner.

Trudy prenait son rôle de directrice administrative, succédant à Mitch, très au sérieux. Comme un petit général, elle menait tous les agents de sécurité à la baguette, bien qu'ils la dominant tous d'une tête ou deux. Il n'était pas encore né celui qui en imposerait à Trudy.

— Ah, mais qui voilà ? s'exclama-t-elle dans son dos.

Visiblement, elle accueillait quelqu'un de connaissance.

— Comme c'est bon de vous revoir ! Vous avez besoin de quelque chose ?

— Oui, il me faut un garde du corps.

A cette voix, Luke se figea. Cette voix familière, douce à briser un cœur. Ce n'était pas possible... Il se retourna très lentement.

Carol se tenait sur le seuil de son bureau. Ses yeux si bleus pétillaient, ensoleillaient la pièce et ses lèvres roses s'incurvaient en un sourire.

— Bonjour Luke.

Trudy, qui venait de la faire entrer, disparut immédiatement comme une souris dans son trou. Une fois n'était pas coutume...

Luke fit un pas vers Carol, la dévorant des yeux tel un affamé.

— Tes cheveux..., dit-il doucement.

Carol y porta la main.

— C'est aussi proche que possible de ma couleur naturelle... Jusqu'à ce que les racines repoussent...

— C'est très joli, j'aime beaucoup...

— Merci.

Il aurait voulu se précipiter vers elle, la serrer contre lui. Au lieu de cela, il plongea ses mains dans ses poches et s'éclaircit la voix.

— Tu as dit à Trudy que tu avais besoin d'un garde du corps. Est-ce que quelqu'un te...

— Oh ! Non. Pas du tout. Personne ne me menace...

Surpris, il fronça les sourcils.

— Mais tu as dit que tu avais besoin d'un garde du corps...

— Eh bien, j'aurais dû être plus précise. J'aurais dû dire qu'il me fallait *mon* garde du corps. Celui qui m'a sauvée, il y a quelques mois. C'est toi qu'il me faut, Luke.

Elle s'avança, presque à le toucher. N'osant trop espérer, Luke s'éclaircit la gorge de nouveau.

— Il va falloir m'expliquer parce que je ne suis pas sûr de bien comprendre. Après cette fameuse nuit aux abattoirs, tu es partie, sans me parler. Tu n'as répondu ni à mes appels ni à mes lettres. Tu ne donnais pas l'impression... d'avoir besoin de moi.

Carol lança un coup d'œil embarrassé par-dessus son épaule. Sur le plateau ouvert, plusieurs agents de sécurité faisaient maladroitement semblant de ne pas faire attention à eux. Trudy ne se donnait même pas cette peine. Elle les regardait, aux anges, la tête dans ses mains.

— Est-ce qu'on pourrait... fermer la porte ? demanda Carol.

Luke la fit entrer, refermant la porte, et fit descendre les lames du rideau vénitien qui permettait de l'obturer.

— Voilà. Personne ne regarde ni n'écoute. Que moi.

Carol se mordit la lèvre et traversa de nouveau la pièce pour venir lui prendre la main.

— Bonjour, mon nom est Carol Bagwell. C'est officiel, je ne suis plus une Ashton.

Il prit la main qu'elle lui tendait et sourit légèrement.

— Tu n'en as jamais été une, tu valais mieux que cela...

Elle sourit.

— En toute modestie, répliqua-t-elle, je le crois aussi.

Son sourire s'estompa.

— Luke, reprit-elle, quand j’ai quitté Savannah, ce n’est pas toi que je voulais laisser derrière moi, mais tout ce qui m’était arrivé. J’étais bouleversée et terrifiée, il fallait que je retrouve mon calme et le cours de ma vie. Je n’avais jamais été libre : sous la coupe de parents sévères et peu compréhensifs, puis sous celle d’un mari qui prétendait contrôler mes actions et mes pensées. Lorsque tu es apparu dans ma vie, c’était trop beau pour être vrai. Mais je n’étais pas prête, je ne savais même plus qui j’étais. J’avais besoin de temps et d’espace, pour me retrouver un peu...

— Où es-tu allée ?

— Aussi loin que possible, sans toutefois quitter le pays. Sur la côte ouest, à Seattle. Mais je n’ai pas pu échapper à mon passé pour autant. J’ai engagé un nouveau cabinet d’avocats et ils ont finalement retrouvé le véritable testament de Richard. La femme et la fille de Grant devaient hériter de la moitié de sa fortune et Daniel, de l’autre. Fidèle à lui-même, il ne m’avait rien laissé, pas un centime. Seulement...

Ses lèvres s’incurvèrent en un sourire.

— Comme Daniel n’avait pas lui-même d’héritier, le tribunal m’a attribué sa part. Richard doit se retourner dans sa tombe et j’en suis bien contente.

Luke sourit.

— J’en suis content pour toi, également.

— J’y ai renoncé, cependant.

— Ah ?

— Oui, j’ai renoncé à plusieurs centaines de millions de dollars, en actions. Je les ai offerts à une association pour les droits des femmes. Avec ça, ils vont pouvoir construire un foyer pour celles qui sont maltraitées et qui voudront partir de chez elles, ici, à Savannah. En plus, il restera suffisamment d’argent pour aider les femmes dans tout le pays. Est-ce que ce n’est pas merveilleux ?

Emu, il lui caressa doucement la joue du bout de son doigt.

— Je crois bien que tu es la plus généreuse et la plus désintéressée des femmes que j’aie jamais rencontrées. Personnellement, j’aurais gardé quelques millions pour moi. Mais je comprends parfaitement que tu n’aies pas voulu de l’argent de ton mari. Tu voulais un véritable nouveau départ, c’est ça ?

— Tu as parfaitement compris et ça ne m’étonne pas. Je commence une psychothérapie, probablement pour longtemps... Mon cœur et mon esprit

sont dans la plus complète des confusions. Mais je suis de plus en plus forte et il y a une chose que je *sais* que je veux.

— Et quelle est cette chose ?

— Ce n'est pas quelque chose, en fait, c'est quelqu'un. C'est toi. Je te veux, toi. Enfin, si tu veux toujours de moi, malgré ma pauvreté...

Il la prit par la taille, la souleva et la fit asseoir sur son bureau, où ses yeux étaient presque au niveau des siens.

— Carol, Carol, Carol, Carol... Je suis follement amoureux de toi, au cas où tu ne le saurais pas !

Elle noua impulsivement ses bras autour du cou de Luke et tout de suite, ses lèvres furent sur les siennes.

Lorsque, beaucoup plus tard, elles se séparèrent, ils étaient tous deux à bout de souffle. Il se pencha et l'embrassa dans le cou.

Elle frissonna.

— Luke...

Il rit et la reprit dans ses bras.

— Hmm ?

— Quand je te dis que j'ai renoncé à plusieurs centaines de millions de dollars, j'oublie peut-être de mentionner quelque chose...

Il prit délicatement le lobe de son oreille entre ses dents. Elle soupira :

— Luke !

Il rit encore.

— Je me fiche que tu sois pauvre, ou que tu trimbales à ta suite tous les problèmes psychologiques de la terre. Je te prends telle que tu es, et bien content, encore !

Il allait l'embrasser de nouveau mais elle l'arrêta, ses deux mains sur son torse.

— Je veux juste que nous soyons parfaitement honnêtes l'un envers l'autre, dit-elle.

Il fit une grimace.

— La carte vidéo ? Je l'ai détruite. Je l'ai reprise à Alex et je l'ai mise en morceaux, que j'ai ensuite brûlés. J'étais tellement navré d'avoir manqué à ma promesse...

Elle cligna plusieurs fois les yeux.

— La carte vidéo ? répéta-t-elle. Mais c'est de l'histoire ancienne, ça. Je comprends très bien pourquoi tu t'es senti obligé de le faire. Non, il s'agit d'un autre secret...

Elle mordilla de nouveau sa lèvre.

— J'ai renoncé à plusieurs centaines de millions de dollars, mais ma part d'héritage était un peu plus importante que ça. Je ne suis pas exactement pauvre.

— Ah bon ? Et dans quelle mesure au juste, tu ne l'es pas ?

Elle sourit.

— Il doit me rester malgré tout quelques millions de dollars.

Il éclata de rire et la serra contre lui.

— Au moins, je suis certain que tu ne m'auras pas choisi pour mon argent. Et maintenant que nous avons un peu parlé, je crois que la suite de cette conversation demande à se dérouler dans un lieu... un peu plus privé.

Carol eut un sourire coquin et jeta de nouveau ses bras autour du cou de Luke.

— Très bien, garde du corps. Ouvrez le chemin !

OceanofPDF.com

TITRE ORIGINAL : THE BODYGUARD

Traduction française : BLANCHE VERNEY

© 2014, Lena Diaz. © 2015, Harlequin.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

OceanofPDF.com



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :

Amour + suspense =
Black Rose.



Les Historiques :

Réveillez la lady
qui est en vous !



Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :

Succombez à
la morsure interdite...





Vivez la romance sur tous les tons avec
les éditions Harlequin

Devenez fan ! Rejoignez notre communauté

Infos en avant-première, articles, jeux-concours, infos
sur les auteurs, avis des lectrices, partage...

Toute l'actualité et toutes les exclusivités sont sur

www.harlequin.fr

Et sur les réseaux sociaux



Retrouvez-nous également sur votre mobile



OceanofPDF.com

Kay Thomas

Au nom de mon fils

Pour sauver Harris, son fils de trois ans, Cally est prête à tout. Même à braquer un casino, comme le lui ordonnent les criminels qui se sont installés chez elle contre sa volonté et qui retiennent son petit garçon captif. Et même, s'il le faut, à se donner à Marcus North – le plus dangereux d'entre eux – qui semble la trouver très à son goût... En d'autres circonstances, elle aurait pu juger Marcus séduisant, avec son regard envoûtant et sa carrure athlétique. Mais pas là, pas maintenant, alors qu'il tient entre ses mains la vie de l'être qui lui est le plus cher au monde. Pourtant, soudain, la situation bascule. Car Marcus lui souffle au creux de l'oreille qu'il est un policier infiltré, et que, si elle veut que son fils s'en sorte vivant, elle va devoir lui obéir...



Lena Diaz

Mission : garde rapprochée

Tandis que Caroline Ashton s'assied face à lui, Luke peine à cacher sa surprise. Pourquoi cette femme élégante, connue de tous à Savannah pour former un couple modèle avec son richissime époux, est-elle venue trouver un simple garde du corps comme lui ? Quand elle le fixe, pourtant, il décèle dans ses yeux bleus une lueur qu'il ne connaît que trop bien, hélas. De la peur... Et lorsqu'elle lui révèle qu'elle veut fuir son mari, un homme violent, il sent, malgré la distance professionnelle qu'il s'efforce d'établir entre eux, son cœur se gonfler d'un puissant instinct protecteur. Bien sûr qu'il l'aidera ! Mais en restant sur ses gardes. Car, il le sait, il lui faudra refréner l'irrépressible attirance que cette beauté provoque en lui...